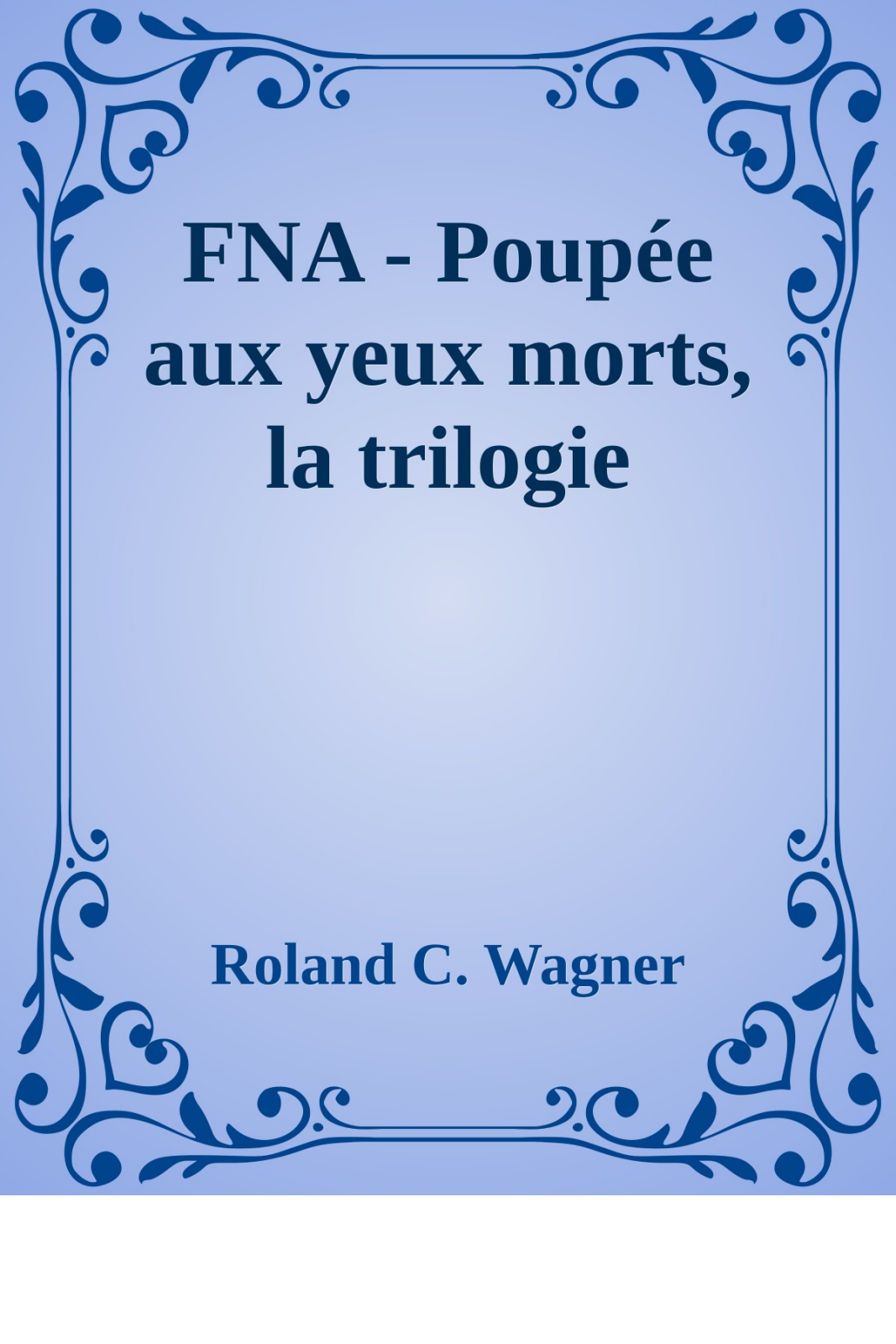


A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

FNA - Poupée aux yeux morts, la trilogie

Roland C. Wagner

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Roland C. Wagner



Poupée aux yeux morts



Roland C. Wagner
Poupée aux yeux morts
Intégrale

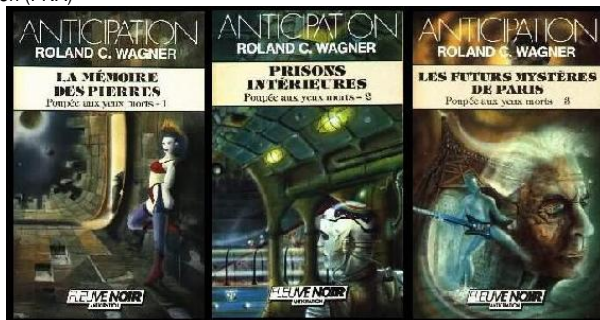
FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1649, 1654 & 1659
Illustration ; Monsieur S

ABP numérise des livres. des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

Scan par Capitaine Cosmos,
relecture par Wellan
merci.

Le présent volume est tiré des scans des éditions originales de *Poupée aux yeux morts* chez Fleuve Noir, collection Anticipation (FNA)



Roland C. Wagner a retouché légèrement ce roman une première fois pour sa réédition, toujours au Fleuve mais dans la collection SF-Métal en 1998 avec une magnifique couverture de Caza (que je n'ai pas utilisé ici à regrets mais comme la version que vous avez entre les mains est celle d'origine, je ne voulais pas créer de confusion)

Puis *Poupée aux yeux morts* est retouché et réédité une seconde fois sous le titre (décevant, comme la couverture) de *l'œil du Fouinain* au Livre de Poche en 2002.

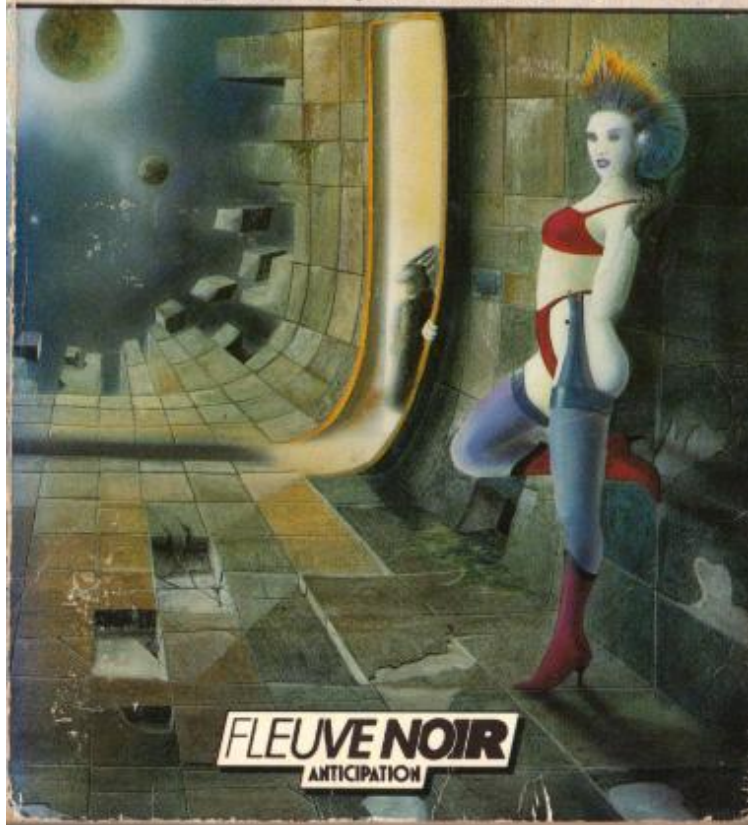


ANTICIPATION

ROLAND C. WAGNER

LA MÉMOIRE DES PIERRES

Poupée aux yeux morts - 1



Roland C. Wagner

LA MÉMOIRE DES PIERRES

poupée aux yeux morts – 1

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VIe

« Little girl I wrote this song for the days
For the days when you won't understand me
I don't know how's your world today
But I tried to take it from my dreams. »

(Vietnam Vétérans)

Pour Cathy.

CHAPITRE PREMIER

La station de métro sentait la crasse et le détergent. Les affiches tridi à la structure altérée ne présentaient plus que des scènes figées et déséquilibrées, qu'embrumait un flou accidentel, sans rien d'artistique à mes yeux. Un clochard dormait en chien de fusil dans une niche de la paroi arrondie, alcôve misérable d'un sommeil d'origine chimique. Je ne reconnaissais plus rien ; ce monde où j'étais né m'était devenu étranger.

Je me laissai emporter par l'escalator, fouillant machinalement mes poches à la recherche du frotteglisse. Peine perdue : j'avais laissé à l'Escale le petit gadget montgomeryl, ne voulant pas y avoir recours ce soir-là.

Quatre Matraqueurs avaient élu domicile dans la salle des contrôleurs magnétiques. Une ligne peinte sur le sol délimitait leur territoire ; je pris soin de respecter cette frontière. L'un d'eux, solide gaillard aux habits vivement colorés et au crâne peint d'un mandala, me jeta un coup d'œil inquisiteur. Je passai devant lui, la nuque peut-être un peu raide, et sautai sur la première marche de l'escalator menant à la surface.

La bouche de métro s'ouvrait au bord d'une avenue aux immeubles décrépis. Ce quartier abritait autrefois la classe moyenne supérieure, cette couche sociale qui servait de tampon entre les basses castes et les autorités néopures. L'arrivée au pouvoir des Expansifs, une vingtaine d'années auparavant, lui avait porté un coup mortel ; elle avait peu à peu perdu toute importance, tandis qu'une faune inquiétante envahissait le quartier. La tolérance, voire le laxisme dont faisait preuve le nouveau gouvernement, avait favorisé cette évolution. Naguère, l'existence d'un tel ghetto eût été impensable ; la Loi de Rigueur n'avait rien d'une plaisanterie.

Je descendis l'avenue, cherchant mon chemin. Lorsque j'avais quitté la Terre, le Néo-Puritanisme dominait un monde triste et morne, de couleur grise, vidé de toute invention, de toute imagination. Un monde *moral* et asexué, dans lequel on castrait les

voleurs et censurait les arts. Mais, à présent, la domination néopure n'était plus qu'un désagréable souvenir, et j'étais de retour, confronté à une société que je ne comprenais plus.

J'avisai un enfant qui fourguait une drogue quelconque, assis sur les marches d'un perron monumental en haut duquel se dressait un porche maculé de graffiti. La plupart d'entre eux n'étaient que la reduplication de slogans plusieurs fois centenaires. La banderole affichée par l'enfant pour signaler son petit commerce tranchait par sa relative spontanéité sur les gribouillis vides de sens, tracés là sans raison ou, peut-être, pour donner un cachet sordide à l'entrée des Bas-Quartiers.

J'entre dans un décor et ce gosse n'est qu'un acteur. En a-t-il seulement conscience ? ISSI DE LA DEFONCE... Même les fautes d'orthographe semblent volontaires, en fait...

— Où est la rue des Fleurs ?

— Aimez sexe ? Sexe femme comme fleur. Doux de s'y abandonner.

Je fus à peine surpris de l'entendre faire l'article, tel un de ces bateleurs qui rameutaient autrefois la clientèle à l'entrée des baraques foraines, lui promettant horreurs et merveilles qui n'étaient qu'escroqueries : l'homme-tronc mutilé par ses parents, le sauvage des Mers du Sud né à la barrière de Belleville ou le geek, épave humaine que l'alcool maintenait dans un état d'hébétude parfois traversé par de terribles crises de rage... Mais, contrairement à ces forains bavards et démonstratifs, l'enfant donnait dans la sobriété.

Une plaque de cinq solars apparut dans ma main.

— Dans quelle direction ?

— Deuxième à droite. Marchez longtemps. Arrivez Marché Merveilleux. Première à droite. Reconnaissez quand y serez.

Il avait empoché la plaque sans que je m'en fusse rendu compte, fasciné que j'étais par son utilisation de la mondelangue. Dans sa bouche, ce langage, l'un des plus évolués qui soient, paraissait d'une illusoire simplicité.

Je secouai la tête, m'arrachant à mes pensées, et m'éloignai, laissant l'enfant planté là comme une lanterne rouge au-dessus de la porte d'une maison close. Il était un panneau indicateur, rien de plus.

Je pénétrai dans un dédale de ruelles dépourvues d'éclairage. Une odeur désagréable flottait dans l'air. Je croisai à plusieurs reprises des silhouettes imprécises, ivrognes chancelants ou mendiants grelottant dans leurs haillons. L'un d'eux me tendit sa sébile. J'y laissai tomber une plaque d'un solar, en échange de quoi il me confirma d'une voix enrouée que j'étais bien dans la bonne direction. Déguisé ou non, le racket était permanent dans le ghetto.

Quand j'atteignis le Marché Merveilleux, l'obscurité et le silence cédèrent la place à la lumière et au vacarme. Une foule dense et

disparate se pressait autour d'une multitude de stands et d'étalages. On trouvait en ces lieux les denrées bannies des magasins « honorables » – ou, du moins, leurs copies conformes, les marchands profitant de l'attrait du client pour l'interdit et de sa méconnaissance de ce que dissimulait cet interdit pour se livrer à l'arnaque, leur sport favori. Les perles aphrodisiaques de Véga VI – planète en fait inhabitable – avaient été synthétisées dans un quelconque laboratoire clandestin ; le tissu symbiotique d'Urham aurait dû porter un label du genre *Made on Callisto* ou *Product of Vesta* ; les statuettes barbares censément importées en fraude d'Oklunthia avaient été façonnées en grande série quelque part dans la Ceinture...

Le bazar oriental, où tout est faux mais clinquant.

Fendant la foule, je m'engageai dans une rue assez large, sur laquelle s'ouvraient des centaines de minuscules échoppes bariolées qui proposaient en-cas exotiques et sensos pornographiques, phallus de métal érectile et instruments de flagellation, drogues végétales et alcools frelatés... On pouvait également s'offrir une lecture de l'avenir dans les variations de couleur de l'iris, les replis de l'anus, la disposition des organes internes ou la fiente de bestioles improbables.

Plus loin s'étendait le domaine des marchands d'animaux originaires de *lointaines planètes*, des jeux d'argent, des vêtements aux tissus faussement somptueux, des bibelots laids et inutiles, des reconstitutions perverses d'espèces disparues... *Un pseudo-lion de la taille d'un chat est aussi affectueux qu'un chat*, proclamait un panneau rédigé d'une main malhabile.

La rue des Fleurs s'embranchait sur la gauche. L'enfant n'avait pas menti en affirmant que je la reconnaîtrais au premier coup d'œil.

Fleurs vénéneuses au parfum capiteux, elles s'alignaient de part et d'autre de la ruelle. Les enseignes clignotantes des bistroquets et des drogueries teintaient leur peau de couleurs trop crues – rose thyrien, vert printemps, bleu électrique. Mannequins à la mobilité limitée par la surface de trottoir qui leur était allouée, elles exhibaient avec distraction leurs seins maquillés ou tatoués, leurs hanches gainées de tissu scintillant et leurs visages inexpressifs.

Ce spectacle pitoyable ne m'émut pas ; ce n'était qu'un arrangement d'une esthétique douteuse. À nouveau je fus envahi par cette impression de me mouvoir dans un décor, d'assister à un spectacle. Car ces filles aux lèvres peintes ne racolaient pas. Elles se contentaient d'être là, offertes à qui les trouverait à son goût. Ni plaisanteries vulgaires destinées à moucher le voyeur qui s'attarde ou à détendre le timide qui hésite, ni sourires engageants ou regards méprisants – tout se déroulait dans une indifférence totale.

Je m'aventurai entre les deux rangées de filles, horriblement gêné d'avoir à les dévisager. J'avais la sensation de me conduire comme un

simple client, alors que je n'étais pas venu m'accoupler furtivement avec un robot de chair, dans l'atmosphère sordide d'une chambre miteuse, mais revoir un visage qui, durant quarante-huit ans, n'avait cessé de hanter ma mémoire. Un visage que le temps avait épargné.

Il me semblait glisser dans un océan lumineux d'où émergeaient les silhouettes hiératiques de femmes-fleurs trop colorées, trop riches en détails, défilant avec régularité en un alignement de statues façonnées dans une chair douce et tiède – comme autant de produits alléchants sur les rayons d'un libre-service.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle me reconnût. Trop d'années s'étaient écoulées depuis notre séparation, depuis cette ultime nuit à laquelle j'avais tant pensé que j'avais fini par la *revivre* jusque dans ses détails les plus subtils.

J'avais changé et surtout vieilli, tandis que Sue demeurait la même, se riant du temps qui passait, conservant sa peau blanche, sa chevelure multicolore et sa chair ferme d'adolescente. Seule l'expression de ses traits indiquait, avec autant de netteté que l'eût fait la décrépitude, qu'un esprit de femme habitait ce corps trop jeune. Nul n'aurait pu deviner, à nous voir, que nous étions nés à quelques mois d'intervalle.

Je restai à la contempler, à peine troublé par ces retrouvailles tant attendues et tant espérées. J'avais rêvé cet instant des milliers de fois durant toutes ces nuits où j'essayais, en vain, de trouver le sommeil. Je l'avais rêvé et rêvé à nouveau, comme un écrivain réécrit un texte, comme un musicien améliore son interprétation d'un morceau au fil des répétitions... Mais, à présent qu'il devenait réalité, l'aspect idéalisé que je lui avais conféré s'effaçait. La précision de mon délire, qui confinait la prescience, avait démystifié cette scène, n'en laissant subsister qu'une apparence superficielle déchargée de toute émotion.

Comment était-elle arrivée là, dans ce Disneyland de la débauche ? Celui qui m'avait permis de retrouver sa trace – un employé de la Couverture Informatique avide de grosses plaques – s'était montré peu explicite. Il s'était contenté d'empocher mon argent et de lâcher quelques mots : « *Elle travaille rue des Fleurs – si l'on peut appeler ça travailler !* » Tant d'ironie et de mépris teintaient sa voix que je n'avais osé le questionner plus avant. Ce n'était que plus tard qu'un naute m'avait raconté la rue des Fleurs, de sa naissance, quelques jours après la victoire expansive, à sa situation actuelle de sexe des Bas-Quartiers.

Je n'avais ni le courage ni la force d'affronter Sue. Un bar ouvrait ses portes à quelques pas ; je les poussai. J'avais besoin de faire le point, de plonger en moi-même pour remettre de l'ordre dans ce fatras qu'était devenu mon esprit quand je l'avais revue.

L'atmosphère me saisit aussitôt à la gorge. Les bars avaient bien

changé, eux aussi. Durant l'Ère néopure, ce n'étaient que des lieux publics anodins et propres, où l'on ne servait aucune boisson plus alcoolisée que du cidre.

Un grand comptoir longeait le mur de droite jusqu'à l'endroit où celui-ci s'interrompait sur une vaste salle noire de monde. La façade étroite dissimulait un local aux dimensions inattendues. Les appliques douceâtres et les lustres désagrégeant la lumière étaient d'époque – mais de laquelle ?

J'allai m'asseoir dans le fond du bar. Des noms de bières et de drogues défilaient sur un long écran, au-dessus du comptoir. L'éventail offert avait de quoi satisfaire le plus exigeant esthète des psychotropes ; pourtant, la plupart des consommateurs préféraient recourir aux distributeurs automatiques qui ne délivraient que les boissons courantes et quelques alcaloïdes mineurs.

— Monsieur désire ?

Garçon stylé en veste blanche bien coupée, cheveux plaqués sur le crâne et séparés en deux masses inégales par une mèche claire retombant sur le front en un accroche-cœur du plus bel effet. D'époque, lui aussi. D'une époque que je situais de mieux en mieux : celle des Premiers Exodes, vieille d'un siècle et demi.

— La carte des bières.

Il me la tendit. Je la parcourus rapidement. En arrivant au chapitre consacré aux bières extraplanétaires, je compris pourquoi nul n'en commandait. Bah ! j'avais assez d'argent pour m'offrir autant de folies de ce genre que je voudrais – quarante-sept ans et six mois de salaire plus les intérêts et la prime de licenciement, le tout net d'impôt. Rendant la carte au serveur, je lui demandai une Santaclara, bière d'orge muté fortement alcoolisée, en provenance de la Planète de Montgomery. Il me l'apporta aussitôt. En lisant l'étiquette, je découvris que la canette avait voyagé à bord du *Niagara* – mon vaisseau.

Versant la bière ambrée dans un verre aux contours de corps féminin, je laissai mon regard traîner sur la clientèle. Ma connaissance – il est vrai purement littéraire et cinématographique – des bars d'avant l'Ère néopure me permit d'identifier la plupart des types de personnes présents. Intellectuels solitaires buvant avec régularité, bandes d'adolescents venus rigoler un bon coup, désespérés, ivres morts ou rendus trop lucides par l'alcool, poivrots rubiconds tapant le carton ou faisant rouler les dés avec des gestes malhabiles, touristes en mal de sensations nouvelles... Toute une galerie de personnages archétypes dont la réunion en ces lieux avait quelque chose de factice.

Font-ils partie du décor ? Ce bar ressemble trop à un bistrot du début du XXI^e siècle, tel qu'on peut en voir dans L'Assommoir (Luc Besson, France, 2003) ou Day is just a word (Pete Amiel, G.-B. 2039).

Restez dans votre coin, fichues références !

Mon verre étant déjà vide, j'en demandai un autre, criant pour couvrir le brouhaha ambiant. Un Noir à la chevelure crémeuse se tourna vers moi, les lèvres prêtes à me décocher un reproche. Mais elles demeurèrent closes, tandis qu'une expression imprécise se peignait sur le visage sombre. Le Noir m'examina brièvement, lorgna sur la canette au *design* inhabituel, puis son regard rencontra le mien et il détourna vivement la tête. Sans doute avait-il vu des myriades d'étoiles tournoyant dans un abîme sans fond.

Le serveur posa une autre Santaclara sur la table, heurtant avec violence le cul de la bouteille contre le plastique crevassé. Il agissait avec distraction, les yeux braqués en direction de la porte. Intrigué, je suivis son regard.

Un fouinain évoluait entre les tables aux couleurs passées dont la disposition évoquait un labyrinthe dessiné, un jour de cuite ou de gueule de bois, par un architecte amateur. Un labyrinthe aux intersections jalonnées de distributeurs de boissons et de jeux multisensoriels qui en étaient peut-être les seules issues véritables. Silhouette tassée sur elle-même, le gnome apparaissait brièvement dans les flaques dorées que dispensaient les lustres, pour replonger aussitôt dans la pénombre enfumée. Par jeu, j'essayai d'anticiper sa trajectoire erratique. Pas une fois je ne me trompai ; le fouinain surgissait des ténèbres à l'endroit que j'avais choisi et nulle part ailleurs.

Il se retrouva assis face à moi, le menton au niveau de la table, son appendice nasal démesuré s'écrasant sur la surface rugueuse. Il me paraissait à la fois extraordinairement humain et parfaitement étranger. Son nez disproportionné, ses mains à quatre doigts et son corps aux contours élastiques que dissimulait un vêtement à la coupe imprécise sortaient tout droit d'un dessin animé de l'époque héroïque.

Walt Disney ou Tex Avery ?

— Tex Avery.

Je faillis lâcher mon verre. Sur les Terres de la Périphérie, on racontait que les fouinains étaient télépathes – ce que semblaient toutefois ignorer les scientifiques, pour qui la Rationalité ne tolérait aucune exception. Je venais d'obtenir la preuve qu'il ne s'agissait pas seulement d'une légende. Le minuscule humanoïde avait répondu à voix haute à ma question informulée.

— Exact. Mais qui te croirait si tu le répétais ?

— Pourquoi le ferais-je ?

— Tu y as songé.

— Une idée en l'air, sans plus...

Le fouinain plissa les paupières, qu'il avait aussi tombantes que celles de Peter Lorre. Je vidai mon verre. Il était temps d'en reprendre

un ; ce n'est pas tous les jours qu'un fouinain vient s'asseoir à votre table. D'ordinaire, ils auraient plutôt tendance à éviter la compagnie des humains.

Peu sociables est, pour eux, un faible qualificatif.

— De la bière ? C'est d'un banal... J'ai mieux que ça !

— Qu'appelles-tu *mieux* ?

— Une bonne triplepipe de medley, par exemple !

Un serveur rondouillard sembla se matérialiser à mes côtés. Il portait un ustensile impressionnant, narguilé façonné dans le tronc torturé d'un arbuste fossile de Mars. J'avais lu quelque part que le bois pétrifié avait la réputation de donner une saveur subtilement étrangère à toute substance brûlant dans les sept foyers.

Je n'avais pas eu le temps d'acquiescer à voix haute.

Le fouinain me tendit un long tuyau translucide où se tordaient les volutes reptiliennes de la fumée. J'aspirai une longue bouffée, cherchant à identifier la drogue mêlée au tabac brun. Je n'y parvins pas, manquant quelque peu d'expérience en ce domaine, mais ses effets ne tardèrent pas à se manifester.

— Uniquement des drogues terriennes, reprit le fouinain. Haschisch, opium, champignons, jusquiame, belladonne... Les produits locaux sont toujours les plus adaptés. À quoi bon user de substances extraplanétaires ?

— Pourquoi t'intéresser à moi ?

La question, pensée et formulée avec un parfait ensemble, dérouta le fouinain ; il n'avait pu préparer de réponse. Ses pupilles devinrent triangulaires.

— Pas de questions. J'en ai horreur et j'agis comme bon me semble. (Comme j'ouvrais la bouche pour le relancer, il coupa :) Fume, au lieu de bavasser !

— Chercherais-tu à m'abrutir ?

— Fume ! Il ne faut jamais gaspiller.

J'obéis. Quand le dernier foyer s'éteignit, j'étais en proie à de douces hallucinations colorées dont je contrôlais à merveille les variations. Il me suffisait d'un bref effort de volonté pour les chasser et recouvrer une vision normale. L'effet psychotrope, par contre, se prolongeait – calmant, sécurisant. Le fouinain savait y faire. Il avait trouvé exactement ce dont j'avais besoin. Mes émotions s'atténuaient et je pouvais désormais *revivre* sans sourciller des scènes qui, bien que vieilles d'un demi-siècle, m'auraient arraché des larmes en temps normal.

Nous étions allés au bord de la Seine, quelque part vers Draveil. Derrière nous s'étendaient d'immenses cités abandonnées, désormais peuplées de rats et de cafards. L'ancienne grande ceinture suburbaine avait

été désertée lors des Premiers Exodes, au cours desquels un tiers de la population terrestre s'était enfuie vers les étoiles. Les bâtiments, eux, étaient restés, opposant leurs architectures concentrationnaires au-dessus des forêts recrées de toutes pièces.

Sue m'avait entraîné dans le sous-bois, à la recherche d'hypothétiques reliques de l'Ère d'Urbanisation. Sous le couvert des arbres centenaires subsistaient en effet des vestiges épars : un pan de mur envahi de mousse, l'ossature vide et rongée de rouille d'une automobile, une tombe au marbre crevassé, dernière trace d'un cimetière à présent enfoui sous les racines... Pauvres symboles d'un couple de siècles qui s'étaient voulus progressistes et spectaculaires.

Ce jour-là, je lui avais dit que j'allais partir.

— Ne pense pas à elle !

Je me raidis. Subitement, l'intrusion du fouinain dans mes pensées et mon existence me dérangeait.

— Ça te gênerait de ne pas m'épier ?

— Je le pourrais, mais ne le ferai pas.

— Pourquoi ?

Le fouinain se dressa. Debout sur son tabouret, il était aussi grand que moi assis. Ses petites mains s'agitaient au bout de ses bras aux articulations migrantes.

— Des questions ! Toujours des questions ! Vous autres, humains, n'avez que ça à la bouche !

— Que me veux-tu ?

— Je ne te veux rien. Je ne veux rien. Rien de plus que toi.

— Qu'as-tu lu en moi ?

— La solitude.

— Je ne comprends pas.

— Il n'est pas nécessaire que tu comprennes.

Je secouai la tête, vaincu.

— J'abandonne. Je suis tellement défoncé que je crois parler avec un gnome qui se prétend télépathe et en apporte toutes les preuves – alors que la télépathie n'entre pas dans le cadre de la Rationalité !

— Tu n'étais pas encore défoncé à mon arrivée.

— Alors, tu es réel ?

— Voilà une question que je n'avais jamais songé à me poser... Mais maintenant que tu soulèves le problème...

— Va la chercher !

Il me considéra, l'étonnement bien visible dans ses pupilles dodécagonales. Sans doute s'était-il abstenu d'épier mes pensées et ma requête l'avait-elle pris de court. Ses yeux violacés luisaient dans la pénombre veloutée dont les variations tendaient à dessiner de fragiles arabesques.

— Elle ne viendra pas.

— Dis-lui que c'est moi qui t'envoie. Je dois lui parler, mais il faut que quelqu'un la prépare à l'idée que je suis... (ma voix se brisa) vieux.

— Tu n'es rien pour elle. Pas même un souvenir.

— C'est pour moi qu'elle est devenue...

— Une prostituée ? Bien sûr, mais elle l'ignore désormais. On a retouché sa mémoire. Elle sait qu'un naute est à l'origine de sa décision et qu'elle sera libre quand il reviendra – mais ce n'est pas de toi qu'il s'agit !

— Un autre naute ?

— Tu refuses de comprendre. Les proxénètes ne tiennent pas à voir leurs employées les quitter ; alors, ils trafiquent leurs souvenirs.

— Va la chercher. Peut-être qu'elle...

À nouveau, le fouinain m'interrompit. La conversation se déroulait en fait à deux niveaux ; sauf exception, le gnome captait mes répliques dès que je les pensais.

— T'a-t-elle reconnu, quand tu es passé devant elle ? Non. Tu étais un client éventuel – un *vieux* client.

— Cette vieillesse, justement... J'ai changé.

— Tu ferais mieux de me croire.

J'enfouis mon visage dans mes mains. Un oursin chauffé au rouge rebondissait contre les parois de mon estomac.

Ce dialogue n'a aucun sens... Le fouinain m'embobine et je ne suis même pas capable de me défendre. Je ne sais plus parler. Mais l'ai-je su un jour ? Je crois que j'ai toujours été seul, en fait.

— Vas-y, fouinain... Je t'en prie.

Il s'agitait sur son tabouret, faisant fluctuer ses habits informes en une parodie de sautaillement évoquant les oscillations d'un ballon captif. Nul ne savait à quoi pouvait bien ressembler le corps d'un fouinain. Je ne me rappelais pas avoir entendu parler de quelqu'un qui se fût risqué à déshabiller l'un d'eux.

— C'est arrivé, mais ça n'a jamais été très loin. Je méprise ces menaces infantiles. Mes pouvoirs... (Il sauta à terre ; son crâne chauve arrivait à peine au niveau de la table.) Bon, puisque tu insistes, j'y vais !

Il partit à toute allure, reprenant sa course sinueuse. Il me sembla que sa silhouette devenait floue tandis qu'il s'éloignait dans la pénombre crevée de taches de lumière.

Je bus une nouvelle bière pour tromper l'attente. Je voulais, je crois, m'assommer au point de frôler l'inconscience totale, d'entrer dans cet univers mouvant et cotonneux qui côtoie celui du sommeil. Jadis, sur la Planète de Montgomery, on m'avait refusé d'accéder à cet état alors que je me tordais sur un lit d'hôpital, immobilisé par des

liens invisibles, incapable de chasser ces millions d'étoiles enchâssées dans mon ciel mental.

La porte du bar s'ouvrit sur le gnome. Sue le suivait – démarche coulée, regard indifférent, mouvements onduleux... La fille perdue des films de série B, ou peu s'en fallait. Je voulus me lever pour l'accueillir ; le fouinain m'en dissuada d'un geste irrité.

Il abandonna Sue adossée à un mur de velours sombre ; d'instinct, elle adopta cette attitude que je ne connaissais que trop bien – épaules appuyées contre la paroi, une jambe tendue portant le poids du corps, l'autre repliée sous elle, talon touchant la fesse. Une posture codifiée à la signification évidente : *un peu d'argent et je suis à toi pour quelques instants*. Sans doute les premières filles de joie, à Thèbes ou à Babylone, se paraient-elles de cette même nonchalance feinte, arboraient-elles ce même sourire plastifié...

Le gnome bondit sur le tabouret. Je ne l'avais pas vu venir, fasciné que j'étais par Sue.

— Elle ne voulait pas me suivre, mais j'ai insisté. Quand je te l'amènerai, conduis-toi comme un client ordinaire – et ne cherche surtout pas à lui rappeler le passé !

— Elle ne peut m'avoir oublié.

— Elle suit les directives d'un conditionnement.

Le fouinain semblait sincèrement désolé. Un sentiment bien humain pour cet extraterrestre de *cartoon*.

— C'est légal, ça ?

— Va donc le prouver ! Seul un télépathe...

— Et comme la télépathie est irrationnelle...

— Le monde peut changer.

Je me penchai en avant jusqu'à ce que mon nez touche presque celui du fouinain ; la peau en était sèche et lisse, sans pores ni pilosité.

— Immortelles et conditionnées ?

— Je ferais mieux de l'appeler.

— Deux paradoxes. Deux impossibilités.

— Je l'appelle.

— Non, trois – avec la télépathie !

Sue se décolla du mur pour se diriger vers notre table. Sur son passage, les clients cessaient de boire, interrompaient leur partie de cartes, oubliaient leurs divergences d'opinion. Elle était le point de mire de l'assistance et paraissait n'y attacher aucune importance. Peut-être le gnome avait-il dit la vérité à son sujet ; elle était conditionnée. Mais un demi-siècle de trottoir avait également pu faire de la fille pudique et réservée que j'avais connue et aimée la prostituée hautaine qui s'avavançait vers moi.

Un serveur s'élança vers Sue, avec l'intention visible de la refouler. Sa course s'interrompit au bout de trois pas. Il se figea en plein élan,

retrouva son assise après un instant de déséquilibre, considéra la foule d'un air hébété et retourna se poster derrière le comptoir. Une intervention mentale du fouinain ? Celui-ci hocha la tête.

Sue prit place à ma table. Ses yeux verts ne reflétaient qu'un profond ennui.

Conditionnée, oui. Émotions programmées, expressions artificielles, réactions dirigées. Un bel objet, mais pas une femme...

Je ne devrais pas penser cela !

— Je ne comprends pas. (Entendre à nouveau sa voix amoindrit les effets de la drogue. J'étais lucide, torturé par une crampe insidieuse au creux de l'estomac.) Les conventions syndicales...

— Mon ami est timide.

Silence. Je devais parler, dire quelque chose, n'importe quoi – mais les mots s'agglutinaient dans ma gorge, collés les uns aux autres par un ciment d'émotions.

— V... vous... buvez quelque chose ?

— Je ne bois jamais. Venons-en au fait.

Je demeurai muet. Une petite voix narquoise s'insinua en moi, chuchota dans mon cerveau :

Elle veut savoir ce que tu désires.

Je ne le sais pas moi-même.

Puisque tu es plein aux as, retiens-la pour la nuit.

Tout d'abord, cette idée me révolta. Payer pour l'aimer ? Pour ce qu'elle m'avait donné autrefois ? C'était accepter la situation telle qu'elle se présentait, me résigner à perdre Sue. Définitivement. Mais la tentation d'étreindre son corps était trop forte. Je m'entendis dire, sans pouvoir déterminer si le fouinain avait influé sur ma volonté :

— Combien jusqu'à l'aube ?

— Trois cents solars.

— Nous allons chez toi ?

Sue se leva ; je l'imitai. Quelques plaisanteries graveleuses aux relents franchouillards fusèrent çà et là. Faisant la sourde oreille, j'emboîtai le pas à Sue. Le fouinain demeura sur son tabouret, affectant l'attitude du Penseur de Rodin.

Tu m'abandonnes ? pensai-je ; je trouvais déjà tout naturel de dialoguer mentalement.

As-tu besoin de moi pour ce que tu vas faire ? Je n'ai guère de goût pour jouer les voyeurs. On se retrouvera bien un jour ou l'autre, à Paris ou à Samarcande...

Avant de sortir du bar, je tendis le bras à Sue. Elle le prit sans hésiter. Le contrat était signé. J'allais payer le prix fort pour ce genre d'attention – et bien d'autres encore.

Sue habitait dans un grand studio meublé avec sobriété et dépourvu du tape-à-l'œil ravageur du reste du quartier. Pas de miroir

au-dessus du lit comme je m'y étais attendu, pas même d'estampes pornographiques sur les murs chaulés où se chevauchaient lignes et taches de couleurs pastel dont l'ensemble, qu'on eût dit dessiné au hasard par la queue d'un âne, évoquait un coucher de soleil sur l'Adriatique.

Les lampes, le lit ovale, les tableaux de commandes relevaient d'un *design* vieillot, typiquement néopur – ce qui me surprit, mais je n'eus pas le temps d'y réfléchir.

Je me laissai tomber dans un fauteuil blanc, doux au toucher, qui s'adapta plus ou moins à la forme de mon corps.

— Vous voulez un verre ?

La voix de Sue me tira de mon abrutissement angoissé. Elle s'était déshabillée, ne gardant que ses bas retenus par un porte-jarretelles et ses chaussures aux talons aiguilles interminables. Une tenue d'un classicisme forcené, avant tout destinée à accroître l'excitation du *bon* client que j'étais à ses yeux.

Je me mordis la lèvre inférieure. Mon désir me faisait mal. Pas une seconde, je n'avais réalisé que j'aurais affaire à une professionnelle chevronnée et non à la gamine craintive mais merveilleusement instinctive que j'avais quittée un matin de novembre devant la grille d'entrée de l'astroport.

— Tu as du whisky ?

Ce n'était pas un choix ; j'avais lancé le premier nom d'alcool qui m'était venu à l'esprit.

— Un *whisky-cola*, dans ce cas ?

— Cola ? Pourquoi pas ?

Ce bref échange de mots vides de sens – ou peut-être trop chargés de significations sans rapport avec celles qu'on leur attribuait en temps normal – m'avait taraudé comme une vieille blessure. Je regrettais à présent d'avoir suivi l'ultime conseil du fouinain. Coucher avec Sue ne pouvait que raviver ma douleur.

Elle revint, ondulant savamment des hanches. Ses seins nus, bien que ronds et volumineux, n'avaient jamais atteint leur pleine maturité. Elle me tendit un verre. L'odeur me surprit mais le goût n'était pas désagréable.

— Je crois qu'on se connaît..., tentai-je. Qu'on s'est connus... Autrefois...

— Ah ?

Surprise synthétique, intérêt factice. Chaque émotion avait dû être programmée lors du façonnage de son psychisme.

— Ça doit remonter à une cinquantaine d'années.

— C'était une autre. Je ne suis pas si âgée.

Je dus pâlir. Le sang se retirait de mon visage avec un picotement irritant.

Tout est faussé. Truqué. L'enfant au langage simplifié, le Marché de l'Arnaque Merveilleuse, l'ambiance volontairement sordide, les filles indifférentes au cerveau mutilé, à la pensée gauchie... A-t-on voulu recréer de toutes pièces ce que les Néopurs ont mis plus d'un siècle à détruire ?

Sue, cette Sue que j'ai devant moi est-elle bien celle que j'ai connue ? Ou alors un clone ? Il est impossible qu'on ait supprimé aussi sa perception du temps, qu'elle n'ait aucune conscience des années écoulées !

Je songeai à ce naute qui m'avait parlé de la rue des Fleurs. Nommé sur un voilier effectuant la liaison entre la Terre et Œil dans la Nuit, seconde planète de l'Étoile de Barnard, il repassait à Sahara Beach environ tous les onze ans. Ce qui lui avait permis de remarquer que les filles de cette rue – qu'il nommait *condits*, je savais désormais pourquoi – ne vieillissaient pas. Il supposait qu'elles avaient subi un quelconque traitement destiné à enrayer la décrépitude. Sur le moment je l'avais cru, mais maintenant que j'avais Sue devant moi, je doutais.

L'immortalité ? Une foutaise, une chimère ! Cette fille n'est qu'un clone et je ne reverrai jamais Sue. Elle doit être morte – ou si âgée qu'il ne viendrait l'idée de l'employer à aucun proxénète...

Mais l'homme de la C.I. m'a pourtant assuré qu'elle travaillait rue des Fleurs ! Si c'était elle, après tout ? Si les condits ne vieillissaient effectivement pas ?

Non. Ce lieu est un décor et ces filles des figurantes.

Mais j'ai tant envie que ce soit elle...

Sue vint s'asseoir sur mes genoux, croisant haut les jambes, et entreprit de me caresser le visage. Sa délicatesse ne se départissait pas d'une certaine froideur. Plus tard, dans le courant de la nuit, j'eus la confirmation de ce que je supposais : elle faisait l'amour d'une manière remarquable, mais sans passion. Qu'attendre d'autre d'une prostituée, d'ailleurs ?

Elle n'était plus qu'une machine à aimer sans amour. N'avait jamais été autre chose.

Nous somnolâmes. Elle effleurait ma poitrine, avec une distraction relevant de l'habileté professionnelle. Quand ses doigts perçurent la présence des implants de survie sertis entre mes côtes, je crus distinguer un bref mouvement de recul. Réflexe trop naturel pour que le conditionnement pût l'interdire ?

— Tu es un naute ?

Sa voix me parut plus chaude, plus riche en intonations. Sans doute le sommeil proche libérait-il son esprit enchaîné.

Le doute changea de camp au fond de mon esprit. Je voulais croire à cette immortalité que toute mon éducation me disait irrationnelle.

— Un pilote, oui.

— Et... Tu reviens de Là-Haut ?

— J'ai traversé la Longue Nuit...

... *Pour te revoir*, aurais-je voulu ajouter ; mais je savais désormais que c'était inutile.

CHAPITRE II

J'ouvris les yeux, réveillé au milieu d'un cauchemar par la lumière du soleil filtrant peu à peu à travers la vitre polarisable. Sue était étendue sur le dos, les bras le long du corps, peut-être un peu trop rigide ou immobile. Je me redressai sur un coude pour la contempler, luttant contre l'envie de la prendre dans mes bras et de caresser son sein à la palpitation paisible. Cela ne m'eût coûté que quelques plaques supplémentaires – mais je n'avais plus le cœur à monnayer l'amour de cette fille que j'avais perdue.

Ses paupières se soulevèrent ; elle me regarda.

— Bien dormi ?

Politesse formaliste, sans souci d'information. Je m'abstins de répondre ; l'heure n'était pas à la comédie.

Sans se soucier de mon silence, elle se leva. Une dernière fois, je laissai mon regard glisser sur ses jambes, ses fesses, ses épaules... Quand elle se tourna vers moi, un long peignoir opaque me frustrait de la vision de son corps d'adolescente.

— Du café ?

— Fort.

J'avais eu du mal à dégurgiter ce monosyllabe. Tandis que Sue s'affairait dans la cuisine, je me traînai jusqu'à mes habits jetés en vrac la veille au soir. Une douleur diffuse, plus proche de la gêne que de la souffrance véritable, sinuait le long de ma mâchoire. J'avais un goût de plastique brûlé dans la bouche.

Je m'habillai, prenant soudain conscience de la différence entre les vêtements que je portais et ceux des gens que j'avais côtoyés la nuit précédente. Encore ignorant de la mode, qui changeait trop vite, j'avais cru bon d'opter pour la sobriété. Une erreur de ma part. Cette ère était celle de l'exhibitionnisme à outrance. Dandys aux visages sculptés et maquillés, esthètes parés de plumes et de strass, m'as-tu-vu aux mains de singe, aux yeux d'argent liquide, aux lèvres incrustées de brillants étaient moins remarquables que moi, avec ma vêtue uniformément noire et ma courte brosse métallique. Mais ce n'était

qu'au réveil, une fois dégrisé, que je m'en rendais compte.

— Combien de sucres ?

— Trois.

Sue les laissa tomber dans le breuvage fumant, sans se départir de son attitude glacialement amicale – un curieux cocktail. Elle me tendit le bol de plastique clair. J'en bus le contenu à petites gorgées.

— Je te dois encore quelque chose ?

— Tu m'as payée d'avance, tu ne t'en souviens pas ? (Sourire-réflexe.) Tu as été généreux.

— Quarante-huit ans de salaire à dépenser...

Une étincelle fulgura dans le regard de Sue, aussi fugitive que l'apparition d'une particule d'antimatière dans un accélérateur.

— Alors, c'est vrai... Tu as connu la Longue Nuit ?

— J'ai été jusqu'à la Planète de Montgomery, à vingt-trois années de lumière de la Terre. Un monde vierge comme tant d'autres, qu'on est en train de terraformer.

Je parlais avec, au cœur, l'espoir de voir Sue réagir. Elle ne pouvait avoir tout oublié, essayais-je de me persuader – en vain. Tel un Masonihil d'une Colonie Sans Soleil, je ne savais que tourner, retourner, enfoncer toujours plus profond le couteau dans la plaie béant à mon flanc...

— Sergei est Là-Haut, lui aussi. Il pilote l'*Esculape*, un long-courrier à destination du Cairn.

Mes incisives s'incrustèrent dans ma lèvre inférieure. Le Cairn, planète hostile et empoisonnée située au-delà de la limite théorique de la Sphère d'Influence terrienne, était le monde le plus lointain à avoir été annexé – à la suite, je crois, d'accords avec les SSulss, qui se contrefichaient de ces milliards d'hectares de cailloux, de mares pestilentiellles, d'océans visqueux et de terres inexploitable, le tout baignant dans une atmosphère délétère à cinquante-six années de lumière de Sol.

Plus d'un siècle de voyage ! C'était pourtant là-bas qu'était censé se rendre ce Sergei qui n'existait pas, mais que cela n'avait pas empêché de prendre ma place. Le fouinain n'avait donc pas menti ; cette Sue était la véritable et non un clone comme je l'avais un moment supposé. Sinon, pourquoi choisir une traversée aussi longue ?

Nulle femme ne peut attendre un homme si longtemps... À moins qu'on ait implanté ce désir dans ses cellules cérébrales, comme jadis on marquait au fer rouge les bêtes des troupeaux. Mais, ici, c'est la marque elle-même qui retient le cheptel !

— ... Quand il reviendra, il aura vieilli de cinq ans à peine – et je serai là, toujours jeune moi aussi, pour l'accueillir !

J'étais au bord de la crise nerveuse. Une bête avait pris place dans mes entrailles et me grignotait de l'intérieur. Cette fille était

effectivement celle que j'avais abandonnée, mais altérée par un conditionnement remarquable bien qu'irrationnel. J'en voulus presque au founain de m'avoir dit la vérité.

Je jetai une plaque supplémentaire sur la table de nuit. Je me voulais méprisant, dédaigneux ; Sue ne parut pas noter mon changement d'attitude.

— Merci. Merci infiniment.

La porte se referma. Un rictus déformait mon visage. Vite, très vite, je descendis l'escalier branlant. Le décor volontairement sordide me semblait désormais ridicule. Cette prostitution n'avait rien de sordide. Elle se contentait d'être inhumaine.

L'Escale des Nautes jouxtait les Bas-Quartiers, dont la séparait une large avenue placée sous la surveillance de la Couverture Informatique. Sahara Beach était divisée en une quinzaine de secteurs que reliait un enchevêtrement de lignes de métro. Chaque habitant ou visiteur était muni d'une carte de circulation codée qui lui interdisait l'accès de la surface dans certains quartiers. Ainsi, les soupoulos de la Résidence Sud-Ouest, par exemple, ne risquaient-ils pas de déferler sur l'Eden ou l'Enclave Extraterrestre.

En tant que naute, je pouvais circuler à ma guise.

À la sortie du métro, j'enfourchai l'un de ces petits scooters qui étaient le mode de transport le plus rapide de l'Escale, dont l'unique station de métro se trouvait à une bonne distance du duplex que m'avait octroyé l'Office Pour l'Expansion Humaine.

En chemin, je croisai de nombreux Doux-Dingues. Ils erraient au hasard des rues, les yeux vides, les gestes vagues, le visage inexpressif. Victimes de la Loi de Langevin, victimes de la lumière, ils n'avaient pas supporté la solitude des espaces interstellaires, et encore moins le retour sur Terre. Un pilote sur dix environ était atteint de cette psychose incurable, mais peu de passagers savaient que leur guide à travers la Longue Nuit pouvait être un malade mental.

Comme ces mangeurs d'acide retenus prisonniers dans l'univers déformé de la drogue après l'élimination de celle-ci par leur organisme, les Doux-Dingues étaient restés *bloqués* ; leurs pensées s'avéraient définitivement incapables de se détacher des longs mois passés dans le vide, à des années de lumière de tout. Parfois, il leur arrivait de retrouver une attitude normale et ils devenaient alors incommensurablement volubiles ; ils avaient des mois, voire des années de mutisme à rattraper. Mais ces périodes de lucidité exacerbée ne duraient guère.

Avec mon retour, un nouveau problème s'était posé aux psychiatres. Bien qu'ayant passé deux fois vingt-quatre ans plus seul qu'aucun Doux-Dingue l'avait jamais été, j'avais échappé à leur sort – pour

développer une psychose inédite, qui m'avait valu deux ans d'internement.

À peine rentré, j'allumai la tridi et me confectionnai un *Bloody Mary* en écoutant les informations permanentes de la chaîne BFX. Au bout d'un quart d'heure, je connaissais tous les détails de l'aménagement de Néréide en Colonie Sans Soleil, j'avais « appris » – en fait, je le savais déjà – que le rock'n'roll, contrairement à ce qui était admis jusque-là, n'était pas une forme de bossa-nova et finalement subi un documentaire sur les dernières créations de l'ingénierie génétique : poulettes sans pattes dont les quatre ailes battaient désespérément en quête d'un envol impossible, chimères tenant du chat et du poisson rouge, de la souris et de l'éléphant, de l'ornithorynque et de la méduse... Images semblant sortir d'un remake de *L'île du Docteur Moreau* réalisé par un Lovecraft cinématographique, avec des Marx Brothers mutants dans les rôles principaux. J'étais sur le point d'éteindre le poste, quand se matérialisa au-dessus de la plaque un visage qui ne m'était pas inconnu...

— ... qui se produira le 19 dans le cadre du Carnaval Estival de Paris dont ce sera la dix-septième édition. Manuel Garvey n'a pas décollé des premières places des *charts* solaires depuis trois ans. Chacune de ses créations déplace des foules qui ne cessent d'augmenter. (Plan panoramique de dizaines de milliers de personnes en plein délire. Sur Mars ? Des dunes de sable roux se dessinaient en arrière-plan.) On se souvient de l'émeute qui suivit la représentation de Vénusport, l'année dernière...

« Garvey est un phénomène social d'une ampleur oubliée. On a dit qu'il constituait à lui seul l'avant-garde d'une nouvelle vague de créateurs – peut-être même la première star depuis Fulgence van de Broeberg...

La voix se tut pour être remplacée par une musique complexe qui remuait les tripes et bouleversait l'esprit, tandis que le visage du présentateur s'effaçait, cédant la place à des gerbes d'arabesques se déformant, matérialisations de visions suscitées par un quelconque hallucinogène. Je devinai qu'il ne s'agissait pas de figures dénuées de sens. Tout se déroulait au niveau inférieur de la conscience. Les émotions qui se bouscuaient dans ma gorge n'avaient apparemment aucune raison d'être.

— Naturellement, vous n'avez ici qu'un aspect partiel de l'art de Manuel Garvey, reprit le journaliste, un sourire légèrement crispé sur son visage rasé de près. Certaines fréquences inaudibles jouent en effet un rôle primordial dans le spectacle et la bande passante des tridiviseurs est impuissante à les reproduire. De plus, Garvey utilise des synthétiseurs d'odeurs et des générateurs d'hallucinations perfectionnés qui...

J'éteignis le poste, soudain submergé par la nostalgie.

Manuel Garvey... Vieilli, lui aussi. Le temps avait marqué ses traits de son empreinte. Notre ressemblance, sur laquelle nous avions tant joué et plaisanté, n'avait pas résisté aux années ; il s'était empâté tandis que je m'émaciais. Il fallait chercher dans nos existences respectives la source de cette divergence. Alors que la nef qui m'emportait crevait le tissu glacé de la nuit interstellaire, Manuel s'était envolé vers le succès et les premières places des *charts*.

Je ne pensais vraiment pas le revoir – pas plus que les autres... Si j'essayais de le contacter ? « Bonjour, c'est moi, j'ai juste été faire un tour ! » Quelle serait sa réaction ? Il serait encore capable de m'agonir d'injures...

Je me préparai un autre *Bloody Mary*. Je découvrais le plaisir de boire. L'absorption d'alcool était interdite aux nautes en activité. De toute façon, à l'époque néopure, on ne trouvait guère qu'un infect jus de raisin trafiqué vendu une fortune au marché noir et dont la simple odeur ôtait toute envie de se soûler.

Une fille blonde plutôt jolie apparut au-dessus de la plaque tridi lorsque je demandai les renseignements. Je me fendis d'un sourire, bien que la fille ne fût pas réelle ; les ordinateurs sont parfois sensibles à ce genre d'attentions – tout dépend du programmeur.

Je demandai comment joindre Manuel. Ignorant son adresse, je dus expliquer qui il était et ce qu'il faisait, ce qui me prit un certain temps. Quand la fille fut sûre que je parlais bien de ce Manuel Garvey – plus de trois cents personnes portant ce nom étaient répertoriées dans sa mémoire –, elle se confondit en excuses : il lui était impossible de m'aider car son numéro se trouvait sur la liste rouge.

— Pouvez-vous lui transmettre un message ?

— Naturellement.

— Je voudrais qu'il m'appelle. Je suis...

— Vos références me sont connues.

J'aurais dû m'en douter. La C.I. de Sahara Beach ne laissait rien au hasard ; à peine aviez-vous emménagé qu'elle savait tout de vous.

— Il me connaît sous mon ancien nom.

— J'en tiendrai compte. Bonne journée.

Je rendis machinalement son souhait à la fille virtuelle née de l'accouplement d'un programme et d'un ordinateur, oubliant un instant qu'elle n'était que l'image d'une image.

L'astroport déployait ses centaines de kilomètres carrés d'enduit vitrifié jusqu'à l'horizon dentelé. De cratères vastes mais peu profonds des aires d'atterrissage émergeaient les nez pointus des nefs de transit atmosphérique. Dans le lointain se dessinait la silhouette élégante d'un yacht dont le dispositif de compensation gravifique devait occuper

plus du tiers de l'espace disponible. Malgré les milliards de solars dépensés dans ce but, nul n'avait réussi à réduire l'effroyable consommation d'énergie des anti-g. Quant à inverser la polarité de l'accélération, il ne fallait pas y songer ; c'était tout bonnement irrationnel.

La tridi grésilla. J'acceptai l'appel sans en demander la provenance, persuadé qu'il s'agissait de Manuel. *Grave erreur*, estimai-je en voyant s'assembler devant moi la silhouette de Merteuil Filvini.

— Bonjour. Comment vous sentez-vous ?

Sa voix possédait ces intonations glacées qui m'avaient mis mal à l'aise dès le premier instant de notre première rencontre. Filvini, responsable du personnel volant de l'Office et Néopur reconverti, d'une rigueur confinant à la cruauté, semblait n'éprouver aucun sentiment. Sa froideur évoquait pour moi celle des condits, bien qu'il n'eût évidemment subi aucun traitement psychique.

— En pleine forme.

— Avec ces yeux cernés et cette mine de papier mâché ?

— Une mauvaise nuit – ça arrive...

J'avais hâte d'en finir ; je craignais de manquer l'appel de Manuel. Mais Filvini avait la mauvaise habitude de se lancer dans de longs discours, souvent imprécis, qui paraissaient n'avoir d'autre but que de faire perdre leur temps à ses subordonnés.

— Je me suis en effet laissé dire que vous n'aviez guère dormi.

Un serpent de sueur sinuait le long de mon échine. Filvini m'avait-il fait surveiller ?

— Ne pourrions-nous pas continuer cette conversation plus tard ? J'attends un appel.

Le visage imberbe se durcit. Filvini renonçait à biaiser, fort qu'il était de toute la puissance de l'Office.

— Vous auriez pu vous douter que j'entretenais des agents dans les Bas-Quartiers. Je n'arrive pas à comprendre la fascination que semblent éprouver les nautes pour cette pétaudière !

— Et alors ?

Je ne voyais pas où il voulait en venir.

— Nos employés n'ont pas à fréquenter les lieux de perdition.

— Une vieille obsession néopure. Parfaitement caduque. De toute façon, je ne suis pas concerné ; je n'appartiens plus à l'Office.

— Votre contrat n'est pas encore résilié. (Il parlait toujours aussi lentement, comme quelqu'un qui cherche le mot exact pour qualifier chaque chose.) Nous devons nous assurer de votre bonne santé mentale avant de vous lâcher dans la nature. Cette semaine de liberté que nous vous accordons est, en fait, un test de réadaptation.

— On me l'avait caché.

— Pas du tout, c'est vous qui avez refusé de comprendre. Vous

savez pertinemment que vous risquez de retourner en *maison de repos*... (Son visage demeurerait inexpressif.) Je vous laisse cependant une chance de vous racheter.

Je lorgnai en direction de la bouteille de vodka, contre laquelle se pressait amoureusement un bocal de jus de tomate, sous le regard attentif d'un citron sectionné.

— De me racheter ?

— Article 731 du Règlement intérieur. Nous pouvons d'ores et déjà vous traîner en justice. Vous êtes sous contrôle psychiatrique, ne l'oubliez pas.

La colère montait le long de mes veines en bouffées écarlates. Pour ne pas lui céder, je devais trouver le frotteglisse. Mon regard errait à travers la pièce, sautant de meuble en meuble, s'attardant dans les recoins sombres et sur les étagères garnies de bibelots par un décorateur dépourvu de goût.

— Mais, reprit Filvini, je vous l'ai dit, je suis prêt à passer l'éponge sur ce qui n'est, au fond, qu'une faute bénigne... En échange de quelques renseignements.

— Je ne vois pas à quel sujet je pourrais vous renseigner.

Les lèvres de Filvini semblaient peintes sur son visage sans âge. Pourquoi cet homme m'impressionnait-il tant ? Pourquoi avais-je l'impression de redevenir un enfant quand je me trouvais face à lui ?

— Que vous a dit le fouinain ?

Une subite panique fondit sur moi. Je m'étais attendu à tout de la part de Filvini – sauf à cette question à mes yeux incongrue.

Mon regard accrocha enfin le frotteglisse, en évidence sur une table basse. Je sortis un instant du champ pour aller le ramasser. Quand je revins devant la tridi, mon index glissait à la surface du gadget torturé. La colère céda la place à un calme tendu.

— Rien qui puisse vous intéresser.

— Je répète ma question.

Parler du don de télépathie du gnome n'eût fait qu'accroître la suspicion que je sentais sourdre de Filvini. Résigné, je lui résumai ma conversation avec le minuscule humanoïde. Évoquer Sue et le rôle d'entremetteur joué par le fouinain m'était pénible, mais je n'avais d'autre solution que la sincérité. Filvini ne laisserait vraisemblablement pas passer le plus petit écart par rapport à la vérité.

Mais ses raisons demeuraient obscures pour moi.

— *Vous mentez !*

Je me raidis, réalisant mon erreur. Filvini ne cherchait pas la vérité, mais *sa* vérité. Il ne désirait, en fait, qu'une confirmation de suppositions dont j'ignorais tout – et je ne la lui avais visiblement pas

fournie.

— Tout s'est passé comme je vous l'ai dit.

— J'étais prêt à tout oublier ; votre attitude me déçoit. Un fouinain offrant des cocktails de drogues et jouant les rabatteurs... C'est tout ce que vous avez trouvé ?

— Pensez ce que vous voudrez. J'ai dit la vérité.

— Il reste encore six jours avant l'examen, le temps pour vous de réfléchir. Je me doute bien que vous n'êtes pas responsable... Pourquoi couvrir ce fouinain, protéger un étranger venu d'on ne sait où ? La race humaine...

— La race humaine vous merde.

— Je vois que vous vous êtes mis à la page. Vous vous prenez pour un salvoïde ?

— Ils n'ont pas le monopole de la grossièreté.

J'éteignis la tridi sur cette réplique que j'espérais définitive, stupéfait de mon audace. J'avais réussi à triompher de l'appréhension que m'inspirait Filvini ! Je soupirai pourtant, soulagé, quand celui-ci disparut ; j'avais les nerfs à vif malgré l'effet apaisant du frotteglisse.

Je n'avais rien compris à ce qui venait de se passer. L'intérêt de Filvini pour le fouinain ne cadrait pas avec le personnage ni avec ses fonctions. En temps normal, l'Office ne se préoccupait pas des extraterrestres ; c'était l'affaire du Bureau des Formes de Vie Intelligentes. Pourtant, Filvini m'avait pour ainsi dire fait chanter dans le but d'apprendre la teneur de ma conversation avec le gnome.

La vibration de la tridi me tira de mes réflexions. Cette fois, l'appel provenait bien de Manuel. Son visage, sans les fards et cosmétiques qu'il affectionnait sur scène, accusait une décrépitude certaine – lèvres aux commissures affaissées, pattes-d'oie rayonnant des yeux sans éclat, rides profondes ravinant une peau grisâtre de vieillard...

— Dis donc, tu as mis du temps avant de donner signe de vie !

Manuel tout craché ! Au lieu de manifester sa joie – car il est heureux de me revoir, je le sais –, il me décoche un reproche. Par peur de céder à un sentimentalisme qu'il a toujours détesté ?

— Difficile de te joindre de là où j'étais.

— La taule ?

— La Longue Nuit.

Surprise et respect se mêlèrent sur son visage.

— Mais... tu es vieux !

— J'ai vécu au rythme terrestre.

— Tu veux dire que tu étais pilote de chute libre ?

— Non. J'ai été victime d'une défaillance du générateur de temps autonome.

— Le fameux *délangevinisateur* ?

— Je n'aime pas ce mot.

Manuel me bombardait de questions. Il s'intéressait sincèrement à moi, en souvenir de notre ancienne amitié. Je lui narrai donc mes démêlés avec Filvini, passant toujours sous silence les pouvoirs du fouinain. Ma ligne avait de bonnes chances d'être sur écoute ; l'Office régnait en maître sur Sahara Beach.

— Et tu dis que Sue, elle, n'a pas vieilli ?

— Elle est demeurée la même.

— Aberrant ! Tu pars dans l'espace à une vitesse proche de celle de la lumière et tu reviens septuagénaire ; Sue reste sur Terre et ne vieillit pas d'un jour ! Langevin piquerait une crise d'épilepsie s'il voyait ça ! Elle est restée tout ce temps en hibernation ?

— Non. Les condits ne vieillissent pas, c'est tout.

— Jamais entendu parler de ça. Tu es sûr de tes sources ? Je n'aurais pas cette tête-là s'il existait un moyen de ralentir ou d'arrêter la sénescence, crois-moi !

— Sais-tu d'où vient le terme condit ? Ces filles sont conditionnées. Sue ne m'a pas reconnu. Elle croit ne m'avoir jamais vu. (Je décrivis son attitude, son indifférence ; Manuel semblait de plus en plus intéressé.) J'espérais que tu pourrais m'éclairer...

— C'est toi qui viens de faire mon éducation. Passionnant de bout en bout. La jeunesse éternelle... Tu vas essayer d'en apprendre plus ?

— C'est bien mon intention. Je ne peux pas laisser Sue sur le trottoir ! Mais je dois découvrir qui protège les condits, avant d'agir.

— Si tu obtiens des détails au sujet de la longue-vie, pense à moi !

— On dirait que tu supportes mal de vieillir.

— J'ai connu le succès à soixante-trois ans. Tu sais combien de temps il me reste pour en profiter ?

— J'ai lu que la longévité atteignait cent quinze ans.

— C'est une moyenne. (Manuel détourna le regard.) Je suis victime d'une malformation chromosomique qui me rend insensible aux traitements habituels. Il paraît que les Néopurs se seraient livrés à des manipulations génétiques... Mon espérance de vie est de soixante-douze ans – une misère !

— Ne t'énerve pas.

Le sang qui avait brièvement coloré ses joues reflua.

— Revenons à ton problème. Je suppose que tu ne tiens pas à retourner chez les dingues ?

— Je sors d'en prendre, merci.

— Alors, tu vas devoir traiter avec l'Office. Négocier ta liberté.

— Si seulement je savais ce que Filvini espère entendre, je pourrais peut-être...

— Ton cas n'est pas unique, m'interrompit Manuel. Je me souviens d'une histoire analogue qui date de l'année dernière. Un naute nommé Vargo, qui revenait d'Elvire, avait lui aussi vieilli à un rythme calqué

sur celui de la Terre. L'Office lui a intenté un procès en invoquant des raisons similaires : psychose grave et non-respect de l'article 731 – la clause de moralité, je crois...

— Quel a été le résultat du procès ?

— Il n'y en a pas eu. L'Office a renoncé à poursuivre Vargo. Et tu vas comprendre pourquoi je parlais d'un éventuel arrangement : il vit désormais à Grande-Isle.

Il s'agissait du quartier le plus chic de la ville ; la moindre cahute y valait une fortune. Sans doute l'Office avait-il payé le prix fort... Pour quelle raison ?

Mais peut-être Vargo n'avait-il pas rencontré de fouinain...

Quand je laissai Manuel, je me ruai sur le nécessaire à cocktails et m'octroyai trois *Bloody Mary* d'affilée. Puis, l'alcool aidant, je m'assoupis, oubliant mes ennuis, l'Office et le fouinain, oubliant jusqu'à ce demi-siècle que m'avait volé la Longue Nuit.

Je ne songeais qu'à Sue et à la manière d'arracher à ses protecteurs cette fille que j'avais aimée et que j'aimais encore.

CHAPITRE III

Cette station de métro ne différait guère des autres, bien qu'elle fût située au cœur de Grande-Isle. L'odeur, en tout cas, restait la même : un remugle de crasse et d'urine lavées à grande eau par des mains distraites. L'une des affiches, qui représentait un immense cheval noir franchissant d'un bond un précipice, avait subi un gauchissement de la perspective ; il était évident que l'étalon allait s'abîmer au fond du gouffre, brisant au passage les lettres étincelantes suspendues sous ses sabots.

Une flaque de vomissure s'étalait au pied de l'escalator. Je vérifiai la présence du frotteglisse dans ma poche. Je ne voulais pas m'abrutir de drogues et d'alcool ce soir-là ; j'avais besoin d'une lucidité maximale.

De l'autre côté des contrôleurs magnétiques, tout était d'une propreté scrupuleuse. Des mosaïques évolutives migraient lentement le long des murs incurvés ; pas une lampe ne manquait à l'appel. L'homme qui semblait attendre, assis dans un confortable fauteuil, consultait son micrordi de poignet, indifférent aux caresses de la cape de tissu vibratile qui l'enveloppait, détendant ses muscles et son esprit. Quand je passai devant lui, il me jeta un bref coup d'œil. Pas plus que le Matraqueur, la veille au soir, il ne me jugea intéressant. Déplacé, tout au plus.

J'émergeai dans un square. La nuit achevait d'envahir le ciel que barrait une large bande violacée au-dessus de l'horizon déchiqueté. Un toucan s'envola, agitant son énorme bec. Des fleurs de toutes sortes, dont bon nombre d'origine extraterrestre, déployaient leurs corolles colorées ; la venue de l'obscurité provoquait la sécrétion de lourds parfums qui, pour moi, évoquaient d'autres fleurs – humaines, celles-là – dont la beauté ne pouvait masquer le vide intérieur.

En émergeant de mon ivresse avec un sérieux mal aux cheveux, je n'avais qu'une idée en tête : rencontrer Vargo et tenter de lui arracher tous les renseignements qu'il pouvait détenir. L'Office lui avait vraisemblablement versé une somme rondelette pour une raison que

j'ignorais encore, mais je ne pensais pas que cela pût le dissuader d'apporter son aide à un collègue. Bien que ne se rencontrant que rarement, les nautes formaient une caste unie, dont les membres avaient pour habitude de se prêter assistance, quelles que fussent les circonstances. Vargo ne pouvait faire exception à la règle. Enfin, je l'espérais.

— Vous voulez un sapin ?

Mégot éteint rivé aux lèvres, casquette à carreaux posée de travers sur un crâne que je devinais dégarni, l'homme se dressait sur ma droite. Inoffensif ? Je restai sur mes gardes.

— Alors, mon sapin, y vous intéresse pas ?

— Que voulez-vous que je fasse d'un sapin ?

— Ben, monter dedans !

— Pardon ?

— C'est mon boulot. J' conduis les gens. Taxi, que ça s'appelle.

Je me rassérénai. Ce n'était qu'un employé.

— Il n'y a pas d'autre moyen de transport ?

L'homme se gratta la tête, repoussant sa casquette en arrière. Il était effectivement chauve.

— Z'êtes pas un habitué du coin, ça s' voit tout d'suite ! Eux, y m'traient comme un larkin ! Allez, quoi, montez dans mon carrosse – vous allez pas vous taper le chemin à pinces !

En fait de carrosse, il s'agissait d'une vieille automobile à essence d'une beauté à couper le souffle – une Bugatti Royale en parfait état. Je me posai délicatement sur les coussins recouverts de cuir naturel. J'avais l'impression d'entrer dans une cathédrale.

— Bel engin.

— La dernière Royale de la Galaxie. Où qu' c'est' y qu' vous allez ?

— Chez un nommé Vargo.

— Un ex-naute, non ? Vous avez bien fait d' prendre mon tacot ; sa baraque est au sud de l'île. Va falloir passer par la montagne.

Nous roulions sur une route étroite que bordaient des haies de fleurs multicolores. J'allumai une cigarette et tendis mon briquet au chauffeur pour qu'il ranimât son mégot. Il me remercia d'un clin d'œil.

— Vous allez à la fête, alors ?

— Quelle fête ?

— Vous seriez pas des fois un tantinet à côté de la plaque ? Vot' Vargo, là, y donne une fiesta mahousse. Y aura tout Grande-Isle et pas mal de gens d' l'Eden... Dites donc, pourquoi vous allez là-bas si c'est pas pour la fête ? (Face à mon mutisme, il poursuivit :) Remarquez, j' vous demande ça, mais c'est vot' problème, hein ? Tenez, moi, mon truc, c'est l' vingtième siècle... Les années 30. D'puis tout gosse, j' collectionne les films, les bouquins, les affiches, les photos, les fringues... Quand les Expansifs ont foutu la pâtée aux

Néopurs – une bonne chose, z’êtes pas d’accord ? –, j’ai commencé à m’saper apache, à mettre des gapettes, des grolles de maquereau... Vous savez, quand on a laissé tomber les robinformes, y a eu une période de délire total côté fringues ! C’était à çui qui trouverait la dégaine la plus dingue et l’ ramage le plus adapté à son plumage.

« Moi, l’argomuche, ça m’était sympa. J’ m’y suis mis – pas évident. Fallait fouiller partout, dans les greniers, les biblis, les archives... Tous les mots qu’ j’utilise et qu’ vous entravez p’ têt’ pas, c’est du français ou des adaptations à la mondelangue des déformations argotiques du français ; j’ai fait tout un boulot d’ retranscription. J’ sais pas si vous vous rendez compte, mais j’ suis été jusqu’à aller voir un spécialiste de c’ t’ époque. J’ voulais être authentique, pas authentoc ! (Il rit de son exécrable plaisanterie ; je l’imitai de bon cœur.) L’ truc, au fond, c’était d’ croire à mon personnage et d’être crédible vis-à-vis des autres... Recréer Gabin ou Chevalier...

— Vous ne vous en tirez pas trop mal.

— Question d’entraînement.

La route montait, sinuant à travers une forêt de résineux. Une chaîne montagneuse en réduction traversait l’île de sud-ouest en est. Son plus haut sommet ne culminait qu’à une centaine de mètres, mais les pentes en étaient abruptes et le contrôle thermique des couches d’air permettait une diminution de la température d’environ quinze degrés par rapport à celle régnant au niveau du lac. D’où un climat faussement alpin et, parfois, quelques chutes de neige en hiver. Je n’osais imaginer la consommation d’énergie.

Sous moi s’étendait l’Eden, le quartier riche, semblable à un croissant de diamants enlaçant le lac. Ces lumières m’en rappelèrent d’autres, plus nombreuses encore... Je m’arrachai à la contemplation de la ville pour me recroqueviller au fond de mon siège, mon index frotteglissant à toute allure.

— Vous faites quoi, dans la vie ?

— J’étais naute.

Regard furtif et étonné dans le rétroviseur.

— Vous m’chambrez, allez ! Tout l’ monde sait qu’y a pas d’ vieux nautes ! Quoique, vot’ Vargo, il est plus tout jeune...

— Panne du générateur de temps autonome, ça vous éclaire ?

Sifflement.

— Mauvais, ça ! ’reusement qu’ vous étiez pas en route pour Lointaine ou Le Cairn !

La Bugatti descendait le long d’une route en lacet. Le chauffeur propulsa son mégot par la fenêtre. Conduisant d’une main, il se roula une cigarette de l’autre ; il cultivait son personnage jusque dans les moindres détails. Avait-il poussé le souci de la perfection au point de changer de nom ?

— Je m'appelle Kerl – et vous ?

— Stanislas Djougatchvili. Taxi, j' devais être un Russe blanc, vous pigez ? Toujours l'authenticité...

— Vous ne trouvez pas que vous en faites un peu trop ? Un Russe blanc – avec ce nom ? Et parlant comme un titi parisien ?

Son visage, un bref instant, fut empreint de gravité.

— J' peux tout d'même pas résumer une époque à moi tout seul...

— Vous laissez tomber le masque.

— Aucune illusion n'est permanente. Et puis, j' vous trouve sympa et c'est si rare pour moi d' transporter des types à la coule. Grande-Isle, vous savez...

La voiture s'arrêta. Stanislas me désigna un portail illuminé.

— C'est là.

Je lui tendis une plaque. Il la prit, marquant sa surprise devant l'énormité de la somme.

— Pouvez-vous m'attendre ici ?

— Vous en avez pour longtemps ?

— Je ne sais pas.

— D'accord, je poireauterai. (Il se pencha vers moi, prenant des airs de conspirateur.) Faites-vous passer pour un extra. Ils en embauchent tellement...

Qu'il m'eût percé à jour ne m'inquiéta pas ; il s'était spontanément rangé de mon côté, sans pourtant savoir de quoi il retournait.

— Merci du conseil.

Après un large détour à travers un parc peuplé d'oiseaux endormis, je me présentai à l'entrée de la propriété. Un cerbère en combinaison de combat la gardait, l'air féroce. Je pris mon expression la plus anodine.

— J'ai été engagé comme extra.

Regard soupçonneux.

— Vous avez votre médaillon ?

— On m'a prévenu trop tard pour passer à l'agence.

— Laquelle vous envoie ?

— *Summer & Loregon*.

Durant mon séjour en clinique, j'avais lu quelque part qu'il s'agissait de l'agence de placement la plus cotée de l'Eden – et de la seule à posséder un bureau à Grande-Isle. Faire appel à ses services était considéré comme une preuve d'aisance.

— Et votre tenue ?

— Vous ne la fournissez pas ?

Le cerbère demeurait circonspect. Un couple descendit d'un glisseur plaqué or. Impossible de distinguer l'homme de la femme ; tous deux portaient une robinforme de couleur jaune à la surface de laquelle se

déplaçaient des insectes-rubis conditionnés pour dessiner des figures complexes. De nombreux blasons de la Nouvelle Bourgeoisie étaient ainsi représentés, à en croire les *Us et coutumes nouvellement introduits*.

Le garde contrôla leurs invitations et les autorisa à entrer. Il se tournait vers moi pour continuer son interrogatoire, quand une minuscule femme blonde au corps fluorescent surgit des buissons proches de la grille, échevelée et les joues rouges, ajustant son cache-sexe sans la moindre gêne. Un adolescent gracile d'au moins un demi-siècle son cadet la suivait de près ; son pantalon plus que moulant révélait une érection finissante.

— Bon, entrez, dit le cerbère, L'office est sur la gauche de la maison. Et grouillez-vous ! Vos collègues doivent déjà être débordés !

Je pénétrai dans la propriété, avec l'impression que tout ne se déroulerait pas aussi facilement que je l'espérais. La présence du cerbère m'avait dessillé les yeux. J'allais aborder un autre monde, dont je ne savais guère que ce que j'avais pu lire à son sujet depuis mon retour. En concluant son marché avec l'Office – car il y avait eu arrangement ; aucune paye de naute ne suffisait à acheter fut-ce qu'un seul hectare à Grande-Isle –, Vargo était passé de l'autre côté de la barrière. Un homme riche et considéré attacherait-il encore une quelconque valeur à la fraternité des nautes ? Avant de questionner Vargo, je devais me faire une idée exacte de ses rapports avec l'Office.

Une longue allée de briques jaunes s'étirait entre les masses arborescentes de plantes étrangères, jusqu'à un palais somptueux, mélange baroque d'art byzantin et d'architecture *futuriste* – ce courant des premières années du XXI^e dont les réalisations, cathédrales de verre fumé ou pissotières aux allures de fusées gravées de bas-reliefs hygiéniques, avaient été systématiquement anéanties par les Néopurs, partisans d'une esthétique sobre et rigoureuse. La silhouette tarabiscotée de cette construction d'un mauvais goût achevé mais nullement intentionnel s'achevait sur une haute tourelle carrée, de marbre de Carrare, dans les multiples anfractuosités de laquelle nichaient oiseaux exotiques et volodogues.

Je dédaignai la porte de l'office pour me diriger vers l'arrière de la bâtisse. Il n'était pas question de passer par l'entrée principale : un second cerbère y contrôlait à nouveau les invitations. Vargo m'apparaissait désormais comme un paranoïaque sans le moindre goût – l'archétype du parvenu. J'avais eu raison de ne pas annoncer ma venue.

La musique composite qui suintait par les baies grandes ouvertes tenait à la fois du rock progressif, de la cantate religieuse et du folklore basque, avec parfois l'introduction de contre-rythmes empruntés au be-bop et au tango. La renaissance dont se vantaient les Expansifs n'était qu'illusion ; l'originalité restait négligée au profit du

baroque, du référentiel et du passéisme à outrance.

Mais n'es-tu pas toi-même la proie des références ? Tous ces films, ces livres, ces enregistrements que tu as absorbés, tant par goût que par désœuvrement, ne cessent de s'imposer à toi, d'encombrer inutilement ton existence. Chaque scène t'en rappelle d'autres, imaginaires – et ta vie elle-même est devenue référentielle.

Un grand pré semé de bassins s'étendait derrière le palais. Je frissonnai. Un demi-siècle sans autre paysage que celui des constellations se déformant imperceptiblement m'avait rendu craintif. Il me semblait que les étoiles m'étaient hostiles, qu'elles m'avaient intentionnellement volé ces quarante-huit années ! Il me fallait chasser cette angoisse. Bien campé sur mes deux jambes, gagné par le vertige, je levai les yeux et cherchai le Bouvier. Arcturus brillait de tous ses feux, à trente-six années de lumière de distance. Plus au nord, plus proche mais pourtant à peine visible, se trouvait *Dzêta Bootis*, soleil tutélaire de la Planète de Montgomery.

Je ne parvenais pas à réaliser que j'avais été jusque-là dans la coquille d'acier du *Niagara* ; cependant, chaque seconde du voyage demeurait gravée dans ma mémoire et leur totalité, ce milliard et quelques centaines de millions de secondes, creusait dans mon esprit comme une plaie sanglante que jamais l'oubli ne viendrait cicatriser.

Je fermai les yeux. Ce n'était pas le moment d'y repenser. Avisant un panneau de verre obscur, je le poussai. Mes doigts tâtonnèrent dans le noir à la recherche d'un interrupteur. La lumière jaillit. J'étais dans une pièce rectangulaire. Une seconde porte se découpait face à moi. Je la franchis également et débouchai dans un couloir incurvé que je suivis jusqu'à une salle dallée de miroirs.

La lumière s'éteignit. Une minuterie ? Les ténèbres compactes ne m'impressionnaient pas ; je les préférais à la nuit cloutée d'étoiles. Palpant le mur, je le longeai. Un pan de cloison ne tarda pas à coulisser sous la pression de mes doigts ; mes bottes heurtèrent le premier degré d'un escalier.

Je commençais à me sentir mal à l'aise.

En haut de l'escalier, deux couloirs s'offraient à moi. J'optai pour celui de droite. Le sol en était mou et caoutchouteux. Les parois arrondies évoquaient celles d'un œsophage titanesque le long duquel je cheminais, en direction des sucs digestifs clapotants d'un estomac non moins colossal.

Je rejetai cette pensée. Je délirais. Ce labyrinthe possédait-il un effet psychotrope ? Cela s'était déjà vu.

D'autres couloirs et escaliers, bifurcations et salles aux limites imprécises... Je progressais au hasard, perdu dans l'obscurité, dans la nuit compacte, presque matérielle, de la privation sensorielle.

Je tirai mon briquet à incandescence de ma poche. Le disque

rougeoyant me suffit pour repérer la plus proche plaque sensible, que j'effleurai. La lumière revint. La pièce, circulaire, possédait quatre issues.

Me demandant ce qui pouvait bien inciter un ancien nautile à aménager en dédale une partie de sa demeure, je choisis l'une d'elles. Je ne pouvais compter que sur la chance pour sortir de là.

Deux mains fraîches se plaquèrent sur mes yeux ; un corps féminin se colla contre mon dos, frottant son pubis au bas de mes reins. J'écartai les bras, rejetant la fille en arrière. Elle poussa un gémissement de douleur en heurtant la paroi.

Je me retournai. Elle était nue. Bien faite – seins menus et longues jambes dorées –, elle était tombée en position assise, les cuisses entrouvertes sur un triangle de fourrure blanche. Ses cheveux gris perle masquaient son visage.

— Ça va pas, non ?

J'étais moi-même terrifié par la violence de ma réaction. J'avais encore du mal à me contrôler malgré le traitement et le frotteglisse. Il me fallait me racheter et, surtout, faire taire les éventuels soupçons de la fille. Je me précipitai pour l'aider à se relever.

— Je suis désolé... La surprise...

Elle s'écarta de moi, rejetant ses cheveux en arrière. Son visage, contrairement à son corps, était quelconque, excepté la bouche charnue et sensuelle.

— Mais vous ne faites pas partie des candidats !

— Je me suis égaré.

— Durant le Jeu de la Pucelle ?

J'eus un geste d'excuse et d'incompréhension. La fille s'approcha de moi, effleura ma joue de ses ongles métallisés.

— Dommage, d'ailleurs...

Elle écrasait à présent ses seins contre mon torse, tandis qu'une de ses mains glissait sur mon ventre. Le Jeu de la Pucelle... Je connaissais désormais l'une des destinations du labyrinthe.

— Si vous m'indiquiez plutôt la sortie ?

Elle recula. Vexée ? Non, je lisais de l'amusement dans son regard gris-vert.

— Je ne vous plais pas ?

— Il faut laisser leur chance aux participants.

— Vous avez raison. Tant pis. Bon, pour sortir, rien de plus simple... (Elle m'indiqua le chemin.) Vous déboucherez dans la grande salle, sur la mezzanine.

— Je voudrais passer inaperçu. J'ai un peu... honte.

Elle rit. Je rentrai la tête dans les épaules.

— Personne ne vous remarquera. Ils étaient tous complètement

partis tout à l'heure ! (Elle posa une main sur mon bras, aguicheuse.) Si vous voulez me joindre, appelez *Coït Intérim* et demandez Jocelyne.

— Je m'en souviendrai. À bientôt.

Elle n'était pas dupe, je m'en rendais bien compte. Quelle idée s'était-elle faite à mon sujet ? Me prenait-elle pour un cambrioleur ou un pique-assiette ? C'était sans importance. Elle ne révélerait pas ma présence. Quand on exerçait un métier comme le sien, on finissait par se désintéresser de ce qui pouvait arriver à ses clients...

Surtout si l'on est conditionnée, poupée aux yeux morts inconsciente du temps qui coule autour de soi.

La mezzanine courait tout autour de la salle où avait lieu la réception. Plusieurs centaines de personnes s'entassaient là, exhibant des tenues toutes plus délirantes les unes que les autres. Je me félicitai d'avoir teinté de noir mes lèvres et mes paupières et de porter une combinaison aux couleurs de l'arc-en-ciel où apparaissaient parfois de vagues paysages extraterrestres – ou prétendus tels par le vendeur.

La musique ondulait, inspirée d'un air traditionnel des provinces islamiques. Une dizaine d'adolescentes savamment dévêtues en suivaient les variations, tordant leurs corps trop diaphanes sous les regards de vieillards alertes et libidineux. Plus loin, une fontaine lumineuse irradiait des gerbes de couleurs variées dont certaines ne pouvaient exister sous notre vieux soleil.

Je descendis me mêler à la foule. Ma traversée du labyrinthe m'avait donné soif. Je me dirigeai vers une table croulant sous les bouteilles et les assiettes d'amuse-gueule. M'emparant d'un verre, je demandai à un serveur vêtu d'un collant résille argenté de me préparer un *Bloody Mary*. Autour de moi, les conversations allaient bon train, se croisant, se mêlant, se chevauchant pour donner naissance à une conversation plus vaste, reflet de toutes et d'aucune...

— Économiquement, cette solution n'est nullement satisfaisante. Stratégiquement, par contre...

— ... Encore eût-il fallu que nous sussions qui était notre hôte. J'apostrophai le maître d'hôtel – un garçon charmant, au demeurant, authentique *butler* – et lui posai la question. Vous comprenez, tout accepter d'un inconnu... Le domestique me désigna un homuncule bouffi, plus ou moins bâtard d'extraplanétaire, que nous avions déjà remarqué à cause de sa platitude qui n'avait d'égale que sa fatuité...

— ... Les étoiles...

— Ne prononcez jamais ce mot devant Vargo !

— Tu as essayé l'hôte ?

— L'hôte ?

— Le Néo-Puritanisme avait tout de même réduit le taux de criminalité de façon flagrante !

— Quand on castre les gamins voleurs de friandises...

- L'OrgasmoTransmetteur – une mârveille !
- C'est électrique ?
- J'ai entendu parler du cas d'un bambin de cinq ans qui fut émasculé pour une tablette de gomme à mâcher...
- Tant de légendes courent çà et là...
- Bionique. Un planaire vègan muté, je crois.
- Vire ta dextre, foutriquet !
- Auriez-vous par hasard multiperçu Manuel Garvey ?
- Multiperçu et bien plus encore. Polyreçu, pour tout vous dire.
- Mutants ?
- J'ai assisté à un phénomène de voyance.
- Vous croyadmettez vraiment Garvey intèrètalentueux ?
- Un purproduiterrien. Le peuplemasse l'adore !
- Ne sommes-nous pas tous orgasmoxiqués, en fait ?
- L'élite peut differjuger.
- Nous sommes l'élite !
- Charlatanerie !
- L'événement prédit s'est produit.
- L'épistolaire avait cela de bon que l'on pouvait prendre le temps de réfléchir, de tourner ses phrases, d'ordonner sa pensée, son argumentation.
- Avec les techniques de communication instantanée...
- Restent les colonies...
- Un demi-siècle avant de recevoir une réponse !
- Toutes ne sont pas si éloignées. De plus, la longévité s'accroît.
- Vargo tarde à se montrer.
- Oui, Monsieur, il y a bien un Jeu de la Pucelle, mais il a commencé depuis un bon moment.
- Coïncidence !
- Tel que vous me voyez, bel enfant, j'ai cent huit ans !
- À première vue, j'aurais plutôt dit cent trente...
- Des plantations sur Vénus ? Pourquoi pas ? Mais de là à investir outre-ciel...
- On ne voit jamais les bénéfices.
- Il paraît que les Lois asimoviennes seront appliquées dans un proche avenir...
- Hérésie !
- D'un autre côté, en cas de faillite...
- A ta place, mec, j'rang'rai c' t' instrument, hein ? L'orgie, c'est pas vraiment l' genre d' Vargo. Allez, va picoler !
- C' que t'es vulgaire quand t'es beurrée !
- Les microbots ne peuvent encore que diagnostiquer. Opérer est au-delà de leurs possibilités.
- Garvey ? Un parvenu !

— Un artiste, également.

— Tout est une question de programmation. Les microrobots sont assez précis pour...

— Vargo parvint naguère.

— Voulez-vous entendre un syllogisme ? Le peuple-masse n'aime que la soupe-guimauve ; le peuple-masse aime Garvey ; Garvey fait donc de la soupe-guimauve...

— Qu'il laisse les autres jouer en paix !

— J' rêve pas ? Tas bien dit *jouir* ?

Je m'arrachai à la fascination qu'exerçaient sur moi ces conversations enchevêtrées. Un vieillard soutenu par un exosquelette de métal entretenait une enfant d'une dizaine d'années de ce qu'il lui ferait lorsqu'ils auraient quitté la réception ; ce n'était pas précisément agréable à entendre. Pourtant la gamine, ivre ou droguée, riait à belles dents tandis qu'il lui caressait la poitrine. Elle avait des seins de femme, choquants sur ce corps d'enfant impubère.

Je me détournai de ce couple dont la différence d'âge me rappelait trop celle qui, désormais, existait entre Sue et moi. Étais-je, moi aussi, un vieux dégueulasse ? Même si je parvenais à arracher Sue à la rue des Fleurs et à la libérer du conditionnement, voudrait-elle encore de moi ? Voudrait-elle d'un vieillard ridé et radoteur ?

Un groupe de représentants de cette jeunesse dorée dont l'insouciance n'avait d'égale que la cruauté avait entrepris de martyriser un serveur, lui commandant des cocktails ahurissants, puis le forçant à les boire. Le malheureux extra tenait à peine sur ses jambes. Ailleurs, trois femmes d'une très grande beauté – entretenue par la chirurgie plastique – cherchaient à faire craquer nerveusement une jeune fille dont les dix-huit ans valaient tous les liftings du monde ; elle leur répondait avec acidité, hautaine, agressive, secouant son épaisse chevelure bleutée.

Le légendaire panier de crabes, où la promiscuité écaille le vernis de civilisation.

Je reportai mon attention sur une femme qui dansait sur la mezzanine, vêtue d'un fourreau holographique où se succédaient des extraits de films plats. Des voiles de lumière s'enroulaient autour de son corps souple, dessinant des figures fugitives qui évoquaient irrésistiblement des symboles mathématiques s'enchaînant en équations obscures.

— Elle est très inspirée.

L'homme s'était approché en silence, sans quitter des yeux la danseuse. Il fumait une pipe au tuyau maintes fois recourbé. Une fumée rougeâtre et odorante s'échappait du fourneau à l'effigie d'Albert Einstein.

— Question d'entraînement, hasardai-je.

— Vous n'avez pas compris. Elle formule des équations relativistes. Regardez donc ! Que lisez-vous ?

— Euh... $s^2 = x^2 + y^2 + z^2 - c^2t^2$...

— L'intervalle einsteinien ! Vous n'en avez jamais entendu parler ?

— Mes connaissances mathématiques se limitent à l'emploi d'ordicalculatrices.

L'homme rejeta en arrière le serpent qui ceignait son cou. Le reptile, sans doute drogué, ne broncha pas.

— Vous êtes dans quelle branche ? reprit-il.

— L'astronautique.

— Étrange que Vargo vous ait invité...

— Pourquoi ?

— On dit qu'il ne veut plus entendre parler de la Longue Nuit et de ce qui s'y rattache. C'est compréhensible, en un sens, après ce qu'il a vécu Là-Haut...

Il était grand temps de changer de conversation.

— Et vous, que faites-vous ? demandai-je.

— Je suis physicien, employé par la *Centrale Solarienne de Recherches*. Vous connaissez ?

— J'en ai entendu parler, mentis-je.

— Ces temps-ci, tout va de travers. Des calculs maintes fois vérifiés donnent naissance à des applications pratiques imprévues, des expériences autrefois réalisées avec succès tournent court... (Il se pencha vers moi.) L'univers est codifié. Codifié. Les sciences sont déterminées, leur champ d'investigation délimité. Déterminées. Délimité. Mais, malgré les certitudes que nous devons à Wertheimer, nous nous heurtons ces derniers temps à des manifestations que nous ne comprenons pas. Il est des cas où la Rationalité paraît erronée, d'autres où les constantes reconnues depuis des siècles changent de valeur... Parfois, deux expériences similaires, effectuées dans des conditions identiques mais espacées dans le temps, donnent des résultats antagonistes !

« Enfin... Ça ne serait rien s'il n'y avait ce foutu dégraviteur !

Il s'écarta de moi, regardant autour de lui. Sans doute cherchait-il un verre. Avisant un serveur en livrée ouvragée et perruque poudrée, je lui arrachai des mains une bouteille de Dom Pérignon. Ce que racontait le physicien m'intéressait – mieux : me passionnait.

— J'ai ce qu'il vous faut. (Je remplis deux coupes.) Vous parliez d'un dégraviteur ?

Il vida sa coupe, me la tendit. Je la remplis à nouveau. Sa pipe était éteinte ; il ne chercha pas à la rallumer.

— Un dégraviteur, oui... Un os monumental.

Vous connaissez la Théorie de la Rationalité ? Je veux dire, en détail ? Wertheimer l'a formulée en 2051, reprenant les travaux de

Schaffendorf et de Seiji Sakazawa, dont il avait été l'assistant. Cette théorie délimite le champ des applications scientifiques, *quelle que soit la discipline envisagée*, et rejette à jamais ce qu'on a, depuis, défini comme des impossibilités absolues : télépathie, antigravité, franchissement du mur de la lumière... Dès lors, notre univers pouvait être considéré comme un Tout rationnel. Nous savons... savions quelles sont... étaient les limites de la science – *sans erreur possible* ! (Il jeta à terre son verre qui se brisa.) Et voilà qu'un imbécile, un incrédule, un amateur, un simple bricoleur a réussi à construire, Wertheimer seul sait comment, une machine antigravité !

Je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— Elle fonctionne ?

— Trop bien. Jusqu'ici, amortir simplement une partie de l'accélération réclamait de considérables quantités d'énergie ; avec cette machine, il suffit d'une poussée de départ infime, de l'ordre du microgramme au millimètre carré. Elle inverse la polarité gravitationnelle et, tenez-vous bien, multiplie l'accélération par... mille, dix mille, un million ! Comment le déterminer avec précision quand les méthodes de calcul éprouvées depuis des siècles restent impuissantes ? L'explosion d'un pétard de fête populaire projette l'engin dégravité hors de l'atmosphère terrestre en quarante secondes !... Pourtant, sur le papier, ça ne marche pas, ça ne peut pas marcher ! Croyez-moi, ces calculs, nous les avons faits et refaits, jusqu'à ne plus pouvoir regarder une équation sans fondre en larmes... Cette machine *ne peut pas* fonctionner, mais elle s'entête à le faire ! La Théorie de la Rationalité risque de prendre un sacré coup de vieux. Vous comprenez pourquoi je suis défoncé, ce soir ?

— Vous n'avez pas envisagé un truquage ?

— Impensable. Il n'existe simplement aucune explication rationnelle à ce phénomène. Ou alors, ce bricoleur a mis le doigt par hasard sur un point jusque-là laissé dans l'ombre... Mais lequel ?

Il semblait perdu, désarmé, comme si les certitudes dont il avait nourri sa carrière et son existence étaient sur le point de s'effondrer. Et peut-être était-ce le cas...

Se désintéressant soudain de ma personne, mon interlocuteur entreprit de bourrer sa pipe et je m'éloignai, troublé. Qu'un bricoleur – même de génie – eût résolu une énigme qui avait préoccupé des centaines de scientifiques avant l'énoncé de la Théorie de la Rationalité avait de quoi faire sourire. Mais il y avait cette détresse dans les yeux du physicien – et cette sensation, plus intense à chaque seconde, que le bricoleur en question avait trouvé quelque chose qui risquait fort de démolir cette belle théorie sur laquelle reposaient aussi bien le Néo-Puritanisme que l'Expansionnisme... Cela, aucun savant ne pouvait le supporter.

— Insupportable ? En bois massif !

Je fis volte-face. Un géant barbu, vêtu de bleu, venait de faire irruption dans la réception. Il paraissait banal, anodin, voire même dénué d'intérêt, avec ses habits de navigateur solitaire et sa bouillie hilare de bébé rose à la pilosité précoce. Pourtant, le maître de maison avait dépensé une petite fortune pour s'assurer de sa présence.

Toute fête nécessite des attractions ; la plus décadente de toutes avait effectué son entrée.

N'ayant jamais eu l'occasion de rencontrer de salvoïde, j'étais curieux de vérifier si l'abondante littérature publiée à leur sujet correspondait à la vérité. Il me paraissait impossible qu'une créature d'origine humaine pût se comporter de la manière décrite par les psychologues et les linguistes.

— Qu'il est pénible !

Le barbu regarda droit dans les yeux la femme richement parée qui venait d'énoncer ce jugement. Une lueur de malice pétillait dans les prunelles bleu pâle. Il dit quelque chose que je ne compris pas, provoquant un éclat de rire général. Première règle sociale en présence d'un salvoïde : se marrer dès qu'il ouvre la bouche, même si ce qu'il racontait n'avait rien de drôle ; le jeu de mots, la plaisanterie pouvait parfaitement se situer sur un plan inaccessible – au *énième* degré, en quelque sorte.

La femme rougit. Sans doute la réplique du barbu comportait-elle un sous-entendu sexuel ? J'étais bien incapable de le dire. Son compagnon, un rouquin massif drapé dans une tige rouge à parements de platine, se planta devant le salvoïde, les poings sur les hanches et le regard mauvais.

— Tu t'excuses. Pas de plaisanteries déplacées devant Jane.

Je supposai que le salvoïde allait envoyer quelque chose dans le genre *Si elle Jane, toi Tarzan*, mais il préféra lâcher un pet sonore – et odorant, devinai-je en voyant les visages se décomposer autour de lui.

Il existait d'excellents activateurs de la fermentation intestinale.

— Rien ne sert d'être nerveux, commenta un vieil homme.

— Comme en Espagne, grommela le barbu.

Une partie de l'assistance se tordit de rire, tandis que le reste demeurait imperturbable. Je subodorai le *private joke*, la plaisanterie volontairement raccourcie et, par là même, incompréhensible au néophyte. Il n'en était rien.

— Hé, vous vous marrez, mais y a pas eu de vanne !

Les rires se turent. Les salvoïdes ne dédaignaient pas de s'en prendre même à leurs plus fervents admirateurs. Je me souvenais d'avoir lu qu'ils ne supportaient pas qu'on les admirât. Les flatter, les caresser dans le sens du poil, ramper devant eux excitait autant leur

verve que les agresser comme l'avait fait le rouquin.

— Il se fout de nous, dit quelqu'un.

— C'est intolérable ! renchérit la femme richement parée.

— C'est un salvoïde, intervint un petit malin.

— Je vais lui casser la gueule ! rugit le rouquin.

Il tenta de frapper le barbu, qui esquiva sans peine le poing lancé à la rencontre de son visage. Le rouquin faillit basculer en avant, se raccrocha de justesse à sa compagne. Décontenancé, il quêtâ une aide autour de lui. Peine perdue. Nul ne voulait se risquer à affronter un salvoïde.

Une fille nue, un dragon tatoué entre les seins, circulait parmi les invités, leur proposant des cigarettes et des *beedies*. Je pris la gauloise qu'elle me tendait. Je commençais à me sentir passablement nerveux. Je fouillais dans mes poches à la recherche d'un briquet quand un poing hérissé de duvet blond se matérialisa devant moi. Le pouce se redressa et s'enflamma avec un craquement, me présentant une flamme d'un beau jaune d'or.

J'allumai ma cigarette avant de lever les yeux. Le salvoïde me fit un clin d'œil et replia son pouce qui s'éteignit. Je n'eus pas le courage de lui demander comment il s'y prenait. Une prothèse, sans doute.

— Et l'autre main, c'est un cendrier ? lança un petit Eurasien souriant.

— Pas d'eunuques chez nous, répliqua le barbu.

— D'eunuques ?

— Ben oui : de cendar – *sans dard*, vous avez pigé ?

Un couple, terrassé par cette horrible approximation, tenta de s'éclipser avec discrétion. Le salvoïde fondit sur eux.

— Vous partez ? C'est facile. D'ailleurs, le plus dur, c'est pas d'y aller mais d'en revenir – comme disait mon grand-père quand on l'a mis dans la tombe. Et c'était un grand penseur, mon grand-père, vu qu'il était infirmier. Et infirmier...

— Voilà Vargo !

Il me sembla percevoir un soupir collectif de soulagement. Tous les regards se tournèrent vers le grand escalier de marbre, au fond de la salle ; un vieillard chenu en descendait les degrés avec lenteur, s'appuyant sur une canne ouvragée.

Il serra quelques mains, en baisa quelques autres. Malgré son grand âge, il se déplaçait sagement ; la canne n'était là que pour pallier une éventuelle défaillance. Ses hôtes l'entouraient, le saluant, l'abreuvant de compliments quant à son accueil, l'assurant de leur reconnaissance éternelle dans le froufroutement des étoffes luxueuses et le balayage kaléidoscopique des lumières colorées.

— Celui-là, ça va être dur de le dérider, grommela le salvoïde à mes côtés.

Le regard de Vargo se tourna vers lui mais s'arrêta sur moi en chemin. Nous nous dévisageâmes tout d'abord avec curiosité, puis avec une insolence réciproque. Qu'avaient pu voir ces yeux sombres et inquisiteurs, trop vivants dans ce visage mort ? Pas grand-chose, assurément.

Le vieillard brandit sa canne et, me désignant, glapit :

— Attrapez-le !

— Ne le piègez pas, interpréta le barbu hilare. Ben oui, quoi – a, suffixe privatif...

Sans chercher à comprendre ce qu'il voulait dire, je m'élançai vers la sortie, la peur au ventre. Deux gorilles dont la musculature aurait rendu jaloux Hercule, Samson et Schwarzenegger réunis convergèrent vers moi. Je bousculai une femme aux seins peinturlurés dont les mamelons étaient remplacés par un rubis à gauche et une émeraude à droite. Elle bascula en arrière pour tomber dans les bras d'un nain éberlué.

Une porte s'ouvrit sur ma gauche, vomissant une demi-douzaine d'hommes de main. J'entrevis une silhouette vêtue d'une robinforme noire qui les excitait de la voix.

Un mince adolescent aux joues et au front sculptés voulut m'intercepter alors que j'étais en pleine accélération subjective. En raison de ma vitesse, la légère bourrade que je lui donnai pour l'écarter de ma route le déséquilibra ; il heurta le sol avec violence, sonné. J'avais parcouru la moitié de la distance me séparant de la grande porte.

Les énormes mains d'un des gorilles étaient sur le point de se refermer sur moi, quand le colosse trébucha sur le pied tendu du salvoïde.

— A, suffixe *privatif* ! gronda le barbu.

Quel rôle jouait-il exactement ? Et en jouait-il un, en fait ? Difficile à dire. Cette intervention n'était qu'une plaisanterie supplémentaire, une façon comme une autre pour le barbu de tenir sa place d'élément perturbateur – ou *masturbateur*, comme il l'eût défini lui-même, jouant sur l'analogie euphonique sans se préoccuper du sens. Enfin, pas trop.

Je poussai l'un des battants et enfilai l'allée de briques jaunes, cherchant du regard un lion couard ou un bûcheron de fer-blanc. Mais la statue qui se dressait au milieu d'un parterre de jonquilles n'avait rien d'un épouvantail de conte. Les cerbères étaient à quelques pas derrière moi. Comment avaient-ils pu me suivre, alors que mon rythme vital était multiplié par quatre ou cinq ?

L'un d'eux portait un tétaniseur. Je me mis à courir en zigzag, enroulant ma course autour du dessin onduleux de l'allée. Une silhouette se dressa devant moi, se rapprochant en un *travelling* vertigineux – le gardien de l'entrée. Il n'eut pas le temps d'utiliser son

arme. Je le dépassai, forme fugitive aux contours flous.

Je franchis la grille. Un moteur s'emballa, une portière s'ouvrit. Je plongeai dans la Bugatti qui démarra aussitôt. Mes poumons me faisaient atrocement souffrir. Ils pompaient l'air comme des soufflets, tandis que ma vitesse subjective redevenait normale.

— On dirait qu' ça s'est mal passé...

— Comment quitter l'île sans prendre le métro ?

— Vous savez véliplaner ?

Des images jaillirent devant mes yeux, une odeur d'iode monta à mes narines – toujours cette faculté de revivre mes souvenirs...

L'océan paisible et sans marée de la Planète de Montgomery. Des planches à voile évoluaient sur les vagues, guidées par des adolescents nus et bronzés...

Quand on m'avait jugé guéri, on avait décidé d'achever la thérapie par deux mois de pleine détente sur le littoral. Mais, très vite, la détente avait tourné au cauchemar. Ce n'étaient que des vacances... Et je n'avais pas tardé à réaliser qu'il me faudrait un jour ou l'autre retourner m'enfermer dans les trois cents mètres carrés du poste de pilotage du Niagara...

Pour vingt-quatre nouvelles années de solitude.

— Je me débrouille.

J'avais du mal à quitter ces séquences illusoire dans lesquelles me projetait ma mémoire.

— Dans ce cas, aucun problème. Que s'est-il passé ?

— Moins vous en saurez...

— J' connais la chanson, vous bilez pas ! Ouais ?

— Vargo n'est pas Vargo. Quelqu'un a pris sa place.

— Vous avez deviné ça en lui causant ?

— Sa démarche suffisait. Ce n'était pas celle d'un naute. Les pilotes conservent des séquelles des différentes pesanteurs auxquelles ils sont soumis. Les 0,3g du vaisseau, la gravité de la planète de destination, le g et demi de la période d'accélération ou de freinage – sans parler de l'apesanteur.

— C'est vrai qu'y a qu'qu' chose de pas normal dans vot' façon d' marcher...

— Ces séquelles deviennent irréversibles au bout de deux ou trois ans subjectifs. Or, il a fallu plus de cinquante ans à Vargo pour traverser la Longue Nuit et il se déplace comme n'importe quel rampant !

— J' pige pourquoi y veut pas d'nautes chez lui... L'a les foies d'se trahir !

Et de trahir l'Office. Car c'est Filvini qui a fait disparaître Vargo – ce qui explique l'abandon du procès. Mais pourquoi cette comédie, ce double

– sosie ou clone – menant la grande vie et côtoyant la Nouvelle Bourgeoisie ?

Il est hors de doute que Filvini compte m'éliminer, moi aussi. Je n'irai pas à cet examen. S'il n'y avait que moi, je prendrais peut-être le risque, mais je ne peux pas abandonner Sue. Pas encore.

Et ce Néopur... Que faisait-il là ?

CHAPITRE IV

J'abandonnai la planche à voile sur une grève déserte, quelque part à l'est de Grande-Isle. Des crampes parcouraient mes muscles que j'avais soumis à trop rude épreuve, tant au moment de ma fuite que durant la traversée du violent courant qui agitait le lac, là où la rivière Hoggar se frayait son chemin. Trempé et mal assuré sur mes jambes, je m'ébrouai. Un vertige me prit ; je tombai à genoux. J'avais trop présumé de mes forces, m'obstinant à me conduire comme un homme jeune alors que j'avais plus de soixante-dix ans. Je ne parvenais pas à admettre l'idée de ma vieillesse.

Une bouche de métro s'ouvrait à une centaine de pas de la plage. Je descendis les marches de l'escalator immobile. En consultant le plan, je découvris que j'étais au terminus d'une ligne passant par l'Escale – mais aussi par les Bas-Quartiers. Je repoussai l'idée de m'y arrêter ; je ne pouvais rien gagner à revoir Sue, sinon une souffrance accrue.

Sur le quai pullulaient Matraqueurs et fumeshits auréolés de fumée. Quelques clochards, confortablement installés dans les entrelacs d'un lustre monumental, à une dizaine de mètres du sol, buvaient en chantant d'une voix pâteuse de vieilles chansons à boire, passant sans vergogne des hymnes à la bière bavarois au *Petit vin blanc*. Des grappes de corps humains vêtus de loques, parfois enroulés dans des duvets éventrés, jonchaient le sol des couloirs, sans cesse dérangés par les éclats de rire incontrôlés des fumeshits, les beuglements des Matraqueurs, les chœurs avinés des clochards et les brusques variations de volume de la musak omniprésente. La splendeur de Sahara Beach masquait la faim et le désespoir.

— Petite plaque, des fois ?

Un Matraqueur m'avait abordé, souriant, caressant d'une paume rugueuse le mandala peint sur son crâne lisse. Un second crâne, dont le propriétaire n'avait plus de migraines depuis bien longtemps, était fixé sur son épaule, jaunâtre et ricanant ; des ampoules multicolores clignotaient au fond des orbites déchiquetées.

Je tendis dix solars au Matraqueur pour me débarrasser de lui.

J'étais trop fatigué pour le rembarrer. Je n'avais qu'une envie : m'effondrer sur une banquette et somnoler jusqu'à l'Escale. Mais le colosse se méprit sur les raisons de ma générosité. Il pensa que j'avais peur et crut bon d'insister :

— Pas peur du métro la nuit ?

— À mon âge...

— Justement : vieillesse, donc moins de force.

— Mais l'expérience en plus.

— Pourrais prendre solars...

Ma réaction fut instinctive, incontrôlée. Le Matraqueur se retrouva à terre, allongé sur le ventre. Je lui tordais un bras derrière le dos, tandis que mon genou s'enfonçait au creux de ses reins. Je priai qu'il ne cherchât pas à se libérer. Je n'aurais pas eu la force de l'en empêcher.

— Rapide !

Je le relâchai et reculai d'un pas, sur la défensive. Qu'allait-il faire ? Je ne connaissais des Matraqueurs que ce que j'avais pu en lire et j'avais appris à me méfier des informations fragmentaires. On ne trouve pas tout dans les livres.

— Je m'appelle Kerl, dis-je comme un défi.

— Souviendrai. Kerl – rapide !

Le Matraqueur se releva, jeta à mes pieds la plaque que je lui avais donnée et rejoignit ses compagnons, qui avaient assisté à la scène sans broncher. Je fus soulagé de voir arriver une rame blanche et bleue. J'y montai, dédaignant l'argent. Les Matraqueurs ne me suivirent pas – je m'attendais pourtant à des représailles. Sans doute respectaient-ils la force et l'habileté...

Mon intention première était de gagner l'Escale, de m'enfermer chez moi et de me soûler jusqu'à l'inconscience. Mais cette ligne traversait les Bas-Quartiers, passait par cette même station où, la veille au soir, mon cauchemar avait recommencé... Quand la rame s'y arrêta, j'en descendis précipitamment, soudain aiguillonné par le besoin de revoir Sue, quitte à la payer pour passer la nuit avec elle. Peut-être me reconnaîtrait-elle, cette fois-ci... Je ne pouvais qu'espérer.

Le froid me gifla lorsque je sortis du métro. J'étais vêtu pour l'Eden, qui jouissait d'un microclimat tropical, alors que les Bas-Quartiers connaissaient un hiver perpétuel. Même la température ambiante séparait riches et pauvres à Sahara Beach.

Sahara *Bitch*, oui !

À l'entrée de la rue des Fleurs, j'eus un bref instant d'hésitation. Le souvenir de la nuit précédente remontait à la surface de ma mémoire, différent de mes habituelles réminiscences – en apparence aussi réelles que la scène originale – en ce sens qu'il semblait plus réel encore.

Anesthésié par les drogues et l'alcool, j'avais agi comme un zombie ; à présent, j'étais conscient et ce souvenir me causait une souffrance neuve. Car c'était de tendresse que j'avais besoin, et non du corps profané d'une machine d'amour décérébrée.

Sue n'était pas dans la rue des Fleurs. Une main de métal m'écrasa le cœur. Mon imagination galopait déjà, matérialisant la vision d'un homme haletant, pressé de jouir, pressé d'en finir, qui possédait Sue, l'écrasant sous sa chair flasque, la...

— Tourne le bouton, c'est préférable.

Le fouinain sautillait au milieu de la rue. Les filles alignées ignoraient sa présence.

— Qu'est-ce que tu fiches là ?

— Tu n'es pas venu pour me voir ?

— C'est elle que je voulais voir.

Le froid bleuissait mes doigts, rougissait mon nez. Je ne cessais de renifler. Après tout ce temps passé dans une ambiance stérile, j'étais bon pour attraper un rhume. On avait dû oublier à mon retour l'un des vaccins obligatoires.

— Viens, on va causer ailleurs. Elle n'est plus là – pas la peine de faire le pied de grue !

J'emboîtai le pas au minuscule extraterrestre. Le vêtement informe qui enveloppait son corps de ses plis lâches descendait jusqu'à terre, dissimulant ses membres inférieurs. Sa démarche n'avait rien d'identifiable. Le balancement de ce que j'estimais être des hanches, les inclinaisons du buste supposé, ce sautillement doublé d'une ondulation dépourvue de rythme – tout était incompatible avec le mouvement de deux jambes humanoïdes. Le fouinain aurait pu aussi bien rouler que voler à dix centimètres du sol ou se déplacer à l'aide d'un bouquet grouillant de tentacules.

Nous tournâmes dans une ruelle déserte. Des incinérateurs dressaient devant chaque porte leur masse élancée. À nouveau l'envers du décor. Des dentelles de givre achevaient de se cristalliser sur le bitume gondolé. Un chat miaulait sur un toit. Cri rauque de matou en rut.

Le fouinain s'assit sur le couvercle d'un incinérateur. Son vêtement vert-de-gris qui pendait mollement ne pouvait dissimuler de jambes : le tissu remontait d'une vingtaine de centimètres mais rien n'en dépassait, pas même un pseudopode.

— Quand cesseras-tu de te poser ce genre de question ?

— Quand tu renonceras à piller mon cerveau.

— Essaye donc de m'en empêcher.

— Je te retourne l'argument.

Le fouinain secoua la tête.

— Nous n'arriverons à rien ainsi. Tu ne me prends pas au sérieux.

- Tu as mal lu en moi.
- Tu ne penses qu'à cette fille.
- Où est-elle ?

Un poignard chauffé au rouge me perçait la poitrine. Je m'adossai au mur, gagné par une subite faiblesse. Le froid se faisait plus vif.

- On l'a emmenée.
- Qui ?
- Je ne sais pas.

Je ne le crus pas. N'était-il pas télépathe ? Percevant ma pensée, il baissa les yeux avec une expression de honte trop caricaturalement humaine.

— Je n'ai pu lire en eux. C'est arrivé cet après-midi. Ils étaient sept. Ils l'ont emmenée. Leurs cerveaux m'étaient fermés ; c'est la première fois que je vois ça. Frustrant au plus haut point.

- Pire que ça.
- Je sens ta détresse. Elle est mienne, désormais.

Son désarroi n'était pas simulé. J'avançai la main vers son épaule, en un geste qui se voulait de réconfort. Le gnome sauta de son perchoir et recula pour se mettre hors de portée. On ne touchait pas.

- J'ai des questions à te poser.
- Au sujet de Merteuil Filvini ?
- Entre autres.

— Tu as affaire à une bête paranoïaque. Le mystère entourant mes origines suscite interrogations et inquiétudes. Filvini croit que je t'ai révélé certains secrets et ne démordra pas de cette idée.

- Quels secrets ?

— Il doit être persuadé que je veux envahir la Terre. Ce n'est pas la première fois... Mais je te raconterai ça un autre jour. Tu as froid.

C'était une affirmation, non une question. Nous sortîmes de la ruelle et nous retrouvâmes sur une avenue où se succédaient sex-shops et bistroquets. Quelques noctambules traînaient la savate le long des trottoirs verglacés. Les bars étaient pleins à craquer.

- J'ai parfois du mal à dialoguer avec toi.
- Nous sommes différents. Nos structures mentales...

— Là n'est pas la question. Tu as beau t'intéresser à ton propre sort, te poser des questions au sujet de Filvini, de moi, de Vargo, de la Rationalité, ce ne sont que des pensées de surface, de survie... Quand je regarde dans ton esprit, là, tout au fond, où se trouvent les véritables préoccupations, je ne vois que Sue.

- On entre quelque part ? J'ai besoin de me réchauffer.

Le fouinain m'irritait. Jusqu'à quel point me manipulait-il ? Je ne pouvais vérifier la véracité de son histoire ; il m'avait peut-être mené en bateau. Qui pouvaient être ces hommes à l'esprit fermé qui, prétendait-il, avaient enlevé Sue ? Pour opposer un barrage mental

efficace à un télépathe, il faut croire en la télépathie. Celle-ci faisant partie des rêves irrationnels, il m'était difficile d'admettre que quelqu'un pût avoir développé une technique pour y parer.

À moins que ce quelqu'un n'ait mis en doute la Rationalité elle-même.

Nous poussâmes la porte d'un bar baptisé *À la tournée*. Des tables calées contre les murs entouraient une piste de danse constellée de mégots sur laquelle une trentaine d'individus disparates marchaient à pas lents, dessinant un cercle. Quand l'un d'eux quittait la ronde, un autre se levait pour le remplacer. Cycle immuable et sans accroc. Où étions-nous tombés ?

Nous nous assîmes dans le fond. Je remarquai qu'il n'y avait pas de verres sur les tables. On ne buvait donc pas en ces lieux ?

— On n'y boit pas.

— Qu'y fait-on, alors ?

— Tu n'as pas vu l'enseigne ? On y tourne. (Le fouinain désigna la ronde dont la composition se modifiait sans cesse.) Si ça te dit, offre-toi une petite *tournée*...

— Parce qu'il faut payer, en plus ?

— On n'a rien sans rien. Vas-y, ça te changera les idées ! Quand tu reviendras, peut-être seras-tu mieux disposé envers moi.

— Je ne suis pas venu pour entendre les bavardages d'un extraterrestre de dessin animé !

— Je t'y forcerai s'il le faut.

— Je ne sais plus pourquoi je suis venu.

— Tu bois trop.

— Je m'en rends compte.

— Tu risques de te détruire.

— Je n'en aurai pas le temps. De toute façon, que voudrais-tu que j'attende de la vie ? Ma jeunesse s'est fanée entre la Terre et *Dzêta Bootis* ; le voyage de retour a englouti les vingt-cinq années suivantes...

— Tu étais moins déprimé hier soir.

— J'étais défoncé.

— Va *faire un tour* !

Je me levai. Une femme bien en chair, dont les rotundités tendaient une robe multicolore, venait de quitter la ronde ; je pris sa place.

Aussitôt, la *tournée* m'emporta dans son déferlement de sensations. Devant moi boitillait un petit homme gris qui agitait ses vêtements déchirés avec soin selon les critères d'une mode périmée ; derrière moi, un adolescent au visage extatique psalmodiait une litanie aux paroles incompréhensibles. Tous deux semblaient dans un état second.

Ma vision se précisa. La tristesse de l'homme gris suintait hors de son être, flot incolore analogue à une suée virtuelle. Quant à

l'adolescent, il avait dressé une barrière entre le monde et lui, s'était enveloppé d'un cocon lumineux qui repoussa ma main lorsque je cherchai à en éprouver la matérialité.

Ne résiste pas. Laisse-toi aller.

Mon esprit se vidait, évacuant problèmes, angoisses et traumatismes par vagues saccadées de vomissure mentale. J'étais parcouru de violents spasmes qui, curieusement, me procuraient un certain plaisir. Je tournais, sans cesse plus léger. Diaphane, translucide à la pesanteur, je tournais.

Y avait-il un dégraviteur dissimulé sous la piste ?

Tu sais bien que l'antigravité n'entre pas dans le cadre de la Rationalité !

La télépathie non plus !

Je tournais. Tournais. Pris dans ce cercle, cette chaîne ronde dont les maillons humains n'avaient qu'une fugitive existence, je tournais, sans pouvoir déterminer si cette marche était lente ou rapide. Ma conscience du temps était abolie. Captif de cette *tourné*, j'expectorais à présent mes ultimes pensées cohérentes, que venait remplacer un bien-être équivalent à celui procuré par le frotteglisse.

Je tournais, roue dentée dans un engrenage, caillou au bout d'une ficelle, enfant cherchant à se cramponner à la surface savonneuse d'une assiette au beurre. La piste de danse était devenue le manège fou de *L'inconnu du Nord-Express*, mais aucun vieillard mâcheur de chique ne rampait dessous pour en interrompre la rotation.

Rien n'avait plus d'importance que de tourner, intégré à ce cercle. La référence à Hitchcock avait été ma dernière pensée lucide.

Tout se dissipa. Extérieur à moi-même, je me vis quitter la ronde et rejoindre le fouinain. Une fille à peau de lézard dont les seins aussi aiguisés que des poignards me donnèrent le frisson me remplaça, balançant ses hanches écailleuses.

— Tu m'as forcé à te rejoindre.

— Nullement, cher ami. La *tourné* était finie, voilà tout.

J'étendis mes jambes douloureuses. Combien de temps avais-je tourné sur cette piste, sans but, identique à ces pantins que je voyais évoluer, les traits détendus, le corps agité de soubresauts arythmiques ?

— Longtemps.

— Mais encore ?

— Le temps en lui-même ne signifie rien, ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre. Seule la perception que tu en as est importante... Bon, maintenant que tu as eu ta dose, peut-être consentiras-tu à m'accorder ton attention ?

— Si tu insistes...

Le fouinain s'assit au centre de la table.

— As-tu entendu parler de Melon d'Eau ?
— Un monde de l'Hydre Femelle, non ?
— C'est ça. Une toute petite planète bucolique, à peine plus grosse que la Lune mais d'une densité supérieure, colonisée depuis plus d'un siècle. J'y ai débarqué voici quelques années. À peine avais-je montré le bout de mon nez que l'Office s'est acharné sur moi. Ses représentants voulaient savoir par quel moyen j'étais arrivé, d'où je venais, ce que je désirais... Ce n'était pas la première fois que ça se produisait. Humains ou non, les gens sont en général trop curieux et veulent tout connaître trop vite.

« Comme ils n'avaient obtenu aucune réponse satisfaisante, les colons ont entrepris de me traquer. Le génocide en bonne et due forme ! Plusieurs fouinains ont été massacrés. Pourtant, je suis resté, prenant toutefois certaines précautions de survie. Alors, l'Office a alerté la Terre – ce qui explique l'attitude paranoïaque de Filvini. Il craint une vengeance de ma part. Il ignore que je suis au-dessus de ces mesquineries.

— Tuer les cons ne les rend pas moins cons, soufflai-je. Je croyais que tout conflit avec une race extraterrestre devait être évité ?

— Tu as entendu parler de Dschungel ?

— Je sais qu'elle possède une végétation propre.

— Il y existait une race indigène plutôt humanoïde. L'Office est arrivé. À décidé de rendre ce monde *habitable pour l'homme*...

— La chasse au primitif serait un sport prisé des Néopurs ?

— Sur Melon d'Eau, ce sont eux qui ont pris peur.

— Et comme, à cause du décalage temporel, la victoire expansive n'a encore eu que peu de répercussions sur les gouvernements coloniaux, je suppose que d'autres génocides sont en cours ?

— Perdu. Il n'y a pas d'autre race intelligente dans les limites de la Sphère d'Influence terrienne. Celle de Dschungel était une exception. Pour en revenir à mon histoire, la paranoïa des Néopurs de Melon d'Eau semble s'être communiquée au siège central de l'Office. La pénétration dans l'univers contrôlé par l'homme s'est effectuée lentement mais, toujours à cause du décalage, la Terre a appris en quelques mois la présence de fouinains sur une cinquantaine de mondes différents. Personne n'ayant apparemment songé à la manière dont circule l'information, l'inquiétude, voire la panique, était inévitable. Filvini et ses semblables se croient donc en face d'une invasion massive !

— Dont ils m'imaginent complice ?

— Ils ont peur. Toujours cette paranoïa typique des Néopurs. Et tu fais un superbe bouc émissaire.

— Je vais m'offrir une autre *tournée*.

La ronde m'attirait irrésistiblement. J'y entrai, désireux de me

fondre dans l'ouroboros changeant des marcheurs. Je n'avais aucune idée de l'heure.

Je tournai longtemps – plus longtemps, me sembla-t-il, que la première fois. Mes pieds gonflaient dans mes bottes, mes chevilles devenaient de verre, mes articulations s'enflammaient... Pourtant, je me sentais bien, détendu, enfin libéré du poids de mes pensées. Tourner de la sorte anesthésiait mon esprit, le forçait à se recroqueviller au fin fond de mon cerveau pour céder la place à un déferlement de sensations fausses, mais plus apaisantes qu'une dose massive de tranquillisants. Je n'étais plus qu'un corps avançant mécaniquement.

Je quittai le cercle et retournai auprès de fouinain. Il n'avait cessé de m'observer, dardant sur moi ses pupilles changeantes et les yeux de son esprit qui, peut-être, comme dans cette chanson des Beatles, voyaient le monde tourner...

— Il y avait un Néopur chez Vargo, dis-je.

— À toi de tirer les conclusions qui s'imposent.

— Le Néo-Puritanisme n'est pas aussi en perte de vitesse qu'on veut bien le dire. Les Néopurs restent nombreux et noyautent l'Office. Ce sont eux qui ont remplacé Vargo par un sosie ou un clone... Et Filvini est l'un d'eux, n'a jamais cessé de l'être...

— Pas mal. Il a fait mine de se rallier aux Expansifs pour conserver son poste au sein de l'Office au moment de l'épuration qui a suivi les élections... Astucieux mais délicat.

— Je commence à y voir plus clair... Dis donc, après ce qui s'est passé sur Grande-Isle, on doit me rechercher ? (Le fouinain s'abstenant de répondre, je poursuivis :) Ils veulent me remplacer, moi aussi, par une copie conforme, parce qu'ils croient que j'en sais trop.

— Mais tu en sais trop.

— Je n'ai aucune preuve.

— Pars d'ici. Quitte cette ville.

— Ils ne viendront pas me chercher dans les Bas-Quartiers.

— Ils viendront.

— Tu ne me dis pas tout.

— Et ça t'énerve, hein ?

Oui, fouinain, ça m'énerve. Tu me tapes sur les nerfs, avec tes phrases à double sens, ta manie de fouiller dans mon cerveau, d'espionner chacune de mes pensées... Tu m'énerves, tu me gonfles, tu me mets en rogne ! Pourquoi ne restes-tu pas dans ton coin, comme tout bon fouinain qui se respecte ? Tu es la source de tous mes ennuis... Si tu n'étais pas venu me trouver, hier soir, Filvini m'aurait laissé tranquille et je ne serais pas allé chez Vargo voir ce que je ne devais pas voir ! Fouinain... Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi ?

— Je n'ai pas de chez moi.

L'aube pointait lorsque nous quittâmes le bar où l'on ne buvait pas les *tournées*. Le froid du petit matin me mordit cruellement, rendu plus intense encore par la lassitude. J'avais besoin de m'étendre, de dormir quinze ou vingt heures pour recharger les batteries de mon organisme usé.

Le fouinain sautillait derrière moi. Je le devinais à l'affût de mes moindres pensées, suivant chaque détour de mes raisonnements. Il cherchait à aiguiller ceux-ci dans une direction bien précise – mais laquelle ? Je n'étais qu'un vieux naute malchanceux. Quelle utilité pouvait bien avoir ce jeu d'énigmes dans lequel le gnome semblait se complaire ? Je lui en voulais de mentir par omission, de ne me livrer que des bribes de cette Vérité majuscule qu'il détenait. Y avait-il une raison valable qui lui interdît de tout me révéler ?

Il me rejoignit.

— N'utilise pas la C.I. La surveiller est trop simple. L'Office...

— Tu ne m'apprends rien.

— Pourtant, tu songeais à te servir de ta carte de crédit.

— En dehors de la ville. J'ai assez de liquide pour payer le train.

— Les gares seront surveillées, elles aussi.

— Accompagne-moi. Tu repéreras les espions.

— Sauf s'ils ferment leur esprit.

— Tu les identifieras *par défaut*.

— Je n'y avais pas songé.

— Ainsi, tu n'es pas omniscient ?

Il s'écarta de moi, peut-être vexé. Comment savoir, avec un personnage aussi improbable ? Nous marchions à travers un dédale de ruelles puantes, en direction de la rivière Hoggar. Cette partie des Bas-Quartiers paraissait inhabitée. Les immeubles de plastique crevassé s'étagaient à flanc de coteau, sales, délabrés. Fenêtres aveugles et portes murées, pans de murs en putréfaction et chaussées déformées, réverbères éteints et façades gondolées faisaient face aux amoncellements désordonnés des entrepôts, situés sur l'autre rive.

Le découragement était venu s'ajouter à l'épuisement. Sue avait disparu ; les Néopurs, à nouveau, me persécutaient... Ces quarante-huit années perdues n'avaient rien changé. Ce que j'avais fui grâce au *Niagara* revenait à la charge pour me broyer et mettre un terme à un différend vieux d'un demi-siècle.

Un rayon ardent creva le matin calme. Le fouinain s'enflamma, se réduisit presque instantanément en un tas de cendres.

Sept hommes trapus m'entouraient. Les auteurs de l'enlèvement de Sue ? Le gnome n'avait visiblement pas senti leur approche.

— Tu vas nous suivre.

Je ne réagis pas. Malgré l'imminence du danger, mon esprit

s'obstinait à fonctionner dans une autre direction, tissant une série de conclusions inéluctables. Peu à peu, la trame du problème se précisait. Au fond, les choses n'étaient pas si compliquées. L'Office, les Néopurs, prenant peur, avaient envoyé ces hommes capturer Sue, puis s'assurer de moi.

Quant à comprendre pourquoi le fouinain ne pouvait lire en eux, c'était déjà une autre affaire.

L'un des hommes, que mon inertie devait exaspérer, m'envoya une décharge de matraque neuronique. Une langue de souffrance lécha mes lobes cérébraux.

Alors, sans hésiter, je libérai la rage et la terreur qui s'affrontaient en moi.

Trois cents mètres d'une eau limpide et profonde me séparaient de Longue-Isle, qui divisait en deux bras inégaux le courant de la rivière Hoggar. Je gisais sur la berge, tremblant de tous mes membres bien que le froid fût moins vif à la périphérie des Bas-Quartiers. J'essayais vainement de recouvrer ma lucidité. Ce qui venait de se passer m'avait projeté la tête la première dans un univers blafard où le soleil n'était qu'un lumignon sans chaleur flottant au-dessus d'une ville hostile.

Je ne pouvais rester là. Je ne pensais pas avoir tué l'un de mes agresseurs, mais Filvini n'aurait aucun mal à faire de moi un criminel. Sous peu, le secteur entier serait ratissé, j'en étais persuadé. Je devais le quitter avant de céder au sommeil qui me réclamait, à grand renfort de tiraillements musculaires et de piqûres d'épingle au bord des paupières. Mais où aller ? Il était hors de question de prendre le métro. Si les Néopurs contrôlaient effectivement la C.I., ils seraient aussitôt informés si j'utilisais ma carte de circulation.

Mon regard brûlant revint se poser sur Longue-Isle, que je distinguais à travers une brume subjective. J'ignorais la destination de cette bande de terre étirée. Rattachée administrativement aux Entrepôts de l'Est, l'île ne portait apparemment aucun bâtiment. Mais le soleil levant et le rideau d'arbres épousant la rive basse m'interdisaient d'en voir l'intérieur.

Je n'avais guère le choix. Franchir le fleuve à la nage était le seul moyen de fuir les Bas-Quartiers sans faire usage de ma carte.

Repoussant l'image du fouinain assassiné dont la silhouette de korrigan s'était éparpillée au hasard des courants d'air, je me laissai glisser dans le courant tiède et déclenchai l'oxygénateur serti entre mes côtes. Je pouvais grâce à lui descendre à une grande profondeur et, donc, éviter les systèmes de surveillance. Quand je fus à une dizaine de mètres sous la surface, je nageai en direction de l'île, conservant mon cap grâce à ce sens magnétique dont tout naute était pourvu.

Il me fallut longtemps – si longtemps que, malgré le soutien que m'apportaient mes implants, je crus à plusieurs reprises perdre courage et m'abandonner à la lente puissance du courant.

Enfin, je pris pied sur une berge herbeuse. L'air sentait la sève ; arbres dénudés, verdoyants, jaunis ou couverts de bourgeons voisinaient curieusement en un panorama de saisons. Longue-Isle semblait connaître un printemps perpétuel, ce qui était ordinairement le lot des quartiers résidentiels bourgeois, comme Doux Séjour ou Gai Repos. Bizarre et anormal... La méfiance me gagna.

Je franchis le rideau d'arbres. L'île, parfaitement plate, mesurait trois ou quatre kilomètres de long sur une largeur d'environ cinq cents mètres. Peupliers et châtaigniers la ceignaient d'une double ceinture, en dissimulant l'intérieur bien qu'il n'y eût rien à cacher. Longue-Isle n'était qu'un terrain vague hérissé de touffes d'herbe et de buissons épineux.

Une tache rouge traversa mon champ de vision, disparut. Je me rendis compte que j'étais toujours en suroxygénation. J'interrompis le fonctionnement des implants. La tache rouge réapparut : Il s'agissait d'un cerf-volant octogonal sur les entretoises duquel un homme était crucifié. Je ne pouvais distinguer nettement ses traits à cette distance, mais il me sembla qu'il souriait.

La fatigue croula sur moi, me terrassa. Le contrecoup inévitable de l'utilisation abusive des implants et des accélérations successives de mon rythme vital. Je glissai à terre, les jambes privées de vie, grelottant dans mes vêtements trempés.

Le sommeil était la seule issue.

CHAPITRE V

Nous étions allés au bord de la Seine. Le soleil d'été jouait sur les façades ravinées d'immeubles morts. A quelques kilomètres à peine, des adolescents surpris à s'embrasser étaient flagellés en place publique.

Mais ici, dans cette contrée sauvage qu'était devenue la grande banlieue de Paris, nul ne nous surprendrait ni ne nous dénoncerait.

— Si on se baignait ? avait proposé Sue.

J'avais acquiescé. Je ressentais le besoin d'être nu et de presser mon corps contre le sien. Je n'avais jamais perçu avec autant d'acuité son odeur de femme qu'aucun parfum – Néo-Puritanisme oblige – ne venait dénaturer.

Nous avions été nos vêtements, sans toutefois oser nous regarder. La pudeur inculquée par notre instruction morale demeurait profondément ancrée en nous, malgré notre rejet des interdits et notre désir réciproque. Nous avions vingt ans et nous nous aimions, mais n'avions jamais été au-delà des chastes baisers échangés bouche fermée à l'abri d'un ascenseur ou d'une coursive de cave.

Quand j'avais timidement levé les yeux vers elle, Sue courait vers le fleuve, me tournant le dos, ses seins tressautant à chaque pas. Ces deux globes blancs dont je ne distinguais que la courbure avaient allumé le feu au creux de mes reins.

J'avais plongé à sa suite ; à peine avais-je réémergé qu'elle m'entourait de ses jambes et me couvrait de baisers, tandis que ses mains exploraient le territoire inconnu de mon corps.

Nous n'avions pas fait l'amour. Nous n'étions pas prêts. Rien, dans notre éducation, ne nous avait préparés à cette passion furieuse, animale, proscrite en ces temps de pruderie exacerbée.

Quand nous étions sortis de l'eau, honteux mais heureux malgré tout, je lui avais annoncé mon départ, deux jours plus tard.

Elle n'avait tout d'abord pas voulu me croire. Elle ne pouvait comprendre ce qui me motivait. Quand j'avais arrêté ma décision et signé le contrat, ma haine des Néopurs avait pris le pas sur mon amour et ma raison. À cause de l'attitude de Filvini ?

Elle ne pouvait comprendre mais, moi, je ne comprenais pas non plus à quel point mon envol pour Dzêta Bootis la faisait souffrir. J'étais aveuglé par les idéaux que je servais, l'importance de ma mission et mon égoïsme. Je croyais que Sue se résignerait, qu'elle finirait par admettre mon point de vue...

Mais elle avait lutté pour me retenir, bien qu'elle n'eût aucun espoir. J'ai oublié ses arguments ; tous portaient, tous faisaient mal. Lorsque je revivais cette scène, le torrent de paroles qu'elle avait déversé sur moi n'était qu'un flot indistinct, une bouillie sonore. Mais les mots n'avaient pas d'importance car leur sens perçait dans le ton de sa voix. Déçue, affolée, désespérée, Sue s'était effondrée devant moi et je n'avais su la reconforter. Je n'en avais d'ailleurs plus le pouvoir ; il m'était impossible de revenir sur ma décision.

Alors, elle avait accompli l'impossible. Elle m'avait attendu. Et, dès lors, tout s'était mis à aller de travers... J'étais vieux, Sue avait conservé sa jeunesse, Langevin tournoyait dans sa tombe telle une toupie, un fouinain télépathe jouait les maquereaux et l'Office tissait autour de moi une toile d'araignée dans laquelle je m'empêtrais.

L'araignée se dirigeait vers moi. Le lent mouvement de ses pattes me donnait la nausée. Elle jouait, songeai-je. Il lui était possible de se déplacer bien plus rapidement – mais elle préférerait prendre son temps, car elle savait l'issue inévitable. Elle se rua sur moi...

... Avec un barrissement qui m'arracha au sommeil. Mes yeux, à peine ouverts, furent assaillis par une surabondance de couleurs et de mouvements. D'innombrables véhicules m'entouraient, progressant de concert le long d'une route dont ils occupaient toute la largeur ; certains portaient des cages sans barreaux où s'agitaient des animaux baroques et bigarrés, d'origine extraterrestre ou nés de manipulations génétiques. Les glisseurs agglutinés étaient reliés entre eux par un lacs de cordes et de passerelles qu'empruntaient des silhouettes agiles. Au-dessus du convoi flottait le grand cerf-volant écarlate que j'avais entrevu à Longue-Isle. L'homme qui y était crucifié souriait toujours.

Je m'assis, chassant les derniers lambeaux de brume qui flottaient dans mon cerveau. Je me trouvais sur un glisseur dont la plate-forme avait été aménagée en jardin japonais. À l'avant, dans une bulle, une jeune femme aux cheveux courts pianotait sur un terminal à l'ancienne mode. Le petit singe roux qui gesticulait sur son épaule se retourna et, me voyant éveillé, commença à triturer l'oreille de la jeune femme en poussant de petits cris aigus. Sans même se retourner, elle éteignit le terminal puis quitta la bulle. Son visage, d'une douce couleur cuivrée, contrastait avec la blondeur oxygénée de sa chevelure.

— Il était temps de vous réveiller. Vous dormez depuis trente heures.

Le chiffre me surprit, puis me parut logique. J'avais trop demandé à mon organisme septuagénaire ; plusieurs accélérations subjectives, l'usage des implants et une nuit blanche avaient brûlé mon énergie. Je fermai les yeux, pris d'un vertige. Les années passées à bord du *Niagara* comptaient triple et ne comptaient pas.

— Je vous ai trouvé hier matin, continuait la jeune femme. J'ai essayé de vous réveiller – impossible ! Alors, j'ai appelé Maciste, qui vous a porté jusqu'à ma caravane. (Elle détourna le regard.) Ce n'est qu'ensuite que nous avons appris...

Elle s'interrompit.

— Appris quoi ?

— Que vous aviez tué un homme.

— Je n'en avais pas l'intention. On m'a attaqué, je me suis défendu... Pourquoi ne pas m'avoir livré ?

— Monsieur Loyal s'y est opposé.

— Monsieur Loyal ?

— Le gérant du cirque.

— Parce que je suis dans un cirque ?

— N'est-ce pas évident ?

Son bras embrassa en un geste coulé les équilibristes rebondissant de glisseur en glisseur, les animaux prisonniers de champs d'énergie, le cerf-volant écarlate et la banderole que je n'avais pas encore vue, bien qu'elle me crevât les yeux :

BARNUM-PINDER CIRCUS

— J'ignorais qu'il y avait encore des cirques.

— Vous êtes bien mal informé.

— Je reviens de la Longue Nuit.

— J'avais oublié... Comment un naute peut-il être vieux ?

— En manquant de chance. Où allez-vous ?

— À Rabat, on nous y attend demain soir.

Le petit singe quitta l'épaule de la jeune femme et entreprit d'escalader les branchages torturés d'un cerisier en fleur. Je ne connaissais pas cette espèce. Ses yeux trop humains me donnaient à penser qu'il s'agissait d'un produit de l'ingénierie génétique. Il fit quelques acrobaties, insouciant, puis sauta sur mes genoux et tendit vers moi ses petits bras. Terriblement attendrissant. Je caressai sa tête au poil ras. La jeune femme me sourit et retourna dans la bulle.

Rabat me paraissait une bonne destination. Islam et Néo-Puritanisme n'avaient jamais fait bon ménage. Trop proches et trop différentes, les deux doctrines tombaient d'accord en surface – pour

couper la main des voleurs ou lapider les femmes adultères – mais le rationalisme scientifique des Néopurs ne pouvait s’accommoder d’aucune croyance religieuse. À Rabat, il me serait possible de souffler un peu et trouver le temps de penser.

Je fis la connaissance de Monsieur Loyal lors de la halte du soir, quand le village mouvant du cirque s’immobilisa non loin d’une petite cité blanche, deux heures avant la tombée de la nuit. L’homme était conforme à son personnage : grand, ventripotent, vêtu d’un uniforme de fantaisie rouge à parements or et argent, il parlait d’une voix tonitruante, ponctuant chacune de ses phrases de gestes expressifs.

— Pourquoi aider un criminel ? demandai-je.

— Une vieille tradition du cirque. (Coudes au corps, paumes tendues en avant, tournées vers le ciel.) Nous essayons d’être fidèles à notre stéréotype jusque dans les moindres détails. (Index agité d’un mouvement épousant le rythme de la phrase.)

Ce cirque était donc, lui aussi, une reconstitution... Je songeai que cette Terre d’après le Néo-Puritanisme manquait cruellement d’originalité. Tout semblait indiquer que les Expansifs avaient recréé artificiellement ce que leurs prédécesseurs s’étaient acharnés à faire disparaître. Cette époque portait l’empreinte d’une nostalgie incurable, du regret d’époques à jamais révolues.

— Vous avez pris le risque de me cacher par simple respect d’une tradition vieille de plusieurs siècles ?

— Pas seulement. (Bras croisés sur la poitrine, tête droite, visage fier.) Voyez-vous, j’ai été naute, moi aussi... (Nuque inclinée, regard au sol, coins des lèvres affaissés.)

Difficile de croire que cet homme avait connu la Longue Nuit. Quelques questions-réponses plus tard, je connaissais le fin mot de l’histoire. Monsieur Loyal n’avait, en fait, jamais quitté le système solaire ; ce n’était qu’un pilote de chute libre – ce qu’on appelle un *nautilus* en argot du métier. Il ignorait tout de la solitude de l’espace profond, des subtilités du pilotage à C-1/∞, n’avait jamais éprouvé cette sensation où la terreur combat l’extase qui aveugle les nautes, lorsqu’ils sont à des années de lumière de tout... Pourtant, il possédait cette faculté d’observation soutenue qui permet aux meilleurs pilotes de rivaliser avec les ordinateurs aux vitesses lès-luminiques, quand le temps défile en grondant autour de la coque du vaisseau, trompant les machines les plus performantes. En quelques instants, il m’avait jaugé, jugé et, je crois, apprécié.

Il me fit visiter le cirque, me présentant à la plupart de ses membres, du dompteur de mantes religieuses couturé de cicatrices à l’écuyère diaphane originaire de Callisto qui virevoltait sur le dos d’un caniche. La jeune femme qui m’avait secouru, Éléonore, était

trapéziste ; le crucifié du cerf-volant, son demi-frère, avait subi une opération qui modifiait les perceptions sensorielles et, notamment, transformait la douleur en plaisir – d'où son air extatique. Je rencontrai aussi Klaag, le dresseur de lilliamill, qui avait toutes les peines du monde à empêcher les petites bestioles colorées de se reproduire à leur rythme habituel : doublement de la population toutes les soixante-treize heures. Klaag partageait son glisseur avec Jed, l'homme-puzzle, qui se séparait sans dommage de n'importe quelle partie de son corps, à condition qu'il ne s'agît pas d'un organe vital. Tous deux ne cessaient de se chamailler.

Tradition et perversion s'associaient étroitement dans ce cirque. Les clowns n'avaient pas besoin de se maquiller : ils modifiaient à leur gré la forme et la couleur de leur visage ; un extraterrestre originaire d'une Sphère d'Influence très lointaine remplaçait la classique fanfare grâce à ses innombrables orifices et membres malléables ; le contorsionniste possédait un squelette à la structure chimique instable, que l'injection d'un certain produit liquéfiait partiellement ; les chats avaient la taille de tigres, les lions celle de gros chats ; les éléphants, roses, buvaient sec... Cette reconstitution, comme celle des Bas-Quartiers, demeurait imparfaite. L'erreur des Expansifs était flagrante : au lieu de regarder vers l'avenir, de créer une nouvelle culture sur les ruines idéologiques du Néo-Puritanisme, ils s'étaient tournés vers le passé et tentaient de faire revivre ce qui n'était plus. Une attitude absurde, qui ne pouvait conduire qu'à un échec cuisant.

Le lendemain, la caravane traversa l'ancien Grand Erg occidental, devenu la plus vaste zone cultivée de la planète, avant d'aborder les flancs du Haut-Atlas où s'alignaient les arbres fruitiers les plus divers. Les derniers Touareg, qui s'étaient refusés à quitter leur terre natale lors de l'aménagement du Sahara, avaient été nommés – sans grand enthousiasme – gardiens de ce jardin grand comme vingt provinces ; eux seuls, en dehors des robots chargés des récoltes, avaient le droit d'en parcourir les étendues verdoyantes.

Nous atteignîmes Rabat au milieu de l'après-midi. Comme la plupart des provinces à forte population islamique, le Maroc ne possédait pas de contrôle climatique. Quelques heures suffirent pour faire de moi une loque ; je n'avais jamais supporté le soleil. Je dus rester allongé à l'ombre, tandis que les manœuvres montaient le grand chapiteau jaune et bleu. Éléonore et son singe s'occupèrent de moi jusqu'à ce que ma fièvre fût tombée ; je sombrai alors dans un sommeil entrecoupé de cauchemars.

Je m'éveillai vers neuf heures. Malgré ma faiblesse, je voulus assister au spectacle. Maciste, colosse romain aux muscles monstrueux, me porta comme un bébé jusqu'au chapiteau. J'avais

l'impression de retomber en enfance, de devenir gâteaux avant l'âge. Quand la représentation commença, je me surpris à battre des mains comme un gosse impatient. Pour la première fois, je craignis la sénilité.

— Et voici... Lucky Luke et ses Dalton ! claironna Monsieur Loyal.

Un homme habillé en cow-boy d'opérette jaillit des coulisses, poursuivi par quatre éléphants dont la taille allait de celle d'un très gros chien à celle d'un mammoth. Le numéro était bizarre, très éloigné de ce à quoi je m'attendais. Chaque pachyderme possédait son caractère propre. Le plus petit semblait perpétuellement en colère et se dressait sur ses pattes arrière, menaçant le dompteur de sa trompe trop rose, alors que le plus grand ne songeait qu'à manger ; les deux autres se contentaient de tout faire de travers, accumulant les catastrophes qui déchaînaient les rires du public.

La chute me scia littéralement. Après avoir soudoyé l'éléphant géant à l'aide d'une poignée de fruits, Lucky Luke lui ordonna de soulever de terre les trois autres, tâche dont l'animal s'acquitta avec placidité. Quand les quatre trompes furent emmêlées en un nœud apparemment inextricable, le dompteur passa la main sous le ventre du géant et, sans effort apparent, l'arracha au sol. Il fit ensuite danser les quatre éléphants au bout de son index, comme s'ils n'étaient que de grosses baudruches de plastique rose. Je venais de voir l'une des premières applications pratiques du dégraviteur dont m'avait parlé le physicien rencontré chez Vargo.

Mais supprimer le poids n'annule pas l'inertie... Comment peut-il jongler avec une telle masse ?

Le dompteur fit une révérence, claqua des doigts et lâcha les Dalton. Ils retombèrent lourdement, creusant la piste sous leur poids retrouvé.

— Wabeng ! J'ai pas vu l' truc ! lâcha un enfant, derrière moi.

— Y a pas d' truc, répliqua un autre.

— Si, c'est d' l'hypnose ! Tu vas pas m' dire qu' Lucky Luke il est assez balaise pour faire ça vraiment !

— Pisque j' te dis qu'y a pas d' truc !

Les numéros suivants se succédèrent à un rythme effréné. Les lilliamill enthousiasmèrent les enfants ; malgré l'étroite surveillance de Klaag, deux d'entre eux trouvèrent le moyen d'unir leurs sexes bourgeonnants pour donner naissance à une minuscule réplique d'eux-mêmes. Les clowns, par contre, n'obtinrent qu'un succès limité ; leur approche du comique était trop datée, trop voisine du burlesque façon Laurel et Hardy pour séduire un public de l'Ère expansive. Seuls, leurs jeux de mots – empruntés à Groucho Marx ou W. C. Fields – provoquèrent une réaction positive, cette forme d'humour ayant été largement popularisée par les salvoïdes. Mais leur échec fut racheté

par la Monstrueuse Parade et, surtout, par le chanteur qui conclut la première partie du spectacle.

Il entra en piste seul, vêtu d'un pagne noir. Son corps sinueux, bien qu'humanoïde et dépourvu d'écaillés, évoquait celui d'une salamandre. Les lumières s'éteignirent ; seul subsistait un projecteur jaune braqué sur l'extraterrestre. Un glissement furtif, quelque part dans les ténèbres, m'indiqua que la pieuvre-orchestre s'éclipsait discrètement.

Le chant qui s'éleva alors fit naître en moi une impression confuse, impossible à préciser, qui tenait à la fois de l'extase et du malaise, de la joie et de la tristesse, de la béatitude et de l'angoisse... Une impression trop *différente* pour que je puisse la qualifier. La technique utilisée par le chanteur, les bases mêmes de cette technique étaient le reflet d'une culture parfaitement étrangère.

Grossièrement, un son est déterminé par trois paramètres : fréquence, timbre et enveloppe. De l'évolution de ces paramètres dépend la progression musicale. Nos sept notes ne sont qu'une convention humaine – voire même uniquement occidentale – reposant sur la règle de la quinte. Curieusement, le chanteur se basait sur celle-ci, modulant un accord aux notes invariables dont la principale se situait quelque part entre le fa et le sol ; mais il changeait fréquemment d'octave, profitait des brefs silences pour modifier l'attaque et jouait sur les harmoniques afin d'obtenir une succession de sons qu'aucun gosier humain n'aurait été capable de produire. Nul homme ne peut chanter un accord parfait. Le résultat était suprêmement beau malgré son étrangeté. Quand mourut la dernière note, une cascade d'applaudissements déferla en vagues surexcitées. Le chanteur s'inclina en un salut un peu raide et disparut dans les coulisses tandis que les lumières se rallumaient pour l'entracte.

— Comment vous sentez-vous ?

Maciste occupait les deux sièges voisins du mien. Le petit singe rouge était perché sur son épaule.

— Un peu mieux. Je tiendrai jusqu'à la fin du spectacle.

— Il y a du nouveau pour vous. L'O.P.E.H. offre dix mille solars à qui vous livrera.

— J'espère que personne, ici, n'a besoin de cette somme.

— Nous en aurions tous besoin. Les affaires vont mal.

— Vous avez pourtant fait le plein, ce soir.

— Le prix des places est trop bas. Nous rentrons à peine dans nos frais. Sans les subventions...

— Le gouvernement vous subventionne ?

— Pas seulement nous. Les gens ne vont plus au spectacle. Même le théâtre, les concerts ou les tridifilms sont subventionnés. Il n'y a guère que les façonneurs qui attirent du monde sans faire de rabais...

— Parce qu'ils utilisent un médium moderne ?

Maciste se renfroigna.

— Nous avons renouvelé les attractions par rapport au modèle de base.

— Renouvelé ? Plutôt prolongé. Le cirque ou le théâtre appartiennent au passé. Ce n'est pas en présentant des animaux mutés ou extraterrestres, ni en se servant des technologies de pointe qu'on renouvelle un spectacle. Le remaniement doit être plus profond.

— Vous nous accusez de n'avoir considéré que l'apparence ?

Le colosse me surprenait. Il s'écartait de son stéréotype de grosse brute sans cervelle pour développer une réflexion inattendue, qui eût été plus à sa place dans la bouche de Monsieur Loyal.

— Si le public préfère payer cent solars pour une représentation multisensorielle plutôt que le dixième ou le vingtième de cette somme pour venir voir le *Barnum-Pinder Circus* ou écouter une symphonie de Mozart, il doit bien y avoir une raison...

— Il préfère l'artifice et la poudre aux yeux à la simplicité et à l'art...

— Non, c'est une question d'époque. Le Néo-Puritanisme a tué les arts anciens, nobles ou non, à cause de sa stupide rigueur et de la courte vue de ses adeptes. Il ne fallait pas ressusciter ces arts, une fois les Néopurs vaincus, mais créer de nouvelles formes d'expression. Voilà pourquoi les façonneurs...

— Ce ne sont que des faiseurs ! L'authenticité est à nos côtés !

— L'authenticité ? Vous y croyez, vous, à votre rôle d'homme-le-plus-fort-du-monde ? Et Monsieur Loyal ? Dirige-t-il ce cirque par vocation ou par hasard ?

Maciste était blanc de rage. Avais-je été trop loin ?

— Vous ne seriez pas vieux et malade, je vous casserais la gueule.

— Allez-y.

Il ne releva pas le défi. Je posai une main qui se voulait apaisante sur son biceps saillant. Il ne me repoussa pas.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas...

— Nous y croyons, Kerl. Nous sommes peut-être les seuls, mais nous y croyons. Le cirque se cherche encore. Sa résurrection est trop récente. Que représentent vingt années par rapport à une tradition vieille de plusieurs siècles ? Il faut une période d'adaptation, le temps d'apparaître pour une nouvelle génération qui, dès son enfance, aura été bercée par le cirque. Alors, nous pourrions reconquérir le public. (Maciste se leva, les épaules voûtées.) Vous avez raison, nous datons. Parce qu'avant de réussir cette évolution, il nous était nécessaire de tout réapprendre depuis le début. Vous n'avez pas compris. Le cirque n'est pas mort, le cirque ne peut pas mourir...

Il me tourna le dos et s'éloigna. Le petit singe me tira la langue et

me montra ses fesses nues, méprisant. Je me sentis coupable. Avais-je le droit d'agresser de la sorte ce brave colosse ? De cracher sur ce qui était le plus sacré pour lui ? J'avais perdu l'habitude des relations humaines, et oublié à quel point la franchise pouvait faire mal. Que j'eusse tort ou raison était sans importance. Maciste, Éléonore ou Monsieur Loyal avaient foi dans le cirque. Et peut-être, effectivement, le spectacle auquel j'assistais était-il le premier pas vers un véritable renouvellement, une adaptation aux temps actuels. Je ne pouvais en juger ; des années, des lustres seraient nécessaires au cirque pour se développer – ou périliter.

— Vous avez vexé Maciste.

Monsieur Loyal se tenait devant moi, le visage grave.

— C'était involontaire.

— Vous partirez à la fin de la représentation.

— Écoutez...

— Nous vous avons accueilli en ami. Vous auriez pu montrer certains égards. Maciste est aussi fragile émotionnellement qu'un enfant... Il a choisi le cirque, alors qu'il aurait pu poursuivre une carrière qui lui aurait permis de vivre bien plus confortablement. Nous avons tous choisi en connaissance de cause. Nous savions ce qui nous attendait ; la tradition ne nous laissait aucune illusion...

— ... Et je suis arrivé, avec mes gros sabots. J'ai commis le crime de douter, de tout remettre en question, de jeter un pavé dans la mare de vos certitudes...

Monsieur Loyal eut un haut-le-corps. Son huit-reflets penchait dangereusement sur son crâne verni.

— Vous nous avez trahis, il n'y a pas d'autre mot. Je sais que nos efforts sont peut-être voués à l'échec, qu'il existe de fortes probabilités pour qu'on abandonne un jour l'idée de faire revivre le cirque. Mais, pour l'instant, rien n'est joué. Vous nous croyez victimes d'illusions ? Eh bien, laissez-les-nous et partez !

Il me quitta sans me saluer. La deuxième partie de la représentation commençait.

Les numéros se succédèrent, mais je ne m'y intéressai pas. Je regrettais sincèrement d'avoir froissé les gens du voyage. Monsieur Loyal n'avait pas tort en affirmant que j'avais trahi leur confiance. Mais ce que j'avais observé dans le cirque se mariait trop bien avec certaines réflexions qui, toujours, revenaient à la surface de mon esprit. En arrivant au pouvoir, les Expansifs avaient trouvé un monde d'où toute créativité avait disparu. Il leur avait fallu repartir de zéro, redonner vie à l'art et au spectacle. Certaines idées étaient bonnes, d'autres condamnées d'avance, mais toutes relevaient d'une démarche aberrante. Le référentiel n'a aucun sens, lorsque ceux à qui il est destiné ont oublié à quoi se rapportent les références.

Je m'arrachai à mes pensées : Éléonore entraînait sur la piste. Elle en fit le tour, moulée dans un maillot fluorescent, puis entreprit de gravir l'échelle menant aux trapèzes, suivie par deux hommes pareillement vêtus. Tous trois travaillaient sans filet, voltigeant à trente mètres du sol avec une agilité impressionnante. Il ne pouvait y avoir de danger ; un dégraviteur était certainement braqué en permanence vers les trapézistes. Le numéro demeurerait cependant spectaculaire.

Éléonore salua, tandis que Monsieur Loyal annonçait qu'elle allait tenter un triple saut périlleux. Je me raidis instinctivement, gagné par un malaise injustifié. Un roulement de tambour monta lentement, parallèlement à la tension au sein du public. Éléonore s'élança, quitta son trapèze, roulée en boule. Un tour, deux tours, trois tours... Ses mains touchèrent celles de son partenaire...

Elle tomba comme une pierre. S'écrasa au sol. Chairs éclatées. Os broyés. Tache pourpre s'élargissant sur le sable de la piste.

Le public s'était dressé comme un seul homme, partagé entre l'horreur et la jubilation. Je percevais cette foule comme une entité cruelle, pour qui la mort de la jeune femme n'était qu'un élément du spectacle. Le ventre noué, je me levai précipitamment et quittai le chapiteau. Un âcre goût de bile montait du fond de ma gorge.

— Kerl.

Éléonore courait vers moi. Je n'ai aucune idée de mon expression lorsque je la vis. Je m'adossai à un glisseur, les jambes flasques, tremblant de tout mon corps. La fièvre me submergeait à nouveau. Éléonore me serra contre elle en un élan maternel. Je m'attendais presque à l'entendre dire : *Allons, allons, c'est fini, Maman est là...*

— Ce n'était qu'un clone.

— Je l'ai deviné en te voyant.

— Ces gens reviendront, maintenant.

— Dans l'espoir de revoir un trapéziste s'écraser au sol, ou un dompteur finir dans l'estomac de ses fauves ?

— Ils reviendront. Cela seul compte.

Je la repoussai, tout d'abord avec douceur, puis rudement. Des soubresauts contractèrent mon estomac. Je vomis, cassé en deux, toussant à me déchirer les poumons. Je me sentais lamentable.

— Un clone est un être humain, hoquetai-je.

— Celui-là n'a pas de cerveau.

— Comment pouvait-il agir ?

— Un encéphale de souris sert de relais. Il n'a pas de cerveau, mais je peux commander son système nerveux à distance. Une question d'influx psychique...

— Je m'en fous.

Je partis sans me retourner, me dirigeant vers la ville dont les lumières teintaient le ciel de rose. Dans mon esprit revenait sans cesse

la question que je n'avais pas eu la force de poser à la trapéziste :
Et ça ne te fait rien de te voir mourir ?

CHAPITRE VI

J'arrivai à Paris le premier jour du Carnaval. À en croire le fascicule qu'on me remit Porte d'Orléans, cette tradition remontait à l'époque de la Commune, quand les insurgés, se sachant perdus, avaient choisi de faire la fête avant de mourir sous les balles des dragons. Cela ne cadrait guère avec ce que j'avais appris sur cette période à bord du *Niagara*, mais l'histoire avait été tant de fois réécrite – et pas seulement par les Néopurs – que cette explication en valait une autre.

Assis à la terrasse d'un bar de l'avenue du Maine, je parcourus la liste des activités proposées. Bals populaires, défilés travestis, repas folkloriques, reconstitutions historiques et feux d'artifice avaient lieu à toute heure du jour et de la nuit. Un spectacle philosophique opposant Blaise Pascal et Philippe Sollers, avec pour arbitre Saint Anselme, attira mon attention. Il devait se dérouler le lendemain sur le parvis de la gare Montparnasse. Je me promis d'y assister ; j'étais curieux de voir le résultat d'une telle confrontation...

La première chose que je fis ensuite fut de revendre le glisseur acheté à Rabat. Puis j'appelai Manuel. Il était au courant de mes ennuis, je le devinai en voyant ses traits se décomposer lorsqu'il m'identifia.

— Je suis à Paris.

— Comment as-tu réussi à quitter Sahara Beach ?

— Un cirque m'a emmené jusqu'à Rabat. Là-bas, j'ai acheté un glisseur.

— Tu as payé en liquide ?

— Je ne suis pas encore sénile ! L'ennui, c'est que j'ai dû l'abandonner pour trois fois rien. Je me retrouve pratiquement à sec.

— Combien veux-tu ?

— Juste de quoi te rejoindre – si tu es d'accord pour me planquer.

— Tu me poses un problème. Je dois donner une représentation multisenso pour la clôture du Carnaval, qui coïncide avec l'ouverture du Festival d'Art contemporain. Du jamais vu – le spectacle sera

retransmis dans tout le système. Je m'occupe en ce moment des réglages. Je ne suis pas sur Terre mais à bord de *Korrigan* 7, trente-six mille kilomètres au-dessus de toi !

Je grimaçai. J'avais espéré que Manuel m'accueillerait chez lui dès mon arrivée. Ce contretemps augmentait les risques de tomber aux mains de l'Office.

— Quand reviens-tu ?

— Mardi matin. À toi de te débrouiller pour te planquer jusque-là. Ceci dit, le Carnaval va te faciliter les choses.

— Et pour l'argent ?

— Je vais faire transférer dix mille solars sur un compte anonyme, à la Banque Stellaire et Interstellaire. Tu n'auras qu'à donner ma date de naissance suivie de la tienne et du mois de naissance de Francis pour être payé rubis sur l'ongle sans la moindre question. La B.S.I. sait se montrer discrète. Tu as du nouveau ?

— Sue a été enlevée. Par des agents de Filvini, je pense.

— Celui que tu as liquidé en faisait partie ?

— Possible. Bon, je vais te laisser. Je cours un gros risque en t'appelant. Notre conversation peut être écoutée.

— La C.I. de Paris est connue pour son inefficacité. Elle ne génère que des pseudo-gonzesses adipeuses et boutonneuses. (Son visage devint triste.) Dommage que tu n'aies pu obtenir de tuyaux sur le traitement de longévité...

— On ne m'en a pas vraiment laissé le temps.

Je coupai la communication et me rendis tout droit à la plus proche agence de la B.S.I. Quand j'en ressortis, j'étais plus riche de dix mille solars en plaques de mille. Je décidai de flâner au hasard des rues, en profitant pour faire quelques escales dans les bars que je rencontrai en chemin. Ma conversation avec Manuel m'avait laissé un goût d'amertume dans la bouche. Il ne s'intéressait à moi qu'en fonction des renseignements que je pouvais lui apporter, et ne m'avait procuré de l'argent que pour m'inciter à poursuivre mon enquête. Inutile de me leurrer : Manuel, devenu riche et respecté, ne se serait jamais mouillé pour moi s'il n'avait l'espoir que je lui procure un moyen de prolonger son existence finissante.

Je bus modérément, juste assez pour chasser mon angoisse. Les certitudes, les croyances qui m'avaient soutenu durant ma longue solitude s'effondraient progressivement, me laissant désemparé et plus seul que je ne l'avais jamais été. En voulant fuir et combattre le Néopuritanisme, j'avais gâché ma vie et celle de Sue. Toutefois, je me refusais encore à l'admettre – il est si difficile de reconnaître ses erreurs – même si les réflexions qui me hantaient n'avaient pas d'autre origine. J'aiguillais mon esprit vers la réalisation d'un puzzle mental dont les pièces avaient pour noms télépathie, fouinain, antigravité,

Néo-Puritanisme, immortalité, conditionnement... Ces différents éléments *devaient* s'unir, d'une manière ou d'une autre.

Mais que représenteraient-ils une fois assemblés ?

Les Jardins du Luxembourg somnolaient dans ce commencement de soirée d'été. Le soleil, bulle de savon couleur d'or, flottait au-dessus des arbres, prodiguant une lumière d'une qualité particulière, aussi douce que brûlante. J'avais oublié ce que pouvait être le mois d'août à Paris. Ma pipe neuve au bec – je l'avais achetée dans l'une des boutiques *typiques* bordant le boulevard Saint-Michel, séduit par son fourneau en forme de tête de taureau qui me rappelait Léo Malet –, je me mêlai aux flâneurs.

À l'époque où Paris était encore une ville fière de ses universités, lesquelles se sont aujourd'hui réduites à la Faculté des Farces, Attrapes et Canulars en Tous Genres de la rue Censier, nombreux étaient les étudiants à venir traîner, étudier ou discuter au Luxembourg. Avec le temps, la moyenne d'âge des promeneurs s'était élevée ; à croire que les vieillards chauffant leurs os sur les chaises et les bancs peints en vert étaient ces mêmes adolescents d'autrefois, revenus profiter de la tiédeur de l'air.

L'une des premières décisions culturelles des Expansifs avait consisté à classer Paris site historique dans son intégralité. Dès lors, la ville était devenue l'un des grands centres touristiques terrestres, que visitaient aussi bien les humains que les êtres originaires des Sphères d'Influence voisines. Trois ou quatre grandes manifestations annuelles, dont le Carnaval, attiraient également snobs et m'as-tu-vu, qui profitaient de l'occasion pour se *montrer* plus encore qu'à l'accoutumée. Les rares Parisiens authentiques se devaient de jouer un rôle dans ce musée parfois apocryphe où les époques se télescopaient ; patrons de café ou de boîte de nuit, employés de la R.A.T.P. ou de la voirie, valets de chambre ou simplement personnages pittoresques, ils se chargeaient d'assurer l'infrastructure nécessaire à l'accueil des touristes.

Comme cette femme excentrique qui, vêtue d'une longue robe grise, jetait du pain aux pigeons au bord du bassin central. Étrangement, elle m'attirait, malgré son apparence austère. J'avais envie de m'asseoir à ses côtés pour la regarder faire, pour lui parler peut-être – ou sans raison, comme cela, juste le temps d'une courte halte. Ces pigeons agglutinés autour de sa silhouette penchée me fascinaient.

La femme en gris s'interrompit, regarda en direction de la coupole du Panthéon. La paix qui m'avait envahi céda la place à l'angoisse. Les traits de la femme avaient la dureté de la pierre. Elle se mit soudain à trembler, recommençant distraitement à nourrir les pigeons.

L'angoisse montait en moi.

Un adolescent, courant à toutes jambes, déboucha d'une allée adjacente ; il serrait contre sa poitrine un objet impossible à identifier. Trois silhouettes vociférantes le poursuivaient. Il dévala l'escalier, bousculant plusieurs promeneurs qui ne firent pas un geste pour l'arrêter ; les authentiques Parisiens se rangeaient du côté des voleurs.

Les poursuivants, touristes d'une quelconque colonie astérienne à faible gravité, haletaient une trentaine de mètres en arrière. Un tel effort pouvait leur coûter la vie ; quand on a vécu des années sous un quart ou un huitième de g, un sprint prolongé sur Terre a de bonnes chances de provoquer une crise cardiaque. Les touristes ne devaient pas en être loin, car ils stoppèrent, le souffle court, essayant sur leur front la sueur mêlée à la crème solaire.

Une main de glace écrasait mon cœur. J'avais, moi aussi, du mal à respirer.

Un genre de phénomène d'empathie... Dans lequel cette femme joue un rôle ? Mais il n'y a pas que ça...

Des larmes envahirent les yeux de la femme en gris. Elle tendit une main dans la direction du garçon, sans parvenir à lui parler. À l'avertir ? Les mots s'engluaient dans sa gorge, refusaient de franchir ses lèvres. Autour d'elle, les pigeons se disputaient les dernières miettes de pain.

L'un des touristes, campé sur ses jambes écartées, tenait à bout de bras un thermique, visant avec soin malgré sa colère. Je me refusai à y croire. On ne tue pas pour un simple vol...

La femme, tombée à genoux, sanglotait. J'étais aussi malade qu'au lendemain d'une cuite carabinée.

L'homme pressa la détente. Le rayon ardent emporta l'épaule du garçon dont le corps eut un sursaut, auréolé de lumière pourpre, avant de rouler à terre. Odeur de chair brûlée. C'était la seconde fois que je voyais mourir quelqu'un en moins de quarante-huit heures. S'agissait-il là aussi d'un clone décervelé ?

La femme en gris se tordait sur le sol. Les badauds accouraient de partout pour se presser en piaillant autour du cadavre, cruellement semblables à un vol de pigeons affamés. Le touriste les écarta avec rudesse pour récupérer son bien – un sac de voyage. Un agent de police à képi et grosses moustaches le prit à parti.

Mon index frotteglissant à une vitesse raisonnable – je n'aurais su dire à quel moment j'avais sorti le gadget de ma poche –, j'aidai la femme à se relever. Le phénomène d'empathie avait cessé. Elle me faisait désormais penser à l'héroïne d'un roman de Balzac dont j'ai oublié le titre. Je la fis asseoir sur une chaise, dos à la foule des curieux. Les pigeons s'étaient envolés.

— Vous saviez ce qui allait arriver ?

Elle tressaillit puis, très droite, tourna la tête vers le cercle des badauds. Aucune émotion ne sourdait plus d'elle, mais cette impassibilité apparente trahissait une douleur trop forte pour être exprimable.

— J'aurais dû intervenir.

— Il n'y avait rien à faire.

— Pauvre gosse...

Non loin de nous, le meurtrier et l'agent de police discutaient le plus paisiblement du monde à l'écart de la foule. Je tendis l'oreille dans leur direction.

— Pourquoi n'avons-nous pas été avertis ? s'écriait le touriste.

— Si vous l'aviez su, votre séjour aurait pu en être gâché... Vous n'appréciez pas l'insécurité ? C'est pourtant l'un des principaux attraits de Paris...

— Chez moi, elle est réelle !

— D'où venez-vous, justement ?

— De Ferguson, l'un des Troyens. Seize mille habitants dont plus de deux mille délinquants, sans parler des Masonihils – et nous n'avons pas de police... Vous allez m'arrêter ?

— Pensez-vous ! Il suffira d'indemniser la famille de ce malheureux et d'acquitter une amende.

— Lourde ?

— Raisonnable. Attendez que je consulte le barème...

L'agent ouvrit un petit étui et prononça quelques mots devant le micro incorporé.

— Quelle idée, aussi, de faire commettre les crimes par des employés municipaux ! poursuivit le touriste.

— Vous n'avez pas de police ; nous, ce sont les criminels qui nous manquent... Ah, voilà ! Cinq cent trente solars pour l'amende. En ce qui concerne la famille, la Cour Prud'homale d'Inspection et de Gestion du Travail rendra son jugement lors de sa prochaine séance, dans un mois. Vous recevrez une notification...

Une main se crispa sur mon poignet. La femme en gris s'accrochait à moi. Je perçus sa détresse comme si elle était mienne.

— Allons boire un verre, proposai-je.

Elle hocha la tête. La foule se dispersait ; deux hommes en noir portant un B doré sur leur casquette enlevaient le corps ; l'agent relevait l'identité du meurtrier.

— Je m'appelle Jeanne.

— Et moi Kerl.

Nous nous dirigeons vers la sortie des jardins. Jeanne m'entraînait, cramponnée à mon bras.

— J'ai remarqué un bar à bières en venant...

— Où vous voudrez.

Nous marchions le long de la rue Soufflot. Un bateleur faisait danser un dragon au milieu de la chaussée, mais rares étaient ceux qui prêtaient attention à ce couple inattendu. Nous croisâmes une grande extraterrestre aux yeux d'or liquide, avec laquelle j'échangeai un bref regard. Pour elle, je n'étais qu'un homme dans la foule ; pour moi, elle symbolisait un vieux rêve déçu.

L'endroit se nommait *La Gueuze*. Une affiche placardée à l'entrée racontait qu'il avait porté ce nom avant l'Ère néopure, ce qu'attestait l'enseigne retrouvée – en piteux état – au fond de la cave.

Nous allâmes nous installer dans une grande salle, tout au fond du bar. Une trentaine de tables étaient occupées par des groupes de gens plus ou moins importants. Je remarquai plusieurs extraterrestres, dont l'un, détail rarissime, n'avait rien d'humanoïde. J'aurais pu le comparer à une demi-douzaine d'animaux différents sans parvenir à donner une description honnête de son corps slictueux et bourgeonnant ; sa bouche était si minuscule qu'il devait boire la bière à la paille.

— Pourquoi ? demanda Jeanne.

— Je suis aussi bouleversé que vous.

— C'est la première fois que j'entraîne quelqu'un...

— Votre terreur était trop grande ; vous m'en avez généreusement donné une partie.

— Je deviens de plus en plus sensible. Au début... (Elle essaya de sourire.) Au début, les émotions violentes ne provoquaient qu'un vague malaise. Mais, depuis quelques semaines, il s'est transformé en souffrance.

— Hyper-empathie ?

— Exacerbée. Oui.

— Vous n'avez pas consulté de médecin ?

— Je suis un peu... désargentée.

— Je croyais qu'à Paris...

Elle me coupa la parole. Les mots jaillissaient par salves de ses lèvres, agglutinés les uns aux autres.

— J'ai le statut de figurante. Cent solars par mois. Parce que je suis parisienne de vieille souche. Un de mes ancêtres habitait rue de la Butte-aux-Cailles vers 1920. Sinon, on m'aurait *invitée* à quitter la ville. On a expulsé près de cinq cent mille personnes, vous savez...

Un serveur prit notre commande. Je le désignai tandis qu'il s'éloignait.

— Et lui ?

— C'est une silhouette. Trois, peut-être quatre cents par mois, sans compter les pourboires.

— Comment peut-on vivre avec cent solars par mois ?

Jeanne haussa les épaules.

— On vit. Mal, mais il paraît que c'est pour accentuer l'authenticité du personnage. Toute ville a besoin de pauvres, surtout Paris.

— Vous n'avez pas cherché autre chose ?

— Je ne sais rien faire, pas même lire.

Je restai muet. L'analphabétisme avait disparu de la planète cinquante ans avant mon départ. Je n'arrivais pas à croire que les Expansifs avaient favorisé son retour, même afin de rendre crédible ce patchwork de décors et d'acteurs qu'était devenu le monde ! Mais il n'y avait pas d'autre explication. Restaurer les inégalités culturelles était en effet le moyen le plus sûr de parvenir à une réelle différence. Chaque *acteur* devait avoir le niveau de vie et la culture de son rôle.

Pour que celui-ci devienne sa personnalité ?

Le serveur revint. Je le réglai. Jeanne but la moitié de sa chope sans respirer.

— Il existe un moyen de gagner plus d'argent, reprit-elle, mais je n'ai pu me résoudre à l'employer. En divers endroits de la ville, durant les animations comme le Carnaval, se déroulent des spectacles moins *culturels*... Vous voyez de quoi je veux parler ?

— Pornographie ?

— Pas seulement. Tortures, violences réelles... Et une chose appelée Grand-Guignol.

— Avec d'authentiques exécutions ?

— Ils prétendent qu'il s'agit de criminels, mais j'ai entendu dire que c'étaient en fait des clones.

— Pourquoi employer également des gens ?

— Goût de l'humiliation, peut-être... Ou toujours ce souci de l'authenticité. Seule la mort reste encore choquante, vous savez...

— Vous parlez bien, pour quelqu'un qui ne sait pas lire.

— J'ai eu droit, comme tout le monde, à des cours de diction. (Le ton de sa voix se modifia, un accent gouailleur teintant ses paroles.) Vous pigez, j' suis qu'une pauvre fille, mon bon monsieur. Pas assez jolie pour tapiner, pas assez costaud pour bosser...

— Je vous préférais avant.

— Moi aussi, mais je commets une infraction si je m'écarte de mon rôle.

— Ce monde est tordu. Aussi tordu qu'un anneau de Möbius.

— Je ne vous le fais pas dire.

Elle parut hésiter, comme si elle voulait me demander quelque chose de délicat. J'allais l'encourager, quand un bonimenteur sauta sur une table, réclamant le silence :

— Mesdames, messieurs, vous allez assister à un *spectacle scientifique pur* ! À la suite de longues recherches, le *Docteur Pétramnésie* a réussi à triompher du mur du temps et vous offre ce soir

en priorité un extrait de la démonstration qu'il fera le mois prochain à *L'Académie des Sciences*, devant le *gratin* des savants du système !

« Vous avez tous entendu parler de la *mémoire des pierres* ? Ah, la petite dame n'a pas l'air d'être au courant... Selon cette théorie *scientifique*, les objets inertes, qu'ils soient de pierre, bois, porcelaine ou plastique, enregistrent, *d'une certaine manière*, ce qui se passe autour d'eux... Jusqu'à ce jour, cette idée était considérée comme *irrationnelle* et nul n'avait réussi à *prouver le contraire*. Mais le *Docteur Pétramnésie*, à la suite de longues recherches commencées *voici plus de trente ans*, alors que régnaient les Néopurs, est parvenu à lire et à reproduire cette *mémoire des pierres* !

« Certes, le procédé en est à ses balbutiements et vous n'aurez droit qu'à de courtes scènes, dont certaines dépourvues de son, mais, vous en conviendrez comme moi, c'est *impressionnant* de voir agir des individus *morts depuis des siècles* ! De plus, ce procédé devrait permettre de *reconstituer* les archives *détruites par les Néopurs*.

« Les quelques images que nous vous présentons ce soir ont été extraites d'un bloc de béton retrouvé dans les ruines de Los Angeles. On suppose qu'il s'agit d'un fragment du *Whisky À Gogo*, une célèbre boîte de nuit qui connut son heure de gloire vers 1940, durant la Première Guerre mondiale...

« À présent, place au spectacle !

Les lumières s'éteignirent tandis qu'un voile noir opacifiait la verrière. Un vieil homme vêtu d'une blouse blanche, le regard fou et les cheveux en bataille, s'avança dans le faisceau d'un projecteur, salua le public, coiffa un chapeau pointu constellé d'étoiles et se pencha sur un appareil biscornu dont les deux tiers des éléments apparents n'étaient certainement là que pour faire joli. Il manipula un nombre invraisemblable d'interrupteurs, de potentiomètres et de manettes dans le clignotement de centaines de lampes multicolores.

Grotesque, songeai-je.

Une image tridi apparut soudain, tandis que le vieil homme s'effaçait dans l'ombre. Je tressaillis.

Jim Morrison se cramponnait à son micro devant moi, les yeux mi-clos, psalmodiant une mélodie inaudible. Le bateleur parlait, mais je ne l'écoutais pas. J'étais fasciné par cette image arrachée à un lointain passé. Lord Jim...

Morrison disparut, remplacé par un groupe échevelé. Le son était faible, quoique distinct. Je connaissais le morceau... *96 tears*. Mais je n'avais jamais entendu cette version.

L'image bascula à nouveau. Love jouait *My little red book*. Je me laissai emporter par l'illusion. La main de Jeanne trouva la mienne. Nos sensations et sentiments se mêlèrent une fraction de seconde, puis les lumières revinrent et nous nous séparâmes.

— Vous êtes triste, reprocha-t-elle.

— Je suis vieux.

Elle n'avait pas dû réaliser que le phénomène d'empathie jouait dans les deux sens. Je me gardai de le lui révéler. Je ne voulais pas qu'elle sût que je connaissais désormais son désespoir.

— Il a raison, reprit-elle, c'est impressionnant.

Je ne dis rien. Je n'avais pas envie de parler.

Depuis mon retour, Jeanne était pour moi la première personne réelle, vivante, palpable. Les autres faisaient figure de silhouettes hostiles ou amicales, d'images analogues à celles projetées par les C.I.

— Je vais vous laisser...

— Déjà ?

Elle détourna le regard.

— Ma présence ne peut que vous encombrer. Vous êtes un riche touriste et moi une pauvre figurante... Nous ne devrions pas être ensemble.

— Qui vous dit que je suis un touriste ?

— Que pouvez-vous être d'autre ?

— Un criminel en fuite, un inspecteur du travail, un...

— Et je vous plais, c'est ça ?

— Je ne me suis pas posé la question.

Elle ouvrit brutalement sa robe, sous laquelle elle était nue. Elle avait des seins ronds qui tombaient un peu. Je rabattis les pans du vêtement.

— Vous ne voulez pas de moi ? dit-elle dans un sanglot retenu.

— Ce n'est pas ce que je cherche.

— Vous avez pourtant pris ma main.

— C'est *vous* qui avez pris *ma* main.

Elle baissa les yeux.

— Je suis pitoyable, hein ?

— Vous vous vendez souvent comme ça ?

— Rarement. Mais je n'ai jamais demandé d'argent ! Je le prends si on m'en laisse, c'est tout...

— Combien voulez-vous ?

Elle se dressa, soudain très digne.

— Je préfère que vous sachiez ce que j'en ferai.

— C'est sans importance.

— J'achèterai de l'opium.

— Il y a une fumerie par ici ?

— À deux pas, rue des Fossés-Saint-Jacques, mais...

— Peut-être ai-je moi aussi envie de fumer. Que diriez-vous de me tenir compagnie ?

Son regard s'alluma.

— C'est différent... Venez.

À priori, l'idée de fumer de l'opium me séduisait. Ressentir la mort de l'adolescent par le canal de Jeanne m'avait laissé dans la bouche un goût de poussière que la bière n'avait pas réussi à dissiper. Revenant une fois de plus sur mes résolutions, j'avais envie de m'abrutir – et l'opium valait assurément l'alcool ou le cannabis pour obtenir ce résultat.

Mais, dès que je pénétrai dans la fumerie, au sous-sol d'un immeuble misérable et donc typique, je n'eus plus qu'une envie, celle de repartir. Les fumeurs cachexiques qui déliraient sur les paillasses me rappelaient trop les descriptions de Malraux ou de Duchaussois, les dénonciations de Lewin ou de William Burroughs. L'odeur me donnait la nausée ; mélange de remugles de corps sales, d'opium et d'humidité, elle s'insinuait en moi, appelant les références, faisant naître des images issues de vieux documentaires auxquelles venaient s'associer celles de mauvais films sur le sujet. De tout temps, les alarmistes avaient décrit la déchéance des adeptes des opiacés, exagérant souvent les détails au point de les rendre ridicules. Mais la mort par la drogue était trop souvent revenue dans mes lectures pour que mon sens critique pût agir. En quelques instants, des dizaines de noms et de visages étaient passés devant mes yeux – Jim Morrison, Brian Jones, Sid Vicious... Mais aussi les acteurs héroïnomanes des premières années du XXI^e siècle, les junkies archétypes de toutes les époques dont les traits anonymes se succédaient, identiques par leur maigreur et leur pâleur, et surtout cette vision terrifiante de Burroughs, devenu vieux et paranoïaque, squelette ironique au regard brûlant. Ils étaient là, autour de moi – ceux qui mourraient et ceux qui survivraient, ceux qui savaient ce qu'ils faisaient et ceux qui n'en avaient même pas conscience. Ils reposaient sur ces grabats, ne sortant de la vape que pour tendre la main vers la pipe toujours prête à leurs côtés.

Jeanne se laissa tomber sur une couche libre. Un enfant d'une dizaine d'années, vêtu comme un Chinois de l'époque impériale, bien que blond et constellé de taches de rousseur, apporta une soucoupe sur laquelle roulaient trois boulettes brunes. Il piqua l'une d'elles d'une longue aiguille et la promena au-dessus de la flamme d'une petite lampe à alcool avant de la déposer sur la grille d'une pipe au long tuyau de bois noir. Jeanne se saisit de celle-ci et, présentant le foyer à la flamme, inspira longuement. Une bouffée, pas plus. Ses pupilles se rétrécirent à la taille de deux têtes d'épingle. L'enfant préparait déjà une seconde pipe.

Je décidai de partir. Je n'avais rien à faire ici. Ma peur était née de ces clichés et références qui constituaient l'essentiel de mon bagage, mais sa réalité ne faisait aucun doute. Il est des cas où l'habitude tue.

— Vous vous en allez ?
— J'ai changé d'avis.
— Vous trouvez cet endroit trop sale ? C'est vrai que vous êtes un touriste... On leur cache l'existence de tels lieux.
— Je sais. La misère que l'on montre est un spectacle parfaitement réglé, destiné à dissimuler la vraie pauvreté.

— Hé, les intellos, vous la fermez ? grommela l'un des opiomanes, ouvrant un œil glauque.

— Nous nous reverrons ?

Je ne sus quoi répondre. Avais-je envie de rencontrer à nouveau cette femme qui m'avait apitoyé et qui, désormais, me faisait mal sans s'en douter ?

— Je ne sais pas. Je vais quitter la ville.

— À cause de cette fille ?

Je ne fus pas surpris. L'empathie exacerbée de la femme en gris ne devait pas être éloignée de la télépathie.

— À cause d'elle, oui. Je dois la retrouver.

Un sourire apparut sur les lèvres sans couleur.

— Nous nous reverrons.

En partant, je donnai vingt solars à l'enfant. Une manière de m'assurer sur l'avenir ?

Je marchais dans la rue. Autour de moi s'agitait une foule disparate et bigarrée dans laquelle je me sentais déplacé. Je vis quelques extraterrestres aux riches parures, mais surtout d'innombrables touristes humains qui, oublieux des règles et tabous régissant leur vie quotidienne, se laissaient emporter par l'excitation omniprésente.

À l'ancienne Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm, je tombai sur un spectacle théâtral, devant un public clairsemé. Le personnage central en était Langevin, qui subissait le feu roulant des questions et arguments de trois individus que j'identifiai comme Robespierre, von Braun et Wertheimer. Ce dernier, fort de la Théorie de la Rationalité, faisait preuve d'une virulence particulièrement intense. Le pauvre Langevin perdait du terrain, quand un spectateur s'écria :

— Hé, dis donc, c'est bien beau, la Rationalité, mais elle barre plutôt de la caisse, non ?

Wertheimer se tourna vers le contradicteur, le visage rouge, l'air courroucé ; l'interruption faisait partie du spectacle.

— Sachez, mon jeune ami, que la Rationalité est une théorie exacte !

— Qui n'arrête pas de se gourer – l'antigravité, l'impossibilité de dépasser la vitesse de la lumière...

— Pour ce dernier point, adressez-vous à mon confrère ici présent.

— Je vous renvoie à ce bon vieil Albert, répliqua Langevin.

Einstein fit son entrée, jouant le *Clair de lune* de *Werther* sur un Stradivarius en fort mauvais état. Une petite équation à la truffe frémissante le suivait – $E = MC^2$. Einstein cessa de faire grincer les cordes de son violon, caressa distraitement l'équation et murmura, comme pour lui-même mais assez fort pour être entendu :

— La Rationalité est fille de la Relativité. Comment oser remettre en doute l'admirable animal que voici ?

— *Ach !* fit von Braun, nous nous éloignons tu proplème...

Robespierre se leva et donna un grand coup de pied à l'équation qui alla se réfugier en piaillant dans les jambes d'Einstein.

— Voilà ce que j'en fais, de votre sale bestiole ! hurla Robespierre sous les huées du public rassemblé autour du bassin aux Ernest.

Le spectacle était si lamentable que je décidai de m'en aller, malgré mon intérêt pour les questions soulevées. Mais à peine avais-je quitté mon siège qu'une réplique me poussa à me rasseoir :

— Toute remise en cause de la Relativité – et, donc, de la Rationalité – implique une modification du rapport entre la masse et l'énergie. Tout pourrait alors arriver.

Wertheimer, les bras croisés, défiait d'un air hautain le contradicteur.

— Que se passerait-il, par exemple, si E devenait égal à... MC^3 ? lançai-je en toute innocence.

Les acteurs se figèrent. Mon intervention les prenait au dépourvu et les mettait dans une situation embarrassante. Les spectateurs n'admettraient pas que l'on élude cette question, qui introduisait un élément intéressant, sinon amusant, dans un ensemble grandiloquent au mauvais goût flagrant.

— Je pense qu'Einstein est le mieux placé pour répondre, dit Wertheimer.

— Il faudrait faire des calculs... Les conséquences d'une telle modification ne peuvent être appréhendées immédiatement. Elles frapperaient la matière au niveau atomique lui-même. Toute la physique classique serait remise en question. Quant à la Rationalité...

— La notion de temps subjectif pourrait-elle disparaître ?

— C'est à *ma* loi que vous vous attaquez ! rugit Langevin.

— Une chose est certaine, coupa von Braun. Nous risquerions de connaître une pénurie d'énergie, car nous ne saurions plus comment la produire.

— Ouais, à moins que vous vous soyez tous gourés et que E ait toujours été égal à MC^3 ! lança un spectateur.

— Vous remettriez en cause nos calculs ?

— Ben... Tout le monde peut se tromper.

L'embarras des acteurs, nullement préparés à affronter une telle situation, avait stimulé l'esprit critique des spectateurs, qui les

bombardaient à présent de remarques et de questions, insouciant de la suite de la pièce. Ne possédant pas les connaissances des personnages qu'ils étaient censés incarner, les acteurs s'embourbaient de plus en plus. Je partis sans regret. Bizarrement, voir aborder un sujet qui me préoccupait par des personnes extérieures, plus *naïves* que moi – en ce sens qu'elles n'avaient pas été directement confrontées aux phénomènes impliqués –, m'en avait détourné. Les pensées de surface dont parlait le fouinain avaient cédé la place à d'autres, plus proches de mes véritables inquiétudes...

Quand Sue était-elle devenue une prostituée ? Cette question était importante, peut-être même primordiale. Car la prostitution n'était redevenue légale qu'une vingtaine d'années auparavant, juste après la victoire expansive. Or, Sue n'avait pas vieilli d'un jour depuis mon départ – et le traitement de longévité était incontestablement lié à son métier. Avait-elle passé en hibernation la période séparant l'envol du *Niagara* des élections ?

Je rejetai cette idée absurde. L'hypothermie laisse des traces qui ne s'effacent jamais, celles des aiguilles et des électrodes, mais aussi ces rides discrètes qui creusent le cou et crevassent les extrémités. Une conclusion s'imposait donc, aberrante à mes yeux : la prostitution existait durant l'Ère néopure, et le traitement de longévité – le mot *immortalité* me gênait – était au point depuis au moins cinquante ans. Il devenait donc, avec le dysfonctionnement du générateur de temps autonome de mon vaisseau, la plus ancienne information de la Rationalité connue de moi.

Découvrir qui protégeait les condits devenait dès lors d'une importance capitale.

Je me dirigeai vers la cabine tridi la plus proche. Il était temps d'appeler quelqu'un qui, peut-être, pourrait me renseigner.

— Jocelyne ? J'ai eu du mal à vous avoir.

— Quelle idée, aussi, de ne pas vouloir vous présenter à la standardiste ! Ces ordinateurs sont terriblement pointilleux.

— Une question de programme... Je suppose que vous comprenez, maintenant que vous me voyez, pourquoi je tenais à rester anonyme ?

— On a beaucoup parlé de vous ici, à Alger.

Dangereux tueur psychopathe et tout le reste... Il y a du vrai là-dedans ?

— Je n'ai voulu tuer personne.

— Légitime défense ? Ce n'est pas ce que j'ai entendu.

— Il y a eu manipulation.

— Comment vous croire ?

— Dix mille solars pourraient vous y aider.

— C'est un fait. Au tarif syndical...

- Je veux juste un renseignement.
- N'importe quelle C.I...
- Je ne pense pas. Qui s'occupe de protéger les filles de la rue des Fleurs, à Sahara Beach ?
- Ecoutez, *Coût Intérim* est une boîte respectable, qui n'emploie pas de condits...
- Avez-vous moyen de m'aider ?
- Impossible à dire comme ça, à froid. Pour dix mille solars, je veux bien essayer. Je peux vous rappeler où ?
- C'est moi qui vous contacterai. Vous avez jusqu'à mardi.
- Et pour le paiement ?
- Je vous envoie mille solars tout de suite. Donnez-moi le numéro de votre infocompte.
- Et le reste ?
- En échange d'un simple nom.
- Je ne crois pas qu'il soit si simple à obtenir...

Sue avait tenu à m'accompagner à Sahara Beach. Au début, je m'y étais opposé puis, devant son insistance, j'avais cédé. Nous n'avions guère de chances de nous revoir un jour.

J'aurais pu être accueilli directement dans l'Escale, mais nous avions préféré descendre dans un hôtel de la Bourse, ce quartier où se traitaient la plupart des grandes affaires interstellaires – vente de planètes, location de continents, échanges divers... Comme nous n'étions pas mariés, on nous avait donné deux chambres minuscules, chacune située à un étage réservé aux célibataires du sexe concerné.

Nous avons passé la soirée à dépenser l'argent qu'on m'avait remis à la signature du contrat Restaurants, cinéma, spectacles... Mais notre esprit était ailleurs. Nous étions rentrés à l'heure du couvre-feu, tous deux obsédés par les mêmes pensées – que je croyais impossibles à concrétiser.

Je n'ai jamais su comment elle avait pu tromper la vigilance des mouchards et franchir les portes verrouillées qui nous séparaient. Un quart d'heure après notre retour, alors que je cherchais vainement le sommeil, Sue avait frappé à ma porte.

À peine avais-je ouvert qu'elle me sautait au cou et m'embrassait comme elle ne l'avait jamais fait. En cet instant, la gamine timide était devenue une vraie fille de joie, un torrent d'érotisme et de sensualité. Je n'avais pas eu la volonté de lui résister. Elle m'avait pour ainsi dire violé, déversant en une unique étreinte tout l'amour qu'elle aurait voulu me donner en une vie entière...

— Comment peux-tu partir ? m'avait-elle ensuite demandé, alors que nous reposions, épuisés, dans les bras l'un de l'autre.

— Il fallait quelqu'un pour accomplir cette mission. Nous étions des dizaines à présenter ce concours ; les autres ont échoué. Il m'était

impossible de refuser.

— *Quelle importance peuvent avoir quelques bobines de film et quelques caisses de bouquins ?*

— *Si personne ne les emporte outre-espace, ils seront détruits. Les autodafés se multiplient, ces temps-ci. Il ne restera bientôt plus rien de la culture pré-néopure.*

— *Et il faut que ce soit toi qui sauves cette culture ? Tu dois être fier de ta mission !*

Je n'avais pas voulu relever la pointe d'ironie.

— *Elle est nécessaire, c'est tout.*

— *Mais pourquoi toi ?*

— *J'étais le seul à connaître l'informatique parmi ceux des nôtres qui ont présenté ce concours. Une matière éliminatoire...*

— *Kerl...*

— *J'ai signé. Il faut que je parte. Nous n'aurions pas dû...*

— *Pas dû quoi ? Il y a longtemps que j'en avais envie – et toi aussi, ne prétends pas le contraire ! Faire l'amour n'a rien de mal, tu l'as toujours soutenu. Maintenant, on sait même que c'est bon !*

— *Et que dira ton mari en découvrant que tu n'es plus vierge ?*

— *Parce que tu crois que je vais me marier et t'oublier ? Non. (Son visage s'était durci ; elle n'avait plus du tout l'air d'une adolescente.) Je t'attendrai.*

— *Comme les femmes des marins d'autrefois ? Les temps ont changé. Tu seras vieille quand je reviendrai.*

— *Je trouverai bien un moyen. Oui, je t'attendrai.*

Elle délirait, pensais-je, elle se berçait de faux espoirs et d'illusions pour étouffer sa tristesse. Nous avons interrompu là notre conversation. Mais quand, plus tard, à bord du Niagara, j'avais compris que mon voyage durerait effectivement cinquante ans, j'avais voulu croire à cette promesse, je m'y étais raccroché parce que je n'avais rien d'autre pour me soutenir à travers la Longue Nuit... Et, plus tard encore, en quittant l'hôpital, je m'étais mis à sa recherche et je l'avais finalement trouvée.

Et découvert qu'elle m'avait bien attendu, mais qu'elle n'était plus elle-même.

La nuit était tombée. Autour de moi s'agitait une foule ivre de vin et de musique. Je choisis de me laisser prendre par l'ambiance, bien qu'elle fût en grande partie artificielle, comme tout ce que cette ère générerait. J'entrai dans le premier bar venu et entrepris de me soûler. J'en avais bien besoin.

Je me souviens de tavernes enfumées où je chantais *Ah ! vive le bon vin ou C'est à boire qu'il nous faut* au milieu des trognes illuminées d'ivrognes débonnaires, de bistroquets de luxe réservés aux touristes, d'où je me faisais virer au bout d'un verre ou deux, de cafés

authentiquement sordides où je buvais des kirs et du calva au son d'un accordéon enroué...

Ensuite, ce fut le trou noir de l'ivresse totale.

CHAPITRE VII

J'ignorais où je me trouvais. Empruntant au hasard une succession de ruelles et de sentiers cheminant à travers des terrains vagues – le quartier devait être destiné à la reconstruction lors du classement de la ville –, j'avais abouti au bord d'une voie ferrée qui, à quelques centaines de mètres de là, se raccordait à un réseau plus important, dédale de rails et d'aiguillages que faisaient claquer de temps à autre les bogies d'un train de banlieue.

J'avais un sérieux mal de tête, effet secondaire de l'alcool ingurgité durant les heures précédentes. Je m'assis sur un remblai de cailloutis. Je n'avais pas la moindre idée de l'heure. Me fouillant, je constatai que j'avais perdu – ou, plutôt, dépensé – une plaque de mille solars. Mes souvenirs s'arrêtant net au quatrième bar, ils ne m'étaient d'aucune utilité sur ce point. Je n'avais jamais pris de cuite aussi carabinée.

La nuit ne semblait pas vouloir finir. L'air sentait l'ozone. Ce secteur n'était guère prisé des touristes ; je supposai qu'il s'agissait du XVII^e arrondissement que la municipalité, d'après ce que je savais, avait tendance à délaisser. J'étais loin des feux du Carnaval, de cette agitation frénétique que j'avais traversée comme un zombie, uniquement préoccupé de boire. Ici régnait le silence. Peu à peu, ma migraine s'apaisait.

— Moins picoler ne te ferait pas de mal.

Le fouinain se tenait devant moi, grattant d'un air pensif son nez proéminent. Le delirium tremens, déjà ? Le fouinain était mort, grillé par le thermique d'un homme de main de l'Office.

— Je suis bien là. Vivant.

L'acharnement de l'hallucination ne lui ôtait pas son caractère illusoire. Pour la chasser, je ne voyais qu'une solution : recommencer à boire. Je me levai avec lourdeur. Où se trouvait le bar le plus proche ? Vraisemblablement du côté de la gare à laquelle aboutissaient les voies. J'entrepris de suivre celles-ci. Le fouinain ne me lâchait pas d'une semelle, sautillant à mes côtés. Peut-être était-ce

bien lui, après tout... Avait-il jamais été autre chose qu'une hallucination ?

— J'ai quelque chose à te montrer.

— Explique-moi d'abord comment tu as pu survivre.

— J'ai mes trucs.

— J'ai vu ton corps s'enflammer.

Nous passâmes sous le caisson suspendu de la station de métro *Rome*. J'étais donc bien dans le XVII^e et je remontais vers Saint-Lazare. D'après la position des étoiles dans le ciel, j'estimai qu'il devait être entre trois et quatre heures du matin. L'aube ne tarderait plus.

— Je ne savais pas que tu éprouvais de l'amitié pour moi.

Je me raidis. Le fouinain avait correctement lu en moi ; mon chagrin, lorsque je l'avais cru mort, était réel. En deux nuits à peine, le petit extraterrestre glabre avait su me séduire.

— Quels nouveaux ennuis vas-tu encore m'attirer ?

— Je suis ici pour t'aider. L'Office est sur ta piste. Tu n'aurais pas dû revendre ce glisseur.

— J'avais besoin d'argent.

— Garvey t'en a fourni. Maintenant, Filvini sait que tu es à Paris.

— Je connais assez bien la ville pour échapper aux recherches.

Avisant un escalier menant hors de la tranchée du chemin de fer, je le gravis pour aboutir dans une rue voisine de la place de l'Europe. Un bar illuminé vomissait tables et chaises jusque sur la chaussée. Je voulus y entrer, mais mon corps refusa de m'obéir.

— Je t'ai dit que j'avais quelque chose à te montrer.

— Est-ce une raison pour m'imposer ta volonté ?

— Un simple réflexe. Allez, je te libère !

Je retrouvai le contrôle de mes mouvements. Le café disparaissait derrière moi. Mon mal de tête revenait à la charge.

— Il faut que je boive un verre.

— Tu n'en as pas vraiment besoin et tu le sais.

Je haussai les épaules. Le fouinain, inébranlable, s'obstinait à avoir raison ; me heurter sans cesse à son entêtement paisible m'épuisait nerveusement. Pourquoi ne pas le suivre ? Je boirais ensuite.

Tentacules ondulant dans la lumière crue de projecteurs. Becs cornés claquant parmi les algues en putréfaction. Écœurante odeur de marée.

Trois pieuvres descendaient la rue, montées par des adolescentes à la nudité blafarde. Derrière elles venaient une soixantaine d'enfants hagards, décharnés et déguenillés, dont les ventres ballonnés par la faim portaient de profondes scarifications. Une vieille femme vêtue de noir fermait la marche, brandissant une faux dont la lame semblait faite de lumière. Parfois, elle faisait mine de faucher les derniers

enfants, qui s'écartaient alors avec précipitation.

— Délicieusement symbolique, dit le fouinain.

— Je n'y comprends rien.

— Ces trois pieuvres représentent la Famine, la Maladie et la Violence. Les enfants sont ceux qui souffrent et meurent dans l'indifférence générale. Quant à la vieille femme, tu l'as deviné, c'est la Camarde... Une splendide allégorie.

— Qu'a-t-elle à voir avec le Carnaval ?

— Tout bonheur recèle une zone d'ombre. Toute vérité possède une part de mensonge, toute certitude un fragment de doute.

— Je te trouve bien grave et sentencieux. Qu'as-tu fait de ton ironie ?

— C'est elle qui est morte à Sahara Beach.

Un groupe de fêtards débouchait d'une rue adjacente, dans un état de décomposition mentale peu propice à l'interprétation des symboles. Des instruments de musique hétéroclites – guitares et saxophones, violes d'énimes et cithares g'nenn – beuglaient des sons discordants, bouteilles et joints passaient de main en main, des plaisanteries graveleuses fusaient des bouches desséchées. Une fille dansait, sa jupe plissée virevoltant autour de ses longues jambes ; elle s'immobilisait parfois, regardait autour d'elle, les yeux pétillants, puis reprenait sa danse.

Les fêtards remarquèrent l'étrange cortège. La musique s'interrompit, les rires se turent. Seule, la fille continua à danser. Elle ne se souciait pas d'un quelconque public et dansait pour elle-même, plongée dans une transe d'une mobilité forcenée.

— Le dégoût, murmura le fouinain.

— Ce n'est pourtant qu'une mascarade...

— Où as-tu été chercher ça ?

Je me tournai vers le gnome. Il ricanait en silence, silhouette aux allures de pantin. J'étais presque heureux de le voir à nouveau sarcastique.

— Que veux-tu dire ?

— Ils vont mourir. Regarde !

Une vingtaine de mètres séparaient les deux groupes. La fille chevauchant la première pieuvre hurla quelque chose, donnant le signal de la curée. Pieuvres et enfants se ruèrent sur les touristes, becs avides et lèvres retroussées sur des canines acérées.

Les fêtards, gagnés par la panique, voulurent fuir. Il était déjà trop tard. Un tentacule emporta un joueur d'accordéon ; son crâne explosa entre les mâchoires de corne. Les enfants submergeaient les touristes. Je détournai le regard.

— L'horreur fait elle aussi partie du Carnaval.

— Tu ne peux me forcer à regarder. Allons-nous-en !

— Attends. Tu vas manquer le plus intéressant.

La femme en noir avait rejoint la mêlée et s'apprêtait à s'y jeter, quand la danseuse se planta devant elle, un sourire de défi sur ses lèvres écarlates. La Camarade leva sa faux. La danseuse, légère, diaphane, esquiva la lame de lumière. Elle chantait à présent, tourbillonnant autour de la vieille femme, et la mélodie nostalgique me serrait le cœur.

— Quel est ce monde ? Je ne reconnais plus rien.

— Ce monde n'est plus celui que tu as connu.

— Phrase à double sens ?

— Je ne peux que montrer. À toi de tirer les conclusions qui s'imposent.

Tandis que les derniers fêtards périssaient sous les crocs des enfants ou dans l'étreinte des pieuvres, la danseuse tournoyait face à la Camarde, sans cesser de chanter. Les mouvements de la faux se faisaient plus lents, moins précis. La danseuse effectua un dernier entrechat et, d'une souple contorsion, s'éclipsa sur une note qui mit longtemps à s'éteindre.

— Que signifie cette scène ? haletai-je.

— Je ne suis qu'un oracle. L'énigme est mon mode d'expression.

— Ne pouvais-tu me laisser en paix ?

— Deux personnes sur cette planète étaient capables de comprendre mon message. L'autre est morte.

Pieuvres et enfants s'éloignaient, abandonnant sur le bitume quelques os soigneusement nettoyés. Ce que je venais de voir n'était pas réel, ne pouvait pas l'être. Du cannibalisme dans les rues de Paris, au beau milieu du Carnaval ? Le fouinain avait usé de ses pouvoirs pour...

— Je ne manipule pas l'illusion de cette manière.

— Qui sont ces gosses ?

— Ils viennent d'Allemagne et d'Italie, de France et d'Espagne, de Grèce et de Pologne... On meurt encore de faim en Europe et ailleurs, tu sais. Surtout en Europe. L'échec de la politique économique des Expansifs est chaque jour plus flagrant. Les richesses importées de Là-Haut ne sont pas équitablement réparties.

— De là à...

— Oublie ton scepticisme et rappelle-toi que l'information est facile à manipuler. Cesse de te poser ces questions inutiles qui encombrant ton esprit. Contente-toi d'accepter ce que tu vois.

— N'as-tu donc aucun sentiment ?

— Tu ne les comprendrais pas plus que je ne comprends les tiens. Allez, viens ! Nous sommes presque arrivés.

J'emboîtai le pas au fouinain. J'avais une migraine épouvantable. Chaque pas résonnait dans mon crâne comme un coup de marteau.

Mon cerveau n'était plus qu'une plaie ouverte à la douleur.

Le gnome m'entraînait dans une de ces promenades nocturnes et hallucinées durant lesquelles rien n'appartenait au domaine de l'impossible. Sa présence distordait l'espace-temps, effaçait les caractéristiques habituelles de la réalité pour leur en substituer d'autres. Les lois auxquelles obéissait l'univers qui l'entourait demeuraient mystérieuses, mais leurs effets me frappaient en pleine face... Je savais désormais que la Rationalité se mourait.

Était-ce cela que voulait me montrer le fouinain ?

Une banderole délavée barrait la façade d'un immeuble sur le boulevard Voltaire :

CE SOIR GRAND BAL AU PROFIT DE L'UNION
TRANSYLVANIENNE

Le fouinain poussa la porte vitrée. Un groom vêtu de rouge somnolait dans un fauteuil. Il ouvrit les yeux, me fit signe de passer. Il n'avait pas vu le gnome.

Un long couloir s'achevait sur une salle de spectacle dont on avait ôté les sièges pour les remplacer par un revêtement de caoutchouc pourpre. Une fresque érotique couvrait le plafond en coupole. Sur les murs ornés de moulures se pressaient posters et tableaux ; David Hamilton voisinait avec Botticelli, Finlay avec Delacroix, Cari Barks avec Picasso. L'éclairage était assuré par des batteries de spots colorés ; des secteurs entiers de la pièce demeuraient dans l'ombre, tandis que d'autres croulaient sous une lumière aveuglante.

Sur une estrade, un groupe jouait du rock'n'roll comme on n'en faisait plus depuis des siècles. Au nombre d'une douzaine, musiciens et choristes se démenaient et s'égosillaient, vêtus à la manière des courtisans de Louis XV. Seul le chanteur, travesti reptilien à la voix suave, échappait à cette uniformisation avec son corset rouge et noir et sa chevelure piquetée d'étoiles dont certaines devenaient *novae* avant de s'éteindre.

Une centaine de danseurs évoluaient sur le sol mou, seuls ou par couples, effectuant d'interminables séries de pas d'une complexité exagérée. Leurs tenues n'étaient guère plus excentriques que celles des invités du faux Vargo. Ils utilisaient à merveille l'élasticité du caoutchouc pour rebondir en tout sens, sans jamais se heurter ni même se frôler.

— *Let's do the time warp again !*

Les danseurs disparurent. Je tournai la tête vers le fouinain. Il me considérait d'un œil amusé, se délectant de ma surprise.

Les danseurs réapparurent dans les postures exactes qu'ils affectaient au moment de leur disparition, achevant leurs mouvements un temps suspendus. Hilares, ils ne semblaient ni gênés, ni surpris par

cette inexplicable interruption.

— Tu comprends l'anglais ?

— Je le lis.

— Ils viennent de faire un saut dans le temps.

— C'est ce que j'avais cru... Un saut dans le temps ?

— Oublie donc la Rationalité. Tu étais sur la bonne voie, tout à l'heure...

— Qu'essaies-tu de me dire ?

— Tu es un moyen, un vecteur. S'il y avait eu quelqu'un de plus réceptif que toi, c'est lui que j'aurais choisi.

— Tu as parlé de *deux* personnes. Qui était l'autre ? Vargo ?

— Tu fais des progrès. Oui, c'était bien lui.

— Cette réceptivité est donc liée à ce qui m'est arrivé dans la Longue Nuit ?

— Va danser. Pour toi aussi, le temps se lysera.

Les danseurs s'étaient à nouveau évanouis. Quand ils reparurent, je me mêlai à eux. Une fille nue, enduite de couleurs savamment disposées, me choisit pour cavalier. J'essayai, en vain, de reproduire les pas qu'elle effectuait ; cette danse était trop compliquée – ou entièrement improvisée. Je me contentai de singer un vague jerk, comme je l'avais vu faire dans les films. C'était la première fois que je dansais.

— *Let's do the time warp again !*

Nulle sensation ni interruption. Pourtant, trois ou quatre secondes s'étaient écoulées ; le groupe cessait de jouer quand les danseurs disparaissaient pour recommencer lorsqu'ils se rematérialisaient. Pour moi, la musique n'avait subi aucune coupure.

Le nombre de danseurs doubla. Je me retrouvai face à moi-même. Le temps de réaliser et de tendre la main vers lui, j'étais cet autre moi-même, regardant ce Kerl qui allait remonter de quelques secondes dans le passé. Cette fois-ci, j'avais perçu la transition ; la musique avait paru reprendre à un point antérieur, comme sur un disque rayé. L'affolement me gagna. Je voulus quitter la piste – mais, pour cela, il eût fallu me frayer un chemin à travers une foule compacte. Les danseurs se pressaient à présent les uns contre les autres sur une surface réduite, formant une série de cercles concentriques autour de moi.

Nouveau saut en avant... Je cherchai le fouinain du regard. Il s'était une fois de plus éclipsé. Renonçant à lutter, je me laissai emporter.

Les sauts se succédaient, sans cesse plus rapprochés. En avant, en arrière, en avant... Je repris le refrain, comme les autres danseurs. *Let's do the time warp again, again, again...*

J'étais à présent décalé par rapport aux autres. Distance temporelle

et fréquence des bonds variaient dans des proportions considérables. Impossible de déterminer la logique présidant à ce tourbillon ; tout se déroulait trop vite. J'étais une boule de billard ricochant du passé vers l'avenir, puis de l'avenir vers le passé... Il devait pourtant exister une règle quelconque...

— *Let's do the time warp again !*

J'étais seul. Danseurs et musiciens avaient disparu. Définitivement ? Papiers gras, mégots et bouteilles vides jonchaient le sol. Où étaient-ils tous passés ?

Je quittai le théâtre. Pas de groom à l'entrée. La nuit durait toujours. Je levai les yeux vers le ciel. La disposition des constellations me parut anormale ; elle correspondait à une heure *antérieure* à celle où j'étais sorti de mon ivresse. J'avais donc remonté le cours du temps pour émerger avant le commencement de la danse chronolytique, ce qui expliquait la salle déserte.

Je n'avais par conséquent par encore rencontré le fouinain. Un instant, je fus tenté de me diriger vers le XVII^e pour prévenir mon moi passé de ce qui l'attendait et, peut-être, l'empêcher – m'empêcher – de suivre le gnome. Mais je n'étais pas sûr d'arriver à temps et je craignais de susciter un paradoxe dont j'ignorais les conséquences ; je renonçai donc à cette idée.

Je suivis un boulevard rectiligne, la tête désespérément vide. Les rares images qui traversaient mon esprit engourdi n'étaient que des instantanés flous et fugitifs. Cette nuit me faisait l'effet d'un cauchemar.

Je me mis en quête d'un bar. Pour changer.

L'homme déboucha en courant d'une ruelle et me heurta de plein fouet. Nous basculâmes, enchevêtrés ; il m'écrasa de tout son poids, répandant une forte odeur de calva. Je le repoussai plutôt rudement, croyant à une agression. Mais ce n'était qu'un accident, j'en eus la preuve à la vue de la barbe blonde de Viking et de la veste bleu électrique ; les salvoïdes n'agressent jamais physiquement, la parole leur suffit.

Une dizaine de Néopurs jaillirent de la ruelle alors que je me relevais. Ils nous entourèrent. Barres de fer et nunchakus montaient une garde vigilante dans leurs mains crispées.

— Tire-toi de là, le vioque, qu'on fasse sa fête à ce gros connard !

Ce n'était guère un langage de Néopur. L'homme portait pourtant une robinforme.

— Que lui voulez-vous ?

— Il a sorti une vanne de trop.

— Qu'attendiez-vous d'autre d'un salvoïde ? Qu'il vous récite le

Code moral ? Ce n'est pas une raison pour le massacrer.

— Casse-toi, au lieu de bavasser ! Tu cherches à t'en prendre une ?

Je n'ai jamais aimé les menaces. Enfant, il suffisait de me promettre les pires châtiments pour rendre mon entêtement inébranlable. J'étais un vieil homme, mais ce trait de caractère avait subsisté.

— Laissez tomber, dis-je avec calme.

— Hé, le loquard se rebiffe !

— On lui en colle une bonne ?

— Ouais, on va lui faire visiter la Voie lactée !

Je ne répliquai pas que c'était déjà fait. Ma main, par réflexe, cherchait le frotteglisse. Je la ramenai hors de ma poche. Le gadget montgomeryl ne me serait d'aucune utilité. Je devais laisser ma peur s'amplifier si je voulais m'en tirer.

— Éjacule ! souffla le salvoïde.

— Ce serait précoce, non ?

Il apprécia l'enchaînement d'idées.

— Je te merde.

Dans la bouche d'un salvoïde, cela pouvait être une expression affectueuse ou reconnaissante. Quelque chose comme : *Je te remercie*, ou *Tu es un frère*.

— T'es décidé à rester, vieillard ?

— Vous n'êtes pas assez nombreux.

Les Néopurs éclatèrent de rire.

Je fonçai dans le tas. User volontairement de la violence était nouveau pour moi. Agissant à une vitesse cinq ou six fois plus élevée que la normale, j'assommaï sans peine deux de nos agresseurs.

Le salvoïde dit quelque chose que je ne compris pas ; les mots sortaient trop lentement de sa bouche. L'un des Néopurs roula à terre, se tordant de rire. Quatre autres convergeaient vers le barbu. Il stoppa sans effort apparent le coup que lui décochait le premier et le renvoya percuter ses acolytes ; tous quatre s'emmêlèrent en vociférant.

J'évitai sans peine une barre à mine et fonçai tête baissée dans le ventre de son porteur. Le morceau de ferraille sonna sur le pavé. Je reculai, me redressant. Un nunchaku heurta mon épaule. La douleur fut telle que je crus entendre craquer l'os. Aveuglé, je titubai sur le côté. Quelque chose siffla au ras de mon crâne.

Le salvoïde rugit une phrase qui provoqua une cascade de rires hystériques chez nos agresseurs. J'étais toujours en accélération subjective. Mon rythme vital commençait à ralentir, quand les Néopurs s'enfuirent sans se concerter, laissant deux des leurs sur le carreau. J'eus un geste pour les poursuivre, mais le salvoïde m'en empêcha, posant sa grosse patte sur mon bras. On eût dit un ours en peluche grandeur nature dont les yeux pétillants de malice semblaient me dire : *Assez de violence ; ils sont partis*.

— Ils avaient un veau aérophage...

— Pardon ?

— Vocabulaire, si tu préfères...

Ma tension nerveuse tomba d'un coup. Je riais, plié en deux par l'horrible jeu de mots. Jusque-là, malgré l'intervention d'un des leurs chez Vargo, j'avais pris les salvoïdes pour des machines à plaisanteries, des attractions vivantes dénuées de sentiment. Parce qu'ils n'étaient que des clones ? En tout cas, je savais désormais que leur personnalité débordante ne constituait qu'une façade ; ce jeu de mots avait pour but de me détendre. Une manière très particulière de me remercier.

— Pourquoi t'en voulaient-ils ?

— Ils l'ont dit : *une vanne de trop*. Tu comprends, quand je les ai vus arriver dans cette soirée, je n'ai pas pu résister. Comment voulais-tu que je devine qu'ils allaient répliquer par la violence ? Je ne comprends pas qu'on puisse y recourir. Toi-même...

— Que leur as-tu raconté ? coupai-je.

Le barbu détourna le regard.

— Néopur ? Si tu es né au pur, tu n'es pas né à l'hôpital !

— Catastrophique, commentai-je. Tu n'étais pas très en forme...

— Après trois jours de Carnaval...

— Trois jours ? Il a commencé hier !

— Jusqu'à preuve du contraire, nous sommes dans la nuit de lundi à mardi.

J'éprouvai subitement le besoin de m'asseoir. Il y avait une autre explication à la position des constellations, mais je n'y avais même pas songé – à moins que mon inconscient se fût tout simplement refusé à l'évoquer.

J'avais, en fait, effectué un bond dans l'avenir. Un bond de deux jours moins quelques heures. Ce jour était donc celui de mon rendez-vous avec Manuel. En me conduisant chez les Transylvaniens, le fouinain m'avait évité deux jours d'angoisse et de cavale.

— D'accord, nous sommes mardi.

Le salvoïde consulta sa montre.

— Bon, faut que j'éjacule ! On doit déjà m'attendre au dépôt.

— Tu es obligé d'y retourner maintenant ?

— J'ai des horaires très stricts, à cause des hibernacles.

— Tu vas entrer en hibernation ?

— Je n'ai aucune animation en vue avant un bon moment. Je dois donc être suspendu jusque-là.

— Mais... Tu ne vis jamais ?

— Vivre ? Il y a bien quelque chose comme ça dans les souvenirs – et ça me tenterait... Non, sincèrement, tu crois que l'Agence de Location des Salvoïdes nous permettrait de vieillir sans que ça lui

rapporte de grosses plaques ? Et puis, il faudrait aussi nous nourrir, voire même nous donner de l'argent ! Non, l'A.L.S. détient le monopole et en profite. Mais on est là pour en chier, pas vrai ?

— Je croyais l'esclavage...

— Je suis un clone. Les clones n'ont aucune existence légale. Nous appartenons à celui qui a cultivé nos cellules et il peut nous vendre ou nous louer si ça lui chante. Des biens mobiliers, rien de plus. Des clones.

— J'avais entendu parler de ça... Chaque fois qu'une proposition de loi a été faite au sujet des clones, elle s'est mystérieusement évaporée. Dossiers qui disparaissent, mémoires qui s'effacent...

— C'est ce qu'on appelle le vide Jury-Dick.

— Et si tu t'enfuis et qu'on te retrouve, tu es bon pour les Objets Trouvés...

— Stop !

Trois ou quatre secondes s'écoulèrent en silence, puis un pet sonore retentit sur le boulevard désert. Le salvoïde venait d'exprimer sa décision de ne pas retourner au dépôt de l'A.L.S.

Péniches et sampans, jonques et radeaux bordaient la Rive Gauche sur sept ou huit rangs de large en amont du pont d'Austerlitz. Là vivaient ceux qui ne possédaient pas la citoyenneté parisienne, mais voulaient quand même résider toute l'année à Paris. Comment le salvoïde avait-il eu connaissance de l'existence de cet endroit, le seul où il lui fût possible de se montrer en public sans risque d'être dénoncé ? Je ne tardai pas à me demander si sa fuite n'était pas, en fait, préparée de longue date. Rien dans ses propos ne le laissait supposer, cependant son attitude et l'aisance avec laquelle il pénétra dans le village flottant me donnèrent énormément à penser.

Malgré l'heure tardive, nul ne dormait, sinon quelques enfants roulés en boule dans des nids de coussins. Sur de petites îles artificielles, au béton depuis longtemps envahi de mousse, flambaient des feux de camp autour desquels des groupes animés mangeaient et riaient, discutaient et buvaient au son de guitares sèches. Nous nous joignîmes à l'un d'eux. La présence du géant barbu ne sembla étonner personne. Il ne se fit d'ailleurs guère remarquer, sinon par quelques plaisanteries particulièrement tordues.

Un homme aux cheveux très longs noués en une natte brune aborda le salvoïde. Le vacarme ambiant m'empêcha d'entendre leur conversation.

— Je reviens. Le plus dur...

— ... C'est pas d'y aller, c'est d'en revenir, je sais !

Le salvoïde, surpris de me voir lui couper l'herbe sous le pied, rota voluptueusement et s'éloigna en compagnie de l'homme. Je les suivis

du regard. Ils pénétrèrent dans une péniche, l'Atalante ; sur le pont gesticulait un sosie de Michel Simon. Référence culturelle ou simple coïncidence ?

Quand le salvoïde me rejoignit, une demi-heure plus tard, j'eus du mal à le reconnaître. Il avait rasé sa barbe et échangé ses vêtements contre un strict costume trois pièces *façon cadre (fin du XX^e siècle)*, ainsi que l'indiquait l'étiquette qu'il avait oublié d'ôter.

— Je suis mi.

— Mis ?

— Pas ré, quoi !

— Paré pour quoi faire ?

— Pour vivre. Sais-tu que tu m'as donné une bonne idée ?

— Ne l'avais-tu pas déjà ?

Une lueur amusée pétilla dans son œil bleu.

— Crois ce que tu veux. C'est vrai que tu as tué un homme ?

Je tressaillis. Un frisson désagréable me parcourait l'échine. Je regrettais ce que j'avais fait et préférerais qu'on ne me rappelle pas cet incident.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— On me l'a dit. Je voulais vérifier.

— Je me suis défendu.

— Comme tout à l'heure ? Tu étais bigrement rapide !

— C'est pour toi que je me suis battu.

— Tu sais, je te demandais ça à titre de renseignement. Moi, au fond, je m'en fous.

— Qu'as-tu appris ?

— À ton sujet ? Rien d'autre.

— Qu'as-tu appris ?

— Aussi tête qu'un rhinocéros ! Bon. Les gares et les aéroports sont surveillés. Mais on ne peut espérer mettre la main sur toi avant la fin du Carnaval, comme le voudrait un certain Vilenie...

— Filvini !

— Ensuite, par contre, ce sera la grande descente, le toboggan de la mort – pour toi, car ils te coïnceron, aussi sûr que l'archiduchesse sait chasser sans son chien en chaussettes archisèches !

— Tu ne mélanges pas un peu, là ?

— Juste. Ceci dit, il te reste une chance.

— La route ?

— Les portes sont elles aussi surveillées. Rien de plus facile, depuis la reconstruction des remparts.

— Eh bien, parle, ô mon sauveur !

— Associons-nous.

— Une proposition sérieuse de la part d'un salvoïde ?

— Je ne suis plus payé pour faire le bouffon.

— Mais tu aimes ça, ne dis pas le contraire !

— Tu as cinq cents solars ?

Nous y étions ! Le salvoïde avait besoin d'argent, ce qui expliquait qu'il me proposât cette association. Pouvais-je lui faire confiance ? Je décidai que oui. Il avait certes pu noircir à dessein le tableau de la situation pour me pousser à accepter son offre, mais je n'y croyais guère. Je lui tendis une plaque de mille, qu'il prit avec une courbette volontairement outrée.

L'homme à la natte avait observé la scène. Le salvoïde le rejoignit, lui donna la plaque. Un bref dialogue s'ensuivit, ponctué de gestes et d'interjections. Le salvoïde revint, son visage de bébé barré d'un large sourire.

— C'est dingue, déclara-t-il.

Je devinai qu'il voulait dire *C'est O.K.* – avec une liaison « mal-t'à propos ». Au fond, les ficelles de l'humour salvoïde étaient vite comprises. Le plus difficile consistait à analyser à rebours l'altération linguistique pour retrouver le sens premier. Un petit jeu certes amusant, mais dont je me serais bien passé.

— Comment allons-nous faire ?

— Tu vois le kayak, là-bas ? C'est lui qui m'a coûté cinq cents solars. Avec ça, on va pouvoir remonter la Seine jusqu'à Evry.

— Et ensuite ?

— On verra sur place. Ce qui compte, c'est de sortir de Paris. On a encore deux bonnes heures avant l'aube. Il faut filer illico !

— Et ma monnaie ?

— J'ai acheté de l'herbe. (Il exhiba un paquet volumineux, jusqu'à dissimulé sous sa veste.) Plein d'herbe. L'autre, là-bas, m'a proposé une arme – il n'avait pas de liquide –, mais j'ai refusé. Les seuls pétards que j'apprécie sont ceux qu'on prépare avec ça. D'ailleurs, je vais nous en rouler un petit pour la route !

Nous n'eûmes aucun mal à sortir de la ville. Nous étions vers Draveil – et je ruminais de sombres pensées liées à cet endroit – quand explosèrent les premiers feux d'artifice tirés dans la stratosphère. Le salvoïde m'expliqua qu'il s'agissait d'un des clous du Carnaval. Cette illumination, qui serait visible jusqu'à Oslo si le temps le permettait, était composée de cent et quelques figures résumant l'évolution humaine. La manipulation, à l'aide de champs de force, des bouquets d'étincelles et l'inclusion d'images tridimensionnelles démesurément agrandies permettaient toutes les fantaisies. Nous passâmes en une heure de la découverte du feu et des premières pierres taillées au tableau final : l'envol pour les étoiles du Gontran Bonheur, la première nef interstellaire, ainsi nommée d'après Walt Disney pour attirer la chance sur sa carcasse fragile. Ce qui avait peut-être marché, puisque le navire était revenu intact dix ans plus tard, pour annoncer à la

Terre que Proxima Centauri n'avait pas de planète habitable mais que ses sept mondes regorgeaient de minerais divers.

À Evry, nous abandonnâmes le kayak et primes un taxi jusqu'à Etampes. Là, nous nous séparâmes. Je montai dans un train à destination d'Argenton-sur-Creuse tandis que le salvoïde, lesté de son sac et d'une centaine de solars, se dirigeait à pied vers l'ouest. Il comptait se rendre en Bretagne, une zone déserte qu'il espérait atteindre en douze ou treize jours de marche.

Bizarrement, j'eus l'impression qu'il mentait.

CHAPITRE VIII

Le train, reconstitution trop authentique d'un tortillard de la Seconde Guerre mondiale, me déposa à Argenton-sur-Creuse vers onze heures. Le soleil achevait de dissiper la brume montée de la rivière durant la nuit. Un unique taxi attendait sur le parking bordé de maisons en ruine. Son chauffeur, un vieil homme, fumait une cigarette en marchant de long en large sur le bitume lézardé que grignotaient touffes d'herbe et bouquets d'orties.

— Je vais à Saint-Benoît-du-Sault.

— Montez.

Le vieil homme s'assit au volant. Ses cheveux blancs tombaient sur ses épaules voûtées, une barbe de plusieurs jours hérissait son visage ridé, mais il paraissait jeune à côté de son tacot à la carrosserie ternie et cabossée, aux pneus lisses et à l'habitacle puant le tabac froid. Impossible de déterminer si le délabrement de cette voiture constituait un autre aspect de ce culte du passé omniprésent ou un signe de sous-développement. La France passant pour l'une des provinces les plus pauvres de la planète, la seconde solution me tentait.

La voiture traversa Argenton. La ville semblait abandonnée. Seuls, de rares immeubles proches de la Creuse étaient entretenus. Quelques commerces se pressaient sur la petite place à l'entrée du pont. Glisseurs déglingués et camionnettes aux ailes rouillées voisinaient sur un parking. Des autochtones pauvrement vêtus buvaient, mornes, à la terrasse de l'unique café.

Le chauffeur retira d'entre ses lèvres le mégot malodorant qu'il mâchouillait.

— Belle balade, sûr ! Où qu' c'est' y qu' vous allez, à Saint-Benoît ? Y a plus grand monde. Trois ou quatre familles, pas plus.

— *La Tour des Étoiles*, vous connaissez ?

— C'est la maison du musicien, non ?

Je souris. Les gens de la campagne ne changeraient jamais. Pour eux, un écrivain resterait toujours un poète et un faïonneur, un musicien.

— C'est ça.

— J'ai pas dû l'rencontrer plus d'cinq fois. Ça fait pourtant quarante ans et des poussières qu'y vit là. Pas l'genre à prendre un sapin, v' savez ? Ouais vous d'vez savoir pisque vous allez l'voir... L'a plusieurs glisseurs et même un hélico. C' t' un ami à vous ?

— Un vieil ami.

La voiture laissait derrière elle Argenton, dont les faubourgs abandonnés croulaient sous une végétation vivace et verdoyante. Les bouleversements des siècles passés, politiques ou économiques, avaient à peine effleuré la France profonde, cet univers de paysans enracinés dans leur terre et leurs traditions. Ces gens-là ne savaient du monde extérieur que ce que leur en montrait le tridi. Ils ne s'en portaient d'ailleurs pas plus mal. Le culte du passé ne les touchait pas ; ils vivaient encore dans ce même passé quand la mode les avait rejoints.

Nous quittâmes la Provinciale 20. Le chauffeur, contrairement à son homologue de Grande-Isle, n'était guère bavard. Je sombrai dans une douce léthargie, où ne tarda pas à s'infiltrer l'image du fouinain. Qu'il réapparût après avoir été abattu n'aurait pas dû me surprendre ; je le croyais capable d'à peu près n'importe quoi. Mais qu'avait-il dit, alors que les pieuvres et les enfants déchiquetaient les touristes avinés ?

— *Je ne peux que montrer.*

Et que m'avait-il montré, au bout du compte ? Des gens tournant en rond sur qui cette marche circulaire avait une action psychotrope. D'autres qui effectuaient de courts sauts dans le temps au son d'un rock endiablé... Et des pieuvres associées à des enfants affamés pour un atroce festin !

Il n'y avait pas que cela. Tout était lié. Le dégraviteur, les condits, le clone d'Éléonore pourvu d'un cerveau de souris, mon bond temporel... La Rationalité n'avait résisté que deux siècles aux progrès de la connaissance – bien moins longtemps que le concept d'une Terre plate et située au centre de l'univers ! Avec elle s'effondrait un type de système politique né des travaux de Wertheimer. Car les gouvernements qui s'étaient succédés depuis son époque avaient tous mêlé science et idéologie en un cocktail jusque-là efficace.

Tout reposait sur la Rationalité, mais celle-ci, désormais, avait vécu.

Les Néopurs le savaient-ils ? Et, si oui, depuis quand ?

Imaginons qu'ils aient découvert une ou plusieurs infirmations de la Rationalité... Que cela se soit passé avant ou après les élections est sans importance. Quoique... Ce serait une bonne façon d'expliquer qu'ils aient organisé ce scrutin qu'ils avaient toutes les chances de perdre... Mais non, je délire ! Ce plan serait trop tiré par les cheveux, même pour des

paranoïaques dans leur genre.

Les Néopurs savent donc que la Rationalité est erronée. Or, les Expansifs se basent sur elle, tant pour leurs décisions immédiates que pour leurs plans à long terme. Les Néopurs tiennent donc un excellent moyen pour ridiculiser leur adversaires et, pourquoi pas ? reprendre le pouvoir. Mais cette information doit bien entendu demeurer secrète.

Et voilà qu'un nautе, l'une des premières victimes d'un événement irrationnel, rencontre un fouinain... Pour des motifs que j'ignore, Filvini croit que ce fouinain lui révèle que la Rationalité n'est pas fiable. Il cherche alors à faire chanter, puis disparaître ce nautе. Mais celui-ci se rebiffe et s'enfuit, d'où une certaine panique dans les rangs des Néopurs.

D'autant plus que le nautе en question s'est rendu chez Vargo, victime lui aussi d'un vieillissement irrationnel. Vargo, que Filvini a éliminé pour lui substituer un sosie ou un clone...

D'où revenait-il, au fait ?

Je dus faire un effort pour m'en souvenir. Et l'évidence qui me crevait les yeux me tira de ma somnolence.

Vargo avait été jusqu'à Elvire, quatrième planète d'Arcturus, à trente-cinq années de lumière de la Terre et avait donc passé plus de soixante-dix ans dans l'espace... Comment avait-il pu revenir vivant ? C'était un vétéran de la Longue Nuit, l'un des pionniers, il avait déjà accompli trois voyages. Son âge cellulaire, au moment de son départ, devait se situer entre trente-deux et trente-cinq ans. Or, en l'absence de banque d'organes et de régénérateurs tissulaires, l'espérance de vie humaine ne dépassait pas quatre-vingt-cinq ans à l'époque. Logiquement, c'est un cadavre que son vaisseau aurait dû ramener dans le système solaire.

Mais peut-être le générateur de temps autonome n'était-il pas tombé en panne immédiatement... Peut-être Vargo avait-il profité partiellement du rythme de vie ralenti qui était la norme jusque-là...

En tout cas, notre vieillissement était la clef. L'une des clefs. Nous avions tous deux été témoins d'une impossibilité physique, d'une défaillance de la Loi de Langevin. Défaillance que j'avais déjà rapprochée des autres infirmités de la Rationalité. Le non-fonctionnement – ou plutôt, dysfonctionnement – du générateur était indépendant de l'appareil lui-même. Il fallait chercher une cause extérieure. Les lois physiques – naturelles ? – changeaient, évoluaient. Quelque chose arrivait du fin fond de l'espace. Quelque chose qui bouleversait notre univers, rendant soudain rationnel l'irrationnel – puisque la fichue théorie de Wertheimer était désormais condamnée à mort.

Je ne voyais pas d'autre explication, mais celle-ci suffisait amplement ; elle collait en effet à la perfection avec les paroles du fouinain. *Le monde peut changer*, avait dit celui-ci lors de notre

première rencontre. Et ce changement venait du Bouvier, constellation dont Arcturus était l'étoile principale.

— On y est.

Le vieil homme avait arrêté la guimbarde devant une tour carrée de brique jaune qui émergeait d'un fatras d'habitations délabrées. Cernée par le village sur trois côtés, elle était séparée du ravin par la route sur le quatrième.

Je payai grassement le chauffeur. Tandis que la voiture disparaissait dans le dédale de ruelles de Saint-Benoît, j'allai sonner à la porte, qui s'ouvrit presque aussitôt sur une blonde monumentale qu'on eût dit sortie d'une maison close tant son corps provocant était peu vêtu. On ne pouvait qu'avoir envie de caresser sa poitrine retenue par un simple bandeau dont le rouge écrevisse se mariait à merveille avec l'or de ses nattes, nouées autour de sa tête à la manière des *Gretchen* du Tyrol.

— Bonjour. Manuel Garvey m'attend.

— Il ne m'a pas prévenue de votre visite, mais il ne devrait pas tarder ; sa navette atterrissait à neuf heures. Vous voulez entrer ?

Elle s'effaça pour me laisser passer. Le hall, de dimensions impressionnantes, était entièrement lambrissé de chêne verni. Un escalier en colimaçon grimpait vers les étages supérieurs, supportant les tiges entortillées de plantes extraterrestres bigarrées. La jeune femme m'entraîna dans un petit salon très anglais de conception : fauteuils recouverts de velours sombre, tapisseries aux murs, meubles victoriens. Un lieu à la fois chaud et hostile, selon l'humeur du moment. J'étais assez fatigué pour le trouver accueillant.

— Vous désirez un petit déjeuner ?

J'acquiesçai. La *Gretchen* s'éclipsa, tortillant son postérieur dodu. Peu après, on frappa à la porte. La fille qui entra, portant un plateau sur lequel s'étalait un petit déjeuner complet, depuis la confiture de peaux d'oranges jusqu'aux œufs et *bacon* fumants, était aussi peu vêtue que la précédente, mais très différente. Grande elle aussi, elle possédait la sécheresse des Anglaises chevalines à la sensualité trouble : un corps longiligne que surmontait un visage osseux dont la douceur surprenait. Elle déposa le plateau sur une table basse et s'éclipsa sans un mot.

Ces femmes étaient-elles les maîtresses de Manuel ou ses domestiques ?

Le café, également, était typiquement anglais, en ce sens qu'il avait un goût de lavasse. La nourriture, par contre, me parut excellente. Mon repas achevé, j'étendis les jambes sur un pouf et m'endormis.

Une main m'avait empoigné par l'épaule et me secouait. J'émergeai d'un rêve imprécis où fouinains et salvoïdes se confondaient en être composites sans traits définis : barbus au corps malléable, gnomes

vêtus de bleu, géants joviaux aux pupilles changeantes...

Manuel souriait de toutes ses dents artificielles. Il ne ressemblait plus guère à l'adolescent au visage de loup avec lequel j'avais effectué mes premiers détournements. Il respirait l'opulence par tous les pores de sa peau tendue sur un souvenir de musculature noyé dans un océan de graisse malsaine.

— Tu as fait bon voyage ?

— Je te retourne la question.

— La navette a été retardée à cause d'un orage.

— Que fichait le contrôle météo ?

— Il paraît que c'est à cause du Carnaval. Le beau temps est parfois difficile à maintenir – une question d'équilibre entre les masses d'air. Ils ont dû laisser passer une perturbation en la détournant par le sud pour épargner Paris – et les touristes... (Manuel s'assit, affectant un air harassé.) Content de te voir. Je craignais que tu sois bloqué là-bas. J'ai entendu dire que la ville était bouclée.

— Je suis passé par la Seine.

— Sans problème ?

— À n'y rien comprendre. Pas l'ombre d'une vedette de surveillance. Ils devaient être occupés à regarder le feu d'artifice.

— Quel feu d'artifice ?

— Un spectacle stratosphérique retraçant l'évolution de l'humanité. Superbe. Tu n'en avais pas entendu parler ?

— Tu sais, là-haut... J'ai bossé comme un dingue. Mais ce nouvel émetteur est un bijou ! (Il sourit ironiquement.) Ce sera une grande première. Jusqu'ici, seules les personnes situées dans un rayon de deux à trois secondes de lumière pouvaient profiter pleinement de mon show. Les autres n'en avaient qu'une perception décalée, donc imparfaite.

— J'ai lu ou entendu quelque chose là-dessus. À cause de l'évolution scénique liée aux réactions du public, c'est ça ?

— Exact. Comment voulais-tu utiliser cette technique quand deux ou trois heures étaient nécessaires au signal pour faire l'aller et retour ? Heureusement, on n'en est plus là... Et, bientôt, on pourra communiquer instantanément avec les plus lointaines colonies !

— C'est d'un émetteur P.V.Q.L. que tu me parles ?

— Tout juste. Un technicien de Pluton a envoyé se rhabiller Einstein, Langevin et Wertheimer !

Le souvenir de l'animation théâtrale de la veille – enfin, d'il y avait quelques jours – remonta à la surface de ma mémoire. Le contradicteur avait évoqué le mur de la lumière comme l'un des points sur lesquels la Rationalité achoppait. Je me pris à rêver d'un univers où de grandes nefs relieraient en quelques jours des systèmes distants de centaines, voire de milliers d'années de lumière ; jamais plus

n'arriverait de mésaventure aussi misérable que la mienne. Que Wertheimer se fût trompé était une bonne chose, au fond.

— La Rationalité a tout d'une belle foutaise, grognai-je.

Manuel se leva.

— Viens, on va prendre l'apéritif.

Sur une plaine rocailleuse de Mars d'avant la terraformation, deux modules étanches cahotaient, monstres technologiques qui, bien que pesant cent cinquante tonnes sur ce monde à la gravité réduite, semblaient ridicules au pied des falaises vertigineuses que le soleil couchant teintait d'écarlate.

Dans les entrelacs multicolores d'une portion de jungle arrachée à l'une des terres sauvages du Nadir-Est-Floraison ou Berchtesgaden –, des éclairs de fourrure aux yeux étincelants dérangent le ballet lancinant d'insectes gros comme le poing.

Nul mouvement dans un décor polaire, tout de façades de glace miroitante hérissées de lances à section géométrique – sinon celui, imperceptible, des icebergs se détachant du pack pour s'abîmer dans une mer ténébreuse.

Le quatrième côté de la terrasse était occupé par un jardin de la vieille Terre, comme on en trouvait peut-être encore dans quelques banlieues d'Europe du nord : pelouse tondue à ras, parterres de fleurs, massifs de plantes rares, dans un encadrement d'ifs et de sapins encore jeunes. Ce dernier paysage n'était pas une projection tridi ; je pouvais sentir l'odeur des fleurs et celle, plus fraîche, plus piquante, du gazon récemment coupé.

Deux femmes noires exagérément callipyges apportèrent deux rocking-chairs et une table de jardin. Manuel flatta au passage leurs fesses à peine voilées par un tissu aux violentes couleurs. Je ne pus m'empêcher de me raidir. Je n'aimais pas la façon qu'il avait de traiter ces femmes comme de simples objets. Quel était leur nombre, au fait ?

Nous nous assîmes. Une très jeune fille vint nous servir un whisky d'une marque ancienne et prestigieuse. D'origine espagnole, ou peut-être mexicaine, elle ne portait qu'un tablier blanc de bonniche contrastant avec sa peau mate et hâlée. Son corps encore gracile ne tarderait pas à s'empâter ; elle était d'une race où les femmes prennent tôt de l'embonpoint.

— Mon jardin d'hiver te plaît ?

— Nous sommes en été.

Manuel me regarda avec curiosité. Je m'en voulus de me montrer si froid et cynique.

— Ce sont les filles qui te choquent ? Ne joue pas les Néopurs ! D'ailleurs, ce ne sont que des androïdes.

Je tressaillis. La Rationalité n'admettait pas... Je me donnai une

bonne gifle mentale. Je ne devais plus penser en de tels termes. La Rationalité puait déjà. Tout pouvait désormais arriver, tout était devenu possible. Il n'y avait plus de point de repère, plus de règle, plus la moindre certitude à laquelle se raccrocher.

— Les corps sont humains, mais des micrordis les dirigent, continuait Manuel. Ni émotions ni conscience propre. Toute réaction est le fruit d'un programme particulièrement élaboré.

— Pourquoi t'entourer de ces filles ?

— Tu es assez âgé pour ne pas avoir à poser la question.

Le clin d'œil complice de Manuel exacerba mes sentiments.

— Tu *baises* des micrordis ?

— Les corps sont humains, je te le répète ! Si tu voyais comment elles miment l'extase... À se demander si elles n'éprouvent pas une sorte de jouissance informatique ! D'ailleurs, si ça te dit...

— Je n'ai pas le cœur à la bagatelle.

— À cause de Sue ?

— J'ai peur de la perdre.

— Tu l'as déjà perdue. Il fallait rester.

— Ne parle pas sans savoir !

— Tu n'as pensé qu'à toi, reconnais-le !

— Tu ne sais pas, tu ne sais rien. Je faisais partie du fameux *Mouvement de Libération Culturelle*...

— Qui a été démantelé moins de six mois après ta disparition... (Manuel immobilisa son rocking-chair, le regard brillant.) Dis donc, Kerl, c'est bien le M.L.C. qui a sauvé je ne sais combien de caisses de *culture* en les expédiant outre-ciel, à bord d'un navire dont le nom n'a jamais été révélé ?

— C'était le *Niagara*. Mon vaisseau. Maintenant, tu sais.

Manuel, gêné, claqua des doigts ; je crois qu'il réprouvait mon idéalisme passé. La Mexicaine apporta deux cocktails verdâtres. *Vodka-fizz* : le secret de fabrication du gin s'était perdu durant l'Ère néopure.

J'évitais de regarder la croupe nue de l'androïde qui s'agitait juste sous mes yeux. J'avais honte. Manuel n'avait peut-être pas tort en me traitant de Néopur, même s'il pensait railler. J'avais, malgré tout, conservé certaines inhibitions issues de mon éducation.

— Que sont devenus leurs cerveaux ? demandai-je.

— Elles n'en ont jamais eu. Ce sont des clones, programmés génétiquement pour que les cellules cervicales ne se différencient pas. On n'a retiré qu'une masse de graisse quand on leur a ouvert le crâne...

— N'as-tu aucune sensibilité ?

— Elles ne sont pas humaines. Ne l'ont jamais été.

— Tu me donnes envie de dégueuler.

Les traits de Manuel se durcirent. Cette fois, j'avais été trop loin. Il se dressa, empoigna avec violence le bras de la pseudo-jeune fille et lui arracha son tablier. Elle avait un pubis glabre d'enfant, bien que son corps fut déjà passablement développé.

— Et elle, elle te donne aussi envie de dégueuler ?

Manuel hurlait, serrant à le briser le mince bras brun. L'androïde continuait à sourire, l'air incommensurablement niais.

— Danse ! ordonna Manuel en la lâchant.

Elle resta un instant immobile, puis se lança dans une danse onduleuse qui provoqua aussitôt la naissance de frissons au creux de mes reins. Aucune femme n'aurait pu être aussi provocante, aussi inéluctablement excitante. Ce n'étaient pas tant ses mouvements – standards, visibles dans n'importe quel *peep-show* – que leur enchaînement, cette compilation des plus fous fantasmes masculins, et la certitude que cette créature serait à moi si je le désirais, qui me prenaient au piège. L'attraction et la répulsion se livraient en moi un combat douloureux. L'androïde se caressait, le visage extatique, ne me quittant pas une seconde des yeux, et il me semblait que c'étaient mes mains qui couraient sur sa peau ; elle arquait son corps dans ma direction, sans pudeur ni retenue, donnant de grands coups de reins, les cuisses écartées, passant sa langue sur ses lèvres humides, et je me prenais à désirer cette femme-enfant dépourvue de cerveau...

Ses doigts descendirent le long de son ventre, s'insinuèrent dans la fente nue de son sexe. Elle m'appelait, à présent, répétant mon nom comme un leitmotiv...

Mais elle n'avait pas envie de moi. Ce n'était qu'une mascarade, une grotesque comédie. Mon excitation tomba. La danse de l'androïde m'apparaissait désormais obscène et dérisoire.

— Et alors ? fis-je.

La rage étincelait dans les yeux de Manuel.

— Danse ! hurla-t-il à nouveau. Danse ! Ne t'arrête pas !

Les ondulations de l'androïde perdaient de leur souplesse, ses gestes devenaient moins convaincants. Elle griffait l'intérieur de sa cuisse d'une main malhabile au lieu de se masturber comme l'eût voulu Manuel ; elle secouait la tête en tous sens, semblable à une épileptique, et les mots qui franchissaient ses lèvres n'avaient qu'un lointain rapport avec une quelconque provocation sexuelle :

— Les... relais vont... lâcher... Surcharge...

Elle s'effondra, aussi molle qu'une serpillière. Son cerveau artificiel ignorait la fatigue, mais son organisme était à bout. Elle haletait, répandue sur le sol. Cette scène pitoyable calma Manuel. Il me décocha un regard embarrassé.

— Viens !

Il rentra dans la maison. Je lui emboîtai le pas. Une cabine

d'ascenseur nous emporta vers le rez-de-chaussée, qu'elle dépassa sans s'y arrêter. Elle s'immobilisa dans une grande salle où s'entassait un indescriptible fatras de bouteilles vides, de cageots brisés et d'outils de jardinage rongés de rouille. Manuel ouvrit une petite porte métallique. Après avoir suivi un long corridor aux parois d'acier courbe, nous débouchâmes dans une autre pièce, de mêmes dimensions que la précédente mais doublée de métal. J'évoluais, hagard, dans un univers de Science-fiction *fin de siècle*, peuplé de poutrelles ajourées et de rivets proéminents.

— Mon cauchemar, souffla Manuel.

Pantin bourré de crin humide, le cauchemar en question flottait dans une cuve vitrée, monumental aquarium pour poissons morts. Tel un gourou zombie, il semblait léviter à un mètre du sol. La moindre vibration, qu'amplifiait démesurément la structure de la pièce, agitait les membres du cadavre en de dérisoires parodies de gestes.

Le bruit de nos pas avait déclenché un mouvement tournant d'une lenteur sépulcrale. Peu à peu, le visage, sortant de l'ombre, s'orienta dans notre direction. Le profil me parut familier, mais ce ne fut que de face que je reconnus le mort.

L'organisation sociale néopure formait une pyramide de classes, voire de castes, et nous appartenions à la plus basse de toutes, celle où se recrutaient manœuvres et voleurs, colons et pilotes de chute libre, agriculteurs nautiques et mineurs.

Nous étions quatre. En révolte perpétuelle contre cette société qui nous nourrissait mais nous interdisait de penser librement, inadaptés à ce monde de pudeur et de frustration, nous avions par hasard découvert l'informatique – un domaine auquel nous n'étions pas censés avoir accès – grâce à un vieil ordinateur que possédait un lointain parent de Manuel. Dès lors, nous avions trouvé une échappatoire dans la réalisation de programmes sans cesse plus complexes. Nous jouions à rivaliser de dextérité et d'économie – celle-ci est essentielle quand on ne dispose que d'un méga-octet de mémoire vive.

Un jour, nous avions voulu tester nos capacités sur une machine étrangère. Nous étions entrés dans un hypermarché où nous avions rempli un caddie de nourriture et de boissons ; il y en avait pour plusieurs centaines de solars. Arrivés à la caisse, nous avions faussé l'enregistrement des données. L'un de nous pianotait sur le clavier – qui ne permettait pas, en théorie, de violer les programmes – tandis que les trois autres faisaient glisser les denrées sur le tapis roulant. Rien de plus simple. Ce premier succès nous avait encouragés et nous avions recommencé de nombreuses fois avant de passer au stade supérieur – celui qui, en fait, nous intéressait : cambriolages et désactivation des systèmes de surveillance.

Nous étions vite devenus célèbres. On nous avait donné des surnoms

ridicules, comme « Le gang des supérettes » ou « Les programmeurs sauvages ». Les médias néopurs avaient beau refuser le sensationnel et son exploitation, il leur était difficile d'ignorer l'engouement du public pour nos méfaits ; à l'époque où nous les avons accomplis, la criminalité avait pratiquement disparu.

On avait tout fait pour nous piéger, mais nous nous en étions toujours tirés – parfois de justesse, il faut le reconnaître. Aucun ordinateur ne nous résistait, peut-être parce que nous avons eu une approche naïve de l'informatique et redécouvert des techniques oubliées.

Nous étions quatre. Manuel, Luc, Francis et moi – et Francis flottait, mort, dans cette cuve.

— Sortons d'ici, dis-je, la gorge serrée.

J'étouffais. Les traits de Francis étaient détendus mais leur immobilité avait quelque chose de terrifiant. Manuel acquiesça, évitant mon regard. Nous regagnâmes la terrasse, partageant le même malaise.

Deux *vodka-fizz* plus tard, il se décida à parler. Je l'écoutai avec attention, guettant dans ses propos les symptômes de la folie. À quel moment sa raison avait-elle chaviré ? Nul homme sain d'esprit ne pourrait conserver dans sa cave le cadavre de son meilleur ami.

— Nous ignorions ce que tu étais devenu, accusa-t-il d'entrée. Au début, on a cru que tu t'étais fait pincer, puis Luc a appris que Sue avait elle aussi disparu. On en a conclu que vous aviez fui ensemble. Ou que vous étiez morts. Ou n'importe quoi d'autre.

« On a essayé de continuer comme avant. À trois, c'était plus difficile. Tu étais le plus rapide et, même si nous pouvions arriver aux mêmes résultats que toi, cela nous demandait plus de temps... Un soir, en sortant d'un entrepôt, nous sommes tombés sur une patrouille. Luc s'est enfui, nous plantant là. Francis, lui, a fait front. Je l'ai imité. Dans la bagarre, j'ai tué l'un des Miliciens. J'ai paniqué. Francis gisait à terre, mort ou assommé... Je me suis sauvé, moi aussi, les Miliciens à mes trousses.

« Le lendemain, j'ai appris que Francis allait être exécuté. On l'avait jugé dans la nuit. Flagrant délit de vol, complicité de meurtre... On voulait faire un exemple, tu comprends ? Mais cette justice expéditive a eu un avantage : elle lui a épargné la torture. Il ne nous a pas dénoncés.

« Les Néopurs, à l'époque, commençaient à renoncer aux exécutions publiques. Francis devait mourir d'une injection de poison, le soir même. En graissant la patte à un pupitreux, j'ai pu accéder à un terminal directement relié à l'ordinateur de la prison. Je crois que j'ai réellement travaillé à la limite de mes possibilités, jonglant avec les mots de passe et les programmes fantômes comme je ne l'avais jamais

fait. Je me sentais coupable, ce qui m'a dynamisé, permis de puiser dans mes ultimes ressources... Et j'ai réussi, je ne sais vraiment pas comment... La drogue injectée à Francis n'était pas un poison mais un... *conservateur*.

« Une fois le *décès* constaté, le corps a été dirigé vers un hôpital où je n'ai eu aucun mal à le racheter, en utilisant ce qui me restait d'argent. Tout y est passé, mais Francis avait une chance de revivre...

— Pourquoi ne l'as-tu pas ranimé ?

— Je devais faire vite. Je n'ai ni noté ni retenu le code du produit. Comment trouver l'antidote, dans ce cas ?

« Plus tard, j'ai acheté une partie de Saint-Benoît et j'ai fait aménager la cave que tu as vue – j'avais eu le temps de me refaire un peu. Enfin, quand j'ai connu le succès, il y a une dizaine d'années, j'ai fait construire *La Tour des Étoiles*...

La petite Mexicaine reparut. Elle avait passé une minijupe rose et un bustier de dentelle qui ne dissimulait en rien sa poitrine menue. Un serpent de glace sinua le long de mon échine. Je ne pouvais oublier ce qui s'était passé. Cette enfant dépourvue de cerveau qui se tordait, lascive, obscène...

— Le repas sera servi dans une demi-heure.

L'androïde s'éclipsa. Manuel cligna de l'œil.

— Tu vas faire la connaissance de mon harem.

— Je m'en serais bien passé.

— Oublie ce que tu as vu, oublie ton sentimentalisme de pucelle ! Contente-toi de les admirer, comme de beaux objets qu'elles sont. (Il changea d'expression.) Si tu me racontais un peu ce qui t'est arrivé, en attendant le déjeuner ?

Je m'exécutai, heureux de chasser de mon esprit les androïdes, Francis et le délire de mon hôte.

La salle à manger occupait la totalité du second étage. De grandes baies vitrées donnaient sur les toits crevés du village et le petit lac qui s'étendait au pied de la colline. Autour d'une table en fer à cheval se pressaient une cinquantaine d'androïdes. Toutes étaient belles, au point qu'il devenait difficile d'en préférer une ou une autre. Cette Arabe au profil hiératique ou cette Vietnamiennne aux allures de fleur diaphane ? Cette lilliputienne parfaitement proportionnée ou cette géante noire aux traits d'une finesse surprenante ? Cette plantureuse Juive ou cette délicate rousse ? Il me semblait que tous les types de féminité étaient présents à cette table.

Nous nous assîmes aux places d'honneur. Des filles en bas à couture et porte-jarretelles allaient et venaient, les bras chargés de plats. Un profond silence régnait. Les androïdes n'avaient rien à se dire ; ils ne parlaient qu'aux humains, et seulement lorsque cela s'avérait

nécessaire.

Nous mangeâmes sans troubler ce silence. J'essayais d'ignorer les androïdes mais, dès que je levais les yeux de mon assiette, mon regard tombait sur l'une d'elles. Poitrines dénudées ou mises en valeur par d'affriolantes dentelles... Epaules blanches ou dorées, de cuivre ou d'ébène... Cheveux tressés, flottant librement, réunis en une queue de cheval ou retenus par un chignon... Par bonheur, la table me dissimulait la partie inférieure de leur corps. J'étais au bord de l'apoplexie ; la lutte du désir et de la répulsion me broyait les nerfs.

— Tu n'aurais peut-être pas dû contacter cette fille...

— Jocelyne ? Elle ignore où me trouver.

— Mais tu l'as mise en danger. Tous ceux qui ont cherché à identifier les proxénètes ont eu des ennuis, parfois définitifs... Je me suis un peu renseigné. Cette histoire sent très mauvais. Tu as déjà les Néopurs sur le dos, est-ce bien le moment de t'attaquer aux maquereaux ?

— C'est pour toi que...

— Nous aurions pu manœuvrer plus habilement.

— Tu voulais le secret de l'immortalité, non ?

— Un bien grand mot. Rien ne prouve que ces filles soient immortelles. Il existe une autre explication... Le clonage.

— J'y ai pensé, mais le fouinain...

— Tu l'as cru aveuglement. Il a pu te tromper...

— Sue n'est pas un clone. J'ai éliminé cette hypothèse. On lui a implanté de faux souvenirs, ne l'oublie pas :

— Certains clones possèdent une mémoire artificielle. Non, nous courons après une chimère. L'immortalité... Comment ai-je pu y croire ? Parce que, depuis cinquante ans, j'ai Francis devant moi ? Francis qui ne vieillit pas et qui, un jour, reviendra à la vie ? Je suis comme toi, Kerl, j'ai gâché ma jeunesse. Ma première femme, je l'ai connue à quarante-huit ans, quand la prostitution est redevenue légale après la victoire expansive...

— Tu as peur, Manuel.

— Non, je n'ai pas peur ! hurla-t-il. J'ai rêvé, c'est tout, et le rêve est fini – pour toi aussi. Tu ne retrouveras jamais Sue. Qu'elle soit un clone ou une condit, tu pourras avoir son corps, mais pas son esprit.

— Je n'abandonne pas.

— Moi, je laisse tomber.

Je serrai les dents. J'avais besoin de l'argent de Manuel. S'il renonçait à courir après l'immortalité, il me coupait les crédits. J'allais donc devoir me battre, argumenter jusqu'à le fléchir.

— Et s'il existe la moindre chance de réussite ?

— Ces filles ne peuvent être immortelles.

— La Rationalité est en train de mourir.

— Là n'est pas la question.

Une androïde nous servit café et digestif. Celui-ci, un cognac hors d'âge, me remonta le moral. Je le savourai à petites gorgées, sans cesser de discuter.

— Combien de temps te reste-t-il ? Deux ans ? Trois ans ? Et qu'as-tu à perdre, sinon ces deux ou trois années, alors que tu peux gagner un répit de... je ne sais pas, moi ! Cinq ans, dix ans, un siècle ?... C'est quitte ou double, Manuel !

— J'ai trop à perdre.

— C'est bien ce que je dis : tu as la trouille. Écoute, je mènerai l'enquête, je prendrai tous les risques. Personne ne pourra remonter jusqu'à toi si ça tourne mal.

— Tout ce que tu veux, c'est que je te finance.

— Oui.

Manuel se fendit d'un sourire. Il appréciait ma franchise.

— On verra ça plus tard. J'ai besoin d'y réfléchir. En attendant, je vais te montrer ce que je fais.

Manuel avait toujours été un amoureux de la perfection. Son auditorium reflétait cet amour. Je n'avais jamais vu réunis autant d'amplificateurs et de générateurs d'odeurs, de systèmes d'enregistrement, de duplication, de reproduction et de synthèse... Ils occupaient tout un mur du studio et une bonne partie d'un second, nous considérant de leurs yeux lumineux.

— J'ai d'abord travaillé sur le son, disait Manuel. Ensuite, je me suis intéressé aux réactions d'un public selon les fréquences, les amplitudes, les attaques... J'ai repris certaines recherches abandonnées, commençant par la programmation de synthés par ordinateur avant de revenir à la simplicité, lorsque j'ai choisi de m'orienter vers l'art multisensoriel dont j'ai été, je crois, l'un des pionniers. À chaque note correspond une couleur, une odeur, une sensation tactile ou gustative qui peut changer selon le contexte. Je joue également sur les oppositions. La musique n'est plus qu'une partie d'un tout ; elle contribue uniquement à créer une *impression*. Mon travail rejoint plus ou moins celui des compositeurs de musiques de films, mais il est bien plus complet, car il englobe la totalité des perceptions humaines. L'alliance de certaines sensations crée un ensemble perceptif, en général non figuratif mais pourtant communicatif, que chacun interprète inconsciemment.

Il avait beaucoup bu et l'ivresse le rendait loquace.

— Je ne vois pas très bien...

— Parler, en fait, est inutile. Je vais te passer le début de mon prochain show, qui laissera les précédents bien loin derrière.

Il se livra à une série de manipulations. Deux fauteuils jaillirent du

sol ; plaques tridis et écrans plats apparurent un peu partout, tandis que d'épais panneaux coulissants masquaient les murs d'appareils. Manuel se laissa tomber dans l'un des fauteuils. Je l'imitai.

— On va regarder ensemble. J'attends tes critiques.

— Je n'y connais rien, tu sais.

— Justement ! L'un des avantages de cet art est qu'on n'a pas besoin de s'y *connaître*. Le spectateur doit rester passif, se laisser emporter par les impressions qu'il éprouve sans chercher à les contrôler ou les analyser, sous peine de gâcher son propre plaisir. (Son visage s'assombrit.) Je ne peux profiter pleinement de ce que je réalise. Je connais chaque ruse, chaque ficelle... Mon attitude reste *critique*, que je le veuille ou non.

Il semblait peiné. La vieille règle se vérifiait toujours : on ne peut être à la fois producteur et consommateur. L'œil de l'écrivain ou du peintre n'est pas celui du lecteur ou de l'amateur d'art ; il a perdu sa naïveté. Le plaisir du créateur, s'il existe, se mesure en termes techniques...

Le consommateur, lui, ne perçoit que les effets – et les apprécie ou non. Ce qui est encore plus vrai pour l'art multisensoriel, je ne tardai pas à le constater ; l'analyse ne pouvait entraîner qu'une perte de sensibilité.

— J'ai intitulé ce morceau *Loup-garou*. Le thème musical de base est emprunté à un instrumental des Frantics.

— Tu ne t'embarrasses pas d'originalité.

— Certaines séquences visuelles sont elles aussi des repiquages. De toute façon, le matériel utilisé est depuis longtemps dans le domaine public. C'est l'agencement des différents éléments qui compte, pas leur virginité.

Quelques notes de guitare résonnèrent, cristallines mais sinistres. Le son de l'instrument, très clair, très pur, ne faisait qu'accentuer le côté morbide de la composition.

Tu analyses. Laisse-toi aller.

Je n'avais pas pensé cette phrase ; elle s'était imposée à moi. Un message subliminal ou subvocal ?

D'autres instruments vinrent soutenir la guitare. De sourds grondements montaient dans le lointain. J'étais obsédé par l'image mentale d'une lande. Le soleil venait de se coucher, mais sa lumière pourpre jouait encore parmi les lourds nuages annonciateurs d'orage.

Le loup-garou rôdait sur la lande. Le tempo de la batterie, repris à contretemps par une boîte à rythme lancinante, soulignait chaque pas du fauve.

La lande que j'avais *vue* apparut devant moi en deux dimensions. Une silhouette se découpait au-dessus de l'horizon, trébuchant à chaque roulement de timbales.

Tout s'éteignit. Lentement, un spot rouge s'illumina. Le loup-garou avait faim de chair, soif de sang. Une avidité effroyable émanait de cette ombre à peine humaine qui venait de réapparaître, se dirigeant vers un arbre mort...

Le loup-garou, crocs luisants et regard de flamme, jaillit de l'écran pour se matérialiser au-dessus d'un socle tridi invisible, tendant ses bras sombres et décharnés vers l'arbre mort. Je n'avais pu m'empêcher de tressaillir. Un effet facile mais efficace.

La lumière virait à l'orange, tandis que la musique continuait à monter. Cuivres stridents et violons grandiloquents s'étaient joints à la formation de base. Inexplicablement, j'étais glacé de terreur. Je n'avais pourtant rien à craindre. Ce n'était qu'un spectacle.

L'odeur de la lande en hiver parvint à mes narines. Un vent aigre dansait dans mes cheveux. N'eût été le fauteuil, je me serais réellement cru sur cette plaine désolée au bord de laquelle battait le ressac.

Une voix lugubre domina la musique :

— *He was hungry, but he couldn't find no prey – no food...*

Les violons déchaînés évoquaient les grands films hollywoodiens. Manuel les avait-il eux aussi repiqués ?

— *La faim lui rongait les entrailles*, reprit la voix en français.

Des sangles se rabattirent sur mes membres. Je voulus me débattre ; l'étau se resserra. J'étais désormais prisonnier du spectacle, captif de l'illusion. Quand je tournai la tête vers Manuel, je ne vis qu'un squelette ricanant – *une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus*, me souffla une voix inaudible.

Je hurlai. Mon hurlement ne parvint pas à mes tympans. La musique explosait. Furieuse. Sauvage. Agressive. Du sang coulait le long des murs.

Le loup-garou était proche. Monstre noir aux yeux de braise, il se rua sur moi.

Ce n'est qu'une hallucination, ce n'est qu'une hallucination !

Odeur musquée. Souffle rauque. Crocs acérés. Le loup-garou apparaissait en pleine lumière, avec son faciès velu où roulaient des yeux fous. Il allait refermer ses mâchoires sur ma gorge, quand il disparut. Les ténèbres régnaient à nouveau. Un synthétiseur fredonnait une angoissante mélodie.

Parfum de sang. Quelque chose se déplaçait dans la nuit. Le sol vibrait à chacun de ses pas. J'aurais juré avoir quitté l'auditorium.

Non, ce n'était qu'une illusion.

Une illusion si parfaite que, sous mes doigts, le fauteuil possédait la texture d'un tronc d'arbre et qu'une créature invisible rôdait autour de moi, s'apprêtant à me déchiqueter.

Une illusion qui, je le sentais, pouvait devenir mortelle...

Cela s'était déjà produit. Des *acid-heads* avaient péri durant leur voyage lysergique. Certes, leur mort avait toujours eu des causes physiques. Ils s'étaient jetés par une fenêtre, se prenant pour des oiseaux, ils avaient tranché leurs veines, amusés de voir leur sang couler, ou ils étaient tout simplement morts de terreur, écrasés sous le poids d'hallucinations trop denses, trop crédibles... Mais, dans tous les cas, c'était la part enfouie de leur personnalité qui, révélée par l'acide, les avait tués.

Le torrent de sensations qui m'emportait pouvait parfaitement me fracasser contre un quelconque rocher.

Un solo de guitare poignant développa ses harmoniques tandis qu'une lumière blanche m'aveuglait. Il n'y avait rien dans les ténèbres, sinon le fruit de mon imagination stimulée par le spectacle.

Les écrans plats s'allumèrent, déversant sur moi des scènes d'horreur en noir et blanc tirées d'archives d'information. Viscères répandus et gorges tranchées, empilements de cadavres mutilés et visages lacérés... Sur les socles tridi, des loups-garous grandeur nature se contorsionnaient et rugissaient. Des pièces de viande dérivaien^t à travers l'auditorium, des fontaines de sang jaillissaient du sol...

La lumière redevint douce. Le morceau était fini. Manuel, dans son fauteuil, rigolait franchement. Il n'avait pas quitté la pièce une seule seconde. Il voulait me voir me débattre sous l'assaut des impressions qui me submergeaient. Plaisir sadique du créateur épiant l'innocent spectateur pris au piège de sa création. Un metteur en scène de films *gore* dont j'ai oublié le nom passait des après-midi entiers tapi dans l'obscurité des cinémas où l'on projetait ses œuvres, sous le prétexte fallacieux d'observer les réactions du public. En fait, il se délectait de son effroi.

— Qu'en dis-tu ?

Les sangles me libérèrent. Je tremblais encore.

— C'est fini ?

— Content de voir que ça t'a plu.

— Je ne me serais pas exprimé ainsi.

— Tu n'aimes pas ?

— C'est très fort, très prenant... Mais la peur est un sentiment que je connais trop bien pour l'apprécier lors d'un spectacle.

— Le public, lui, s'en délecte.

— Le reste est du même tonneau ?

— L'ouverture, que tu viens de percevoir, se devait d'être forte. Par contre, continuer sur ma lancée aurait été stupide. Il faut savoir varier les effets. Toujours ressasser les mêmes fantasmes, les mêmes obsessions, le même type d'images conduit à un systématisme stérile. J'offre au public un catalogue d'impressions dans lequel il pioche et ne

retient que ce qui lui a plu.

— De la démagogie ?

— J'effectue mon travail avec conscience, Kerl. Les spectateurs n'en perçoivent que la partie émergée... Le dixième visible d'un iceberg ne surnage que grâce aux neuf dixièmes engloutis.

Je fermai les yeux. Je recouvrais peu à peu mon calme.

— Je vais appeler Jocelyne, dis-je. Tu t'es décidé ?

— Pas encore.

La jeune femme mit longtemps à répondre. Quand elle se matérialisa enfin au-dessus de la plaque tridi, ses cheveux emmêlés et son visage fripé me firent comprendre que je l'avais tirée du lit. Je songeai à m'excuser, mais elle ne m'en laissa pas le temps :

— Je n'ai rien pour vous, dit-elle d'une voix sèche.

— Vous n'avez vraiment pas découvert le moindre indice ?

— Aucun élément nouveau pour vous, je pense. Les condits ne vieillissent pas, leur cerveau a été retouché, on ne les trouve qu'à Sahara Beach...

— C'est tout ?

— Il semblerait également qu'elles soient apparues avant la fin de l'Ère néopure.

Je me raidis. Cela confirmait mes suppositions. Sue était donc devenue une condit très peu de temps après mon départ.

— Combien d'années avant les élections ? demandai-je d'une voix sourde.

— Je ne sais pas. Mon informatrice – une ancienne « clandestine » – m'a simplement dit qu'elles étaient apparues l'année de la Grande Rafle des Impures...

Je fronçai les sourcils. Bien qu'ayant épluché bon nombre de livres consacrés aux dernières décennies de l'Ère néopure, je n'avais jamais rencontré la moindre allusion à un événement portant ce nom.

— Ça ne me renseigne guère. De quoi s'agissait-il ?

Jocelyne haussa les épaules.

— Un genre de purge visant les jeunes filles qui avaient perdu leur virginité. Dépistage systématique, contrôles gynécologiques à tous les coins de rues... Plus de trente mille adolescentes en ont été victimes, essentiellement à Sahara Beach.

Je serrai les poings pour ne pas pleurer. Tout venait de s'éclairer et cette subite lumière me brûlait le cœur.

— Je vous envoie votre argent immédiatement, soufflai-je.

— Vous trouvez que ça vaut dix mille solars ?

— Pour moi, peut-être plus encore. Je sais désormais qui sont les proxénètes. (Je rivai mon regard dans celui de la jeune femme.) Mais je vous ai peut-être mise en danger. Méfiez-vous, et notamment des contrats en provenance de Sahara Beach.

— Je n'ai rien à craindre.

— Méfiez-vous tout de même.

Une fois la communication interrompue, je demandai à la C.I. à laquelle était relié le terminal de me fournir des précisions au sujet de cette Grande Rafle des Impures. Sans doute l'information était-elle reléguée dans un fichier peu consulté, au contenu absent des index, car il me fallut attendre près d'une heure avant d'obtenir un document lapidaire dont la lecture fit naître en moi une effrayante sensation de vertige.

La rafle avait eu lieu durant la semaine qui avait suivi mon départ. Et si j'en jugeais par les moyens mis en œuvre, il était pratiquement impossible que Sue fût passée entre les mailles du filet.

Même si elle n'avait pas voulu m'attendre, on l'aurait *forcée* à le faire, comme toutes ces filles prises dans la rafle. Ces filles dont le seul crime était d'avoir cédé à la tentation de faire l'amour et qui, aujourd'hui, s'alignaient de part et d'autre de la rue des Fleurs, indifférentes et conditionnées.

J'éclatai d'un rire nerveux, me soulageant bruyamment de ce poids qui pesait sur ma poitrine. Qui aurait pu se douter que les Néopurs, ces chastes et féroces gardiens de la Rationalité, avaient été les premiers à utiliser des techniques irrationnelles ? Et, surtout, qui aurait pu deviner qu'ils en avaient usé pour créer les condits ? *Des filles de joie !*

J'éteignis le terminal et quittai la pièce. Je me sentais fort, décidé. Les nouveaux éléments en ma possession allaient me permettre de convaincre Manuel, mais ce n'était pas le plus important.

Le temps de la lutte contre des fantômes ou des moulins à vent était fini. Je m'étais trouvé un adversaire. Et celui-ci avait les traits de Merteuil Filvini.

ANTICIPATION

ROLAND C. WAGNER

PRISONS INTÉRIEURES

Poupée aux yeux morts – 2



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Roland C. Wagner

PRISONS INTÉRIEURES

poupée aux yeux morts – 2

COLLECTION « ANTICIPATION »



6, rue Garancière – Paris VIe

*« Little girl I wrote this song for the days
For the days when you won't understand me
I don't know how's your world today
But I tried to take it from my dreams. »*

(Vietnam Vétérans)

« I heard a color, but I couldn't see a sound. »

(Sunday Funnies)

Pour Cathy.

CHAPITRE PREMIER

L'androïde avait de longs cheveux d'un gris bleuté dressés sur son crâne en une iroquoise qui touchait presque le plafond. Vêtue d'un gilet de cuir trop court qui laissait libre la courbe inférieure de ses seins et d'une jupe moulante de tissu écarlate, elle montait la garde devant les appartements de Manuel. Sa posture m'en rappela une autre – celle des condits, ces filles de joie à l'esprit altéré qui peuplaient la rue des Fleurs, à Sahara Beach.

La créature s'anima à mon approche. Ses paupières battirent, la rigidité quitta ses membres. Elle se tourna vers moi dans un mouvement saccadé de poupée mécanique. Ce qu'elle était, d'une certaine manière, puisque ce corps désirable, né de la culture de quelques cellules épidermiques, était en fait contrôlé par un micrordi.

— Manuel a demandé qu'on ne le dérange pas, dit-elle d'une voix dépourvue d'émotion.

Je ne cherchai pas à discuter. Je ne me sentais pas le courage d'embobiner un programme de cette complexité.

— Il en a pour longtemps ?

— Il ne l'a pas précisé. Je peux faire quelque chose pour vous ?

Je considérai ses jambes nues au galbe frôlant la perfection. Elle aurait pu faire quelque chose – si elle avait été humaine. Je secouai la tête.

— Je le verrai plus tard. Merci.

Je regagnai à pas lents le petit salon où se trouvait le terminal tridi. Je me sentais las et déprimé. Un verre m'aurait fait du bien, mais j'avais déjà bien assez bu pour le moment. Je pris un cigare dans le coffret d'argent posé sur la table basse et l'embrasai à l'aide d'une allumette. La bague de papier portait l'inscription *made on Dargena* ; je réalisai soudain que j'étais en train de fumer l'équivalent d'une plaque de cinq cents solars. Le prix des marchandises double tous les deux parsecs – et Dargena se trouvait à trente-neuf années de lumière de la Terre.

Je chassai ces pensées parasites. J'avais un problème à résoudre.

Autant profiter de ce contretemps pour y réfléchir. Je m'efforçai donc d'aiguiller mon esprit dans cette direction, faisant la sourde oreille aux pointes de souffrance morale qui me taraudaient chaque fois que j'évoquais Sue... Et, soudain, je basculai dans mes souvenirs.

La Terre frigide de l'ère Néopure – culte de la Science et robinformes. Nous nous aimions malgré les interdits. Bien sûr, nous nous serions mariés, arrivés à l'âge minimal de vingt-cinq ans pour pouvoir faire l'amour en toute légalité. Mais nous n'en avions pas vingt et résister prenait souvent des allures de torture.

Nous y étions pourtant parvenus, aidés par une éducation qui, bien que nous la détestions, nous avait marqués de son empreinte indélébile. Certes, il y avait eu des baisers furtifs, des attouchements brefs et mal habiles, des caresses hésitantes... Mais quelque chose en nous avait empêché l'irréparable. Jusqu'à une certaine nuit, à Sahara Beach.

Les Néopurs écrasant le monde sous une dictature implacable, l'existence de mouvements de résistance était inévitable. Très jeune, j'étais entré dans l'un d'eux, peut-être le plus célèbre de tous – le Mouvement de Libération Culturelle, qui entendait lutter contre les réécritures de l'Histoire et la destruction des œuvres d'art jugées « non conformes » par les censeurs.

Au fil des ans, le M.L.C. avait constitué des archives impressionnantes. Bobines de film, bandes magnétiques, disques, cassettes, disquettes, livres, manuscrits, rouleaux de gramophone ou de papyrus... Peu importait le support. La culture devait survivre. Coûte que coûte. Et, à la suite d'un concours de circonstances, je suis devenu le sauveur de cette culture.

La position du M.L.C. étant devenue délicate, ses dirigeants avaient pris la décision d'expatrier leurs archives, de les envoyer Outre-Ciel, sur une planète où nul ne songerait à les détruire. Après de longues hésitations, leur choix s'était porté sur la Planète de Montgomeri – Dzêta Bootis II. Ce petit monde océanique situé à vingt-trois années de lumière du Soleil accueillait en effet une société tolérante, qui avait su trouver son équilibre indépendamment des contraintes néopures.

Restait à régler le problème du transport. J'ignore si le M.L.C. y fut pour quelque chose, mais le pilote du Niagara, le long-courrier en construction qui devait partir l'année suivante à destination de Dzêta Bootis, fut victime d'un accident mortel et il fallut le remplacer. Aucun pilote confirmé n'étant disponible, l'Office pour l'Expansion Humaine organisa un concours pour recruter de futurs nautes. À ma connaissance, les neuf dixièmes des candidats appartenaient au M.L.C. Je fus le seul à réussir les épreuves.

Dès lors je n'avais plus le choix. Je signai le contrat que me proposait l'O.P.E.H. sans même en lire une ligne. J'étais désormais responsable de la vie de trente mille colons maintenus en état d'animation suspendue, de plusieurs kilomètres cubes de fret et de tous les artefacts culturels que le M.L.C. avait réussi à sauver de la destruction.

Le plus difficile, au fond, avait été d'annoncer à Sue que je préférais un idéal à son amour.

Cet amour qui comptait tant pour moi aujourd'hui que je n 'avais plus d'idéal et que Sue était aux mains des Néopurs.

Je réémergeai dans la réalité, réalisant soudain le terrible risque que j'avais pris en appelant Jocelyne, cette employée de *Coût Intérim* qui m'avait permis de découvrir l'identité des ravisseurs de Sue. Chaque ville importante possède sa Couverture Informatique, gérée par un système expert pour qui conserver un enregistrement des conversations vidéophoniques ne pose aucun problème. La C.I. de Sahara Beach étant aux mains de l'Office pour l'Expansion Humaine, mon ex-employeur, il était fort possible que celle d'Alger – où habitait Jocelyne – le fût également. Et, même si ce n'était pas le cas, mieux valait effacer l'enregistrement en question.

Je mis en marche le terminal, qui généra un bouquet d'arabesques multicolores. Je les observai un instant. Il aurait été plus prudent de faire appel à Manuel, mais je ne me sentais pas la patience d'attendre qu'il eût fini. Cette spirale qui se tordait au centre de la plaque devait constituer l'espace transactionnel, la « zone de dialogue », des antiques machines.

Je demandai verbalement la connexion avec la C.I. d'Alger. La spirale accéléra son tournoiement, puis disparut. Un visage féminin flottait désormais au-dessus de la plaque.

Je tressaillis. Je ne m'attendais pas à ce que la C.I. fût personnalisée. Du moins, pas à ce stade.

— Que désirez-vous ? articulèrent les lèvres illusoires.

— Je viens d'avoir une conversation que j'aimerais bien consulter. En auriez-vous un enregistrement ?

— Bien entendu. Tout est archivé. Coordonnées de votre liaison ?

Je les lui fournis. Le visage s'effaça, aussitôt remplacé par celui de Jocelyne. Je crachai sans attendre quelques phrases en langage de programmation. Jocelyne commença à parler – et j'entendis ma voix lui répondre. Le Compilable IV n'était donc plus utilisé – du moins en ce qui concernait les C.I. Il me restait une quinzaine de secondes pour essayer d'autres langages. Ni le Gap 16, ni TH-Fortran n'eurent de résultat. Je lançai une brève instruction en CoMoPro. Jocelyne s'effaça, cédant la place à une grille dorée dont les intersections brillaient de diverses teintes criardes. J'avais atteint le niveau de dialogue nécessaire.

— Effacement de l'enregistrement courant, demandai-je, complétant cette demande par quelques vocables fort malcommodes à prononcer.

Une flamme jaillit au cœur de la grille dont les intersections

s'éteignirent. J'avais réussi. Le CoMoPro n'avait pas trop changé en un demi-siècle, preuve supplémentaire – s'il en fallait une – de la stagnation engendrée par les Néopurs. Je n'avais plus qu'à éteindre le terminal.

— Fin de travail impossible, m'en empêcha la voix de la C.I. Un mot de passe doit confirmer la suppression. Vous avez deux cent trente secondes pour nous le fournir.

Et, parmi les arabesques qui se déformaient au-dessus de la plaque, je distinguai la forme noire et inquiétante du programme traqueur.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Puisqu'il m'était interdit de sortir, j'allais pénétrer plus profondément encore dans les entrailles logicielles de la C.I. Trente-cinq secondes me suffirent pour trouver les instructions nécessaires. La paroi bleu acier qui se matérialisa devant moi était formée de l'ensemble des protections du système expert. Inutile d'essayer d'y pénétrer, mais il devait bien y avoir des dérivations, non surveillées pour le moment, qui me permettraient d'éteindre le terminal sans risquer de le voir m'exploser au visage.

J'en trouvai une dix-neuf secondes plus tard. La muraille se dilua lentement, révélant un fatras de couleurs imbriquées. Je serrai les dents. Pas étonnant que cette dérivation fût libre de toute surveillance ! Elle débouchait en effet sur une autre Couverture Informatique – ce qui était parfaitement interdit.

Il me restait cent soixante-dix secondes environ. Je choisis de profiter de la situation pour égarer le programme prêt à se lancer à mes trousses. À l'époque où je jouais les infopirates, en compagnie de Manuel et de deux autres fêlés de binaire, le plus brillant d'entre nous, Francis, avait mis au point un mini-programme en boucle capable de ralentir le traqueur le plus efficace. Il l'avait nommé la Spirale de Mœbius – et nous avions tous appris par cœur cette succession de 1 et de 0.

Je programmai donc la Spirale et j'attendis quelques instants pour vérifier que le traqueur tombait bien dans le panneau. Dès que la silhouette obscure fut aspirée par la structure que j'avais mise en place, je me levai précipitamment pour courir avertir Manuel. À présent, j'avais un excellent motif pour l'arracher à ses occupations.

L'androïde qui gardait la porte de ses appartements fit quelques difficultés pour me laisser passer. Je dus argumenter, perdant un temps précieux. Quand j'eus réussi à convaincre son logiciel que tout retard pouvait causer une catastrophe, elle finit par céder. Je m'engouffrai dans l'ouverture.

Manuel reposait sur un grand lit circulaire, entouré d'une demi-douzaine d'androïdes choisies avec soin – certainement en fonction de ses fantasmes du moment. Une fille imposante, géante de près de deux mètres, était penchée sur lui, enserrant son sexe entre ses lèvres

pulpeuses. Les autres se caressaient réciproquement, avec des râles artificiels imités à la perfection.

Je les dispersai de la voix tandis que Manuel se redressait, ahuri, rabattant les pans de sa robe de chambre pour dissimuler son érection. Un réflexe de pudeur hérité de son éducation néopure ?

— Tu pourrais frapper...

— J'ai fait une connerie.

— C'est bien de le reconnaître, répliqua-t-il, non sans agacement. Mais tu aurais peut-être pu attendre...

— Tu saurais déjouer un traqueur ?

Ses traits fondirent. Il venait de comprendre que ce n'était pas sans raison que j'avais fait irruption dans son intimité. Je ne pus retenir un sourire, malgré la gravité de la situation.

— Ne me dis pas que tu as essayé de jouer avec une C.I. !

— J'ai voulu effacer l'enregistrement de ma conversation avec Jocelyne dans les mémoires de celle d'Alger.

— Et tu t'es fait coincer par les protections ? interrogea Manuel en m'entraînant hors de la chambre.

— Pire que ça. J'ai mis en route un traqueur. Le plus moche que j'aie jamais vu. Alors, j'ai essayé de l'égarer – et ça m'a emmené dans un ensemble de programmes étranger.

— Étranger ?

— Appartenant à une autre C.I.

— Leur interconnexion est interdite !

— Tu sais, les interdictions...

— Et tu as pu l'identifier ?

Je secouai la tête.

— Heureusement, insistai-je, j'ai réussi à lancer une boucle. Le traqueur en a au moins pour dix minutes avant d'en sortir. La fameuse Spirale de Moëbius inventée par Francis, tu t'en souviens ?

Manuel poussa un soupir de soulagement.

— Il faut être inconscient pour jouer avec l'informatique quand on n'a même pas pris le temps de se renseigner sur les progrès réalisés depuis cinquante ans ! rugit-il en débouchant dans le petit salon.

Il alla se planter devant la tridi et considéra avec perplexité les arabesques qui dansaient au-dessus de la plaque. Le traqueur était sur le point de sortir de la boucle. Manuel cracha une série de chiffres. Les arabesques se modifièrent.

Durant une dizaine de minutes, il jongla littéralement avec les programmes, abusant le traqueur, le détournant peu à peu de son but initial, pour finalement le perdre dans une structure piégée où il ne tarderait pas à être forcé de s'affronter lui-même, en un combat absurde qui brouillerait les recherches de façon définitive.

— Bon, c'est arrangé, assura Manuel en éteignant le terminal. Si tu

m'expliquais maintenant pourquoi tu t'es lancé là-dedans ?

Je gardai les yeux rivés au sol. Subitement, la souffrance montait en moi, ardente et irréprensible. Le visage de Sue dérivait à la lisière de mon esprit, baigné de larmes. Je dus faire un effort pour parler et, lorsque j'ouvris la bouche, ma voix était sourde et empreinte de gravité :

— Ça commence avec une fille amoureuse d'un égoïste qui avait préféré la Longue Nuit à son amour... Elle ne pouvait se résigner à le perdre à jamais, à le voir revenir à peine vieilli alors qu'elle serait ridée et usée. Elle l'aimait, tu comprends ? Elle l'aimait avec tant de force et de violence qu'elle était prête à tous les sacrifices, comme ces femmes d'autre fois qui demeuraient demoiselles dans l'attente d'un homme parti au-delà des mers... Mais il ne le savait pas...

— Il ne l'aimait pas ? demanda Manuel, entrant malgré lui dans mon jeu de dépersonnalisation.

— Oh oui, il l'aimait ! Mais il était aveuglé par l'importance de sa mission et, surtout, il croyait que le temps arrangerait tout, que cette fille finirait par l'oublier et se marier... L'ennui, c'est que l'ordre normal des choses a été... « court-circuité », en quelque sorte. Car la fille a cherché – et trouvé – un moyen d'attendre cet homme qui l'avait abandonnée. A-t-elle accepté son sort en toute connaissance de cause ? L'a-t-on abusée ? Ou bien n'avait-elle pas le choix ? Le résultat est là : on a retouché son esprit. Elle est devenue une... putain (J'avais soufflé ce mot.) attendant un pilote qui n'a aucune chance de revenir, car il n'existe pas !

« Un demi-siècle s'est écoulé. L'égoïste en question a fini par revenir – vieux, l'esprit altéré par trop d'années de solitude. Elle ne l'a pas reconnu. Il aurait pu alors renoncer à elle, comme il l'avait fait autrefois, mais il s'est entêté. Parce qu'elle était le dernier lien avec son passé. Parce que l'amour qu'il éprouvait pour elle était son seul soutien durant son trop long voyage. Et il a voulu la reprendre, l'arracher à cette rue où elle faisait le pied de grue... Il n'en a pas eu le temps. D'autres facteurs inattendus sont venus modifier la situation. Tout est lié, Manuel. Ce n'est pas seulement à cause de ma conversation avec le fouinain que Filvini a fait kidnapper Sue³.

— Filvini ? s'écria Manuel. Ton patron ?

— Monsieur le responsable du personnel au sol de l'Office Pour l'Expansion Humaine – en personne ! Réfléchis... Le fouinain était incapable de lire dans l'esprit des ravisseurs de Sue. Quand sa première incarnation a été détruite, à Sahara Beach, il n'avait pas non plus *sent*i venir l'agression. De là à penser qu'il s'agit des mêmes hommes de main – et quand je dis *hommes*... C'est toi qui m'a fourni une partie de la solution. Le fouinain n'avait pu lire leurs pensées parce qu'ils ne pensaient pas.

— Des androïdes ? Il est illégal d'en réaliser, j'en sais quelque chose ! Mais ça correspondrait tout à fait... Au fait, j'ai identifié l'autre C.I. C'était celle de Sahara Beach.

Je lui en voulus de me l'avoir tu jusque-là, puis la joie d'avoir trouvé une preuve supplémentaire m'envahit comme une vague tiède montant le long de ma nuque. Pour la première fois depuis mon retour, durant une dizaine de secondes je me sentis bien dans ma peau de vieillard.

— Tu vois, tout se recoupe. D'autant mieux quand on sait que ce sont les Néopurs qui protègent les condits.

— Ces pères-la-pudeur, des proxénètes ?

— Les condits ont fait leur apparition peu après la Grande Rafle des Impures, c'est-à-dire l'année de mon départ.

— Ça n'a rien d'une preuve.

— Attends. Il y a aussi le fait que les Néopurs ont été les premiers à s'apercevoir de l'existence de techniques irrationnelles.

— Là encore, où sont les preuves ?

J'ignorai volontairement l'interruption. Je ne tenais pas à perdre le fil de mon idée ; j'avais eu assez de mal à le tresser.

— Quand on m'a libéré de la clinique et que j'ai revu Filvini, j'ai été plutôt surpris de le retrouver au même poste. Il aurait dû être mort – ou, du moins, avoir pris sa retraite... Mais il était toujours là, et il n'a pas vieilli d'un jour en cinquante ans !

— Tu veux dire qu'il aurait bénéficié du même traitement que les condits ? s'écria Manuel.

— Quelque chose du genre. Apparemment, conditionnement et longue-vie sont liés. Enfin, je le crois. Quand j'ai parlé avec Filvini sur la tridi, juste avant que tu m'appelles à Sahara Beach, je me suis fait la réflexion que sa froideur et son indifférence rappelaient beaucoup celles de Sue. Sur le moment, j'ai cru que c'était dû à sa rigidité néopure ; il était tout aussi froid avant mon départ.

« Mais, si les condits existent depuis une cinquantaine d'années, Filvini pouvait tout à fait être déjà « traité » à l'époque... Ce qui expliquerait pas mal de choses, non ?

Manuel pencha la tête. Je devinai qu'il doutait encore de la justesse de mes déductions, mais je n'avais pas d'autre élément à lui fournir pour le convaincre.

— Reprenons tout dans l'ordre, insistai-je. Les Néopurs ont découvert des techniques irrationnelles, mais il ne peuvent les mettre en pratique ouvertement. La chute de la Rationalité signifie également la leur. Donc, ils se les gardent soigneusement, rendant immortelles leurs têtes pensantes, fabriquant des androïdes et je ne sais quoi encore... Puis arrive la rafle. Trente mille filles disparaissent – pour réapparaître peu après rue des Fleurs, le cerveau trafiqué.

— Le plus curieux, intervint Manuel, c'est qu'on les ait rendues immortelles...

— Il reste des points à éclaircir. J'essaye de me baser sur des faits. Qui me disent que Filvini est à l'origine de l'enlèvement de Sue. Ainsi que la clef pour la longue-vie, ce qui devrait t'intéresser, non ?

Il acquiesça. L'espoir avait détendu son visage, le rajeunissant de quelques lustres. Ce n'était plus un vieillard que j'avais devant moi, mais un homme d'âge mûr, prêt à lutter pour rester en vie. Je sus que je l'avais convaincu. Je ne pouvais que le convaincre, car il désirait l'être. Ce vieux besoin humain de croire en l'impossible.

— Et comment comptes-tu procéder ?

J'eus un sourire ironique. Jusqu'au bout, Manuel douterait. Il n'avait eu aucune peine à trouver d'emblée la question-piège.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je vais m'attaquer à beaucoup plus gros que moi, tu comprends ? Et il reste tant d'inconnues... Le fouinain m'a affirmé que Filvini était demeuré fidèle à ses convictions primitives ; j'en ai conclu qu'il faisait toujours partie du mouvement...

— Il existe toujours, confirma Manuel. Nul n'en parle, il n'a pas de représentants à la Chambre et tous les fonctionnaires sont censés avoir « abjuré » le Néo-Puritanisme – mais il n'a jamais cessé d'œuvrer dans l'ombre. Tu as raison, c'est un putain de gros morceau ! (Il détourna le regard.) Je me dégonfle, Kerl. J'ai une trouille bleue.

Mon sourire se figea en une grimace glacée. J'avais l'impression que le bas de mon visage était insensibilisé. Masque de pierre. Je n'aurais jamais dû insister sur ce point. Manuel était captivé, pris au piège, prêt à tout pour obtenir la longue-vie... Sauf à s'opposer aux Néopurs.

Nous sommes tous des condits, d'une certaine manière, songeai-je tristement.

— D'accord, dis-je. Tu te dégonfles. J'aurais dû m'en douter... Les grosses plaques ont fini par t'avoir.

— Ça n'a aucun rapport. Je ne *peux pas* t'aider. C'est en moi, là, quelque part au fond de mon esprit. Je n'ai pas la volonté pour triompher de la peur. Je l'ai eue, autrefois, mais on me l'a ôtée... Il y a quelque chose que je ne t'ai pas raconté. Quelques mois avant les élections, j'ai reçu une convocation de la Commission de Censure. Je bidouillais déjà sur des synthés bricolés et l'on m'avait dénoncé. La cause était entendue. On m'a donné le choix entre l'exil Outre-Ciel et une petite opération chirurgicale sans gravité.

« Je ne voulais pas quitter la Terre. Je t'admire pour ce que tu as fait ; j'en aurais été incapable. Par lâcheté, j'ai accepté qu'on me triture la cervelle. Ce qui m'a rendu encore plus lâche. On m'a posé un blocage, tu vois... Toute action pouvant causer du tort au Néo-Puritanisme me terrifie. Les médecins néopurs ont inscrit la peur en

moi, ils l'ont gravée dans mon cerveau. De manière indélébile.

Je restai muet. Les Néopurs avaient décidément été très loin dans ce genre de manipulations. Leur rêve d'un peuple docile, dépourvu de tout besoin sexuel comme de toute velléité de révolte, avait été une motivation suffisamment intense pour leur faire accomplir des prodiges. Des merveilles d'horreur intérieure dont ceux que j'aimais étaient les victimes. Manuel, Francis et Sue avaient subi, à des degrés divers, les conséquences d'un système inhumain, fondé sur la négation de l'individu et la répression implacable des initiatives personnelles.

— Laisse tomber, murmurai-je. Je connais le schéma... Et quelles sont les limites de ce blocage ?

Manuel eut un sourire reconnaissant.

— Je peut te prêter un glisseur et t'assurer un crédit permanent. Et encore, ça me serre tellement les tripes que je vais devoir me bourrer d'hypnotiques si je veux dormir un peu avant le spectacle. Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— J'ai bien envie d'aller tirer les oreilles à Merteuil Filvini. Depuis le temps que ça me démange...

— Soit prudent. Les Néopurs...

— Prudent ? Je vais foncer dans le tas, oui ! (La colère montait soudain en moi, couleur de sang.) Il n'y a plus de prudence qui tienne. J'en ai marre. Ras le bol. (Je trouvai enfin le frotteglisse, que mon pousse commença à caresser frénétiquement.) Filvini me croit en fuite. Depuis que j'ai été repéré à Paris, la surveillance a dû se relâcher à Sahara Beach. C'est le moment d'y aller. Personne ne s'attend à me voir me jeter dans la gueule du loup. Avec de la chance, je pourrai profiter de l'effet de surprise.

— Complètement désespéré, commenta Manuel. Tu ne sais même pas comment tu vas approcher Filvini.

— Je vais lui demander un rendez-vous, qu'est-ce que tu crois ?

J'abandonnai le glisseur prêté par Manuel sur le parking de l'aéroport de Bordeaux. Le prochain vol pour Sahara Beach décollait une heure plus tard. Je me dirigeai vers le bar puis, changeant d'avis, j'obliquai en direction de la salle d'attente. Je devais accomplir un effort de tous les instants pour ne pas céder à la tentation.

Je ne me préoccupais nullement de ce qui arriverait lorsque j'aurais arraché Sue aux griffes des Néopurs. Je crois que j'étais alors aveuglé par la haine que m'inspirait Filvini. L'austère Néopur au teint d'hépatique symbolisait pour moi tout ce que j'avais autrefois combattu. Je lui attribuais même la responsabilité de tous mes malheurs, oubliant, peut-être un peu vite, que c'était moi qui avais choisi de plonger dans la Longue Nuit.

Le fouinain l'avait perçu, je ne songeais qu'à retrouver Sue – et tout

le reste s'effaçait devant cette obsession. Seule Sue possédait encore une certaine réalité à mes yeux. J'avais perdu toute conscience du monde, ce décor bancal où s'affrontaient des pantins déséquilibrés échappés d'un quelconque Guignol.

Comme autrefois, à bord du *Niagara*, je niais mon environnement pour me replier sur moi-même. Mais ce qui avait été un moyen de lutter contre la folie dans un certain contexte devenait folie dans un autre.

Mon voisin, à bord de l'avion, était un extraterrestre décharné à la peau grise et granuleuse. Deux yeux roses à la pupille ovale scintillaient dans un visage humanoïde dont les oreilles étaient placées trop en arrière du crâne et le menton curieusement proéminent. Il tournait, retournait un objet inconnu entre ses longues mains ; je supposai qu'il s'agissait d'un équivalent du frotteglisse. Son vêtement, qui évoquait la chlamyde des anciens Grecs, portait la griffe d'un grand couturier terrien ; il semblait d'ailleurs embarrassé par cette pièce de tissu plissé, comme s'il avait l'habitude de vivre nu.

Il ne tarda pas à engager la conversation. Attaché à l'ambassade portuwillienne, il possédait un nom imprononçable, qu'il m'autorisa à simplifier en Sh'ressch. En quelques minutes, j'appris en quoi pouvait consister le rôle d'une ambassade quand cent ans lui sont nécessaires pour entrer en contact avec sa Sphère d'Influence d'origine. Entendre parler d'échanges commerciaux planifiés sur cinq siècles finit par me donner le vertige.

— Il est vrai que l'information circule si lentement..., commentai-je.

— Le temps n'a pas d'importance. Chaque peuple ne peut guère connaître que ses voisins immédiats mais, de Sphère d'Influence en Sphère d'Influence, l'information finit toujours par rayonner de sa source jusqu'aux confins de la galaxie... Avez-vous entendu parler d'un monde nommé Glo-Hezink ? Il appartenait à la Sphère d'Influence gartshézêk, à environ huit cents années de lumière d'ici. L'histoire que je vais vous raconter avait à peine atteint Prtvll lorsque j'en suis parti. Vous en aurez donc la primeur.

« Glo-Hezink était un monde technologique puissamment industrialisé, aussi froid et impersonnel aux Terriens ou aux Prtvlliens (Je ne pus m'empêcher d'être choqué par l'aisance avec laquelle Sh'ressch accolait un radical prononcé avec les intonations de sa langue natale et une terminaison purement terrienne.), n'éprouvent guère de sentiments et possèdent une structure sociale communautaire. Entre parenthèses, c'est sur Glo-Hezink qu'a été mis au point l'écran magnétique qui protège les nefs prtvlliennes et équipera bientôt vos navires, puis ceux des SSulls et d'autres races, jusqu'au jour – lointain, il est vrai – où toutes les Sphères d'Influence

en connaîtront le secret...

— Un bien bel exemple de la circulation de l'information.

Les yeux roses se posèrent sur moi. Ni leur éclat, ni l'expression du Portuvillien ne me permirent d'identifier le sentiment sous-jacent. Le fouinain, en comparaison, était bien plus simple à interpréter. Mais le minuscule extraterrestre ne cultivait-il pas sciemment son humanité apparente ?

— Ce n'était qu'une digression alimentant mon propos.

Je crus comprendre que mon intervention l'avait vexé. Les discussions entre gens de son peuple consistaient peut-être à laisser parler son interlocuteur tant qu'il ne manifestait pas le désir de se taire.

— Comme vous – comme nous –, les habitants de Glo-Hezink avaient mis sur pied une théorie équivalente à celle de la Rationalité ; il semble que celle-ci soit un stade inévitable de l'évolution scientifique. Très... cartésiens, diriez-vous, ils n'en furent que plus désarmés lorsque commencèrent à se produire des événements irrationnels...

— Irrationnels ?

Le Portuvillien ferma les yeux, ce qui devait correspondre à une certaine irritation.

— Le rift qui s'ouvrait au milieu du plus grand océan de la planète était exploité depuis des siècles à des fins de production d'énergie – utilisation des forces telluriques et géothermie... Subitement, la vitesse de glissement des plaques continentales a été multipliée par dix ou quinze, provoquant une brutale surcharge qui a grillé la plupart des relais et transformateurs, tandis que d'épouvantables séismes secouaient la planète tout entière. Cette accélération des phénomènes de subduction a même entraîné un continent entier dans les profondeurs marines...

Irrité par le pédantisme académique de Sh'ressch, je ne pus m'empêcher de le couper à nouveau :

— Venez-en au fait !

Le Portuvillien leva une main pourvue de griffes acérées et lacéra superficiellement sa joue droite ; quelques gouttes de sang d'un rouge très pâle perlèrent sur sa peau grise.

— Ces phénomènes étaient les conséquences d'altérations dans la structure de l'espace-temps. Le pilote de la dernière nef à avoir quitté Glo-Hezink parlait de *vacillement* de constantes physiques. Par exemple, le rapport entre le diamètre et la circonférence d'un cercle s'écartait peu à peu de *pi* !

La peur rugit en moi. Cette angoisse qui m'avait hanté durant mon trop long voyage était de retour, plus forte que jamais.

— Existe-t-il une explication ? soufflai-je.

— Je ne voudrais pas vous inquiéter.

— C'est déjà fait.

Le Portuvillien parut prendre conscience de mon trouble.

— À mon départ de Prtvll, notre équivalent de la Rationalité commençait à être remis en question. Il semblerait donc qu'il se soit produit une sorte d'accroc dans le continuum, par lequel auraient suinté des éléments originaires d'un autre univers, dont l'influence se ferait sentir aujourd'hui sur la Terre... Mais cela n'explique pas tout.

— Une remise en question de la Rationalité pourrait-elle l'altérer ?

— Le rôle de l'observateur ne va pas jusque-là, même pour la physique quantique. Vous accordez bien trop d'importance à l'être pensant. Une seconde hypothèse voudrait que tout ceci ne soit, en fait, qu'une question d'évolution scientifique, comme je vous le disais tout à l'heure. Nos mathématiques doivent être révisées, car elles n'étaient fiables que jusqu'à un certain stade, désormais dépassé. Mais, là encore, il subsiste des points obscurs. Que pourrait éclaircir une troisième théorie...

Je sus brutalement à quoi faisait allusion l'extraterrestre gris. Nos conclusions ne pouvaient que se rejoindre.

— Le monde est en train de changer, murmurai-je, et ce qui se passe hors de notre champ de vision, à une échelle aussi bien infinitésimale que macroscopique, se répercute de façon imprévisible sur notre quotidien.

— Vous m'avez compris.

J'affrontai le regard de Sh'ressch, puis détournai les yeux pour lui poser la question qui me taraudait, cette question dont j'étais quasiment certain de connaître la réponse, mais que je ne pouvais taire.

Sh'ressch ne me détrompa pas ; Portuvill, comme Glo-Hczink, était localisée dans le Bouvier.

Les phénomènes irrationnels avaient donc une origine commune, quelque part dans cette constellation – ou au-delà.

3 C.f. La mémoire des pierres, *même auteur, même collection.*

CHAPITRE II

Le secteur de l'astroport de Sahara Beach réservé aux vols atmosphériques s'étendait sur une douzaine de kilomètres carrés en une longue bande de bitume séparant les pistes d'atterrissage de la ville proprement dite. La silhouette fuselée du *jet* s'immobilisa à proximité des bâtiments, un boyau souple se déroula et les passagers entreprirent de quitter l'appareil.

Je sortis dans les derniers, en compagnie de Sh'ressch. Nous avions d'un commun accord changé de sujet de conversation. Il était en effet évident à nos yeux que ce qui avait détruit Glo-Hezink – quoi que ce fût – ne tarderait pas à atteindre la Terre. Après avoir anéanti Prtvll ? Je crois que Sh'ressch préférerait ne pas y penser.

Il y a quelque chose dans l'espace. Quelque chose qui chamboule les lois naturelles, puis ravage les mondes habités.

— Connaissez-vous un bon hôtel ? demanda mon compagnon après avoir récupéré ses bagages, deux lourdes valises dotées de roues, d'un moteur et d'un microprocesseur pour gérer le tout.

— Vous êtes ici à vos frais ?

— Tout est payé par l'ambassade.

— Dans ce cas, prenez une chambre au *Gontran Bonheur*. C'est le meilleur – et l'un des plus chers.

— Et vous, où descendez-vous ?

— Je ne pense pas rester longtemps dans cette ville. Je ne l'aime pas. Je règle quelques affaires et je repars pour n'importe où.

— Vous voyagez beaucoup.

— Je n'appelle pas ça voyager. Se déplacer, tout au plus. Un voyage prend bien plus de temps et d'énergie. (Je me sentis obligé de fournir une explication.) J'ai traversé la Longue Nuit, voyez-vous.

— Vous êtes un naute ?

— Je l'étais. Retraite anticipée. Le *délangevinisateur* n'a pas fonctionné correctement.

— Ce genre de panne a été observé du côté de Glo-Hezink.

— Je m'en doutais.

— Que diriez-vous de m’accompagner à mon hôtel ? J’y laisserai mes bagages. Je vous offre un bon repas si vous me faites visiter la ville.

Je réfléchis un instant à cette proposition. Peut-être serait-il sage de ne pas foncer tête baissée, comme je comptais le faire jusqu’à présent. Passer la soirée avec Sh’ressch me permettrait de faire le point et, accessoirement, de me changer les idées. Je considérerai le visage gris souris.

— Entendu, répondis-je. Je crois que je sais où je vais pouvoir vous emmener...

Le *Gontran Bonheur* dressait ses cent trente étages au bord du lac, à la limite de la Bourse et de l’Eden. Son interminable façade de verre et d’acier poli jaillissait d’un paysage bucolique, qui jouissait d’un printemps perpétuel. Une plage de sable fin en forme de croissant s’étendait au pied de la tour, entre deux péninsules torturées surchargées de restaurants panoramiques et de casinos. Dans la petite baie flottaient une demi-douzaine d’embarcations à fond plat, que les clients de l’hôtel pouvaient emprunter en vue d’une excursion sur les flots paisibles. Dans la lumière chaude et dorée du soleil déclinant, ce paysage façonné par l’homme prenait des allures paradisiaques.

Mais je savais que cette douceur de vivre n’était qu’une façade, que derrière le luxe et l’opulence des quartiers bordant le lac se dissimulaient la misère et le désespoir. Il suffisait de descendre dans le métro pour en acquérir la preuve. Les Expansifs, d’une certaine manière, avaient été *trop loin* dans la reconstitution d’un mode de vie anéanti par leurs prédécesseurs – les Néopurs. L’abandon du système des castes n’avait fait qu’accentuer, en les déguisant, les inégalités sociales.

Assis sur la plage, je fis défiler dans ma mémoire ma conversation avec Sh’ressch. En dehors de l’histoire de Glo-Hezink, qui ne laissait de m’inquiéter, il m’avait également conté celle de son peuple. Issus d’une espèce de grands carnassiers, les Portuvilliens avaient failli s’anéantir à plusieurs reprises à cause de l’attraction irrésistible qu’ils éprouvaient envers la violence. Les guerres rituelles, reconduites d’année en année, avaient provoqué l’extinction de nombreuses tribus, puis la chute de non moins nombreux États, avant l’apparition d’une *sorte* de religion – une philosophie, plutôt – qui avait proscrit l’usage de la violence, à l’exception de l’automutilation. Pour les Portuvilliens, un pervers était un individu qui agressait ses semblables au lieu de s’en prendre à lui-même.

Sh’ressch était arrivé sur Terre six mois auparavant, mais c’était sa première sortie en solitaire. Les structures sociales portuvilliennes différaient beaucoup trop des nôtres pour que l’ambassade lâche ses

employés dans la nature sans leur avoir fait subir un cours complet sur les vie et mœurs des Terriens. Il y avait eu trop d'incidents causés par une mauvaise compréhension des coutumes locales. Ainsi, comme je l'avais supposé, les Portuvilliens n'avaient aucun tabou concernant la nudité. Une question de climat, je pense. Sh'ressch m'avait en effet décrit leur planète comme un endroit idéal, où les *parasols flamboyants* dilatés par la chaleur diurne dérivait chaque soir dans le ciel rose, masquant parfois le disque vert du soleil... Une image qui appartenait vraisemblablement au passé.

Il m'avait également parlé de son travail. L'ambassade, désireuse de mieux comprendre les Terriens, lui avait demandé d'effectuer un genre d'enquête ethnologique sur l'existence dans les grandes villes. Il avait choisi de commencer par Sahara Beach, la cité la plus importante de la planète, avec ses trente-huit millions d'habitants répartis sur une surface d'une centaine de milliers de kilomètres carrés. Et il comptait sur moi pour lui servir de guide, ce qui m'arrangeait bien, au fond. Sa compagnie était la meilleure assurance sur la vie. Jamais Filvini n'oserait s'attaquer à un représentant du corps diplomatique – pas même m'enlever ou m'abattre sous ses yeux. Tant que je resterais dans le sillage de Sh'ressch, je serais en sécurité.

— Vous venez ?

Je levai les yeux, battant des paupières à cause du soleil. Mon compagnon se tenait à quelques mètres de là, vêtu d'un jean et d'un blouson de cuir noir. Une large ceinture cloutée ceignait sa taille fine et nerveuse de grand fauve.

— J'espère passer inaperçu, expliqua-t-il. On m'a dit que dans les Bas-Quartiers...

— Parfait, assurai-je. Tout le monde vous prendra pour un humain maquillé. Ce qui ne présente pas que des avantages.

Je songeais aux androïdes de main de l'Office. S'ils ne s'apercevaient pas à temps de l'origine de Sh'ressch, nous étions bons pour un incident diplomatique. Ils le tueraient sans hésiter. Pour ne pas laisser de témoin.

Devais-je le prévenir ? J'hésitai un instant. Ses paroles m'avaient permis de sentir le côté légaliste des Portuvilliens. S'il apprenait que j'étais un criminel en fuite – du moins, officiellement – n'allait-il pas me dénoncer ? Je devais courir ce risque. Inutile d'entraîner Sh'ressch dans mes ennuis personnels.

— Il y a un problème, dis-je lentement. Enfin, j'ai un problème – et je crains qu'il ne devienne très vite le vôtre.

— Expliquez-vous.

— On cherche à me tuer.

— Et vous craignez que je ne sois victime d'une balle perdue ?
répliqua-t-il avec une torsion de la partie gauche du visage qui devait

être un sourire.

— Quelque chose comme ça.

— Ne vous en faites pas. Je porte une arme et je sais m'en servir.

— Je croyais que la violence...

— C'est un paralysateur léger. Déconnection neuronique. Une heure d'inconscience.

— Il n'aura aucun effet sur des androïdes.

Les yeux de Sh'ressch se plissèrent jusqu'à devenir deux minces fentes d'un rose étincelant.

— Je ne connais pas ce mot.

— Des créatures à forme humaine, nées par clonage. Durant leur croissance, on s'arrange pour que les cellules cérébrales ne se différencient pas et, lors qu'ils sont « adultes », on leur greffe un ordinateur. Des robots humains, si vous voulez.

— Je ne comprends pas qu'on ne m'ait pas averti...

— Leur fabrication est illégale.

Sh'ressch se raidit à ce mot.

— Eh bien, s'il ne s'agit pas de créatures pensantes au sens habituel du terme, je ne crois pas qu'il soit défendu d'user de violence à l'égard de ces... androïdes. (Il me griffa amicalement la joue.) Nous prenons le métro ? Il paraît que c'est une expérience passionnante.

La rame arrivait, lorsque je remarquai les six hommes qui s'étaient déployés pour bloquer les entrées de la station. Des androïdes de l'Office ? Je montai dans le wagon central et m'assis à proximité d'une porte qui, je le savais, se retrouverait en face de l'escalator quand le métro s'arrêterait à la station desservant les Bas-Quartiers. En me retournant, je constatai que deux des hommes que j'avais repérés étaient montés dans la même voiture.

— Mon problème vient d'arriver, soufflai-je à Sh'ressch qui s'était assis à mes côtés. Ne vous tournez pas vers moi. Faites comme si vous ne me connaissiez pas.

— Où sont-ils ?

— Les deux hommes au fond du wagon. Et quatre autres dans les voitures voisines.

— Des androïdes ?

Le mot semblait lui plaire.

— Difficile à dire. Mais c'est après moi qu'ils en ont. N'essayez pas de m'aider ou de me défendre. Quittez la station le plus vite possible. Nous nous retrouverons à l'entrée des Bas-Quartiers. S'ils me ratent, bien sûr...

Peu après, la rame s'immobilisa et les portes coulissèrent. J'étais déjà sur la première marche de l'escalator. Gênés par les autres voyageurs, les agents de l'Office prirent quelques mètres de retard. En

haut des marches, j'avisai un groupe de Matraqueurs. Je me dirigeai droit sur eux, espérant qu'ils avaient eu vent de l'incident qui m'avait opposé à l'un d'eux, quelques jours auparavant. L'aspect barbare et quel que peu tribal de leur organisation me donnait en effet à penser qu'ils m'accorderaient leur aide.

— Je suis Kerl.

Les Matraqueurs me considérèrent sans comprendre, hésitant entre diverses attitudes, puis le chef de la petite bande parut se souvenir. Il posa sur mon épaule une main à laquelle manquait un doigt.

— Rapide. Entendu.

Je respirai. J'étais tiré d'affaire.

— Des hommes me suivent. Je voudrais m'en débarrasser.

— Notre rôle.

J'observai avec curiosité le colosse au crâne peint d'un mandata. L'ennui, avec le langage minimal prisé par les Matraqueurs, était qu'on avait parfois bien du mal à comprendre la signification exacte de leurs paroles. Mon interlocuteur avait-il voulu signifier qu'il prenait les choses en main ? Ou, d'une manière plus générale, que m'aider faisait partie des obligations des Matraqueurs – de *tous* les Matraqueurs ?

Ceux-ci, au nombre d'une douzaine, s'éparpillèrent de manière à contrôler chaque issue. Je donnai une bourrade de remerciement au chef de la petite bande et je filai à l'extérieur au moment où les hommes de l'Office débouchaient dans la salle des contrôleurs magnétiques. Dissimulé à l'angle du couloir, j'observai la scène. Malgré le danger, je tenais à attendre Sh'ressch.

— Passe pas, dit le chef des Matraqueurs.

Il faisait sauter dans sa main un long poignard. Les agents de Filvini estimèrent la situation. Ils étaient inférieurs en nombre, mais possédaient des revolvers thermiques. L'un d'eux tenta de dégainer le sien – et tomba à la renverse, une minuscule fléchette anesthésiante plantée dans la joue. Les quelques usagers présents jugèrent plus prudent de redescendre sur le quai.

Sh'ressch apparut en haut de l'escalator. Très calme, très digne, il passa entre deux androïdes, s'excusa avec une politesse excessive d'avoir légèrement bousculé l'un d'eux, franchit d'un pas lent l'espace vide qui séparait les deux groupes, traversa la rangée de Matraqueurs et me rejoignit, le visage déformé par ce rictus qui, chez lui, exprimait la joie.

— Une expérience amusante, commenta-t-il.

— Vous en connaîtrez d'autres, assurai-je. Ne serait-ce que cette nuit...

— Pas tant de promesses, je vous prie. Je pourrais être déçu.

L'enfant vendeur de drogues n'était pas à son poste. Seule subsistait sa banderole bourrée de fautes d'orthographe.

Nous nous enfonçâmes dans les Bas-Quartiers, empruntant un dédale de ruelles obscures et puantes. Les mendiants y étaient plus nombreux que lors de mon dernier passage – et leur attitude s'était teintée d'agressivité. Ils exigeaient plus qu'ils ne réclamaient, ce qui eut le don d'exaspérer mon compagnon. Malgré mes conseils, il refusa à plusieurs reprises de verser l'obole quasi obligatoire.

Nous atteignîmes après maints détours le Marché Merveilleux, à l'entrée duquel une nouvelle boutique s'était ouverte, avec une seringue géante pour enseigne. Une queue d'une dizaine de personnes s'étirait devant la porte peinte en rouge. Sh'ressch me demanda de quoi il s'agissait. Comme je n'en avais aucune idée, nous décidâmes d'aller nous renseigner. L'explication que nous fournit le dernier individu de la file d'attente n'avait aucune chance d'être bonne. Nul n'achèterait de sang à des malheureux étiques infectés par les germes d'une demi-douzaine de maladies incurables à défaut d'être mortelles. Du moins, pas pour un usage médical.

— Nous verrons ça plus tard, décidai-je. Je dois trouver une arme.

— Pour vous défendre ?

— Pour attaquer.

Sh'ressch eut un geste fataliste.

— Tuer ou être tué ? Nous avons dépassé ce stade.

— Nous aussi. Je n'ai pas l'intention de tuer qui que ce soit.

Pas même Filvini, ajoutai-je en esprit. *Surtout pas Filvini*.

Je n'eus aucun mal à trouver l'arme que je cherchais, un encombrant revolver tirant, au choix, des balles thermiques, explosives ou tétanisantes, et je pris également une boîte de ces dernières.

— Il nous reste une demi-heure avant la tombée de la nuit. Que diriez-vous de faire escale dans un bar ? proposai-je.

— S'il est possible d'y boire autre chose que de l'alcool.

— C'est toujours possible.

Nous suivîmes une rue rectiligne jonchée de carcasses de glisseurs. Sur notre droite, les immeubles n'étaient que des blocs de béton aux fenêtres aveugles, dont la façade se fissurait peu à peu sous le poids du toit crevé. À gauche s'alignaient boîtes de nuit, restaurants et *peep-shows*. Des hologrammes criants de vérité se trémoussaient au-dessus des porches violemment illuminés – filles nues et provocantes à la grimace vulgaire, garçons efféminés battant de leurs longs cils dorés, culturistes boudinés affublés de sexes démesurés... Et toujours cette impression qui m'avait envahi lors de ma première visite – celle de traverser un décor peuplé d'acteurs inconscients.

— Je ne comprends pas l'importance que vous accordez au sexe, dit

soudain Sh'ressch. Ces mamelles et ces fessiers exhibés... C'est censé vous exciter ?

Je ne répondis pas tout de suite. Je n'étais pas de ce monde. Pourquoi lui chercher une justification ? Dans l'univers où j'avais grandi, bien peu d'individus savaient avant le mariage à quoi pouvait bien ressembler les parties du corps de l'autre masquées de la robinforme. Et bon nombre ne le sauraient jamais. On s'accouplait dans le noir, en silence et sans gestes déplacés. Le sexe devait servir à la reproduction, point à la ligne.

— C'est excitant, reconnus-je. Enfin, ça dépend... Personnellement, ça me trouble plus que ça m'excite. Mais j'ai été éduqué à la mode néopure ; je sais réserver mes sentiments – je ne peux faire autrement.

— Chez nous, le sexe est libre et discret. Il existe d'autres adjectifs pour le qualifier, mais aucun d'eux n'est vraiment traduisible dans votre langue. Disons que nous n'avons pas d'attaches que vous appelleriez sentimentales, ni de tabous à ce sujet. Quant à l'excitation... Non, vous ne comprendriez pas.

Nous entrâmes dans un bar qui se prétendait spécialiste des jus de fruits naturels et nous assîmes non loin de la vaste plaque tridi diffusant les informations permanentes de la chaîne BFX. Un présentateur aux cheveux rouges sagement lissés parlait pour le moment de la remise en service de la ligne Kappa du Réseau Express Mondial, qui reliait Mexico à Gibraltar.

— Quelles raisons ont bien pu vous pousser à abandonner ce type de transport, puis à le rétablir ? interrogea Sh'ressch.

— Vers 2100, le R.E.M. dessinait une toile d'araignée qui couvrait la planète. Ses vingt lignes représentaient deux millions et demi de kilomètres de tunnels. Ce sont les Néopurs qui l'ont fermé. Un phénomène analogue à celui qui s'est produit à Paris durant l'Occupation...

— Durant votre Seconde Guerre mondiale ?

— C'est ça. De nombreuses stations de métro ont été fermées par les Allemands – et non les Anglais, comme je l'ai lu le mois dernier – parce qu'un tel univers souterrain était un terrain idéal pour la résistance... Il en a été de même avec le R.E.M. Les groupuscules extrémistes décidés à lutter jusqu'au bout contre le Néo-Puritanisme s'en servaient pour échapper aux recherches. Avec ses centres commerciaux, ses villes souterraines, ses locaux administratifs et utilitaires, le R.E.M. représentait un monde en soi, beaucoup trop difficile à contrôler.

— Étrange attitude...

— Les Néopurs n'étaient pas des économistes, mais des scientifiques puritains. Ils considéraient le R.E.M. comme une réalisation caduque, un travail titanesque mais désormais inutile. Pas

une seconde ils n'ont songé à l'aspect financier de la chose.

Je tentai d'interpeller le garçon, mais il détournait obstinément le regard. Trop de travail, sans doute. Je me consolai en me disant qu'il finirait bien par venir prendre notre commande.

— Le R.E.M. est donc rentable ?

— Une fois l'infrastructure amortie, le coût réel d'un voyage Paris-Wellington est inférieur à vingt crédits.

— Obscurantisme, grommela Sh'ressch. Vous avez dit que les Néopurs n'étaient pas des économistes... Pourtant, les finances terrestres se portaient bien mieux de leur temps.

— À cause de leur principe de nivellement. Pour les dix pour cent de la population qui se partageaient quatre-vingt-dix pour cent des richesses, rien n'a changé. Les Néopurs se sont contentés de répartir plus équitablement ce qui restait. Une démarche qui possédait le double avantage de « hisser » vers des conditions de vie décentes les deux milliards de personnes ne mangeant pas à leur faim, tout en « tirant vers le bas » – et, donc, réduisant à néant – la classe moyenne, dans laquelle se recrutaient les plus farouches opposants au Néo-Puritanisme.

— Fascinant.

— Ajoutez à cela les réécritures de l'histoire, le génocide culturel perpétré sur l'ensemble des œuvres d'art, une censure omniprésente, des interdits sexuels d'une sévérité extrême, des châtiments exemplaires pour les criminels, un réseau informatique terrifiant d'efficacité – dont les C.I. sont les dernières traces – une absorption totale des marginaux, et vous aurez peut-être une idée de la manière dont gouvernaient les Néopurs...

Le garçon surgit de nulle part. Je commandai un extrait de fruit comevalliens à la chaude couleur jaune orangé, tandis que Sh'ressch choisissait de goûter un simple jus de pomme à la pureté garantie. Chose curieuse, le service fut incomparablement rapide. À peine le garçon avait-il disparu qu'il était de retour, deux verres sur son plateau. Je remarquai alors qu'il se tenait sur une petite plaque ronde qui paraissait flotter à une dizaine de centimètres au-dessus du sol.

— Antigravité ? interrogeai-je.

Il acquiesça.

— On les a eues la semaine dernière. Une toute nouvelle invention.

— Et ça ne vous gêne pas qu'elle soit irrationnelle ?

— Du moment que ça marche, vous savez...

— Les gens, ici, ne sont pas très curieux, nota Sh'ressch quand le garçon fut reparti. Est-ce particulier à ce quartier ?

— En France, nous avons un vieux dicton qui dit que la curiosité est un vilain défaut...

— Un défaut que vous avez pourtant.

— De là viennent mes ennuis.

Au-dessus de la plaque tridi apparut une nef stellaire de type inconnu, qui évoquait un palais chinois de l'époque impériale avec sa surcharge de dorures et de moulures inutiles. D'autres vaisseaux, plus petits mais pareillement décorés, voletaient tels des moustiques autour de cette monstruosité kitsch. Je tendis l'oreille, intrigué ; ma boulimie d'informations reprenait soudain le dessus.

— ... à une vitesse proche de celle de la lumière, trente unités astronomiques au large de Pluton. Elle n'a pas répondu aux messages qui lui ont été envoyés et semble vouloir passer au large du système solaire sans s'y arrêter. L'origine exacte de cette nef demeure donc inconnue, mais divers recoupements ont permis d'établir qu'elle vient de la constellation du Bouvier...

Je devais être livide. Des larmes avaient envahi mes yeux ; je les essuyai d'un revers de manche, incapable de détacher le regard de la nef étrangère. Des frissons de satisfaction et d'angoisse mêlées montaient le long de mes membres. Ce navire était l'ultime indice, la coïncidence de trop.

Le monde peut changer, avait dit le fouinain.

Le monde est en train de changer, avais-je répondu au discours de Sh'ressch.

La nef baroque fuyait ce changement.

— Tu es prêt, maintenant.

Je considérai le petit extraterrestre au corps aussi malléable que celui d'un personnage de dessin animé. Rien que de très normal. Il avait toutes les raisons d'être à nouveau assis devant moi, son éternel sourire élastique sur ses lèvres ridées. Au fond, si j'étais venu dans les Bas-Quartiers, c'était aussi un peu dans l'espoir de le revoir. Une dernière fois. Sh'ressch n'était qu'un prétexte.

Où est-il, au fait ?

— Prêt à accepter la vérité ? murmurai-je.

Le fouinain hocha la tête. Son sourire disparut. Je ne me souvenais pas de l'avoir déjà vu si grave, si sérieux. Lors de nos rencontres précédentes, il avait toujours fait preuve d'une ironie mordante et d'un cynisme glacial. Ne m'avait-il pas entraîné dans cette aventure qui risquait de me coûter la vie ? Sans lui, je le savais, rien ne serait arrivé, Filvini n'aurait pas pris peur au point de chercher à me supprimer – et je n'aurais peut-être jamais découvert que la Rationalité se mourait.

L'autre cause de mes ennuis était Sue, mais je pouvais difficilement lui en vouloir. Je choisis de déverser ma bile sur le gnome, mais, ayant sans nul doute lu en moi mes intentions, il prit habilement les devants :

— En fait, tu as *presque* compris.
— C'est vrai ? Tu renonces à jouer les oracles ?
— Ce vaisseau est le premier d'une longue série. D'autres vont venir, beaucoup d'autres – et tous fuient la même chose.
— Ce qui a détruit Glo-Hezink ?
— Détruit est un bien grand mot. *Changé* correspond mieux.
— Ce n'était pas un hasard si j'ai rencontré Sh'ressch.
— C'était le dernier indice. Crois ce que tu veux.
— Je ne comprends pas.
— Tu ne *veux pas* comprendre. (Il fit une pause ; ses yeux pétillaient.) La Perturbation vient d'atteindre l'orbite de la station *Hadès*, qui se trouve actuellement à un peu moins de trente heures de lumière de la Terre.

Je vidai mes poumons en un soupir plein de lassitude. Inexplicablement, je me sentais soulagé. Ce qui arrivait à travers l'espace avait un nom. Enfin.

— Sois plus précis.

— Tu n'as jusqu'ici assisté qu'aux prémisses. Désormais, c'est le grand jeu, l'apothéose, l'explosion libératrice ! Oui, le monde est en train de changer. Tu aurais même pu pousser plus loin tes conclusions, mais tu t'es refusé à effectuer la synthèse des éléments que tu as collectés. Parce que tu as peur.

— Peur de quoi, selon toi ?

— De t'avouer la vérité. Tu t'es désespérément accroché au fait que la Rationalité était erronée. Et elle l'est, tu as raison sur ce point... Mais elle ne l'a pas toujours été. *Car Wertheimer était dans le vrai quand il a formulé sa théorie.*

Les italiques perçaient dans sa voix soudain devenue criarde. Je voulus analyser cette révélation. Jusqu'ici, j'avais simplement cru que Wertheimer s'était trompé. Mais s'il avait raison... S'il avait eu raison...

— Regarde, maintenant ! Vois par les yeux de ton esprit !

La Galaxie, perçue d'une distance d'un demi-million d'années de lumière – spirale dorée épinglée sur le tissu noir du vide. Peut-être suis-je le premier être humain à la contempler sous cet angle.

Je le suis. Le fouinain, que je sens présent à la lisière de mon esprit, vient d'ancrer en moi cette certitude.

La Galaxie semble figée et immobile, mais je sais qu'elle vit. À cette distance, les mouvements des étoiles restent imperceptibles. Il faudra je ne sais combien de milliers, de millions d'années pour que son apparence se modifie et que le changement devienne évident.

Soudain, le vide s'illumine ! Une sorte de cône monumental se rapproche à une vitesse affolante. Il semble constitué d'une matière éthérée,

translucide et phosphorescente, mais ce n'est en fait qu'une vue de l'esprit. Je ne distingue pas sa base ; peut-être n'en possède-t-il pas.

Ce cône est une représentation, qui vaut ce qu'elle vaut, de la Perturbation.

Je suis la proie d'images mentales ne reflétant qu'une partie de la réalité je ne dois surtout pas l'oublier... Ce cône est invisible, virtuel. Le fouinain ne l'a rendu perceptible que pour mieux m'impressionner.

Mais je délire au sujet de détails sans importance alors que la Perturbation vient d'atteindre la Voie lactée.

La vision cessa. Les conversations des consommateurs attablés bruisaient à nouveau autour de moi, tissu sonore aux mailles lâches. Au-dessus du socle tridi flottait à présent un autre vaisseau tout aussi inattendu que le premier – une authentique soucoupe volante dont le dôme devait mesurer plus d'un kilomètre de diamètre. L'escorteur terrien qui l'accompagnait dans sa course semblait ridicule en comparaison.

— ... grâce au nouvel émetteur P.V.Q.L. Ces images sont donc filmées et transmises en direct. Le navire terrien est bien entendu téléguidé ; il lui a fallu accélérer à plus de 5'000 g pour atteindre la vitesse de la nef extraterrestre qui, aux toutes dernières nouvelles, a commencé à répondre à nos appels par des symboles mathématiques...

— Combien sont-ils à fuir ainsi ? demandai-je au fouinain qui se grattait le nez avec nonchalance.

— Des centaines, des milliers, peut-être des millions... Mais tous ne passeront pas si près de la Terre. Ils dessinent un fer de lance conique légèrement en avance sur la frange frontale de la Perturbation.

— Laquelle a précisément la forme d'un cône à la base infinie ?

— Et dont la pointe va passer à un milliard de miles de la Terre. Vous êtes aux premières loges. Tâchez de ne rien rater.

— Ces nefs n'ont donc qu'une faible avance...

— Pourtant, la plupart d'entre elles fuient depuis des dizaines de milliers d'années, et certaines depuis plus longtemps encore. Elles sont limitées par la vitesse de la lumière, tu comprends ? Pour reprendre cette fameuse équation qui a fait hurler plus d'un mathématicien, mais possède le mérite de donner au profane une idée relativement exacte de la situation et, surtout, possède valeur de symbole pour vous autres, les nautes, ces nefs progressent à $C-1/\infty$ et la Perturbation à $C-1/\infty-1$ Leur fuite est sans espoir. Elle n'a pas la moindre chance de s'achever un jour.

— Depuis le temps, ils auraient peut-être pu découvrir un moyen de dépasser la vitesse de la lumière. Cet émetteur...

— Gros malin ! Un moteur P.V.Q.L. ne fonctionnerait pas en-dehors de la zone d'instabilité qui précède la Perturbation ou de l'espace

perturbé lui-même !

— Et lorsqu'elle sera sur nous ? Il deviendra possible de rallier n'importe quel monde en quelques heures ?

— Instantanément. À condition d'inventer le système de propulsion adéquat... Et s'il reste quelqu'un pour effectuer le voyage.

Je flotte parmi les étoiles. Certaines constellations, bien que déformées, me sont familières – le Capricorne, la Croix du Sud. Je dois me trouver quelque part dans la direction du Bouvier, et cette minuscule étoile jaune est le Soleil...

Cette scène est censée se dérouler dans le passé, car tout semble normal. La Perturbation n'est pas encore arrivée.

Il me vient une idée... Et si les fouinains étaient à son origine ? Cela pourrait expliquer les craintes de Filvini et sa réaction de pure paranoïa. Les Néopurs sont peut-être allés plus loin que je le croyais ; s'ils ont découvert la nature de ce qui va bouleverser nos existences...

Un vaisseau approche. Un grand voilier solaire dont les ailes photosensibles d'une surface de cent mille kilomètres carrés entraînent le corps massif et les huit containers sphériques qu'il remorque. Je n'ai pas besoin de lire le nom peint sur les voiles pour identifier le Niagara effectuant son voyage aller.

L'univers, autour de moi, commence à subir des fluctuations sans cesse plus importantes. La lumière d'une étoile proche vire du vert au jaune d'or. Un frisson glacé tord mes membres. Je ressens de façon douloureuse un... vertige métaphysique – ce doit être le terme approprié. Le plus proche, en tout cas.

Les prémisses de la Perturbation frappent le navire. À son bord, le délangevinisateur cesse de fonctionner.

Mon calvaire passé vient de commencer.

Pour la seconde fois, je me retrouvai dans le bar. La voix du commentateur de la tridi reflétait une intense émotion. Tous les visages étaient désormais tournés, tendus vers le socle, qui suscitait l'image d'une véritable flotte où se côtoyaient des centaines de navires disparates.

— ... brefs messages échangés avec les occupants de ces nefs – dont le rythme vital, bizarrement, ne semble pas affecté par leur vitesse voisine de celle de la lumière – indiquent qu'un grave danger menace la Terre. Impossible pour le moment d'en préciser la nature.

« À l'Assemblée réunie en séance exceptionnelle, les trois députés de l'extrême-nadir – que l'on dit manipulés par les Néopurs – ont réclamé l'envoi de nefs de guerre, appuyés par d'autres formations minoritaires réparties entre le nadir, l'est et le nord. Les Expansifs et leurs alliés du zénith-ouest seraient sur le point de céder. Les vieux cuirassés qui rouillent

sur la Lune pourraient donc être réarmés en catastrophe et décoller dans les prochaines heures afin de barrer la route à un ennemi éventuel. Un ennemi qui doit être terrible, si l'on en juge par le nombre de peuples différents...

— Les cons ! m'écriai-je. Je dois les prévenir.

— Tu n'en feras rien. Et inutile d'être grossier.

— L'humanité a droit à sa chance – comme eux...

Je désignais la flotte d'un index incertain. Je crois que j'étais au comble de la panique. La vision de cette flotte m'avait terrifiée. La peur des occupants de ces navires en suite était devenue mienne.

Le fouinain fit miroiter ses yeux, dont les pupilles ne cessaient de changer de forme. Il voulait me rassurer, je le sentais.

— Tu te laisses impressionner, dit-il lentement. La Perturbation n'est pas la mort.

— Qu'est-elle, dans ce cas ?

— Tu ne peux pas comprendre. Pas encore. Disons qu'il s'agit d'un mal nécessaire, d'une pirouette de la nature, d'un incident au fond sans importance à l'échelle cosmique, d'une tarte à la crème...

— D'un raton-laveur ? tentai-je d'ironiser.

J'étais de plus en plus mal. Sous ma courte brosse métallique, mon front était trempé de sueur. Je l'essuyai d'une main toute aussi moite, puis observai mon visage que reflétait le métal poli de la table. Un petit vaisseau avait éclaté dans mon œil droit et une tache rouge s'étendait sur la cornée.

Le fouinain dut juger qu'il était temps d'en finir. Une dernière fois, il s'empara de mon esprit.

Je suis au même endroit que précédemment, mais le Niagara a disparu et la Perturbation est sur moi. Emporté par un tourbillon, je cherche en vain à m'orienter. Les étoiles valsent autour de moi en longues boucles de lumière.

Le fouinain m'a abandonné.

Je me débats dans une eau ténébreuse qui s'infiltre dans mes poumons. Pourtant, j'ai l'illusion de respirer. Mes sens m'abusent. Synesthésie. Mon corps est demeuré sur Terre ; seul mon esprit s'est déplacé.

La Perturbation modifie la texture même de l'espace, la structure secrète du continuum. L'univers devient méconnaissable, incompréhensible. Je ne suis plus qu'un primitif apeuré. Mon bagage culturel est désormais périmé.

Je suis le seul à savoir de quoi il retourne. Les Néopurs eux-mêmes n'en ont qu'une vague idée. Ils ont utilisé les nouvelles techniques rendues possibles par la Perturbation, tout en ignorant la nature profonde de celle-ci. Sans réaliser l'inéluctable bouleversement qu'elle va provoquer. Le monde que j'ai connu est d'ores et déjà mort et enterré, enfoui dans les limbes du passé ; celui qui va lui succéder – qui lui a déjà en partie

succédé – sera fait d'instabilité et d'incertitude.

Pourquoi le fouinain m'interdit-il de lancer un cri d'alarme ?

Peut-être parce que l'adaptation est une solution préférable à la fuite...

Ou que fuir serait inutile, car il est déjà trop tard.

Quand je réintérai la réalité, je n'étais plus dans le bar. Je gisais au beau milieu d'un parterre de fleurs, sous un ciel obscur. Sur ma gauche s'élevait une bâtisse que je reconnus sans peine : la pyramide de l'Office. Le fouinain m'avait-il téléporté jusque là ? Où avions-nous cheminé de concert, le gnome guidant à travers la ville un Kerl devenu zombie ?

— Des détails, assura le fouinain, de simples détails...

— Quel rôle joues-tu, fouinain ?

— Crois-moi, je n'ai pas suscité la Perturbation. Ce serait plutôt le contraire. Je suis... disons un symptôme avant-coureur, l'équivalent d'un nez bouché annonçant une bonne grippe.

Je considérai son appendice nasal démesuré. Je n'osais plus comparer le minuscule extraterrestre à un personnage de *cartoon*. Il avait acquis une présence, une personnalité, une épaisseur inattendues.

— Tu prépares le terrain, en quelque sorte ?

— Si tu veux...

— Mais pourquoi ? La Perturbation a frappé ton monde d'origine ?

Il détourna le regard et je crois qu'à cet instant précis, son visage malléable reflétait un sentiment bien humain – la tristesse.

— Je n'ai jamais eu de monde à moi. Je suis un élément de déstabilisation, tu l'as perçu. Je génère une zone perturbée de taille réduite, aux effets moins marqués, moins radicaux que ceux de la Perturbation elle-même. Sans moi, sans le travail de « préparation » que j'effectue, le changement serait trop brutal. Les habitants de Glo-Hezink ont péri parce qu'ils m'ont chassé de leur monde dès mon arrivée. Je n'ai pas eu le temps de les aider et leur terre a volé en éclats...

« Je suis né de la Perturbation. Voilà. »

Il parlait de celle-ci comme un fanatique religieux de la divinité à laquelle il s'est donné corps et âme. Je fermai les yeux, pris de vertige au souvenir de ces millions d'étoiles parmi lesquelles j'avais passé deux fois vingt-trois ans. Quand je les rouvris, le fouinain s'en était allé.

Je m'assis, cherchant à recouvrer ma lucidité. L'expérience que je venais de vivre m'avait cruellement marqué et secoué. Je me sentais faible et sans volonté. À quoi bon lutter, puisque la Perturbation qui arrivait allait faire table rase des vieilles querelles et des rêves de puissance ?

Mais il y avait Sue, que je devais secourir. C'était désormais ma seule raison de vivre et de me battre. Le monde pouvait changer, le monde pouvait être détruit, c'était sans importance, du moment que Sue soit à mes côtés jusqu'à la fin.

Je me levai, plein d'une énergie que je puisais dans ma colère, et je me dirigeai vers la pyramide. Sa face visible portait le P d'O.P.E.H.

P – comme Perturbation.

CHAPITRE III

J'étais encore sous le choc des révélations du fouinain lorsque j'atteignis le pied du grand escalier aux marches d'un gris sans âme. La pyramide de l'Office, construite durant l'Ère néopure, ne s'embarrassait pas d'une architecture audacieuse ou de matériaux nobles. Toute de métal inoxydable et de béton armé, elle évoquait plutôt un bunker que le siège social de la plus importante entreprise terrienne. On la disait capable de résister à une explosion thermonucléaire.

Je levai les yeux vers le portail aux angles nets, mussolinien à souhait avec ses quatre colonnes lisses et son double panneau d'orichalque orné du sigle de l'Office : un voilier stylisé et une planète bleue, le tout sur fond d'étoiles. Derrière ces portes se cachaient les derniers tenants du Néo-Puritanisme – et j'allais les affronter, moi qui n'avais su que fuir, jusqu'ici.

J'avais un plan. Bancal et incertain – mais c'était mieux que pas de plan du tout. Le fait que le fouinain m'eût amené à pied d'œuvre semblait indiquer que j'avais malgré tout de vagues chances de réussite. Ou qu'il avait compris qu'il n'existait aucune autre solution.

Je redressai la tête, bombai le torse et, m'efforçant de prendre l'air digne qui sied aux pilotes revenus de la Longue Nuit, j'escaladai les marches d'un pas décidé. Mes hésitations moururent d'elles-mêmes en chemin. Sue m'attendait en haut de cet escalier, quelque part dans cette forteresse ; cette pensée suffisait à me pousser en avant.

En raison de l'heure déjà tardive, il n'y avait qu'un réceptionniste derrière le grand comptoir de métal poli. Il me fallut une dizaine de secondes pour réaliser qu'il s'agissait en fait d'un pseudogonze né de l'union contre nature d'une plaque tridi et d'un logiciel.

— Je désire parler à Merteuil Filvini.

— Il est absent.

Je secouai la tête. Merteuil Filvini n'était *jamais* absent. La légende voulait qu'il ne fût sorti qu'une fois de la pyramide durant la dernière décennie. Pour tirer un coup, ajoutaient les mauvaises langues. Le

parfait fonctionnaire, au service de ses supérieurs vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sans doute s'était-il simplement retiré dans sa cellule au confort monacal. J'insistai :

— Annoncez-moi. Je suis le naute Kerl.

Le pseudogonze cligna des yeux. Je devinai que le programme recherchait ma fiche. J'aurais bien voulu savoir ce qui y était inscrit. Fou à lier, sans aucun doute.

— Vous êtes recherché, constata mon interlocuteur de fumée.

— Je suis venu me rendre, mais je tiens à ce que ce soit à Merteuil Filvini.

— Ce cas n'est pas prévu...

— Demandez l'avis de Filvini. Comme ça, la prochaine fois...

— Je ne suis pas une I.A. ni un système expert. Si ce cas de figure se reproduisait, j'aurais le même problème.

— Je sais. Vous l'appellez ?

Vaincu, le pseudogonze décrocha son pseudotéléphone. Je n'écoutai pas ce qu'il disait. Les mots étaient sans importance.

— Vous pouvez monter, annonça-t-il. Quarante et unième étage. Vous arriverez...

— Je suis déjà venu. Merci.

Je me dirigeai vers les ascenseurs. L'un d'eux était condamné pour travaux. Une petite pancarte expliquait lesquels. Je la lus en attendant la cabine qui conduisait directement dans le bureau de Filvini. Cette cage d'ascenseur allait être remplacée par un puits « antigrav ». Quelques jours avaient donc suffi pour faire d'une invention empirique, qui donnait mal au crâne aux physiciens, un simple élément de la vie de tous les jours. Il était temps de renoncer à compter les applications de l'anti-gravité pour reporter mon attention sur d'autres faits en contradiction avec la Rationalité.

Une cabine spacieuse m'emporta vers le quarante et unième étage. Là encore, les Néopurs avaient frappé : pas de cendrier mais une corbeille à papier, pas de moquette mais un revêtement lisse, facile à entretenir, pas d'éclairage sophistiqué mais deux rampes de néons diffusant une lumière crue.

Quand les portes s'ouvrirent, je m'efforçai de ne pas sursauter à la vue des six androïdes qui me barraient la route. C'était une précaution naturelle. Ils me fouillèrent avec rapidité et efficacité. Seul le frotteglisse retint leur attention et ils voulurent me le confisquer.

— Vous pouvez le lui laisser, intervint Filvini. Ce n'est pas une arme.

Les androïdes s'écartèrent. Filvini trônait derrière un grand bureau de bois verni qui avait dû être superbe avant qu'un censeur ne décide d'en limer les ciselages et d'en poncer les dorures. La vision de son visage me donna la nausée.

— J'ai un marché à vous proposer.

— Aucun compromis n'est envisageable.

Un salvoïde eût rétorqué qu'un compromis est un imbécile sur le point de se passer la corde au cou. Je préférerai me laisser tomber dans un fauteuil.

— Rendez-moi Sue.

— Vous avez fait du chemin. Nous aurions dû vous neutraliser dès votre visite aux Bas-Quartiers. (Il secoua la tête.) Il n'en est pas question.

J'étendis les jambes et posai le frotteglisse sur l'accoudoir.

— Je vais formuler ma proposition différemment. Je me livre à vous et vous libérez Sue – après l'avoir débarrassée de son conditionnement, bien entendu !

— Il est un peu tard pour marchander. Vous êtes ici. Entre nos mains. Vous n'avez aucun moyen de pression.

J'eus envie de le frapper, mais l'heure était plutôt à la comédie. Je libérerai au compte-gouttes les sanglots que je retenais jusque-là, tandis que ma main rampait sur l'accoudoir pour se saisir du frotteglisse.

Calme. Sois calme.

Fouinain ?

— Vous ne comprenez pas, pleurnichai-je. Je voudrais la voir une dernière fois et obtenir l'assurance qu'elle recouvrera son libre arbitre... D'accord, vous pouvez m'éliminer tout de suite, me remplacer par un clone et renvoyer Sue dans la rue des Fleurs ! Mais je vous sais juste ; je crois que vous allez tenir compte de ma bonne volonté.

— Êtes-vous à ce point ensorcelé par cette fille ? Vous saviez pourtant ce qui vous attendait en venant ici...

— Je ne crains pas la mort.

C'était faux, mais il n'avait pas besoin de le savoir.

— Peut-être ne mourrez-vous pas, susurra-t-il.

— *Un sort pire que la mort ?* Vos menaces de roman populaire ne m'impressionnent pas. Où est Sue ?

— Très bien, je vais la faire monter, cette créature...

— Cette *femme* !

— Comme vous voudrez.

Il fit courir ses doigts sur le clavier de l'interphone. Je me retournai pour étudier la situation. Les androïdes s'étaient répartis en deux groupes – l'un à ma gauche, l'autre à ma droite. La voie vers l'ascenseur était libre mais je ne me voyais pas pirouetter par dessus le dossier du fauteuil. Pas à mon âge.

— Elle sera là dans quelques instants. Me permettez-vous de vous poser quelques questions d'ici son arrivée ?

Ironie obséquieuse et teintée de cynisme ou politesse indifférente ?

Merteuil Filvini demeurait une énigme pour moi.

— Allez-y.

— Comment avez-vous réussi à quitter Paris ?

— Par la Seine, durant le feu d'artifice.

— Je croyais pourtant la rivière surveillée... Le feu d'artifice ?

— Celui qu'on a tiré dans la stratosphère. L'évolution humaine retracée en je ne sais combien de tableaux...

Le visage de Filvini évoquait un masque de dureté glacée, bien que son expression n'eût pas changé. Ses sentiments demeuraient intérieurs ; on pouvait parfois les *sentir* – mais il ne fallait pas compter les *voir*.

Vous mentez à nouveau. Il n'y a pas eu de feu d'artifice semblable. Jamais. C'est techniquement impossible.

Manuel non plus n'avait pas entendu parler du spectacle en question, de l'existence duquel je commençais à douter.

— Je l'ai pourtant vu, m'obstinai-je.

— Et le fouinain n'a fait que jouer les entremetteurs ?

— Vous comptez libérer Sue ?

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Le conditionnement est irréversible.

— À cause de la longue-vie ? (Filvini ne répondit pas.) Êtes-vous conditionné ?

— Je le suis.

— Et ça ne vous gêne pas ?

— Ma personnalité actuelle est identique à celle d'avant le conditionnement.

J'avais du mal à le suivre.

— En quelque sorte, on vous a conditionné à être vous-même ?

— Ce qui assure également ma fidélité au Néo-Puritanisme.

J'entendis coulisser la porte de l'ascenseur. Je jaillis du fauteuil, les mains agités de tremblements – réaction qui arracha un ricanement sarcastique à Merteuil Filvini.

Sue entra dans la pièce, encadrée par deux miliciens androïdes. Elle portait une robinforme grise et ses cheveux étaient retenus sur la nuque par un austère chignon, mais je réussis à la trouver plus belle que jamais. Il me semblait désormais que les quelques jours que je venais de vivre comptaient plus que ce demi-siècle dont les détails commençaient à s'estomper dans ma mémoire.

Je me ruai vers Sue, les yeux humides. L'un des androïdes fit mine de s'interposer, mais son geste demeura à l'état d'ébauche, Filvini lui ayant sans doute signifié de ne pas intervenir.

Grave erreur. À une vitesse subjective soudain multipliée par dix, je dépassai Sue en une fraction de seconde, écartant d'une bourrade

l'androïde qui bascula, portant la main à son épaule meurtrie ou peut-être brisée, tandis que je plongeais dans l'ascenseur. Mes doigts fouillèrent dans la poubelle, en tirèrent le revolver acheté au Marché Merveilleux. Je l'avais dissimulé sous des papiers froissés pendant la montée ; il était évident que je passerais à la fouille avant d'être autorisé à rencontrer Filvini.

Je me retournai vivement, faisant feu à plusieurs reprises. La première balle interrompit la course de l'androïde qui fonçait vers moi. Les trois suivantes firent mordre la poussière à deux autres miliciens et une lampe de bureau.

Filvini aboya un ordre. Les cinq androïdes restants levèrent les mains sans se départir de leur impassibilité. Je profitai de ce bref répit pour remplacer les cartouches vides, tandis que ma vitesse subjective redevenait peu à peu normale. Je haletais ; l'effort fourni m'avait épuisé. Une telle accélération de mon rythme vital accroissait démesurément ma consommation d'oxygène ; mes implants rendaient possible cette augmentation, mais je sortais néanmoins de chaque période d'excitation avec une sourde douleur dans les poumons et le sang pourri de gaz carbonique.

— J'emmène Sue avec moi, dis-je.

— Je ne vois plus comment vous en empêcher.

— Vous auriez dû me laisser en paix.

— Vous aviez parlé avec le fouinain.

— Et alors ? Je vous le répète, il n'a rien dit qui puisse vous intéresser ou vous porter préjudice. Pas ce soir-là, du moins...

— Et depuis ?

— Je n'ai pas encore tout réuni. La Rationalité est morte et les Néopurs le savaient depuis longtemps. (Filvini acquiesça.) Mais ce que vous ignorez, c'est que cette évolution va continuer. Vous avez mis au point certaines techniques irrationnelles, comme le conditionnement ? Elles seront très bientôt dépassées.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le comprendrez bien assez tôt.

Je vidai mon arme sur les androïdes qui s'affalèrent en un tas informe. Puis à coups de crosse, je rendis inutilisable le terminal tridi et l'interphone avant d'assommer Filvini.

— Viens !

Je poussai Sue dans l'ascenseur qui nous emporta vers le rez-de-chaussée. Je rechargeai mon arme durant la descente. Sue, qui n'avait toujours pas ouvert la bouche, me regardait faire, le regard vide et les traits mornes.

Le hall de l'Office se voulait un monument à la gloire de la Longue Nuit. Son plafond hémisphérique portait une carte du ciel boréal criante de vérité et, sous le sol de verre, se dessinaient les

constellations australes. Chaque étoile possédant une ou plusieurs planètes colonisées par l'homme brillait d'un éclat vert vif.

Je ne m'attardai pas à contempler cette voûte céleste qui me rappelait trop de mauvais souvenirs, bien qu'elle fût artificielle. J'entraînai Sue vers la sortie, faisant un détour instinctif pour éviter de passer à la verticale du Bouvier.

— Au revoir, monsieur, au revoir, madame, nous salua le pseudo-réceptionniste.

Je supposai qu'il ne m'avait même pas reconnu. Son travail était de filtrer les gens qui entraient, pas ceux qui sortaient.

Nous descendîmes l'escalier au pas de course et disparûmes dans le parc qui entourait la pyramide. Sue n'opposait aucune résistance mais ne faisait rien pour m'aider non plus. Poupée de chair sans réactions, elle n'était plus qu'une femme-objet.

Mais elle était là. Enfin. Elle marchait à mes côtés.

Le conditionnement abolissait sa volonté et rien ne l'empêchait de me suivre...

De suivre n'importe qui.

J'estimais avoir une heure devant moi, le temps pour Filvini de reprendre connaissance et d'alerter la milice de l'Office. Or, il fallait une cinquantaine de minutes pour rallier les Bas-Quartiers par le métro. J'étais donc dans les temps.

— Tu ne pourras pas sortir du métro.

La voix de Sue me tira de mes réflexions. J'essayai de distinguer son visage, sans y parvenir. J'aurais voulu voir ses yeux tandis qu'elle me parlait.

Mais ce n'était pas elle qui parlait.

— Pourquoi ? coassai-je.

— Ils bloqueront ta carte de circulation.

— Il leur faudrait prévenir les flics et je ne crois pas...

— Ils t'auront. Tu es coincé.

Son visage apparut soudain dans la lumière d'une avenue voisine. Une expression de satisfaction sadique en déformait les traits. Une boule nerveuse me noua l'estomac. Je ne voulais plus voir ses yeux.

— On dirait que tu as envie d'être reprise.

— C'est la seule solution. Je n'ai rien à faire avec toi.

— Tu as tort, tu t'en rendras compte très vite. Tes sens, tes pensées, tes souvenirs eux-mêmes t'abusent.

— Je suis tout à fait lucide – je le sais mieux que toi !

Je n'insistai pas. Quittant le parc, nous nous engageâmes sur l'avenue de Procyon, qui conduisait des bords du lac aux limites de l'Escale des Nautes. Comme toujours, la circulation y était dense et mouvementée, mais je fus surpris de découvrir que des marchands ambulants s'étaient installés sur ses trottoirs, haranguant les passants.

Des camelots, en pleine Bourse ! Malgré son rôle de capitale administrative, Sahara Beach suivait peu à peu la trace des autres grandes cités de la Terre. Les touristes y affluaient déjà. Je comptai plus d'une trentaine d'extraterrestres de races différentes, dont un bon tiers m'étaient inconnues. Quant aux voyageurs de race humaine, ils étaient plus nombreux que les autochtones.

Ralentis par cette foule dense, nous finîmes par atteindre la bouche de métro, qui s'ouvrait au bord d'une place grouillant de monde. L'endroit était à peine moins animé que les Bas-Quartiers. Il y régnait un climat de foire et de vacances, de joie et de détente. Les bars débitaient des centaines de chopes couronnées de mousse, que vidaient à un rythme d'enfer des clients sans cesse renouvelés. Je découvrais un aspect de la ville que j'ignorais jusqu'alors. Pour un peu, on se serait cru à Paris ou à Berlin.

Une adolescente vêtue d'une longue robe bariolée me tendit un joint. Je voulus le mettre dans ma poche – je n'avais pas la tête à me défoncer –, mais elle me tendit une flamme pour l'allumer. Je recrachai un épais nuage de fumée, m'étouffant presque, et la fille repartit avec un sourire béat. Je tendis le joint à Sue.

— Tu en veux ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Marijuana, apparemment.

Elle s'empara du *reefer*, tira une bouffée, puis une seconde, avant de me le rendre. L'herbe aurait-elle un effet quelconque sur le conditionnement ? J'étais curieux de le savoir. Le seul moyen de combattre ce verrou qui bridait l'esprit de Sue était d'essayer toutes les méthodes possibles et imaginables. Les psychotropes en étaient un, l'hypnose un autre. Mais Filvini m'avait affirmé que le conditionnement était irréversible – et les Néopurs étaient réputés pour ne jamais mentir.

Nous descendîmes dans la station. Le contrôleur magnétique accepta sans sourciller ma carte de circulation. Bon. La C.I. savait désormais que je me trouvais dans le métro ; elle ne m'en laisserait jamais sortir. Et, dans moins de quarante-cinq-minutes...

Une rame nous emporta vers le nord. Quand elle s'arrêta à la station *Avenue d'Antarès*, où la ligne venant de la Bourse croisait celle qui menait aux Bas-Quartiers, je forçai Sue à descendre. Elle m'opposait à présent une résistance passive, mais permanente. Tout d'abord, elle s'était absorbée dans un mutisme obstiné, refusant de me parler ou de répondre à mes questions. Puis, peu à peu, son expression s'était détendue, une brume tiède avait envahi son regard et j'avais compris, qu'à sa manière, elle était en train de planer.

Dans le couloir de correspondance tortueux au sol jonché de corps recroquevillés, nous rencontrâmes deux Matraqueurs. Je comptais leur

demander de l'aide, mais l'un d'eux me précéda :

— Kerl. Savons. Protéger.

Sans un mot de plus, les deux hommes au crâne peint d'un mandala nous encadrèrent pour nous escorter jusqu'au quai où une rame ronronnante semblait nous attendre. Nous montâmes tous quatre dans le wagon de tête. Le convoi ne tarda pas à s'ébranler et s'engouffra en hurlant dans le tunnel.

Par caprice, je dénouai les cheveux de Sue. Ils se répandirent sur ses épaules en vagues multicolores. Elle me regarda avec indifférence ; elle ne comprenait pas les raisons de ce geste. Refoulant les larmes de rage et d'impuissance qui montaient à mes yeux, j'embrassai vivement ses lèvres pincées. Elle ne me rendit pas mon baiser et je m'écartai d'elle, pour qu'elle ne vît pas l'eau qui perlait au bord de mes paupières rougies. J'avais souvent pleuré, à bord du *Niagara*, mais jamais autant que le jour où j'avais compris que j'étais condamné à vivre chaque seconde des quarante-huit années de mon voyage.

Mais j'avais pleuré parce que j'étais seul, et qu'il n'y avait personne pour me voir.

— Pourquoi tenais-tu tellement à ce que je t'accompagne ? demanda Sue d'une voix dure.

— Je t'aime.

Pour la seconde fois, ses yeux exprimèrent un sentiment quelconque ; la colère y flamba brièvement, accentuant ma souffrance intérieure.

— De quel droit m'imposes-tu ta volonté ? s'écria-t-elle. Je ne t'aime pas. Tu es vieux. Sale. Mal rasé. Mal habillé... Tu pues la vieillesse, tu pues la mort ! Je ne pourrai jamais t'aimer – jamais ! J'attends quelqu'un, quelqu'un qui reviendra... (Elle parut buter sur un mot ou un concept qui lui échappait.) Qui reviendra *un jour* !

— Il n'existe pas.

— Comment pourrait-il ne pas exister, puisque je l'aime !

— Condit ? interrogea le plus grand des Matraqueurs.

— Elle m'a oublié... Oui.

— Je n'ai rien oublié du tout ! Rien ni personne ! Et je n'aime pas ce jeu... Tu es dingue, ou quoi ? Sergei existe ! Je me souviens de chacun de ses traits, je...

— Dessine.

Surprise, Sue prit le stylet et l'ardoise magique des mains du Matraqueur et entreprit avec nervosité de tracer un enchevêtrement touffu de lignes, qui ne tarda pas à s'ordonner de façon à représenter un visage masculin. Quand elle jugea son œuvre achevée, Sue brandit triomphalement l'ardoise, lissant d'une main rageuse ses cheveux dénoués.

Je détournai le regard. Je ne voulais pas voir les traits de ce rival

imaginaire. Mais l'autre Matraqueur m'y força, empoignait ma nuque dans une main puissante.

Je m'étrenglai. Sue avait dessiné mon propre visage.

Quand je levai les yeux vers elle, je compris qu'elle n'en avait pas conscience.

Je n'eus pas à utiliser ma carte de circulation pour quitter le métro. L'un des Matraqueurs introduisit un rectangle de plastique nervuré dans le contrôleur magnétique qui nous laissa passer sans réagir.

— Un passe-partout ? demandai-je.

— Oui.

— Vous êtes bien équipés.

— Organisation. (Le Matraqueur désigna Sue.) L'attacher. Menottes. Sinon, fuite.

— Tu veux que je nous enchaîne l'un à l'autre ? m'étonnai-je, tout en me disant que, d'une certaine manière, c'était déjà fait – et depuis bien longtemps.

— Oui.

Arrivés à la surface, nous nous séparâmes. J'entraînai Sue vers les profondeurs des Bas-Quartiers, tandis que les Matraqueurs rejoignaient une dizaine des leurs, qui semblaient méditer dans un square voisin. Ils s'agenouillèrent à leurs côtés et fermèrent les yeux. Aussitôt, j'eus l'impression de sentir un vague attouchement à la surface de mon esprit, comme lorsque le fouinain se manifestait. Le gnome n'apparaissant pas, j'en conclus que les Matraqueurs, dans certaines circonstances, étaient plus ou moins télépathes.

Y avait-il un rapport quelconque avec ce mandata peint sur leur crâne rasé ? Tout en traînant Sue, j'essayai de faire la part des choses. D'après le seul ouvrage sur les Matraqueurs qu'il m'avait été possible de consulter, l'apparition de cet ornement remontait à un an ou deux. Les effets de la Perturbation étaient-ils déjà sensibles à ce moment-là ?

Cette question n'avait aucun sens. Je n'avais aucun moyen de déterminer quand l'influence de la Perturbation avait commencé à être perceptible. La panne de mon *délangevinisateur* – irrationnelle – remontait à quarante-six ans. Mais, comme j'allais alors à la rencontre de la Perturbation, il était évident que je l'avais affrontée *avant* la Terre. D'un autre côté, le conditionnement et la longue-vie – irrationnels tous deux – avaient été découverts à l'époque de la Grande Rafle des Impures, c'est-à-dire au moment même de mon départ.

Je secouai la tête. Dater les signes avant-coureurs n'avait pas grand intérêt. De plus, je n'avais pas la moindre preuve que cette *présence* à la lisière de mon esprit fût celle d'un Matraqueur. Je m'étais remis à délirer. Mais n'était-ce pas par le délire que j'avais approché la vérité ? Cette folie qui était mienne, qui me rongeaient de l'intérieur, ne m'avait-

elle pas conduit tout droit aux conclusions que je tenais désormais pour inéluctables ?

Le fouinain m'a choisi parce que je suis dingue. Et que seul un dingue pouvait accepter la réalité, conclus-je avec détermination.

Sue avait apparemment décidé de se taire. Découvrir que celui qu'elle aimait, qu'elle attendait, ce Sergei parti pour un voyage de plus d'un siècle, avait mes traits, les traits de ce vieillard qui prétendait la connaître, avait entamé son assurance. Mais non sa haine programmée, que je pouvais toujours lire dans ses yeux et sur son visage tendu. Sans doute cette haine était-elle, elle aussi, un corollaire du conditionnement, une protection supplémentaire destinée à rendre inutile l'enlèvement d'une condit.

Tirée de son environnement – biotope, rectifiai-je avec un amusement teinté d'amertume –, Sue était devenue une machine haïssant celui qui l'en avait arrachée. De quoi décourager les volontés les plus obstinées. Mais j'avais la tête dure ; rien ne pourrait me faire renoncer. Libérer Sue de son conditionnement était devenu la crête supérieure probable de mon existence, ce point culminant où je *réaliserais* ma vie, où j'en extirperais la quintessence pour servir un but qui m'était cher. Pour la seconde fois, j'aurais alors l'impression de m'accomplir. Pour la seconde fois, peut-être, je me sacrifierais. J'essaierais simplement de n'entraîner personne avec moi.

La traversée du *no man's land* séparant la bouche de métro des Bas-Quartiers proprement dits dura un bon quart d'heure. Je commençait à connaître le chemin. Le quartier « chaud » de Sahara Beach se dressait au milieu d'un désert d'immeubles en ruine et de rues jonchées de détritux où erraient des épaves hagardes. La situation, déjà bien érodée sur la fin du règne des Néopurs, avait achevé son évolution prévisible. En livrant ce secteur de la ville aux marginaux et aux truands, la mairie de Sahara Beach n'avait fait qu'accélérer un processus inéluctable.

Arrivé au Marché Merveilleux, j'achetai une paire de menottes chromées parfaitement archaïques. Le vendeur m'assura qu'elles avaient servi à attacher Fantomas le jour d'une de ses fameuses évasions héliportées. Je réussis à faire baisser le prix en arguant qu'il était hors de question que des menottes américaines du début du XXI^e siècle eussent été portées par un héros de roman français du début du XX^e.

Quand je quittai le stand, désormais enchaîné à Sue, je m'aperçus que ce bref marchandage m'avait détendu ; un temps, même, j'avais réussi à oublier ma situation désastreuse.

— Tu es fier de toi ? cracha Sue.

— Je ne vois pas pourquoi je me laisserais arnaquer.

— Tu n'es qu'un minable, et ce type l'a senti.

Serrant les dents, je cherchai à l'entraîner en direction de l'entrée vivement illuminée d'un hôtel. Elle poussa un cri de souffrance parfaitement exagéré ; ces menottes étaient conçues pour ne pas meurtrir les poignets, même en cas de violente traction.

— Salaud ! hurla-t-elle, attirant l'attention d'une douzaine de personnes dont les visages se tournèrent vers nous. Salaud ! Tu n'as pas le droit de me forcer à te suivre ! Libère-moi !

Un personnage, que son plastron jaune vif sillonné d'insectes-saphirs me permit d'identifier comme un bourgeois martien venu s'encanailler, se planta soudain devant moi, les poings sur les hanches. Je le dévisageai froidement ; il fit de même, bombant le torse à la manière d'un torero. J'ai toujours détesté ce genre de « héros » qui se plaisent à jouer les défenseurs de la veuve et de l'orphelin quand l'adversaire est un nabot... ou un vieillard.

Quoi qu'il en fût, s'il espérait un témoignage de reconnaissance de la part de la pure et douce et virginale victime, il allait être déçu.

— Lâchez-la, claironna-t-il avec un regard circulaire pour vérifier qu'il était bien le point de mire de l'assistance. Nous ne sommes plus à l'époque néo pure ! Les femmes *votent*, aujourd'hui.

— Quelque chose me dit que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas...

— Vulgaire, commenta-t-il en se pavanant. Très vulgaire... Il suffit de voir ses vêtements ! Quel goût ! Vous n'avez jamais songé à opter pour des couleurs plus attrayantes ?

— Pour être franc, je songe surtout à vous casser la gueule.

Le Martien recula d'un pas, dégainant un petit revolver thermique. J'aurais dû me douter qu'il était armé. Au bout d'un siècle d'adaptation, les colons de la Planète Rouge ne possédaient plus qu'une musculature d'enfant. Sur Terre, ils étaient tellement affaiblis par la gravité qu'ils n'avaient pas même la force de donner un coup de poing.

Je m'injuriai intérieurement. Le thermique en question n'était qu'un jouet à la portée réduite, mais, à bout portant, il pouvait griller un homme. Même en jouant sur l'accélération de ma vitesse subjective – et à condition que mon organisme tienne le coup –, je n'avais pas la moindre chance de désarmer mon agressif interlocuteur, surtout avec Sue attachée à mon poignet.

— Ouvrez ces menottes, intima le bourgeois.

Une main se referma sur sa gorge, une autre écrasa ses doigts. Le thermique rebondit sur le pavé. La foule des curieux se dispersait déjà, avec une précipitation non feinte. Nul n'aimait se trouver au voisinage d'un Matraqueur.

Celui-ci fit pivoter le Martien et le força à affronter son regard. L'homme devint mou et s'effondra sur lui-même.

- Merci, dis-je.
- Inutile. Nouvelles données.
- Tu m'avais suivi ?
- Danger perçu.
- *Perçu ?*

— Nouvelles données. Danger permanent. Liaison psy.

Inutile de m'interroger sur l'origine de l'attouchement psychique. Les Matraqueurs étaient télépathes – et peut-être même précognitifs. Celui qui m'avait tiré de ce mauvais pas n'avait pas eu le temps matériel, depuis le début de l'altercation, de parcourir la distance séparant l'entrée des Bas-Quartiers du Marché Merveilleux.

- Suis, reprit-il. Miliciens. Quitter la ville.
- Comment ? Tout doit être bouclé.
- Doux-Dingues. *Gestalt*.

Je tressaillis. On appelait ainsi les pilotes que la solitude de la Longue Nuit avait rendus schizophrènes – ou quelque chose d'approchant. Le regard mort, les bras ballants, ils erraient en général dans les rues de l'Escale, le quartier des Nautes, et seules les drogues dont on leur pourrissait le sang leur permettaient de recouvrer suffisamment de lucidité pour guider un navire à travers l'espace. En quoi ces individus absents pouvaient-ils m'aider à quitter Sahara Beach ?

Le second mot, *Gestalt*, m'intriguait encore plus, car j'en ignorais la signification. Je ne l'avais jamais rencontré, ni dans un livre, ni dans un film, ni dans aucune des banques de données que j'avais pu consulter. L'explication ne tarderait certainement pas. J'emboîtai le pas au Matraqueur et Sue se laissa conduire, une moue boudeuse sur ses lèvres pleines.

Nous quittâmes le Marché Merveilleux par une venelle puante répandant au doux nom de passage des Guenilles. À nouveau, je me fis la réflexion que les Bas-Quartiers ne pouvaient être qu'un décor ; trop de détails y sonnaient faux. Certes, on avait dû rebaptiser les rues après la déchéance du secteur – mais, à mon sens, ce changement de dénomination faisait partie d'un plan d'ensemble destiné à *mettre en scène* une ambiance volontairement sordide.

J'interrogeai le Matraqueur à plusieurs reprises, mais il se contenta de me répondre par un sourire énigmatique. Comme le fouinain, il avait quelque peu tendance à jouer les oracles, se donnant un côté mystérieux qui avait le don de m'irriter. J'avais désespérément besoin d'explications, d'informations précises – et je n'obtenais que sous-entendus incompréhensibles et regards ironiques.

La venelle s'acheva sur une avenue plantée de palmiers. J'eus un choc en reconnaissant l'endroit. C'était ici, dans l'un des immeubles décrépis, que Sue et moi avions fait l'amour pour la première fois. Puis

je me souvins que l'hôtel en question se trouvait dans le quartier de la Bourse ; j'étais victime d'une confusion. Bon nombre de secteurs de Sahara Beach, construits à la même époque, se ressemblaient suffisamment pour qu'il fût possible de se tromper.

Puis je vis l'enseigne, *Hôtel d'Éridan*, et je sus que je ne m'étais pas trompé. L'organisation de la ville avait donc changé durant mon absence ; une partie de la Bourse avait basculé dans les Bas-Quartiers, preuve supplémentaire du processus de décomposition dont Sahara Beach était la victime depuis l'arrivée au pouvoir des Expansifs.

— Cet hôtel ne te rappelle rien ? demandai-je à Sue.

Elle contempla, muette, la façade crevée des yeux aveugles de fenêtres brisées.

— Non. Ça devrait ?

— Nous y avons passé une nuit.

— Nous n'avons jamais passé de nuit ensemble.

Je sursautai. Notre étreinte tarifée remontait à une semaine à peine. Le conditionnement effaçait-il également les souvenirs récents ? C'était logique, au fond. Une condit n'avait pas besoin de se rappeler ses clients. Mais je ne pensais pas que cet effet secondaire fût programmé. Il s'agissait vraisemblablement d'une conséquence inattendue du traitement auquel Sue avait été soumise. En rapport avec la longue-vie, cet autre corollaire ?

Je n'insistai pas. Il n'y avait rien à tirer de Sue, pour le moment. Plus tard, quand j'aurais dormi, je tenterais à nouveau d'éveiller sa mémoire, de faire remonter à la surface sa personnalité bridée. Sans grand espoir, mais je me devais d'essayer.

— Je n'en peux plus, murmurai-je.

Le Matraqueur s'immobilisa et se retourna. Son regard bienveillant jugea mon état en un instant. J'étais à bout de forces ; le manque de sommeil et l'utilisation répétée de mes implants de survie m'avaient vidé de toute énergie.

— Partir. Vite, insista l'homme au crâne peint d'un mandala.

— Je n'ai pas dû dormir plus de dix heures en trois jours. À mon âge...

Le Matraqueur hocha la tête.

— Bon.

Il obliqua sur la gauche. Une demi-heure plus tard, après avoir traversé une zone délabrée où erraient des groupuscules de mendiants et de noctambules blafards qui s'écartaient sur notre passage, nous atteignîmes un immeuble imposant qui dressait sa silhouette trapue au bord d'un boulevard jonché de détrit. Le Matraqueur poussa une lourde porte de métal piqueté de rouille et nous entrâmes.

L'intérieur du bâtiment était dans un état bien pire que sa façade. L'escalier aux murs noircis par la fumée que nous escaladâmes

paraissait vouloir s'effondrer à chacun de nos pas. Au premier étage, dans une grande pièce sombre, une dizaine de Matraqueurs semblaient dormir, assis en cercle autour d'un brasero couronné de fumée odorante. Je crus reconnaître le parfum d'une des drogues entrant dans la composition du *medley*, ce cocktail détonant que le fouinain m'avait fait fumer le soir de notre première rencontre – ce fameux soir où tout avait commencé.

Le Matraqueur nous fit signe de nous installer où nous voulions, puis il alla s'asseoir parmi ses semblables. Ses paupières se baissèrent aussitôt ; il les avait *rejoins*, songeai-je en m'étendant sur une paillasse.

Sue m'imita sans cesser de maugréer. Plus le temps passait et plus elle devenait vulgaire et insupportable. Le conditionnement comportait autant de protections qu'un logiciel top-secret.

— Sale connard, pousse un peu tes miches de débris !

Je me tournai sur le côté sans répondre. Une lame acérée fouillait mes entrailles. Pourtant, je n'eus aucun mal à trouver le sommeil. Je rêvai, même. Je rêvai de Jeanne, la pauvre professionnelle rencontrée à Paris, quelques jours plus tôt.

En fait, je rêvai que *j'étais* Jeanne, comme si mon esprit libéré par le sommeil avait réellement franchi les milliers de kilomètres qui me séparaient d'elle, pour s'installer dans un recoin de son cerveau, espionnant ses faits et gestes, et ses pensées...

Je le rêvai ou je le vécus et, au matin, je savais comment libérer Sue de son conditionnement.

CHAPITRE IV

J'ouvris les yeux. Je reposais sur un bat-flanc inconfortable, dans une minuscule pièce dépourvue de fenêtre. La tête lourde, la bouche sèche, je m'assis sur cette couche misérable et constatai que les paillasses voisines étaient toutes occupées par des corps immobiles. À côté du rideau de velours masquant la porte se tenait un enfant blond vêtu comme un Chinois de l'époque impériale.

Je reconnus alors ce lieu. Il s'agissait de la fumerie d'opium où j'avais laissé Jeanne, trois ou quatre jours plus tôt.

Je m'ébrouai, découvrant avec surprise que je me trouvais dans un corps féminin. Ces deux seins un peu lourds qui ballottaient sur ma poitrine me gênaient.

Où est passé Kerl ? Sans doute n 'a-t-il pas supporté la vision de ces loques...

Je n'avais pas pensé ces mots. Ils avaient jailli du néant – ou, plutôt, de l'esprit de celle dont j'occupais le corps. Jeanne ? En l'absence de miroir, je ne pouvais qu'émettre des suppositions, mais le décor et l'allusion à une scène que j'avais moi-même vécue suffisaient à me conforter dans cette hypothèse.

— Quelle heure est-il ? m'entendis-je demander à l'enfant.

— Quinze heures. Vous avez dormi longtemps.

— Prépare-moi une pipe.

— Votre compte est épuisé.

— Mon compte ?

— Votre ami avait payé d'avance.

Un pâle sourire sur les lèvres, je me levai pesamment sous le regard sans indulgence de l'enfant. Je ressentais le besoin d'opium, mais j'étais sans le sou. (Je regrettai alors de ne pas avoir laissé plus d'argent à la jeune femme.) Quittant la petite pièce plongée dans la pénombre, je suivis un couloir à la peinture écaillée, le long duquel couraient d'énormes tuyaux de cuivre et de plastique. Les fondations de l'immeuble dataient du XXI^e siècle, le bâtiment lui-même du XV^e et la plupart des aménagements indispensables avaient été réalisés au

hasard des époques, chacun des propriétaires successifs ajoutant une nouvelle pièce à ce puzzle architectural où la pierre de taille voisinait avec les plaques tridi et le tout-à-l'égout.

Un homme trapu que j'identifiai comme le propriétaire de la fumerie était assis devant la porte. Je me dirigeai droit sur lui. Obèse, le visage boursoufflé, il évoquait un poussah de pacotille – mais sans doute son physique faisait-il partie de son rôle.

— Pouvez-vous me faire crédit ?

L'homme secoua la tête. Ses fanons tremblèrent comme de la gelée.

— Vous savez parfaitement que non.

— Je ne risque pas de perdre mon emploi. J'ai des papiers qui prouvent...

— Vous gagnez à peine de quoi vivre, reconnaissez-le. Désolé, il m'est impossible de vous accorder le moindre crédit.

— Même une seule pipe ?

— Même.

Il se détourna et alluma un cigare à l'odeur écœurante. L'injuriant intérieurement, je sortis de la fumerie, scandalisée par l'avarice du gros homme. Celui-ci, comme la plupart des Parisiens de fraîche date qui avaient acheté à coups de grosses plaques le droit de résider – et de tenir commerce – dans la vieille cité française, ne songeait qu'à se remplir les poches et méprisait les figurants. Le dédain que j'avais perçu – Jeanne était en effet hyper-empathique – m'avait donné mal au ventre.

Je descendis la rue Saint-Jacques en direction de la Seine. Le quartier était presque désert ; les touristes s'étaient éparpillés dans les bars et les restaurants. Je haussai les épaules à cette pensée. Manger m'apparaissait sans importance ; une pipe d'opium coûtait bien moins cher qu'un repas et calmait tout autant la faim.

Trouver de l'argent. Dix solars suffiraient.

Je tournai à droite dans la rue des Écoles. Il me fallait de l'opium. Mon corps, le corps de Jeanne pouvait s'en passer – elle n'était pas intoxiquée, pas encore –, mais son esprit, mon esprit en réclamait désespérément. J'avais le moral si bas que seules quelques pipes, même de *dross*, pouvaient me le remonter.

Les pensées de Jeanne revinrent vers moi. Elle m'avait perçu comme un personnage étrange, qu'habitait une cruelle souffrance morale. Elle pensait, savait que je reviendrais et que je serais à nouveau bon avec elle. Par pitié, certes, mais Jeanne n'en avait cure ; son rôle au sein du théâtre permanent qu'était devenue l'ancienne capitale impliquait qu'on eût pitié d'elle. Elle s'était habituée à inspirer ce sentiment et ne concevait plus qu'une morne indifférence lorsqu'elle y était confrontée.

C'était une expérience curieuse que d'accéder directement à ce

qu'une personne étrangère pensait de moi et j'avoue que je perdis le contact un instant. Je n'avais pas conscience de rêver. C'était la réalité. Cela se produisait, s'était produit...

Puis la symbiose fut rétablie et ma seule préoccupation devint de m'offrir une nuit baignée de vapeurs d'opium. Il existait un moyen simple et rapide de gagner de l'argent, mais Jeanne s'était toujours refusée à y recourir. C'était si... dégradant ! Cependant, si je voulais fumer, je n'avais pas le choix.

Je marchai d'un pas rapide en direction de Jussieu. L'ancienne faculté, démolie durant l'Ère néopure, avait été remplacée par un bâtiment hideux aux allures de chou-fleur cancéreux, qui avait un temps servi de lieu de réunion à l'Assemblée Européenne des Purs. Après la victoire expansive, cette construction du plus mauvais goût s'était enrichie d'excroissances vertigineuses – tours tire-bouchonnées, mâts enlacés et verrues démesurées –, peintes de couleurs criardes. Elle abritait désormais une soixantaine de salles de spectacle où l'on jouait pièces et saynètes dans les quelles pornographie, sadisme et cruauté régnaient en maîtres. De temps à autre avait même lieu une représentation *spéciale*, inspirée du Grand-Guignol ; décapitation, castrations et autres sévices en général mortels y tenaient la vedette.

Avalant ma salive, je pénétrai dans le bâtiment hideux et me dirigeai vers le bureau des embauches, devant lequel s'étirait une longue file de figurants aux allures misérables.

La fille chargée de recevoir les postulants était jolie et son sourire semblait dessiné de manière indélébile sur ses lèvres pulpeuses. Sa poitrine nue portait tatoué un paysage au relief troublant. Les hôtesse d'accueil se devaient d'être sexy, pensait-on. Dans les vieux films plats d'avant l'Ère néopure, elles avaient toujours de longues jambes au galbe proche de la perfection et une poitrine agressive.

Comme toujours, le cliché n'avait eu aucun mal à s'imposer ; copier était si simple.

— J'ai trois petits rôles pour vous, dit la fille en rejetant en arrière ses longs cheveux bruns. Quatre solars chacun.

— Ce n'est pas trop pénible ?

L'hôtesse m'expliqua en détail ce que j'aurais à faire. J'acceptai sans hésiter, le cœur légèrement soulevé. L'opium était à ce prix.

Je me dévêtis dans une vaste loge, au milieu d'autres femmes, toutes d'une jeunesse qui commençait à se faner – hormis une petite blonde d'une quinzaine d'années qui promenait fièrement sa nudité juvénile. J'enfilai une longue jupe fendue jusqu'à la hanche et un minuscule chemisier qui me comprimait horriblement les seins. J'éprouvais une véritable gêne à me trouver ainsi dans le corps d'une femme. Autour de moi, les figurantes se changeaient en silence, le regard au sol. Devoir accepter ce genre de travail n'avait rien de

glorieux ni de valorisant. Seules une rouquine svelte à la voix criarde et l'adolescente impudique paraissaient à leur aise dans cette antichambre de l'avalissement.

Le premier rôle était désagréable mais supportable. La pièce semblait conter les problèmes d'un couple dont l'homme éprouvait d'irrépressibles pulsions sadiques. Ce qui obligeait sa femme à lui fournir des victimes pour ne pas subir elle-même ses fantasmes. Je jouais l'une de ces *malheureuses victimes innocentes*. Je devais rester immobile au bord de la scène durant une dizaine de minutes, dans une posture provocante dévoilant ma jambe dénudée par la jupe fendue. Puis, au terme d'une longue discussion sans intérêt avec sa femme, le mari passa derrière moi et, d'un claquement de fouet, déchira le dos de mon chemisier qui explosa en un millier d'éclats de miroir brisé, libérant ma poitrine dont le volume sembla presque doubler. La femme prit alors mes seins dans ses paumes et les caressa, les lécha, les mordilla avec avidité tandis que l'homme cinglait de coups mes épaules. Il était habile – heureusement –, et se contentait d'effleurer la peau offerte, sur laquelle un maquillage savant, qui se révélait progressivement à la lumière, figurait de profondes balafres sanguinolentes.

Je me retrouvai ensuite dans une pièce intitulée *Gwendoline ou les fortunes de l'inverti*. Vêtue d'un pantalon de cuir très moulant, les seins à nouveau comprimés – cette fois-ci par les armature glacées d'un soutien-gorge de métal –, un collier de cuivre autour du cou, j'étais pendue pieds et poings réunis à dix mètres au-dessus de la scène où se déroulaient flagellations et tortures variées, dont certaines tout à fait réelles. Quand on me libéra, mes mains avaient pris une vilaine couleur violette et la tête me tournait comme au sortir d'une assiette au beurre.

Il me restait une épreuve à affronter. Le dernier spectacle, conçu comme une succession de sketches pornographiques, avait pour titre *Moi, Claudine P. 95.62.89, déchuée, prostituée*. Jetée à la rue par un logeur cruel, je me voyais obligée de faire le trottoir pour gagner ma vie. Vêtue d'un short de plastique transparent et d'un bustier de dentelle à peine moins serré que le chemisier de la première saynète, je devait masturber une sorte de poussah incapable de se déplacer, une expression d'écœurement sur le visage. Expression que je n'eus nul besoin de simuler.

Par bonheur, dans les trois cas, l'éclat des rampes des projecteurs m'empêchait de voir le public. Je ne l'aurais pas supporté. À ce stade du rêve, j'étais Jeanne. Totalement. Kerl s'était fondu dans sa personnalité, phagocyté, digéré, anéanti... Une réaction de rejet face à cette situation lamentable ?

Quand le bibendum eu joui, en hurlant « *Micheliiiiin !* » tandis

qu'un long jet de sperme fluorescent jaillissait tel un rayon laser de son sexe à demi érigé, je n'eus pas la force de prononcer les deux ou trois répliques destinées à donner un ton « humoristique » au sketch. Je me ruai hors de scène sous les huées d'un public frustré et m'empressai de prendre une douche. Je me sentais salie, souillée, et je fus heureuse de retrouver ma robe ample et mes sandales de corde.

Je n'aurais pas dû. Suis-je donc tombée si bas ? Je m'étais pourtant juré de ne jamais... Enfin, c'est fait. Il suffit d'oublier tout ça. Mais quelle est donc cette obsession d'écraser les seins des femmes ? À croire qu'une belle poitrine a quelque chose d'injurieux, qu'elle n'est pas excitante en elle-même et qu'il faut la réduire, la comprimer – voire la mutiler...

L'après-midi finissait et je remontais la rue des Écoles en direction de la fumerie. Le ciel était d'un rose très pâle, presque transparent. Le contrôle climatique avait sans doute laissé passer quelques nuages à haute altitude pour diminuer la pression que le mauvais temps exerçait sur l'ouest de l'Europe.

Je m'immobilisai, soudain consciente de la présence de la foule. Présence physique, mais aussi intérieure. Jusque-là, je crois que j'étais trop choquée par ce que je venais de vivre pour percevoir la profonde tristesse qui émanait des passants, mais mon don d'empathie commençait à triompher des traumatismes.

Il va se produire quelque chose. Les gens sont différents, aujourd'hui. Il y a dans l'air...

J'aurais voulu fermer mon esprit, m'isoler au sein de la marée humaine, mais cela m'était impossible pour le moment. Je pressai le pas. Seuls l'opium ou la souffrance pouvaient m'isoler, me libérer des autres.

Ensuite, il y eut une brève coupure, comme si quelqu'un s'était amusé à *monter* mon rêve de la manière dont on procède avec un film. *Fondu au noir...*

Je me trouvais à nouveau dans la fumerie et une pipe éteinte venait de tomber de mes mains. L'enfant au costume chinois la ramassa, m'observa brièvement et décida vraisemblablement que j'avais assez fumé pour le moment. Il emporta le nécessaire à opium.

Du fond de la brume dans laquelle je flottais, je percevais de vagues émotions que j'identifiai comme celles des autres fumeurs. Émotions sans force ni substance, noyées dans un océan d'indifférence. Un effort de volonté me suffit pour m'isoler. J'étais désormais seule avec moi-même.

Mes perceptions ne cessaient de s'intensifier. À croire que mon don évoluait, gagnait en puissance et en subtilité. Si seulement j'avais pu le maîtriser...

C'était bizarre... Quelques jours plus tôt à peine, je ne sentais que les émotions violentes, celles qui vous bouleversent et vous retournent

les tripes. À présent, toutes me parvenaient avec une clarté terrifiante. Il m'avait fallu des années pour que de vagues impressions deviennent nettes ; quelques semaines avaient suffi pour multiplier par cent ma sensibilité.

L'opium est bon. J'aime l'opium. Il me permet de moins penser. Mais, aujourd'hui, son action semble différente. Ce coton qui m'environne ne demande qu'à se déchirer pour me projeter à nouveau dans l'univers sordide du quotidien. J'ai dû doubler la dose pour obtenir un effet similaire.

Serai-je en train de m'accrocher ?

Je suis tombée plus bas que je l'ai jamais été. Ces bouts de rôle... Écœurants !

Seules me viennent des pensées sinistres. C'est anormal. Inquiétant. J'ai l'impression de gaspiller l'argent de ma honte...

Autrefois, je me rappelle, j'ai cru en l'avenir. Je ne pensais pas rester une pauvre toute ma vie. J'avais dix ans quand les Expansifs ont pris le pouvoir et je me souviens parfaitement des deux mois de délire et de liesse qui ont suivi...

Puis la réalité est revenue à la charge, avec son cortège de nécessités économiques, politiques, sociales... L'ascension de la Nouvelle Bourgeoisie et la chute des gens comme moi... Il n'y avait pas de pauvres durant l'Ère néopure. Des riches, oui, mais pas de pauvres. Tout le monde était logé à la même enseigne, sauf les Purs et leur train de vie mêlant faste et ascèse...

Les castes n'étaient qu'une division intellectuelle, une question d'éducation. Née dans la plus basse, je n'avais aucun espoir de m'élever un jour. Mais le Minimum Vital Certifié aurait suffi à m'assurer une existence décente. Tandis qu'avec mon salaire de figurante...

J'aurais certes pu me tirer de là, devenir une spatienne ou entrer à Coût Intérim – je n'étais pas si mal, du temps de mon adolescence, mes seins étaient fermes et mon ventre plat. Je ne l'ai pas voulu. L'idée de quitter Paris me rendait malade. Peut-être ai-je eu tort. D'un autre côté, vivre à bord d'une station lagrangienne, un cylindre dont l'atmosphère peut s'échapper à tout moment, ou écarter les cuisses contre de l'argent me serait insupportable ! Même s'il m'est parfois arrivé de me vendre à ceux qui me plaisaient.

Il s'est produit un phénomène curieux, tout à l'heure. Je passais devant un restaurant et mon regard est tombé sur le menu, dont la lecture a réveillé la faim en moi. La lecture...

Je n'étais plus analphabète. Cette découverte m'a tout d'abord terrifiée – puis j'ai réalisé que ce n'était au fond qu'un prolongement logique de mes nouveaux pouvoirs. J'ai appris à lire par empathie, voilà tout...

L'opium n'a guère de force. J'en prends trop, depuis que j'ai rencontré Kerl. Il faut que je m'arrête.

Ou que je m'y laisse engoutir.

C'est décidé : j'arrête bientôt. J'arrête demain.

Quelque chose grandit en moi comme une bulle de sang, bulle de souffrance. Quelque chose croît et se développe au fond de mon être et je ne peux l'en empêcher. Une impression pénible, effrayante... Douleur. Haine. Violence. Destruction !

Destruction, destruction, des... truc...tion...

Nouveau fondu au noir. Jeanne avait sombré dans le sommeil.

Je repris connaissance vers onze heures du matin et j'étais seule dans la fumerie où flottait une entêtante odeur d'opium froid. Je m'assis, les jambes lourdes, la bouche pâteuse. Une main prévoyante avait posé un verre d'eau sur une table basse ; j'en bus le contenu avec avidité.

Il me fallait une autre pipe. Tout plutôt que de rester consciente. Je fouillai les poches de ma robe, où je trouvai trois plaques d'un solar. De quoi durer jusqu'au soir, peut-être jusqu'au lendemain matin. Chancelante, je quittai la pièce. Dans le couloir, je rencontrai le propriétaire, qui réparait une pipe brisée. Il me jeta un regard indifférent.

— Je voudrai de quoi fumer.

— Vous n'en avez pas eu assez ? Attention, vous allez vous accrocher si vous continuez à ce rythme...

— Ça n'a pas d'importance.

— Où trouverez-vous l'argent ?

— Êtes-vous un commerçant ou un moraliste ? Je veux une pipe !

J'avais presque hurlé les derniers mots. J'étais au bord de la crise de nerfs. De l'opium. Il me fallait de l'opium. Pour faire taire ces voix dans ma tête, pour calmer cette souffrance de chaque instant qui, peu à peu, me rendait folle.

Le poussah se redressa, une expression inquiète sur son visage flasque. Habitué à fréquenter les opiomanes, il les savait capable de véritables crises d'hystérie s'ils n'obtenaient pas leur drogue sur-le-champ lorsqu'ils en faisaient la demande.

— Calmez-vous, vous l'aurez. Je ne vous demande qu'un peu de patience...

Je souris, apaisée. Bien que percevant avec netteté le trouble de mon interlocuteur, je ne songeais qu'à l'opium, à la fumée caramélisée coulant dans mes poumons, se répandant dans tout mon organisme jusqu'à embrumer mon esprit lui-même. Je retournai m'étendre sur une paillasse. Ça y était. J'avais franchi la frontière. L'opium n'était plus un passe-temps ou un moyen d'oublier mes soucis quelques heures. Il était devenu ma raison de vivre. Mes résolutions... Quelles résolutions ? Quand je sortirais de la fumerie, ce serait pour filer droit à Jussieu et accepter d'autres figurations. Sombrier un peu plus dans

cette déprime qui ne songeait qu'à m'engloutir. Tout devient supportable quand on est correctement *chargé*...

L'enfant blond entra, porteur du nécessaire. Il n'avait même pas pris la peine de passer son costume oriental. Je devenais une habituée et les clients réguliers n'avaient pas droit au décorum réservé aux touristes. L'enfant me prépara une pipe et me la tendit. J'en portai le tuyau à mes lèvres et plaçai le fourneau au-dessus de la lampe à alcool. Mon angoisse se dissipa aussitôt.

L'enfant s'occupait déjà de la seconde pipe.

J'émergeai une fois de plus, la tête lourde. L'horloge murale indiquait seize heures, mais j'ignorais quel jour nous étions.

La fumerie s'était remplie durant mon abrutissement béat, mais l'ambiance ne ressemblait plus à celle que je connaissais. Les clients, au lieu de rester passivement allongés sur leurs paillasses, du brouillard plein les yeux et la tête, entouraient le propriétaire, le prenant violemment à parti.

Je me levai, le corps infiniment pesant, tendant l'oreille pour essayer de comprendre ce qui se passait. Apparemment, l'opium était de mauvaise qualité. La plupart des clients paraissaient d'ailleurs en manque ; ils reniflaient bruyamment et essuyaient leurs yeux rougis avec des gestes tremblants et imprécis.

Le propriétaire m'avisa et vit en moi un moyen de calmer les opiomanes déchaînés. Il me désigna.

— Attendez, s'écria-t-il. Il y a ici quelqu'un qui n'a pas essayé. Le résultat sera peut-être différent... Certainement. Je vous l'ai dit, cet opium est le même qu'hier ou avant-hier. Il n'y a pas de raison qu'il n'agisse pas.

Il écarta les clients hésitants et entreprit de préparer une pipe qu'il me tendit. Je l'allumai immédiatement, inspirant une bouffée monstrueuse. L'odeur et le goût étaient ceux de l'opium – mais d'effet, point.

— De la camelote, décrétai-je.

— Vous voyez ! hurla l'un des clients en se ruant vers le poussah, aussitôt imité par les autres.

Je ne participai pas à l'agression. Je détestais la violence physique. Puisque l'opium de cette fumerie n'avait plus les qualités voulues, j'irais ailleurs. Je connaissais un autre établissement, vers Port-Royal, et il me restait encore deux solars.

Mais, en y arrivant, je rencontrai une demi-douzaine d'opiomanes en proie aux affres du manque, qui m'apprirent que, là aussi, la drogue ne faisait plus le moindre effet. Ils comptaient se rendre rue des Fossés-Saint-Jacques ; je leur évitai cette peine inutile en leur contant la scène dont j'avais été le témoin.

— Reste plus qu'à essayer celle de Bastille, dit l'un d'eux.

— M'étonnerait que la défonce y soit meilleure, objecta un autre. C'est tout l'op' de Paris qu'est pourri !

— Moi j'y vais, intervint un troisième, essuyant la sueur qui coulait sur son visage blême. Je suis trop malade.

Je les laissai discuter de la marche à suivre. Subitement, le besoin d'opium, qui n'avait pas quitté mon esprit depuis des jours, se faisait moins pressant, moins obsédant. Je me sentais différente, plus libre, plus détachée des choses matérielles. Je n'avais pas envie de fumer. Je n'avais envie de rien, en fait. J'étais une femme d'une trentaine d'années, ni laide ni jolie, ni grosse ni maigre, ni stupide ni intelligente – et plus rien au monde ne présentait d'intérêt pour moi.

Je remontai vers le Panthéon, à pas lents. Le soleil baissait sur l'horizon. Je me pris à songer à Kerl, à cette fin d'après-midi paisible qui avait tourné au drame, dans les jardins du Luxembourg. Depuis la soirée que nous avions passée ensemble, quelque chose avait imperceptiblement changé en moi. Le vieil homme m'avait marquée sans le vouloir.

Je ne suis plus la même. Je n'ai plus honte, ni de m'être dénudée sur une scène, ni d'avoir failli sombrer dans l'opium... Je ne suis plus triste de n'avoir ni argent, ni éducation. Ces sentiments appartiennent au passé ; c'est à moi d'agir pour que l'avenir ne lui ressemble pas. À moi seule.

Enfin je le crois.

J'étais au bord d'une route et la nuit s'étendait sur la ville. Je reconnus une rocade désaffectée de la banlieue sud, dont les douze voies encerclaient Paris d'un anneau incomplet. Autour de moi s'agitait une foule composée en majeure partie d'enfants et d'adolescents. Je regardais passer la caravane du *Barnum-Pinder Circus*, considérant avec étonnement les cages emplies d'animaux exotiques et les artistes qui paraient en tête du convoi – acrobates aux mouvements coulés, clowns aux démarches improbables, danseuses diaphanes et écuyères agiles.

Le crucifié qui planait au-dessus des glisseurs colorés fit un signe de sa main percée et une ovation monta dans le ciel indigo du soir. Cette époque était cruelle. Les clowns ne faisaient plus rire, les animaux n'avaient droit qu'à un intérêt poli, mais un homme crucifié sur un cerf-volant excitait tout le monde, des enfants aux vieillards. Parce qu'ils croyaient qu'il souffrait ? Ou parce que ce saltimbanque avait su – pensaient-ils – triompher de la douleur ?

Je sortis de la foule, dont les pensées m'apparaissaient comme une flaque nauséuse étalée à la surface de mon esprit, pour me joindre aux quelques centaines de personnes qui suivaient la caravane. Celle-ci revint sur Paris par l'autoroute longeant la Seine au sud-est de la ville, puis s'engagea sur le périphérique dont on avait abattu les

barrières centrales. Une heure plus tard, elle s'immobilisait à l'entrée du cours de Vincennes.

Aussitôt, les gens du voyage s'éparpillèrent comme des moineaux affairés. Les costumes lumineux disparurent dans les malles, les animaux qui avaient agrémenté la parade réintégrèrent leur ménagerie. Je m'assis sur un banc pour regarder l'érection du chapiteau qui ne tarda pas à dresser sa forme caractéristique à mi-chemin entre la Porte de Vincennes et la Nation. Les curieux s'étaient amassés à la limite du périmètre de sécurité. Devant cette subite affluence, de nombreux vendeurs de friandises, sandwiches et boissons avaient abandonné leurs emplacements habituels pour venir s'installer aux abords du cirque, au-dessus duquel planait un long dirigeable couronné de projecteurs dont les faisceaux diversement colorés dissipaient la nuit qui avait recouvert Paris.

Monsieur Loyal apparut soudain au sommet de l'immense tente, un micro à la main. Il annonça d'une voix de tonnerre répercutée par des dizaines de haut-parleurs que le spectacle commencerait à minuit précis.

À l'heure dite, le chapiteau était plein à craquer. (Pour la première fois depuis des mois ; j'avais partagé la vie du cirque durant quarante-huit heures, lors de ma fuite, et je connaissais les problèmes qu'il affrontait quotidiennement.) La plupart des spectateurs, je le percevais, avaient déjà épuisé les principales attractions du Carnaval ; le cirque constituait à leurs yeux un dérivatif original et, peut-être, intéressant. Mais je savais que cet intérêt tomberait très vite et que ces gens préféreraient, par exemple, assister au spectacle multisensoriel de Manuel plutôt que revenir pour la représentation du lendemain ou du surlendemain.

Monsieur Loyal s'avança au centre de la piste, très droit dans son uniforme écarlate. Une brève ovation salua son entrée, tandis que la pieuvre-orchestre jouait l'indicatif du spectacle, un genre de marche au son cuivré que je me souvenais d'avoir déjà entendue dans un film de Fellini.

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, commença-t-il platement, vous êtes ici ce soir pour assister à un type de spectacle assassiné par l'audiovisuel avant même l'Ère néopure. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le cirque est toujours actuel ! Nous avons repris une tradition oubliée et nous travaillons actuellement à l'enrichir. C'est pourquoi je ne vous demanderai ni complaisance, ni indulgence. Ce n'est pas une quelconque reconstitution à accueillir avec un attendrissement passéiste ! Applaudissez si vous appréciez, huez si vous vous ennuyez – mais n'oubliez jamais que ces hommes, ces femmes et ces animaux qui vont se produire devant vous ont travaillé de longues années pour votre plaisir et qu'ils recommencent chaque soir la performance qu'est

leur numéro.

« Place au spectacle !

La pieuvre orchestre attaqua un air joyeux et entraînant, tandis que les clowns, au nombre d'une quinzaine, faisaient leur entrée sur la piste en criant à l'unisson « Bonzour les 'tis enfants ! ». Vêtus de couleurs criardes, affublés de coiffures ridicules et de chaussures bien trop grandes, ils étaient pour la plupart juchés sur des véhicules aussi invraisemblables qu'une bicyclette sans roues ou une planche de surf dégravitée, mue par réaction.

Les premiers rires fusèrent. Bien faibles, il est vrai.

La première partie du spectacle se déroula sans anicroche. Je découvrais avec un intérêt poli mais restreint ce qu'était réellement le cirque. J'étais Jeanne. Pleinement. De la pointe des orteils au sommet du crâne. Kerl s'était effacé, recroquevillé dans un recoin sombre. Rien dans mes pensées n'indiquait que j'avais déjà assisté à un spectacle identique.

Le chanteur extraterrestre plongeait le public dans l'extase. Je restai subjuguée. Je n'avais jamais pensé que l'art pût être si *simple*. Bien que née durant une ère de rigueur extrême, j'étais fille d'une époque dominée par la surcharge et la surenchère ; je prenais les artistes pour des êtres d'exception. La complexité des multisensos – le seul spectacle auquel j'avais assisté jusque-là – nécessitait, croyais-je, un génie que seuls des sortes de demi-dieux pouvaient maîtriser. Découvrir qu'il était possible de procurer un plaisir analogue sans user d'artifices multipliait le plaisir en question, l'élevait au carré ou au cube.

Durant l'entracte, je dépensai un quart de solar pour une barbe-à-papa. Le cirque devait être le seul endroit au monde où il fût possible d'en déguster une. La friandise n'avait pas les effets apaisants de l'opium, mais son goût suffit à me faire oublier que je ne fumerais vraisemblablement jamais plus. Je ne savais pas qu'on pouvait s'abîmer à ce point dans la gourmandise.

Le spectacle reprit. Comme toujours, Monsieur Loyal avait programmé en dernier le numéro d'Eléonore, pour laisser les spectateurs sur une impression forte, voire même violente – quitte à les traumatiser. Ils devaient *croire* que ces artistes qu'ils étaient venus applaudir risquaient leur vie à chaque instant. Tel avait été autrefois l'un des attraits du cirque – savoir que le danger, la mort rôdaient parmi les gens du voyage. Il fallait à nouveau jouer sur cette fascination morbide.

La tension monta lentement, rythmée par un obsédant roulement de tambour. Je savais *et* je ne savais pas ce qui allait arriver. Monsieur Loyal annonça qu'Eléonore allait effectuer son célèbre triple saut périlleux vrillé et se retira dans l'ombre.

La trapéziste s'élança, tournoya sur elle-même. Curieuse, je me

détendis en pratiquant une ancienne technique de respiration contrôlée, ce qui affinait en général mes perceptions intérieures ; je voulais savoir ce qu'on ressentait quand on prenait un tel risque. (J'aurais voulu en empêcher Jeanne, mais je n'avais aucune influence sur elle ; d'une certaine manière, je n'étais pas là.)

Le contact s'établit au moment où les mains de la jeune femme manquaient celles de son partenaire. Je détournai le regard, cherchant à retirer mon esprit du psychisme embryonnaire qu'il venait de pénétrer. Le corps délié s'écrasa dans la sciure avec un bruit répugnant. Il y eut un grand éclair mental de souffrance et de terreur. Dans les coulisses, près de Monsieur Loyal, une femme dont la silhouette évoquait celle qui venait de tomber, s'effondra. L'homme en rouge se précipita.

Elle respirait à peine et son cœur battait la chamade.

Je le savais. Je savais tout. Je percevais mêlés l'horreur de la foule et sa jubilation involontaire, la surprise de Monsieur Loyal et le désespoir qui venait d'envahir Maciste, le géant à la musculature de *péplum*. Je connaissais tout des personnes présentes, de leurs premiers instants à leur numéro d'identité universel... J'étais devenu ces gens. Je n'étais plus Jeanne, ni Kerl, ni les deux réunis – j'étais chacun de ces individus et je n'étais aucun d'entre eux.

Monsieur Loyal revint sur la piste. Les regards des spectateurs convergeaient vers le corps brisé de ce qui était en fait un clone – cela aussi je le savais. Monsieur Loyal s'agenouilla près de lui. Il vivait encore. Un espoir subsistait peut-être.

— Un médecin ! Il faudrait un médecin !

Un homme d'un certain âge aux dents incrustées de brillants se leva. Monsieur Loyal lui demanda de passer dans les coulisses. Deux clowns au maquillage ravagé par les larmes avaient glissé un matelas gonflable sous le corps désarticulé du clone. Ils l'emportèrent dans les coulisses. (On eût dit une scène d'un vieux roman populaire. Des noms me montaient aux lèvres : Paul Féval, Ponson du Terrail...)

— Nous sommes désolés, mais vous comprendrez qu'il nous faut arrêter notre représentation, déclara Monsieur Loyal. Merci. Bonsoir.

Je me levai, luttant pour recouvrer ma personnalité propre. L'impression *d'être* la foule avait cessé, remplacée par des milliers de murmures intérieurs, que dominait la plainte de souffrance de la trapéziste agonisante.

Je ne comprenais pas ce qui s'était passé. Éléonore contrôlait son clone par télépathie, utilisant comme relais un cerveau de souris. Au moment du saut s'était produit un événement inexplicable : son esprit s'était retrouvé prisonnier du clone qui tombait vers la piste. Je devait l'aider à regagner son corps d'origine, c'était plus qu'une obligation – une nécessité.

Je me dirigeai vers la porte, ballottée par une foule surexcitée. La mort a parfois le même effet que les amphétamines.

Maciste gardait l'entrée du glisseur où reposaient les deux corps d'Éléonore. J'eus un pincement au cœur en voyant pleurer ce colosse.

— Je peux peut-être vous aider ?

Il leva vers moi un regard désespéré.

— Vous ne savez pas..., commença-t-il.

— Au sujet du clone ?

Sa surprise fut telle que ses reniflements cessèrent.

— Comment êtes-vous au courant ?

— Vous croyez que c'est le moment ?

Il acquiesça et entra dans la caravane. Je le suivis sans attendre son autorisation. Le temps pressait ; le clone s'affaiblissait sans cesse.

Sans même accorder un regard aux personnes présentes, je m'agenouillai près du corps brisé et posai une main sur son front brûlant. C'était la première fois que je *choisissais* d'utiliser mes talents.

Immédiatement, je perçus la terreur d'Éléonore. Elle n'était que peur, effroi, horreur et désespoir. Jamais je n'avais ressenti avec tant de violence un sentiment étranger.

Je me raidis, ma colonne vertébrale se tendit, se tordit jusqu'à former un arc. De l'écume montait à mes lèvres tandis que je me mettais à trembler comme une épileptique – mais ma main ne quitta pas le front du clone.

— L'autre..., articulai-je avec peine. Il me faut... l'autre...

Maciste tira un rideau. Le corps originel de la trapéziste reposait sur un matelas d'eau. Sa poitrine se soulevait par saccades, d'une manière presque imperceptible. Ce corps était privé d'âme ; j'allais lui rendre la sienne.

J'agis. J'ignorais moi-même ce que je faisais exactement, quels obscurs processus je mettais en œuvre, mais j'agis. Mon esprit devint un pont, une interface, une ligne à très haute tension par laquelle Éléonore transita lorsqu'elle quitta le clone pour réintégrer son véritable corps. Son passage me brûla de l'intérieur et je m'effondrai quand tout fut fini, vidée, à bout.

Éléonore ouvrit les yeux à l'instant précis où le clone expirait. Maciste la prit dans ses bras, la cajolant comme une enfant malade, couvrant de baisers le visage encore déformé par la terreur.

Ce fut ma dernière vision. Je perdis connaissance, un sourire béat sur mes lèvres irritées.

Jouer les guérisseuses était encore plus efficace que l'opium.

CHAPITRE V

J'avais connu des réveils désagréables – des milliers, à bord du *Niagara* –, mais celui-ci était le pire de tous. À peine avais-je ouvert les yeux que Sue, qui devait guetter mon retour à la conscience, s'était mise à m'invectiver, les traits déformés par la haine. Elle n'avait pas dormi, la maison était pleine de rats et de cafards, elle ne supportait pas la présence muette et immobile des Matraqueurs... Elle voulait retourner sur son carré de trottoir pour y attendre Sergei en montrant ses jambes et en vendant son cul.

Je fis la sourde oreille. Autant la laisser s'épancher. Ça lui passerait... Ça ne lui passerait pas. Cette attitude était gravée au plus profond d'elle-même, inscrite dans la structure complexe de son cerveau. Elle ne faisait que réagir à un stimulus, suivant un itinéraire programmé.

Ce n'était pas Sue. Pas tout à fait. Je ne devais jamais l'oublier. À aucun moment. Sue était douceur, tendresse, amour... Elle n'avait rien à voir avec cette mégère déchaînée aux yeux exorbités, aux lèvres tordues, qui ne savait que crier et injurier...

— Je vais te guérir, dis-je lentement, espérant que derrière cette face déformée par la colère subsistait un fragment de la conscience de Sue. Je sais comment. Il y a une femme, à Paris, qui possède le pouvoir de te libérer de...

Sue avait cessé de se plaindre et de hurler. Ses traits s'étaient détendus, il m'avait même semblé distinguer un vague intérêt dans ses pupilles dilatées... Le conditionnement faiblissait, j'en avais la certitude.

Mais cet état de grâce ne dura pas et ce furent des lèvres crispées en un rictus de mépris qui m'interrompirent sèchement.

— Me libérer de quoi ? Je suis libre ! *Libre* ! Tu m'entends ? Arrête, avec ton mauvais roman ! « Il y a une femme qui possède le pouvoir... » Tu crois quoi ? Que ta folie est contagieuse et que tu vas réussir à me contaminer ?

— Je crois que ce n'est pas Sue qui parle, lâchai-je.

Mon index caressait à un rythme effréné la surface incurvée du frotteglisse. Il devait rester deux heures de nuit environ. Nous avions peu dormi et je n'avais guère récupéré. J'étais presque aussi fatigué qu'en me couchant.

Le Matraqueur qui nous avait servi de guide la veille au soir choisit ce moment pour s'éveiller. Je dis bien « choisit » car il était impossible que les hurlements de Sue ne l'aient pas tiré de son sommeil – ou de sa transe. Son regard était trouble, comme celui d'un homme qui s'arrache sans en avoir envie à un rêve agréable. J'éprouvai un bref sentiment de jalousie au souvenir de mon rêve – cauchemar ? – de la nuit passée.

Ce rêve qui n'en était pas un. Pour des raisons inconnues, j'avais vécu quelques heures glanées au hasard dans l'existence de Jeanne. Fallait-il y voir une intervention du fouinain ? Ou bien une conséquence de ces pouvoirs fabuleux qui avaient échu à la jeune femme ? J'avais hâte de la revoir pour m'assurer que tout ceci était réel. Et qu'elle pouvait vraiment rappeler l'esprit éteint de Sue du fond de l'abîme où il gisait. Ce qu'elle avait fait pour Éléonore n'était pas très différent, au fond.

L'accident dont avait été victime la trapéziste me confortait dans l'idée qu'il ne s'agissait pas d'un rêve et que Sue était curable. Si le lien télépathique – impensable du point de vue de la Rationalité – qu'elle entretenait avec son clone s'était subitement transformé en un piège mortel, cela signifiait que même les modifications engendrées par la Perturbation n'avaient rien de permanent. Les techniques irrationnelles ne faisaient que profiter d'un *background* provisoire ; certaines d'entre elles deviendraient très vite caduques. J'espérais simplement que le conditionnement en faisait partie.

— Partir, dit le Matraqueur.

— Pour aller où ? Chez les Doux-Dingues ?

— Les Doux-Dingues ! s'écria Sue. Encore des malades, des détraqués ! Y en a marre !

Le Matraqueur la fixa intensément, mais elle ne parut pas s'en apercevoir et continua à vitupérer haineusement, les yeux étincelants, s'en prenant au monde entier en général et à moi en particulier.

— Assez ! rugis-je, surpris moi-même de la violence qui perçait dans ma voix.

Une manipulation, songeai-je. C'est une manipulation. Si le kidnappeur est assez fou ou amoureux pour continuer à s'encombrer d'une telle furie, tout est étudié pour qu'elle devienne pire encore... Peut-être même va-t-elle essayer de me tuer... Je dois faire attention. Me contrôler, maîtriser mes nerfs. Il n'est pas question de faire leur jeu. La violence est un engrenage inéluctable. Ne pas y mettre le doigt, ne pas y mettre le doigt...

— Il faut que j'aille à Paris. Vite.

- Pourquoi ?
- C'est une idée fixe, trancha Sue. L'écoute pas.
- Doux-Dingues pourront aider.
- À quitter la ville ?
- Oui.
- Je ne vois pas comment...
- Verras.

Le Matraqueur alla ramasser dans un coin une lourde masse d'armes. Craignait-il un affrontement ? Je vérifiai la présence du revolver à ma ceinture. J'irais jusqu'à le charger de balles explosives si j'en trouvais en chemin. Je voulais vivre et je n'avais plus aucun scrupule à tirer sur les agents de l'Office, puisque ce n'étaient que des androïdes, à peine plus que des machines et à peine moins que des hommes.

Nous marchâmes une bonne demi-heure, puis notre guide s'immobilisa. Nous nous trouvions au bord de l'avenue séparant les Bas-Quartiers de l'Escale. Un glisseur passa, silhouette étincelante dans la lumière des lampadaires. Traînant toujours Sue, je rejoignis le Matraqueur qui, les poings sur les hanches, contemplait la voie de béton large comme un terrain de football – une centaine de mètres.

— Tu comptes traverser ? demandai-je.

— Nécessaire. (Il désigna les immeubles bas de l'Escale.) Doux-Dingues.

— Il a fini de parler petit-nègre ? grogna Sue.

— Les avenues sont trop surveillées, objectai-je. Nous serons immédiatement repérés.

Le Matraqueur posa sur mon épaule une main rassurante.

— Confiance.

Il nous entraîna en direction de l'astroport, le long du grillage qui interdisait l'accès de l'avenue. Quelques centaines de mètres plus loin, une tour d'une trentaine d'étages dressait sa forme élancée. Je constatai que toutes les fenêtres, sans exception, avaient été brisées. Un cadavre de métal rouillant peu à peu en face des constructions audacieuses et bigarrées de l'Escale.

Le Matraqueur poussa la porte et entreprit de gravir les premières marches d'un escalier de secours.

— Qu'est-ce qu'il fout ? s'écria Sue. C'est pas en montant qu'on...

— La ferme, laissa tomber le Matraqueur avec une telle douceur que Sue lui obéit, interloquée.

Au sixième étage, dans une vaste pièce, un inconnu avait peint sept cercles concentriques, au centre desquels était posé un éclat de béton censé figurer une montagne. La représentation de l'univers selon le *Bardo Thôdol*, le *Livre des morts tibétain*. J'avais lu la plupart des ouvrages sacrés disponibles dans la banque mémorielle clandestine du

Niagara – cette banque qui était la véritable raison de mon voyage – comme on lit des romans à deux sous, sans y attacher une quelconque importance. À l’instar de la plupart des enfants de l’Ère néopure, je n’avais aucune conviction religieuse et ne voyais dans ces livres mystiques que les aspects particuliers et souvent amusants de la culture terrienne.

Mais, à présent, le contenu du *Bardo Thôdol* prenait à mes yeux une toute autre signification. Les Matraqueurs étaient-ils donc des mystiques ? Ou utilisaient-ils de très anciens symboles à des fins détournées, grâce à l’influence de la Perturbation ?

Le Matraqueur se plaça au centre des sept cercles, enjambant l’éclat de béton, et nous fit signe de le rejoindre. Sue était si impressionnée qu’elle ne résista même pas. Quand nous fûmes tous trois réunis, le colosse entoura nos épaules de ses bras de culturiste. Je lui arrivais à peine à l’aisselle ; il sentait fort la transpiration.

La pièce vacilla, se troubla, fut remplacée par une autre, plus petite, sur le sol de laquelle était dessinée une figure identique.

— Téléportation ? interrogeai-je quand j’eus accepté ce que je venais de vivre.

Le Matraqueur hocha la tête.

— Mais comment ?

— Forces. L’oignon aux quinze couches. De l’une à l’autre.

— Tu veux dire que nous avons traversé une... couche inférieure de l’univers ? Emprunté une sorte de raccourci ?

— Oui.

— Et tous les Matraqueurs peuvent le faire ?

— Symbole essentiel. Mais oui.

— Qu’est-ce qu’il débloque ? intervint Sue.

— Venir. Doux-Dingues.

— Nous sommes dans l’Escale ?

Il ne répondit pas mais, lorsque nous sortîmes du bâtiment – un vieil immeuble promis à la démolition, il y en avait dans toute la ville –, je reconnus les rues tirées au cordeau et les petits scooters blancs de l’Escale des Nautes. Bizarrement, aucun Doux-Dingue n’était en vue. Je fronçai les sourcils. Il devenait de plus en plus difficile de classer et d’ordonner les informations que j’avais recueillies ces derniers temps – et plus difficile encore d’en tirer les conclusions qui convenaient. Il y avait *toujours* un Doux-Dingue – au moins – dans le coin quand on traversait l’Escale. Ils n’avaient rien d’autre à faire que d’errer au hasard des rues, une expression de béatitude sur leur visage lunaire. Leur absence, soudain, me parut inquiétante.

Luttant contre l’angoisse, je me tournai vers notre guide :

— Et maintenant ?

Le Matraqueur fit tournoyer sa masse d’armes. On eût dit qu’il

lançait un défi aux étoiles qui émaillaient la nuit saharienne finissante.

— Là-Haut. Doux-Dingues. Venir. Suivre.

Ces quatre mots exigeaient visiblement un effort surhumain de sa part, car son front s'était couvert de gouttes de sueur.

— Il ne sait dire que ça, grinça Sue. « Doux-Dingues ! Doux-Dingues ! » Il est aussi frappé qu'eux, t'as pas encore compris ? C'est vrai que tu l'es toi aussi !

À nouveau, je jouai les sourds. Le Matraqueur semblait avoir depuis longtemps fait abstraction de la présence de Sue et de ses paroles. Sans doute n'était-elle pas une *personne* à ses yeux.

— Pouvoir, reprit le colosse. Téléportation. Sans support.

— Hé ! rugit Sue. Tu peux pas causer normalement, espèce de tas de graisse ?

— Il ne peut pas, répliquai-je. Ses centres de parole sont trop occupés... Mais par quoi ?

Par le Gestalt, me souffla une voix intérieure.

Qui n'était pas celle du fouinain.

Mon esprit était devenu une mécanique implacable, un engrenage d'idées et de concepts qui me conduisait peu à peu vers une conclusion inéluctable. Le demi-siècle passé dans la solitude de la Longue Nuit avait altéré mais aussi modelé mon mode de pensée ; j'étais en quelque sorte conditionné à réfléchir, à mettre mes découvertes bout à bout pour en tirer une explication globale. L'intervention du fouinain n'avait fait que me pousser dans cette direction. Le petit extraterrestre au corps malléable et à l'ironie féroce avait joué le rôle d'un aiguillage, s'arrangeant pour orienter mes pensées dans la direction qu'il avait choisie.

Il s'était servi de moi comme on se sert d'un logiciel pas tout à fait adapté au travail demandé – en rectifiant les erreurs que je pouvais commettre. J'étais un traitement de texte qui ne coupait pas les mots ; le fouinain s'était contenté de rajouter quelques tirets. Car quelqu'un devait comprendre ce qui se passait. Quelqu'un devait prendre conscience de l'arrivée de la Perturbation et des changements qu'elle allait apporter.

Mais il m'avait également interdit – ou, du moins, déconseillé – d'avertir le reste de l'humanité. Parce qu'il savait que personne ne me croirait, avec mon passé psychiatrique ? Ou parce qu'aucun cri d'alarme ne pouvait changer quoi que ce fût ?

Je penchais pour cette seconde explication. Rien ne pouvait arrêter la Perturbation. Le monde était de toute manière appelé à changer – et tout le reste relevait du domaine des futilités. Sauf, peut-être, ce désir qui me rongait de forcer les verrous posés sur l'esprit de Sue.

— Voilà, dit le Matraqueur en désignant une petite porte noire.

Celle-ci s'ouvrait dans un long mur incurvé que je reconnus comme

celui du Foyer des Pilotes, une construction massive et sans grâce fermée depuis bien des années.

— Les Doux-Dingues sont là ?

Le Matraqueur hocha la tête et poussa le panneau de métal. Je le suivis, tirant une Sue qui avait choisi de se taire – pour le moment. Nous marchâmes le long d'un couloir peint en rose vif, au bout duquel se trouvait une cage d'escalier mal éclairée. Nous nous enfonçâmes dans les profondeurs. Les claquements de nos talons se répercutaient à travers toute la colonne creuse. Une odeur biologique inidentifiable flottait dans l'air. Nous étions à une trentaine de mètres sous le niveau du sol lorsque l'escalier s'interrompt sur une pièce cubique aux murs couverts de graffiti incompréhensibles.

Je m'arrêtai un instant pour les étudier. J'avais déjà vu de tels symboles, lors de recherches dans la banque de données clandestine du *Niagara*, mais j'avais oublié à quoi ils correspondaient... Puis j'identifiai cette écriture, et une nouvelle pièce du puzzle se mit en place.

Sténographie... Logique. Utilisant un langage raccourci, abrasé, les Matraqueurs devaient se trouver une écriture équivalente. Et comme il était plus simple d'exhumer la sténo que de créer de toutes pièces un système de notation... ils ont succombé au grand travers de l'époque...

Le Matraqueur ouvrit l'unique porte de la pièce et je vis enfin les Doux-Dingues.

Au nombre d'une bonne centaine, ils étaient assis en cercle autour de la représentation tridi d'une portion du ciel, amas d'étoiles artificielles qui constituait la seule source lumineuse de l'immense cave voûtée. Le blanc de leurs yeux révoltés semblait étinceler dans la fente de leurs paupières mi-closes. La plupart d'entre eux étaient nus ou ne portaient qu'un pagne. Tous s'étaient enduit le corps de substances colorées qui dessinaient des mandatas incandescents et des arabesques éclatantes. Seul le chuintement des respirations s'élevait dans la pénombre tiède.

— Complètement givrés, décréta Sue.

— Vous vous trompez, intervint Sh'ressch en sortant de l'ombre. Ils ne sont nullement givrés. Ils observent la Sphère d'Influence terrestre. Chaque centimètre représente un quart d'année de lumière. Regardez... Voici votre soleil – et cette petite étoile rouge...

Je serrai la main au Portuvillien. Bien que sa présence en ces lieux me parût pour le moins curieuse et inattendue, j'étais heureux de le retrouver, après son inexplicable disparition – au sujet de laquelle je lui demandai d'ailleurs quelques explications. Il fronça le sourcil droit, cligna de l'œil et me raconta ses pérégrinations dans les Bas-Quartiers.

Nous étions dans le bar et je m'étais abîmé dans la contemplation de la tridi, quand il avait soudain éprouvé une furieuse envie d'uriner.

Le temps de trouver les toilettes – j'appris au passage que celles de la Terre avaient la réputation d'être les plus sales à mille années de lumière à la ronde –, d'en revenir... et j'avais disparu.

Sh'ressch ne s'était pas inquiété outre mesure. Je n'étais pas *obligé* de lui servir de guide, estimait-il. Puisque j'avais décidé de lui fausser compagnie, il visiterait seul les Bas-Quartiers. Il avait donc réglé nos consommations et s'était dirigé vers le Marché Merveilleux. En route, il s'était écarté de l'avenue, intrigué par l'architecture d'une villa qu'il devinait au fond d'une impasse. Et il s'était retrouvé encerclé par un groupe de mendiants loqueteux équipés d'armes hétéroclites. Son refus de faire l'aumône quand il se trouvait en ma compagnie se retournait contre lui. Les misérables des Bas-Quartiers n'avaient pas pour habitude d'attaquer les touristes, mais ils leur arrivait de sanctionner une attitude qui leur déplaisait.

Sh'ressch se lacéra la nuque et les avant-bras pour ne pas céder à son instinct, qui lui commandait d'attaquer avant qu'il ne fût trop tard. Il n'était pas question de transgresser le tabou concernant les actes de violence. Mais, tandis que le cercle des mendiants se refermait sur lui, il réalisa qu'il ne pourrait résister bien longtemps. D'ailleurs, les Bas-Quartiers n'étaient-ils pas le domaine du vice sous toutes ses formes – même pour un Portuvillien ?

Ses agresseurs n'étaient plus qu'à deux ou trois mètres de lui et s'apprêtaient à bondir quand une voix puissante et laconique avait résonné dans la nuit :

— Suffit !

Un petit groupe de Matraqueurs venait de surgir d'une ruelle adjacente. Sh'ressch avait contemplé leurs crânes peints et leurs oreilles surchargées de pendentifs, leurs poitrines tatouées et les ornements barbares qui hérissaient leur vêtements... Les nouveaux venus avaient-ils l'intention de se substituer à ses agresseurs ?

Ceux-ci avaient battu en retraite. Quand le dernier d'entre eux eut disparu, l'un des Matraqueurs était allé se planter devant Sh'ressch les poings sur les hanches.

— Venir.

— Que me voulez-vous ? Je ne suis qu'un touriste.

— Touriste ? (Ricanement du Matraqueur.) Non. Savons. Venir.

Il avait forcé Sh'ressch à le suivre. Le Portuvillien m'avoua qu'il n'en menait pas large. Un sentiment qu'il dénommait *amusement inquiet* s'était emparé de lui. Pourtant, les Matraqueurs ne paraissaient pas foncièrement hostiles. D'ailleurs, ne m'avaient-ils pas aidé, quelques heures auparavant ?

— Pourquoi cette inquiétude ? lui demandai-je.

— Il n'existe pas d'équivalent dans votre langue. Comme toujours, traduire revient à user et abuser d'approximations. Nous avons marché

près d'une heure, reprit-il. Puis les Matraqueurs m'ont fait entrer dans une ancienne salle de spectacle. Ils devaient être des centaines là-dedans, assis en demi-cercle autour d'une sphère translucide dans laquelle se tordaient des formes colorées. On m'a fait asseoir. La situation m'échappait complètement. Ces brutes plongées dans une profonde méditation...

— Ce ne sont pas des brutes, intervins-je.

— Excusez-moi, vous avez raison. C'est votre langage... Il est *impropre* !

— Comme nos toilettes ? ironisai-je.

Sh'ressch eut un haut-le-corps indigné. Apparemment, ce n'était pas un sujet de plaisanterie *correct*.

— J'ai essayé d'interroger plusieurs Matraqueurs, mais aucun n'a répondu. Puis l'un d'eux, sortant de sa transe, m'a désigné – et j'ai eu l'impression qu'un cyclone se refermait sur moi pour m'emporter. J'ai eu quelques secondes de privation sensorielle totale... Quand tout est redevenu normal, j'étais dans cette salle, avec ces illuminés... Et vous êtes arrivés.

Notre guide vint se planter devant nous, caressant l'astragale pendu à son oreille, entre une tête humaine réduite suivant la méthode jivaro et un crucifix renversé.

— Fusion, dit-il. Le *Gestalt* en extension.

Je fermai les yeux. L'habitude que j'avais prise du dialogue mental me rendait apparemment hypersensible aux effluves télépathiques. Je sentais désormais la formidable énergie virtuelle dépensée dans la cave voûtée.

— Qu'est-ce qu'un *Gestalt* ? interrogeai-je.

— Les Matraqueurs en constituent un, ainsi que les Doux-Dingues, commença Sh'ressch. Si j'ai bien compris les explications qui m'ont été fournies, cela signifie qu'ils possèdent, en fait, un esprit unique.

— Un seul esprit pour tous les Matraqueurs ? Et les Doux-Dingues ?

— Givrés, givrés, givrés, répétait Sue à voix basse. Tous aussi timbrés les uns que les autres...

Une certitude s'implanta en moi. Les Doux-Dingues ne se contentaient pas de communier dans le cadre du *Gestalt* évoqué par le Matraqueur ; il *agissaient* également, intervenant sur la représentation tridi pour approcher de la plus grande fidélité possible. Ils avaient besoin d'une carte identique ou presque au territoire figuré. Dans quel but ?

— On dirait qu'ils ajustent la réalité.

— Vous sentez quelque chose ? interrogea Sh'ressch.

— Contact, dit le Matraqueur. Relation Doux-Dingues/univers.

— Il appréhendent mentalement la réalité ? murmurai-je.

— Et adaptent.

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce con ? intervint Sue.

Douce, froide et distante, sa voix était malgré tout teintée d'un vague accent d'agressivité. On lui avait greffé la haine comme s'il s'était agi d'un implant de survie. Elle était en elle, et seule une opération quasi chirurgicale pourrait l'en libérer.

— Les Doux-Dingues perçoivent les modifications du continuum et les retranscrivent sur cette représentation, expliquai-je.

— Quel est l'intérêt ?

— La causalité est-elle inversée ? demanda Sh'ressch au Matraqueur.

— N.S.P.

— Causalité ? fit Sue.

— Les changements pourraient provenir d'ici, de cette pièce, et affecter l'univers dans son entier..., tentai-je d'expliquer. Ils ont trouvé comment voyager sans se quitter.

— J'y comprends rien.

— Les Doux-Dingues aiment être ensemble. Ils ne parlent pas, n'agissent pas, se contentent de rester là, mais être réunis paraît pour eux d'une importance capitale... D'un autre côté, ils aspirent à retrouver la Longue Nuit et sa solitude. Difficile, jusqu'ici, de concilier ces deux désirs... Pourtant, ils y sont parvenus !

— Vous voulez dire qu'ils voyagent par la pensée ? intervint Sh'ressch.

— J'en ai l'impression.

Peu à peu, ma théorie prenait tournure – grâce à ce simple mot, *Gestalt*, dont la définition m'avait été fournie par un extraterrestre. Les Doux-Dingues, comme moi, étaient victimes de la Perturbation. Il en était de même pour les Matraqueurs. Mais pourquoi notre guide avait-il parlé de fusion ?

L'agression psychique me prit par surprise. Je n'étais pas préparé à un tel déferlement d'énergie mentale, à l'explosion de cette véritable bombe nucléaire intérieure qui ravagea soudain mes pensées. Je tombai à genoux, des larmes plein les yeux, aveuglé par une souffrance ardente.

Puis toute perception sensorielle cessa et je plongeai dans un néant qui se déchira sous mon poids, me libérant dans le vide de l'espace.

Je me déplaçais plus vite que la lumière dans un secteur que j'identifiai comme celui d'Altair. Je volais, libre et nu, à travers la Longue Nuit, et mes sensations n'avaient rien à voir avec celles que j'avais éprouvées quelques heures plus tôt, quand le fouinain s'était emparé de mon esprit pour me *montrer* la Perturbation.

J'étais seul, mais cette solitude qui m'avait traumatisé autrefois ne me pesait nullement... Les amas stellaires répandus autour de mon esprit dégagé de toute entrave ne m'inspiraient aucune crainte ; leur

agressivité passée avait cédé la place à une indifférence glacée mais splendide. Mon champ de vision, étendu à 360 degrés, me permettait d'englober la totalité de la sphère céleste et d'en percevoir les moindres particularités, les plus infimes modifications.

Comme la disparition subite d'une petite étoile verte dans la constellation du Bouvier.

Veux-tu aller plus loin ? chuchota une voix mentale – celle du *Gestalt* formé par les Doux-Dingues.

Non. J'en ai assez vu. Ramène-moi !

Tu sais à présent qui je suis. Le tairas-tu ?

Si tu me le demandes...

Une autre étoile disparut. Un grand froid me gagna. Les Doux-Dingues essayaient-ils de me tuer ? Je rejetai cette idée.

Ce n'est qu'une conséquence de ce que tu appelles Perturbation et nous Libération, n'aie crainte, reprit la voix du *Gestalt*. *La mort d'une étoile est accompagnée, pour les Libres-Voyageurs, d'un sentiment d'angoisse – absurde, car la mort n'a plus rien de définitif.*

Ramène-moi ! hurlai-je.

Je me retrouvais soudain dans l'état d'esprit qui avait été le mien un demi-siècle durant, à bord du *Niagara*. Terreur face à l'infini. Ciel mental sans limites. Pour éviter d'affronter l'Univers en face, je m'étais à l'époque réfugié dans l'absorption d'informations – une attitude régressive et infantile qui était pourtant mon seul abri contre la Longue Nuit qui bruissait aux sas du navire.

Tu aurais pu devenir un Doux-Dingue, mais il te restait trop d'années de solitude pour céder à la première attaque. Et les suivantes, tu les a déjouées sans même le savoir, en t'abreuvant de sons et d'images, de concepts et de sensations, jusqu'à ne plus être capable de penser par toi-même, jusqu'à devenir un ensemble d'informations pures, coupé d'une réalité non médiatisée... Tu aurais pu entrer dans le Gestalt, mais quelque chose en toi t'en empêchait.

Ramène-moi ! répétais-je en agitant désespérément mes membres qui n'étaient plus là.

Reste, insista le Gestalt. Reste avec nous. Accepte l'intégration, c'est ta seule chance de quitter Sahara Beach. Dans certains cas, le corps peut suivre l'esprit. Il suffit d'accomplir une ellipse dont l'un des foyers est la Terre et l'autre Dzêta Bootis...

Non ! hurlai-je dans le vide hostile. *Je ne veux pas revivre ça ! Ramène-moi !*

Il y eut un moment de flottement. Le *Gestalt* réfléchissait. Je tentai d'épier ses pensées, mais il m'était impossible de les recevoir en l'absence d'une émission volontaire. Par contre, il me sembla percevoir la présence d'une seconde entité virtuelle, tapie à la lisière de l'esprit unique des Doux-Dingues... Les Matraqueurs ?

Tu tiens vraiment à retomber aux mains de l'Office ? reprit le *Gestalt*. *Nous pouvons t'aider. Te sauver. Il te suffit de vaincre ta peur du vide. Et cette fille te suivra, car le lien qui vous unit est plus résistant encore que les menottes qui ceignent vos poignets.*

Les constellations tourbillonnaient autour de moi et les étoiles qui les composaient étaient devenues de longs traits de lumières. Je voulus hurler, supplier les Doux-Dingues de faire cesser ce cauchemar ; mais je n'avais plus de bouche et mon cri de pure terreur fit voler en éclats le continuum. Empoigné par la Perturbation, je commençai à tomber à travers la Longue Nuit, esprit égaré et apeuré.

Au secours ! Je suis perdu !

Des violons pleins d'emphase et une guitare sursaturée naquirent de mon effroi. Leurs notes hindouisantes dessinèrent des grappes de noyaux cristallins qui explosèrent une à une en une pluie d'éclats étincelants. Synesthésie – je commençais à en avoir l'habitude.

La présence tapie à proximité se révéla soudain au grand jour. Il s'agissait bien du *Gestalt* formé par les Matraqueurs – du Matraqueur soi-même. Il s'approcha de l'esprit unique des Doux-Dingues, l'effleura, s'y fondit...

Les deux *Gestalt* venaient de s'unir. Matraqueurs et Doux-Dingues constituaient désormais les fragments d'une même entité mentale. La fusion dont parlait notre guide venait d'avoir lieu.

Je ne peux rien pour toi, émit le Gestalt. Tu résistes, tu t'opposes au transfert. Désolé. Mais il y a un autre Gestalt, impossible à appréhender...

Je me retrouvai dans la grande cave, recroquevillé en position fœtale sur le sol de terre battue. Le Matraqueur m'aida à me relever.

— Échec, dit-il.

— En quoi a-t-il échoué ? demanda Sh'ressch.

— Fuite impossible – peur.

— Ma terreur face au vide ? interrogeai-je.

Le Matraqueur hocha la tête et tourna les talons. Je le suivis, le ventre noué. Sue regardait ses pieds et ne disait mot. Je l'attirai contre moi, passai un bras autour de ses épaules. Elle ne réagit pas.

— Tu as une autre idée ? demandai-je.

— Non. Ville bouclée. L'Office.

Je fermai les yeux. Tout ceci n'avait servi à rien. Sahara Beach se refermait sur moi comme la coquille d'une huître sur un crabe imprudent. Il me semblait déjà sentir la couche de nacre commencer à se déposer sur moi. Encore quelques heures, et les androïdes de l'Office n'auraient plus qu'à me cueillir.

Je redressai la tête. Tout n'était peut-être pas perdu. Là où le *Gestalt* avait échoué, le fouinain pouvait encore réussir. Mais où se trouvait-il en ce moment ? À quelles manipulations machiavéliques se livrait-il ?

Se souciait-il toujours du vieux naute dont il avait bouleversé

l'existence ?

Fouinain... *Si tu m'entends, où que tu sois, viens à mon secours. J'ai besoin de toi. Besoin que tu m'indiques comment échapper aux tueurs de l'Office...*

Mais il ne répondit pas et, pour la première fois, je me demandai si le gnome au nez proéminent ne m'avait pas purement et simplement abandonné.

Les Doux-Dingues n'avaient pas bougé. Ils avaient découvert comment voyager à travers l'espace sans support matériel, et cela avait contribué à les rendre indifférents vis-à-vis de leur corps. Ce pouvoir était-il lié au *Gestalt* ? Vraisemblablement. Mais, dans ce cas, pourquoi les Matraqueurs ne voyageaient-ils pas également ?

Parce qu'ils n'étaient pas des nautes, mais des zonards terrestres, que l'espace n'intéressait pas. Ils n'avaient donc pas encore exploré cette possibilité offerte par le *Gestalt*.

— Partons d'ici, dis-je. Nous n'avons plus rien à y faire.

— D'accord, acquiesça le Matraqueur.

— Je vais rester ici, annonça Sh'ressch. Nous finirons bien par nous retrouver. J'ai très envie d'expérimenter ce nouveau mode de transport...

— Comment savez-vous de quoi il retourne ? demandai-je.

— Je crois que le *Gestalt* va m'intégrer. Je le sens.

— Mais vous n'êtes pas humain ! Votre structure mentale...

— L'esprit est unique et il emplit le cosmos. Vous n'avez donc pas compris ? Les modifications des lois naturelles, la mort de la Rationalité... Tout cela n'est que de la poudre aux yeux. Le véritable effet de la Perturbation est d'unifier la pensée. De réunir les créature intelligentes en *Gestalten* sans cesse plus importants. Tant qu'ils formaient deux entités distinctes, Doux-Dingues et Matraqueurs ne disposaient que de pouvoirs réduits. Voyage mental pour les premiers – téléportation pour les seconds. Unis, il deviennent une Reine sur l'échiquier, un territoire sur le *Go-Ban*... Le *Gestalt* qu'ils constituent désormais n'est en fait que l'embryon d'une structure psychique bien plus importante, appelée à réunir l'humanité...

— Tu votes communiste, le bougnoule ? s'écria Sue.

Le Matraqueur lui décocha une gifle mémorable et elle fondit en larmes. Je m'efforçai de la consoler ; s'il subsistait la moindre trace de l'esprit de Sue, quelque part dans ce cerveau trafiqué, je savais qu'elle m'en serait reconnaissante. Mais sa pseudo-personnalité née du conditionnement méritait cette punition.

— C'est pourquoi les gens de Glo-Hezink ont péri, continua Sh'ressch sans paraître remarquer l'interruption. Parce qu'ils ont refusé leur intégration dans le *Gestalt*.

— Venir, dit le Matraqueur.

— Pour aller où ? geignit Sue. J'en ai assez d'être trimbalée de droite à gauche. Foutez-moi la paix et laissez-moi retourner travailler...

— Au revoir, Kerl, reprit le Portuvillien. J'essaierai de vous aider, si j'en ai la possibilité. Le *Gestalt* est puissant, bien plus puissant que vous ne pouvez l'imaginer. Et sa puissance va croître dans les jours à venir, au fur et à mesure qu'il grandira.

— Au revoir, dis-je. Je ne trouve pas cette idée sécurisante. Que notre avenir soit de nous fondre dans un esprit unique... Brrr ! Je préfère rester moi-même.

— Je crois malheureusement que vous n'aurez pas le choix.

— L'intégration ou la mort ?

— Plutôt mort que rouge ! rugit Sue.

Le Matraqueur la gifla à nouveau. Le *Gestalt* n'aimait visiblement pas être traité de communiste. Mais où Sue avait-elle été chercher cette référence ? Sa culture d'avant le conditionnement était aussi limitée que la mienne ; notre connaissance du passé et des mouvements politiques se réduisait à ce que les Néo purs nous en avaient appris – à savoir : pas grand-chose.

Je repoussai les questions qui m'assaillaient. Il était temps de partir.

Nous quittâmes l'Escale par la même voie qu'à l'aller. Avant la téléportation, je demandai à notre guide pourquoi il ne profitait pas de ce mode de transport pour m'expédier hors de la ville. Il m'expliqua dans son langage minimal que cette technique nécessitait un point de départ et un point d'arrivée, tous deux préparés suivant le schéma voulu ; or il n'existait aucun lieu de transfert hors de Sahara Beach, pour la bonne raison que ni les Matraqueurs, ni les Doux-Dingues ne pouvaient s'éloigner de la ville sans risquer de perdre le contact.

— Et les Doux-Dingues que l'on renvoie dans l'espace ? m'enquis-je.

— Autres *Gestalten*.

— L'esprit qui emplit le cosmos ?

— Voilà.

Nous nous enfonçâmes dans les Bas-Quartiers. Nous devons avoir parcouru deux ou trois kilomètres et nous approchions du Marché Merveilleux quand une phrase s'inscrivit dans mon esprit :

— Ton rôle a pris fin, Kerl.

Le fouinain trottinait à mes côtés, le visage fendu d'un large sourire édenté.

— Qu'est-ce que c'est que cette baudruche ? grogna Sue. Encore un bougnoule ?

C'était la première fois que quelqu'un d'autre que moi paraissait s'apercevoir de la présence du fouinain. Sans doute avait-il décidé de

se montrer.

— Tais-toi, ordonnai-je. Quel était ce rôle ?

— Découvrir. Tu n'as désormais plus rien à faire – sinon réveiller l'esprit endormi de Sue.

— Jeanne peut m'y aider.

Le fouinain battit des oreilles – un geste que je ne lui avait jamais vu faire.

— Évidemment. Sinon, je ne t'aurais pas envoyé ce rêve... Si l'on peut parler de rêve, puisque chaque détail était authentique. Mais attention : rien ne prouve que le conditionnement soit déjà réversible. Il existera un moyen, un jour, et Jeanne saura l'employer, voilà tout.

— As-tu lu en elle ?

— En *elles*, répliqua le gnome, accompagnant le second mot d'une image mentale pour bien insister sur le pluriel.

— Elles ?

— Sue est coupée en deux, et l'une des deux moitiés doit l'emporter sur l'autre.

— Voilà qui me rappelle...

— Ras le bol des références ! intervint Sue. Et qui c'est, ce nabot ?

L'injure n'eut aucun effet sur le fouinain. Quant au Matraqueur, il marchait en tête, perdu dans ses pensées, plongé dans la tiédeur du *Gestalt*.

— Elle a raison, reprit le gnome. Assez de références ! Assez de regrets, de retours en arrière, de nostalgie mal placée ! Le passé est mort et l'avenir n'a *vraiment* aucune chance de lui ressembler.

— Quels indices, quelles vérités es-tu venu m'apporter, cette fois-ci ?

— À t'entendre, on dirait que tu me considère comme un dieu – ou un messenger des dieux, ce qui revient presque au même. Je ne suis rien de tout ça. Je suis un symptôme, je te l'ai déjà dit mais il faut te répéter les choses plusieurs fois avant que tu comprennes. Ceci posé, je suis vraiment heureux d'avoir réussi à t'ouvrir les yeux. Mais, dorénavant, tu es hors-jeu. Tu ne peux plus influencer sur le cours des événements. D'autres sont là pour prendre la relève : ceux qui, à ton contact, ont acquis une perception différente... Et qui, intuitivement, sentent l'approche du changement.

— Comme les Doux-Dingues ou les Matraqueurs ?

— Leur cas est différent. (Le fouinain plissa ses paupières tombantes.) C'est compliqué. Très compliqué. Nous ferions mieux de nous asseoir quelque part. Holà, l'homme au mandata !

Le Matraqueur s'immobilisa et se retourna. Il ne parut éprouver aucune surprise à la vue du fouinain. Je supposai que le *Gestalt* avait déjà eu affaire au nain élastique.

— Oui ? fit-il.

— Emmène-nous dans un bar. Celui où j'ai rencontré Kerl fera l'affaire.

Le Matraqueur acquiesça et obliqua vers la droite. Nous ne tardâmes pas à retrouver des quartiers plus fréquentés. La foule emplissait désormais les rues de son flot coloré et de ses caquetages irritants. Je me sentais mal à l'aise, à l'étroit dans ma vieille peau ridée. Et les invectives de Sue n'étaient pas faites pour me remonter le moral.

— Que dirais-tu d'un peu de calme ? interrogea le fouinain.

Sa main à quatre doigts effleura le bras de Sue. Elle se tut instantanément.

— Voilà qui est mieux. Je te disais donc que tout ceci était horriblement compliqué. Doux-Dingues et Matraqueurs formaient deux consciences collectives nées grâce à l'influence de la Perturbation. La fusion de ces *Gestalten* en a donné un autre, bien plus important, bien plus puissant, noyau central du futur *Gestalt* qui, un jour, réunira l'ensemble de la population du système.

« Les gens que tu as « contaminés » ignorent l'existence du *Gestalt*. Mais, en les côtoyant, en leur parlant, tu as sans le savoir modifié leur mode de pensée. Prends Jeanne, par exemple. Tu as pu sentir à quel point elle *accepte* l'idée d'un changement radical, non ? Il en est de même pour les autres, tous les autres, du chauffeur de taxi de Grande-Isle à la fille de *Coït Intérim*, de Manuel aux salvoïdes... Tous sont préparés à l'arrivée de la Perturbation, même s'ils en ignorent l'existence. Et c'est ça qui compte, pour éviter que la Terre devienne une autre Glo-Hezink. Tu as agi comme il fallait que tu agisses. »

— Comme tu *voulais* que j'agisse.

— Voilà, dit le Matraqueur. Adieu.

Il s'inclina en une brève courbette et s'éloigna tandis que nous entrions dans le bar aux mille bières. Nous allâmes nous asseoir au milieu de la salle, à une table grise couverte de débris de verre. Un serveur vint la nettoyer et prit nos commandes. Le fouinain était un atout indispensable lorsqu'on voulait être servi d'urgence. Il n'avait aucun scrupule à utiliser son don de fascination pour se simplifier la vie.

— Ce n'est pas seulement une question de volonté de ma part, reprit-il. Plutôt une nécessité. Je t'ai contaminé et, à ton tour, tu as contaminé d'autres personnes sans le savoir. À présent, ces individus dispersés à travers la planète forment un noyau « dur » autour duquel se développeront d'autres modes de pensée... Non, ne me demande pas d'être plus précis. Tout ceci se passe sur un plan dont tu n'as pas encore conscience. Pourquoi crois-tu que les Matraqueurs se dissimulent derrière une image de violence et de délinquance ? Pour se protéger. Ils n'ont jamais utilisé la force.

— Tout le monde croit le contraire.

— Le Matraqueur l'a voulu. Tout comme le Doux-Dingue a voulu que l'on croie qu'il était fou. Protection. Défense. Ce monde n'est pas tendre avec les « gentils », c'est pourquoi ils se font passer pour des « méchants »...

— Ou des psychopathes.

— Ou des psychopathes.

— Tu m'avais caché tout cela. Pourquoi ?

— Il n'était pas utile que tu comprennes ce qui se passait. Tu ne me servais que de vecteur.

— J'ai pourtant fini par comprendre.

— Considère que c'était un cadeau.

— En récompense de mes bons, loyaux et surtout aveugles services ?

— Tu avais le droit de savoir, même si cette connaissance ne peut aider personne. Il n'y a rien à faire – sinon s'adapter, et je crois que les Terriens sont bien partis pour réussir. Un *Gestalt* de cette importance alors que la Perturbation se trouve encore à un jour de lumière est un excellent présage. Vous allez vous en tirer.

Le serveur posa une *Santaclara* devant moi. Je le réglai, lui laissant un pourboire correct. Quand je voulus reprendre la conversation avec le fouinain, je découvris qu'il avait une fois de plus profité de la diversion pour me fausser compagnie.

— Tu es coincé, railla Sue. Même ton pote bougnoule t'a laissé tomber.

— Je suis encore libre.

— Plus pour longtemps.

— Si tu m'entends, je t'aime malgré tout. Je sais que ce n'est pas toi qui parles.

— Tu recommences avec tes conneries ?

— Je suis dans le vrai. Le fouinain me l'a assuré.

Le visage de Sue se tordit, comme sous l'effet d'une violente douleur intérieure. Une ébauche de sourire apparut – pour être aussitôt remplacée par une expression de haine féroce qui s'effaça elle aussi quand le masque d'indifférence se remit en place.

— Libère-moi. *Ma* rue est à deux pas.

— Tu n'y retourneras pas. Jamais.

La porte du bar s'ouvrit. Je jetai un coup d'œil machinal aux arrivants – un couple d'âge moyen pauvrement vêtu. Ce n'étaient pas des agents de l'Office ; celui-ci, fidèle à la mentalité phallocrate des Néopurs, n'employait pas de femmes.

— Et si j'ai envie d'y retourner ? insista Sue.

— Ce n'est pas la fille nommée Sue qui en a envie.

— Je ne suis pas Sue. Mon nom...

— Bien sûr que tu n'es pas Sue. Sue me connaît. Sue m'aime – tandis que toi... Pourquoi ne pas la laisser remonter à la surface ?

— Il n'y a pas de Sue.

— Qui a dessiné mon portrait, hier soir ? Toi ?

Elle ne répondit pas. Je me tournais vers le serveur pour commander une nouvelle bière, quand la porte s'ouvrit à nouveau. J'entrevis le canon d'un lourd fusil à rayons.

Je me levai précipitamment, sourd aux protestations de Sue. Une dizaine de miliciens androïdes, commandés par un Néopur au visage blafard, entrèrent dans le bar. Ils ne m'avaient pas encore repéré. Profitant des zones d'ombres, j'entrepris de m'éloigner vers le fond de la salle, baïllonnant Sue d'une main.

Il n'y avait pas d'issue. Ma seule chance aurait été de passer inaperçu, mais il ne fallait pas y compter.

Sue, qui se débattait comme une furie, commençait à attirer l'attention des clients. Ses dents se refermèrent sur mon index et je retirai ma main par réflexe...

— Il est ici ! Ici !

Le Néopur aboya un ordre et les androïdes se ruèrent vers nous. J'avisai un adolescent plongé dans l'extase d'un jeu multisensoriel. L'idée qui venait de germer en moi était stupide, aberrante, mais je voulais m'y accrocher, parce qu'il s'agissait peut-être d'une suggestion – déguisée – du fouinain et que je n'avais de toute façon aucun autre espoir d'échapper aux miliciens.

La Perturbation était là. Toute proche. Et peut-être allait-elle me sauver après m'avoir causé tant d'ennuis.

Traînant une Sue échevelée qui me bourrait de coups de poing, j'arrachai les électrodes des tempes de l'adolescent. Celui-ci, brutalement tiré de son aventure, s'avéra incapable de réagir ; il demeura les bras ballants, le regard vide, incapable de réintégrer la réalité. Je priai pour que le traumatisme ne fût pas trop important en appliquant les électrodes de part et d'autre de mon crâne.

Immédiatement, le bar s'effaça et je me retrouvai dans une tranchée, poilu misérable vers lequel s'élançait une horde de soldats nazis emplumés. Sue était là elle aussi, enchaînée à moi, se démenant comme une furie. Sur son crâne rasé était tatouée une croix gammée.

Le jeu s'ajustait à la réalité. Étonnant. Mais il fallait sortir de là également.

Les nazis se rapprochaient dangereusement. Sue bondit sur moi, me donna un coup de genou dans le bas-ventre. Je me pliai en deux, aveuglé par la souffrance, tandis qu'elle abattait vers mon visage un éclat d'obus aux arêtes vives.

L'accélération subjective fut instantanée. Je roulai sur le côté, évitant le morceau de métal qui s'enfonça profondément dans la boue.

Sue voulut l'en arracher, mais je stoppai son geste à temps. Les soldats nazis semblaient voler vers nous au ralenti, souriant féroceement. J'empoignai un fusil-mitrailleur.

Ce n'était peut-être pas la bonne solution. Les Matraqueurs n'usaient pas de violence.

Je jetai l'arme. Dans le ciel roulaient des nuages obscurs. Je les contemplai un court instant, toujours à la recherche d'une inspiration miraculeuse. Un Fokker rouge jaillit des nuages, piquant droit sur la tranchée...

Voilà. C'est ça, souffla le Gestalt. Tu as trouvé la solution et nous allons t'aider. Maintenant nous le pouvons.

J'étais aux commandes de l'avion et Sue gesticulait sur mes genoux. Je tirai à moi le manche à balai. L'appareil se cabra, se redressa et repartit vers le plafond trop bas. Deux Spitfire apparurent au ras de la couverture nuageuse. Je les mitraillai sans résultat. Je n'avais jamais été très bon à ce genre de jeu.

Le Fokker s'enfonça dans une substance analogue à de la glu. Sue se débattait comme une hystérique. Un mouvement plus violent que les autres la fit basculer par-dessus bord. Elle resta pendue par le poignet le long du fuselage. Un hurlement qui semblait ne jamais vouloir finir s'échappait de ses lèvres crispées. J'essayai de la ramener dans l'habitacle, mais je manquais de force. Une rafale de balles traçantes creva les nuages, lacérant les ailes du Fokker. L'un des projectiles frappa le moteur qui s'éteignit avec un hoquet. L'avion oscilla, glissa à gauche en un long virage sur l'aile que j'eus du mal à empêcher de se transformer en tonneau, et entama un piqué vertigineux.

Rappelle-toi... Comment s'est produite la première transition ?

Le Fokker sortit des nuages à quelques centaines de mètres du sol. Les tranchées avaient disparu. Deux armées médiévales s'affrontaient parmi les champs de blé en flammes...

Comme ceci.

Je marchais parmi les soldats aux armures rouillées, brandissant une lance. Sue trébuchait à mes côtés. Elle avait visiblement perdu toute velléité de révolte. Un guerrier barbare à la barbe flamboyante tenta de s'emparer d'elle. Je lui plongeai ma lance dans le cœur. Le barbare roula à terre, Formule 1 folle cascasant en une série de tonneaux sur une piste luisante d'huile. Je donnai un coup de volant pour l'éviter et ma voiture dérapa sur le bitume graisseux avant de partir en un tête-à-queue étourdissant, duquel elle sortit sur une ultime poussée de ses réacteurs chimiques, tandis qu'un missile frappé d'une étoile rouge passait au ras de la carlingue bosselée de la fusée. J'esquivai l'amibe gigantesque qui se ruait sur moi et lui assénai un coup de matraque électrique. L'énorme organisme unicellulaire se liquéfia, mais un dragon noir apparaissait déjà dans le ciel. Je braquai

sur lui les canons antiaériens dont j'avais la charge. Le Zéro explosa en plein vol au-dessus des étendues glacées de la planète à l'atmosphère empoisonnée. Chacun de ses éclats devint un extraterrestre velu pourvu de tentacules lumineux. Je les grillai à coups de thermique sous les flèches des Indiens qui attaquaient le détachement de cavalerie dont j'avais la charge.

— Foutu ! Tu es foutu ! hurla Sue.

J'avisai une vedette amarrée au bord de la jetée. Je mis le contact et tirai à moi la manette des gaz. L'embarcation s'éloigna du rivage où des G.I. équipés de lourdes épées médiévales à double tranchant affrontaient une armée composée de guerriers zoulous en uniforme de lanciers anglais.

Un tourbillon apparut sur la mer d'huile. Je tentai de l'éviter – en vain. La vedette fut aspirée dans les profondeurs de l'océan déchaîné. Une main métallique m'empoigna, ainsi que Sue, pour nous déposer dans le sas d'un sous-marin tarabiscoté dont les lignes évoquaient celles d'une cathédrale gothique revue et corrigée par Gustave Eiffel. Quand l'air eut remplacé le chlore, j'ôtai mon scaphandre, nullement gêné par les menottes et j'entraînai Sue dans le dédale des coursives, à la recherche du poste de pilotage. Un homme se tenait devant les commandes, prêt à mettre en route les moteurs. Il se retourna. C'était Filvini.

— Comment êtes-vous arrivé ici ?

Je dégainai mon poignard et menaçai le sultan qui se recula précipitamment pour se réfugier parmi les femmes de son harem, dont le graphisme était celui d'un mauvais dessin animé. J'entrepris de taillader les murs souples du labyrinthe, dont les blessures se mirent à dégorger des flots de sang. Une sphère luisante d'au moins trois mètres de diamètre fonçait droit sur nous. Je l'esquivai, mais elle effleura le mollet de Sue qui poussa un cri de souffrance. Une ecchymose violacée s'épanouissait déjà sous sa peau. Un flipper monumental renvoya la balle vers un trio de bumpers illuminés. Un fracas insoutenable emplît l'air. J'eus la sensation de traverser une vitre. L'univers explosa autour de moi. J'atterris lourdement sur une surface jonchée de gravats. À mes côtés, Sue se lamentait.

— C'est fini, dit-je. On s'en est sorti.

Elle me regarda. Ses yeux ne reflétaient plus la haine, mais la peur. Mes doigts caressèrent brièvement sa joue. J'aurais voulu la prendre dans mes bras, la serrer contre moi pour la reconforter, mais je savais que sa *personnalité de surface* – le mot venait de s'imposer à moi – me repousserait quoi que je fasse.

— D'accord, murmura-t-elle. Mais où sommes-nous ?

J'avisai le billard électrique éventré dont quelques lampes clignotaient encore. C'était grâce à cette machine, à travers elle, que

nous avons quitté l'univers changeant des jeux d'arcade. Un sourire naquit sur mes lèvres. J'avais réussi, aussi étrange que cela puisse paraître. Dédiant un remerciement muet au fouinain, je répondis :

— Loin de la rue des Fleurs, en tout cas.

— Alors, tu y es arrivé ? Tu m'as enlevée ?

Il y avait du respect dans sa voix.

— Je n'y croyais pas. Surtout de cette manière.

— Moi non plus. Que comptes-tu faire ?

— Il va commencer par lui rembourser le flipper ! tonna une voix désagréable, teintée d'un fort accent espagnol.

CHAPITRE VI

Je me retournai vivement, oubliant que j'étais toujours enchaîné à Sue. Elle se raccrocha d'instinct à mon épaule, en profitant pour y enfoncer ses ongles. Songeant que c'était une véritable bombe à retardement que j'avais arrachée aux Néopurs, je reportai mon attention sur l'homme qui venait de nous apostropher.

Grand, maigre, pourvu d'une tignasse grise et hirsute, il portait les lambeaux d'un uniforme que je reconnus comme celui des dissidents mexicains du siècle précédent. Les révoltes contre le Néo-Puritanisme avaient été nombreuses, mais aucune d'entre elles n'avait été aussi proche de réussir que celle des *peones* de la côte ouest du Mexique. Guidés par un demi-fou aux ambitions napoléoniennes, ils avaient eu le temps de s'emparer des deux tiers de la province avant d'être écrasés à Monterey.

Je regrettai d'avoir égaré mon arme ; les dissidents n'avaient pas pour habitude de faire des cadeaux aux *gringos*.

— Ils auraient pu faire attention, reprit l'homme. C'était le seul flipper. Avec quoi il va jouer, maintenant ?

Il parlait très mal la mondelangue, dont il ne semblait connaître que la troisième personne. Je me demandai s'il était présent quand nous étions sortis de la machine. Vraisemblablement pas. Sans doute nous prenait-il pour de simples vandales.

— C'est pas des manières, continuait-il. Arriver d'on ne sait où et casser la seule distraction d'un pauvre vieux...

— Vous n'êtes pas plus vieux que moi.

Un léger sourire apparut sur les lèvres crevassées.

— Il parle ! Il va peut-être lui expliquer comment il compte lui remplacer le flipper, alors ?

— Il ne le remplacera pas ! s'écria Sue.

Le visage de l'homme se durcit.

— Elle parle aussi... (Il s'approcha et tendit une main vers Sue qui recula d'un bond.) Elle ne veut pas qu'il la touche ?

— Non, elle ne veut pas ! On ne la touche pas comme ça ! Il faut

d'abord payer !

— Tais-toi ! intimai-je.

L'évolution de la situation me prenait une fois de plus au dépourvu. J'avais certes quelque peu décroché de la réalité depuis mon rêve qui n'en était pas un, mais le voyage à travers les jeux d'arcade m'avait définitivement traumatisé. Lorsque j'avais songé à les utiliser pour fuir la ville, je ne croyais pas vraiment que je réussirais. C'était simplement une idée folle, un espoir absurde. Pourtant, ça avait marché.

L'attitude de Sue me surprenait également. Elle ne prenait plus la peine de m'insulter ou de me démoraliser. Mieux : elle se mettait de mon côté, prenant ma défense face au dissident. Avait-elle fini par comprendre – et accepter ? – qu'elle ne retournerait jamais rue des Fleurs ? Ou alors la Perturbation avait-elle déjà irrémédiablement endommagé son conditionnement ? La seconde solution semblait la plus logique, car la résignation n'entraînait pas dans la programmation des condits... Mais méfiance tout de même. Cette fille était un piège.

— Où sommes-nous ? repris-je. Je veux dire... Dans quelle partie du monde ?

— Et il ne sait même pas où il se trouve ! ricana le dissident. Il est sûr d'être bien dans sa tête ?

— Tout à fait bien. Alors ?

— Ils n'ont qu'à venir. Il leur montrera.

L'homme quitta la pièce. Après une brève hésitation et un échange de regards vide de sens, nous lui emboî tâmes le pas.

Le flipper grâce auquel nous nous étions échappés de l'univers chaotique des jeux d'arcade appartenait à un hôtel en ruine, d'un style sobre évoquant les dernières années du XX^e siècle. Il dressait sa silhouette érodée au creux d'une cuvette aride entourée de formations rocheuses déchiquetées. D'après la position du soleil dans le ciel, j'estimai qu'il devait être neuf ou dix heures du matin. Nous nous trouvions donc à onze ou douze mille kilomètres à l'ouest de Sahara Beach, vraisemblablement dans un secteur du désert mexicain – ce que confirmait la présence du dissident.

Celui-ci nous entraîna sur une ancienne route crevassée qui montait entre les parois abruptes. Je ne tardai pas à transpirer abondamment. Malgré l'heure matinale, il faisait une chaleur étouffante. Quand nous arrivâmes au point le plus élevé de la route, étroit défilé ouvert à l'aide de dynamite, une bouffée d'air plus frais chargé d'iode nous submergea. J'inspirai profondément. Sous moi, presque à mes pieds, s'étendaient les eaux bleues d'un océan qui devait être le Pacifique.

— Ils se dépêchent ; il n'a pas que ça à faire.

La route descendait à présent, enchaînement saccadé de lacets et d'épingles à cheveux. Aux deux tiers de la pente, le dissident quitta le

ruban de bitume pour emprunter un sentier rocailleux à flanc de montagne, qui menait à un promontoire tourmenté planté au bord de l'océan. Une cabane de tôle ondulée le surmontait, construction déséquilibrée qu'on eût dit échappée d'un bidonville. Un manoir hanté eût été plus approprié.

Nous pénétrâmes dans la cabane. Les murs étaient couverts d'affiches délavées, de slogans tracés à la bombe à peinture, de drapeaux indépendantistes – une pyramide aztèque sur un fond rouge – et de clichés jaunis et craquelés représentant des groupes de militaires, paradant avec orgueil dans leurs uniformes flambant neufs ou errant, dépenaillés, dans des décors d'Apocalypse.

Avant – après songeai-je tristement

— Ils ont faim ?

— Un peu.

Le dissident ouvrit une cantine métallique de laquelle il tira une miche de pain bis et une boîte de corned-beef. Nous mangeâmes en silence, arrosant la nourriture trop sèche et trop salée d'une bière tiédasse à l'odeur de levure.

— Ils peuvent dormir maintenant.

— Vous ne nous avez toujours pas dit où nous étions, dit Sue – ses premiers mots depuis fort longtemps.

— Ils sauront plus tard. Ils ne sont pas à la minute ?

— Il a raison, dis-je. Dormons.

Je m'étendis sur un matelas poussiéreux et je fermai les yeux tandis que Sue s'allongeait à mes côtés, une moue boudeuse sur ses lèvres pincées. Le sommeil vint très vite. J'avais besoin de récupérer ; mon organisme était épuisé par la succession haletante des événements. Il me fallait me résigner, admettre que j'avais soixante-dix ans, un âge auquel l'action était tout à fait déconseillée – même avec l'assistance d'implants de survie.

Je rêvai, mais, cette fois-ci, c'était d'un véritable rêve qu'il s'agissait. Je rêvai de vieillards édentés et parkinsoniens chevrotant dans les couloirs gris d'un hospice aux allures de labyrinthe. Ils tendaient vers moi leurs doigts tremblants et leurs bras décharnés, me suppliant de venir les rejoindre, mais je passais sans m'arrêter, l'estomac noué, cherchant désespérément une sortie qui, peut-être, n'existait même pas.

Du moins, pas pour moi.

La souffrance m'éveilla.

— Elle a tenté de le tuer, dit le dissident.

Je m'assis avec peine. Un liquide tiède coulait le long de ma gorge et de ma poitrine. Je palpai la blessure qui s'ouvrait non loin de ma jugulaire. J'avais eu de la chance. Le dissident était intervenu juste à temps. Une seconde plus tard, et tous mes problèmes existentiels

auraient été résolus. De manière définitive.

Le vieil homme relâcha Sue et se pencha pour ramasser le couteau de table émoussé dont elle s'était servie pour essayer de m'égorger.

— C'est de sa faute. Quant il a vu les menottes, il aurait dû deviner qu'elle était dangereuse. C'est une criminelle ?

— Non. Une pauvre folle.

— Et où l'emmène-t-il comme ça ?

— Il ne sait pas. Vous avez un bandage ?

Il jeta le couteau dans l'évier et prit un linge dans le placard. Je l'appliquai sur ma blessure.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demandai-je à Sue.

— Si tu meurs, je retournerai rue des Fleurs.

— Pour y être esclave.

— Tu ne peux plus dormir. Tu ne peux plus me tourner le dos. À la moindre occasion...

— Pas de chantage. Je ne te libérerai pas.

— Alors, je te tuerai.

Garcia agitait la main d'un air admiratif.

— Elle a du caractère. Il est sûr qu'il a fait le bon choix ?

— Vous ne comprenez pas. Je voudrais la guérir.

— *Loco...*, murmura-t-il. Les fous sont sacrés. Il ne doit pas lui faire de mal.

— Je n'en ai pas l'intention.

— Ramirez n'en avait pas l'intention non plus. Il voulait les calmer, les renvoyer chez eux. Ils ont refusé – alors, il les a massacrés !

— Qui était Ramirez ? m'enquis-je.

— Le gouverneur de la province. Il voulait les apaiser et il y serait peut-être parvenu. Il ne voulait pas de violence. Ce sont les Néopurs qui les ont tués. Mais Ramirez était leur main. Il n'a pu qu'obéir.

La vue du sang l'avait ramené des années en arrière, à ce jour où il avait vu couler celui de milliers d'hommes. Le genre de scène qu'on n'oublie pas. Il me parut soudain pitoyable et terriblement vulnérable.

— Y a-t-il eu beaucoup de survivants ? demandai-je.

— Quelques dizaines. (Il se leva et alla ouvrit la porte de la cabane.) Ils viennent ? Il va leur montrer où ils sont.

Des formes humaines étaient perchées dans des postures inconfortable sur d'énormes blocs de granit émergeant de l'océan. Ce n'étaient que des silhouettes hiératiques, semblables à des statues de cire, mais elles abritaient la vie malgré leur immobilité totale. Leurs regards glauques étaient tous dirigés vers l'ouest, vers le point où le soleil ne tarderait pas à s'abîmer dans l'eau éteale du Pacifique.

La terre s'achevait là, sur un cap entouré de brisants. Je fis un pas en direction des silhouettes figées. La main du dissident se posa sur mon bras pour me retenir.

- Il ne va pas plus loin.
- Nous sommes à la pointe sud de la Basse-Californie, non ?
- Il hocha la tête, ses rides creusées par l'amusement.
- Il n'est pas si stupide qu'il en a l'air.
- Ce sont les autres dissidents ?
- Oui.
- Que font-ils ici ?
- Ils attendent le soleil.

Sue émit une exclamation étouffée. Je ne pus empêcher un sourire narquois d'apparaître sur mes lèvres.

- Je vous ferai remarquer qu'ils regardent vers l'ouest...

Le dissident bomba son torse maigre. Les pans lacérés de son uniforme battaient ses cuisses dans le vent tiède.

- L'univers achève sa phase d'expansion. Il va bientôt se contracter à nouveau, et son histoire se déroulera à l'envers...

- Ils risquent d'attendre longtemps.
- Ils vivent dans cette attente. Il peut comprendre ça ?
- Mais il faudra des siècles pour...

- Le temps ne compte pas pour les Attentifs. (Le dissident ramassa le sac qu'il avait un instant posé à terre.) Ils viennent. Ils vont l'aider à les nourrir.

Une barque vermoulue reposait sur le sable d'une petite crique peu profonde. Le dissident la mit à l'eau et nous nous y entassâmes. Quelques coups de rame suffirent à nous amener au pied du bloc déchiqueté où se tenait le premier Attentif. Notre hôte escalada le piton rocheux avec une agilité étonnante pour un homme de son âge et nous cria de lui passer le sac. Je le lui jetai. Il m'aurait été difficile de le suivre sur son perchoir, alors que Sue n'attendait qu'une occasion pour obéir à son conditionnement.

Alimenter les Attentifs nécessitait une patience infinie. Une fois installée, en équilibre instable, auprès de l'un d'eux, leur nourrice dépenaillée devait lui ouvrir la bouche de force – s'il ne bâillait pas en permanence – afin de glisser dans l'œsophage un tuyau d'un faible diamètre, à l'extrémité duquel venait s'adapter un entonnoir, dans lequel le dissident versait un brouet verdâtre composé de fruits, de légumes et de mie de pain soigneusement broyés et étendus d'eau. Le tout prenait entre dix minutes et un quart d'heure. Les Attentifs étant au nombre d'une trentaine, notre hôte leur consacrait donc le plus clair de son temps.

- Pourquoi prendre soin d'eux ? lui demandai-je quand il fut redescendu du piton.

- Il faut bien les nourrir... Personne d'autre ne s'en occuperait et leur attente risque d'être longue. La sienne...

- Vous aussi, vous attendez le soleil ?

— Il attend, oui. Il était là bien avant la venue du premier d'entre eux, il sait ?

— Et que faisait-il là ? interrogeai-je en parodiant sa façon de parler.

— Il les attendait.

— Vous saviez qu'ils allaient venir ?

— Que *quelqu'un* allait venir, oui. Quelqu'un qu'il soignerait et nourrirait, qu'il essuierait et abreuverait...

— Et si vous veniez à disparaître ? coupa Sue.

Une lueur étrange fulgura dans les yeux du dissident.

— Il vivra tant qu'ils vivront. Jusqu'au lever du soleil.

— À l'ouest ?

— À l'ouest.

— Maintenant, ils doivent partir ou attendre, annonça le dissident quand la barque fut à nouveau tirée sur le sable.

— Pardon ? laissa échapper Sue.

Je n'accordai aucune attention aux paroles du Mexicain. Je n'avais d'yeux que pour cette vieille jeune femme que j'aimais. Son conditionnement faiblissait-il sous les coups de boutoir de la Perturbation ? Recouvrait-elle peu à peu son libre arbitre ? Hormis son attaque sournoise durant mon sommeil, elle n'avait eu aucune réaction agressive depuis notre voyage insensé à travers les jeux d'arcade.

La Perturbation endommageait sa personnalité de surface – de cela, j'étais certain. Mais je devais faire attention aux faux espoirs et aux pièges posés par les Néopurs. Sue ne s'était peut-être amadouée que pour mieux me surprendre et me jouer un mauvais tour... L'expression aurait pu me faire sourire, mais Sue avait déjà essayé de me tuer et il était à craindre qu'elle ne recommençât.

— La nuit est tombée, dit le dissident. Durant cette nuit, l'univers va peut-être commencer à se rétracter, ce qui mettra fin à l'attente. Mais seuls les Attentifs pourront voir le soleil se lever à l'ouest pour la première fois. Ils ont gagné ce droit par leurs souffrances et leurs espoirs déçus. S'ils ne partent pas, le vieil homme et la putain, ils doivent attendre, ils comprennent ?

— Nous partons, dis-je. Mais où aller ?

— Il y a un observatoire à une quinzaine de kilomètres d'ici. Ils pourront y emprunter un glisseur, il pense. Mais pourquoi ne veulent-ils pas attendre ? Ils ont des soucis, il le sent. Attendre serait une solution.

— Il faut faire face à ses ennuis, murmurai-je.

— Pour les éliminer, ajouta Sue.

Je frémis. Je savait parfaitement ce qu'elle entendait par là.

Nous fîmes une pause quand nous arrivâmes en vue de l'observatoire, dont la coupole érigée à flanc de montagne se dessinait, blanche, sur le fond étoilé de la nuit. Nous avions marché cinq heures d'affilée à travers la montagne, empruntant des sentiers où même une chèvre ou un bouquetin auraient été saisis par le vertige. Sue, exténuée, se laissa tomber à terre, me forçant à m'asseoir à ses côtés. Nous étions tous deux couverts d'une poussière grisâtre agglutinée par la sueur. Je notai qu'une de mes bottes commençait à bâiller. Les sandales néopures de Sue avaient bien moins souffert, mais sa robinforme portait de nombreux accrocs consécutifs à la traversée des bosquets d'épineux qui, de temps à autre, barraient le chemin.

— La température baisse, dis-je platement.

— Tu as vraiment besoin de toujours l'ouvrir ? C'est déjà assez pénible d'être obligée de te suivre !

Le conditionnement était toujours là. Plus fort que jamais. Sue s'était pourtant adoucie, ces derniers temps. Ce phénomène de fluctuation de sa personnalité commençait à me perturber. Je n'avais aucun moyen de savoir en compagnie de *qui* je me trouvais.

— J'ai besoin de te parler, soufflai-je.

Elle se redressa et me fixa avec colère. La souffrance monta en moi. J'aurais tant voulu lire un autre sentiment dans ses yeux changeants.

— Moi, je préfère que tu la fermes.

— Comme tu voudras.

Nous nous remîmes en marche un peu plus tard. Le sentier cheminait le long d'une arête rocheuse lacérée par l'érosion. Nous nous trouvions à l'endroit le plus vertigineux, où deux falaises à pic plongeaient vers les ténèbres de vallées encaissées, quand Sue tenta de se jeter dans le vide, m'entraînant à sa suite. Nous luttâmes enlacés sur la crête. Sue essayait désespérément de nous faire basculer dans l'abîme, mais je réussis finalement à l'assommer et, la chargeant sur mes épaules, je repartis vers l'observatoire.

Arrivé devant celui-ci, j'eus un moment d'hésitation. Mon signalement était-il parvenu dans cette contrée reculée ? La bâtisse ne comportait pas d'antenne tridi, mais il existait d'autres vecteurs pour l'information. Décidant que je n'avais de toute manière pas le choix, j'écrasai le bouton de la sonnette.

L'homme qui m'ouvrit était grand et mal bâti ; l'une de ses épaules, comme froissée, se repliait suivant un angle douloureux vers un cou porteur d'une large tache de vin. Un excentrique : une telle malformation pouvait être arrangée en quelques heures à peine.

— C'est bien la première fois que j'ai un visiteur, dit-il. Entrez, vous devez être épuisés.

S'il vit la menotte qui m'unissait à Sue, il n'en fit point la remarque.

Je le suivis jusqu'à une chambre claire et spacieuse où mon hôte me fit signe de déposer mon fardeau. Je m'exécutai, puis cherchai la clef des menottes – pour m'apercevoir que je l'avais égarée.

— Vous avez un laser ?

L'homme s'éclipsa, revint avec un petit instrument utilisé en micro-électronique. Je m'en servis pour couper la chaînette, sous le regard inquisiteur de mon hôte. Puis nous passâmes dans une pièce voisine qui tenait lieu de cuisine et de laboratoire ; casseroles et appareils compliqués y voisinaient dans le désordre le plus complet, parmi les reliefs de nourriture et les résidus d'expériences ratées. Je m'y sentis immédiatement en terrain connu. On eût dit l'antre d'un savant fou tel que l'imaginaient les auteurs des *pulps* des années 1930, cet âge d'or où l'on croyait possible de construire une fusée dans une arrière-cour pour mettre le cap sur la Lune.

— Un peu de café ?

J'acceptai. L'homme à l'épaule froissée s'empara d'un récipient, le rinça à grande eau et y jeta quelques pincées de poudre avant de le remplir et de le mettre sur le feu. Puis il vint s'asseoir en face de moi et demanda :

— Que faites-vous par ici ?

— Nous avons eu un... accident.

— De glisseur ?

— Notre moyen de transport, éludai-je, nous a abandonnés sur le littoral, près de ces gens qui attendent le soleil...

Un sourire se dessina sur le visage mal rasé de mon hôte.

— Alors, vous avez fait la connaissance de Garcia ? Drôle de type, hein ?

— Pas tant que ça.

— Vous trouvez ? Alors qu'il perd son temps à s'occuper de schizos qui, prétend-il, attendent que le soleil se lève à l'ouest ?

— Pourquoi pas ?

— Ne me dites pas que vous croyez à ces fariboles !

— J'ai renoncé à distinguer le possible de l'impossible. Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi j'étais enchaîné à Sue ?

— Je n'osais vous poser la question. Vous l'avez enlevée ?

— En quelque sorte. C'est une condit.

— Une *quoi* ?

— On a divisé son esprit en lui posant une seconde personnalité qui domine son corps tandis que la première...

Je n'eus pas la force de poursuivre. La fatigue et la tension nerveuse accumulées avaient eu raison de ma résistance. Et, subitement, j'éprouvai le besoin de me confier à quelqu'un, à n'importe qui.

— J'ai traversé la Longue Nuit, repris-je, et j'ai vieilli au rythme

terrestre tandis que Sue gardait sa jeunesse. À mon retour, j'ai dû me battre pour la reprendre à ses souteneurs – et elle refuse de me reconnaître...

— Bizarre, en effet...

— Et ce n'est rien à côté du reste ! Mon esprit a traversé l'espace en compagnie d'un... *Gestalt* formé par les Doux-Dingues, un Matraqueur m'a téléporté à travers les *couches* de l'univers, un fouinain m'a parlé et tout a commencé à aller de travers... J'ai rencontré une fille frappée d'hyper-empathie, des gens qui dansaient à travers le temps, un salvoïde qui... Mais je ne vois pas pourquoi vous me croiriez !

L'homme se leva, massant d'un geste machinal son épaule déformée.

— Oh si, je vous crois, dit-il lentement, comme s'il se demandait si moi j'allais le croire. J'ai d'excellentes raisons de vous croire... Puisque vous avez été naute, vous devez posséder quelques connaissances en astronomie.

— Suffisamment pour distinguer un trou noir d'une géante rouge.

L'infirmier claquait des doigts, dit quelques mots en espagnol. La lumière baissa, tandis qu'une projection tridimensionnelle représentant une portion du ciel se matérialisait au centre de la pièce. Je laissai échapper un soupir en identifiant le Bouvier.

— Vous savez quelle est cette constellation ? (Je hochai la tête.) Ne remarquez-vous rien ?

— Il manque certaines étoiles.

— Il s'agit pourtant d'une image directement dérivée du télescope.

— Vous voulez dire que les étoiles manquantes ont disparu ? Se sont éteintes ?

— Exactement.

Alors, ce que j'ai vu lors de mon trip avec les Doux-Dingues était réel... Les étoiles s'éteignent. Une à une. À cause de la Perturbation ?

Puis-je faire confiance à cet homme ? Il faut que quelqu'un sache, tout de même. Si je venais à disparaître.

Je me levai pour aller me placer au centre de la projection. Je tendis le bras ; Arcturus semblait désormais posée sur la paume de ma main. Je repliai les doigts, dissimulant l'éclat orangé de l'étoile géante.

— Comme ceci ? Je connais l'origine de ce phénomène.

— Vous avez bien de la chance, ironisa mon hôte.

— Le soleil ne m'a pas tapé sur la tête. Je dis la vérité.

— Eh bien, allez-y, expliquez-moi...

Je dépliai mes doigts. Ma main était vide.

Et le passé revint à la charge.

Il y avait une particularité que j'ignorais, un détail qui n'était pas signalé dans mon contrat de pilote. Pour les Néopurs, le sexe était quelque

chose de sale, de répugnant, peut-être en raison du plaisir qu'il pouvait procurer. La seule jouissance qui fût tolérée était celle qui accompagnait la conception. En cela, le Néo-Puritanisme rejoignait une vieille religion oubliée – le catholicisme.

Bien que la durée subjective d'un voyage interstellaire ne dépassât jamais quatre ou cinq mois pour les pilotes, V.O.P.E.H. considérait que cette longue solitude les rendait vulnérables à certaines tentations. On leur posait donc à l'aube de leur départ un genre de verrou mental, analogue à celui qui empêchait Manuel de porter atteinte au Néo-Puritanisme. Et l'on évitait bien entendu de les prévenir.

Ce blocage rendait les nautes incapables de se masturber. Ils ne pouvaient toucher leur sexe que pour uriner ou se laver. Dans de telles conditions, la plus petite érection, la moindre poussée de désir devenait une véritable souffrance.

En général – je l'avais appris depuis –, cette situation était relativement bien acceptée. Il ne s'agissait que d'un mauvais moment à passer. Arrivé à destination ou de retour sur Terre, un pilote trouvait une femme compatissante qui acceptait de l'épouser pour la durée de son séjour et de lui donner ce plaisir qu'on l'empêchait de se procurer par lui-même. Les nautes se mariaient à chaque escale, avant la libération des mœurs consécutive à la victoire expansive.

Une nouvelle fois, mon cas avait été différent. Ce mois que j'aurais dû passer dans l'espace s'était transformé en quarante-huit années – près d'un demi-siècle de privation. Et la banque de données clandestine du Niagara recelait des dizaines, des centaines de films érotiques ou pornographiques...

À mon arrivée sur la Planète de Montgomery, j'étais fou, bien plus que je ne le suis aujourd'hui. J'étais un malade mental, un psychopathe – dangereux, de surcroît.

J'avais accompli des manœuvres d'approche et satellisé le vaisseau autour de la petite planète bleue. Une navette était venue s'accoler à l'un des sas. Trois hommes étaient montés à bord. Parmi eux se trouvait un Néopur. À sa vue, j'avais eu une crise de démence. Saisissant une barre de métal, j'avais entrepris de lui broyer les os après lui avoir fendu le crâne. La rage écarlate de la folie haineuse brûlait en moi comme une nova.

Ses compagnons m'avaient maîtrisé, assommé et ligoté. Trop tard. Le Néopur n'avait pas survécu. Sur Terre, un tel crime aurait été puni de la peine de mort immédiate, sans jugement. Mais nous nous trouvions à vingt-trois années de lumière du système solaire, et l'auteur de ce crime était un naute, le seul homme à pouvoir ramener le Niagara vers la Terre à travers la Longue Nuit. Sans compter que le gouvernement local éprouvait certaines sympathies pour le M.L.C. et que j'étais l'homme qui avait sauvé des milliards de méga-octets de culture. On avait donc décidé de me soigner.

Je m'étais retrouvé dans un hôpital psychiatrique bâti sur une petite île

corallienne, à quelques centaines de kilomètres de l'archipel principal de la planète. Je ne me souviens pas des deux premiers mois, que j'ai passés dans un état de crise perpétuelle. Malgré les neuroleptiques, j'agressais à la moindre occasion les infirmiers, les médecins et même les visiteurs venus me féliciter pour mon acte « héroïque ».

Puis, peu à peu, les traitements avaient commencé à faire effet. Je pense aujourd'hui que la Perturbation a quelque peu aidé à ma guérison, mais je n'en ai aucune preuve concrète. Tout ce que je sais, c'est que ce feu qui me dévorait de l'intérieur s'est progressivement apaisé – sans jamais réussir à s'éteindre, toutefois.

Un jour, mon médecin traitant m'a tendu un petit objet d'une matière noire, lisse et tiède. Le frotteglisse. Cet instrument thérapeutique d'un genre nouveau avait été réalisé avec l'aide d'un psychiatre d'Octaël. Les Octans étaient un peuple humanoïde à l'équilibre mental instable ; près de la moitié de leur population souffrait, à des degrés divers, de troubles psychiques. Quand le psychiatre en question avait appris mon existence, il s'était de lui-même proposé pour tenter de me guérir. Je crois qu'il songeait depuis longtemps à expérimenter sur un Terrien les techniques éprouvées chez les Octans.

Les médecins chargés de mon cas – qu'ils jugeaient désespéré – lui avaient donné le feu vert et il avait façonné le frotteglisse. Dès que mes doigts s'étaient refermés sur le petit gadget, j'avais senti qu'il était fait pour moi. Rien que pour moi.

En une semaine, j'étais guéri – ou presque. Quand je sentais la colère ou la tristesse monter en moi, je m'emparais du frotteglisse et quelques mouvements du pouce ou de l'index provoquaient la sécrétion de substances bien plus apaisantes que les tranquillisants. L'utilisation du gadget rétablissait en effet l'équilibre chimique de l'organisme en fonction de la maladie mentale dont j'étais affligé.

On m'avait libéré la semaine suivante. Il me restait deux mois avant le départ ; on m'avait conseillé de les employer à me détendre. Mais comment faire, alors que vingt-quatre ans de solitude m'attendaient dans les ténèbres glacées de la Longue Nuit ? Sans le frotteglisse, j'aurais irrémédiablement basculé dans la folie. Lui seul m'avait permis de tenir le coup.

Quand j'avais consulté la banque de données clandestine, une fois en route vers la Terre, j'avais constaté qu'on en avait supprimé tous les films mettant l'accent sur le sexe. Pour atténuer ma frustration sexuelle ? On aurait mieux fait de me fournir une compagne.

Mais aucune femme n'aurait accepté de passer un quart de siècle enfermée dans les quelques centaines de mètres carrés du poste de pilotage. Et même s'il s'en était trouvé une, je n'en aurais pas voulu.

J'avais une compagne. Une compagnie intérieure qui se nommait Sue. Aucune femme n'aurait pu la remplacer. Je me frustrais moi-même, en quelque sorte, peut-être pour me punir... Mais cette frustration était moins

pénible que celle que j'éprouvais durant le voyage aller.

Car Sue était au bout de la nuit, au bout de la Longue Nuit. Je l'espérais, je le sentais, je le savais...

Sue attendait, par-delà les décennies et les années de lumière. Mais elle attendait rue des Fleurs le retour d'un autre que moi.

Quand je m'arrachai à mes souvenirs, l'infirmier était penché sur moi et me secouait doucement.

— Vous êtes tombé comme une masse. Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

J'ouvris la bouche pour lui répondre et, pour la première fois, je racontai mon histoire sans en omettre le moindre détail. Je parlai de la panne du *délangevinisateur* et du blocage relatif à la masturbation, de ma terreur lorsque j'avais découvert que j'étais condamné à plus de vingt ans de solitude et de ces crises de démence qui s'étaient emparées de moi. Je décrivis en détail les multiples traitements psychiatriques qu'on m'avait fait subir. Et tandis que mon récit avançait, il me semblait qu'une force nouvelle coulait dans mes veines fragiles.

J'avais cessé d'avoir peur.

J'en étais arrivé à ma rencontre avec le salvoïde en fuite⁴ lorsque l'astronome, dont le nom était Peter, ouvrit un placard et en tira un flacon dont l'étiquette portait une tête de mort. Il rinça rapidement deux verres, sans cesser de m'écouter, et y versa un doigt de liquide violacé.

Je m'interrompis pour lui demander de quoi il s'agissait.

— Un poison de première qualité, ironisa-t-il. Fabrication personnelle. Cinquante degrés d'alcool, quelques miligrammes d'un euphorisant de synthèse, une dose raisonnable de $\Delta 9$ **Tétrahydrocannabinol** et une quantité importante d'un puissant reconstituant du foie. Vous pouvez en boire autant que votre organisme le supportera, vous n'aurez pas la gueule de bois.

— Belle invention, estimai-je.

Je trempai mes lèvres dans le liquide, dont la couleur me rebutait quelque peu. Outre la brûlure de l'alcool, j'éprouvai une brève sensation de fraîcheur tandis qu'un arrière-goût délicieux imprégnait mes papilles.

— Et cette merveille a un nom ? demandai-je en tendant mon verre vide.

— Je l'ai appelée *Purple Haze*.

— Comme cette chanson de Jimi Hendrix ?

— Vous connaissez Hendrix ?

— Je vous l'ai dit, j'avais à ma disposition l'une des banques de données les plus complètes en ce qui concerne l'ère pré-néopure.

Peter en était à son troisième verre et s'en servait déjà un quatrième. Il paraissait surexcité.

— Quand je suis arrivé ici, il y a une dizaine d'années, l'observatoire n'avait pas été occupé depuis un siècle. Il y avait un de ces f-f-foutoirs ! J'ai dû passer deux mois à tout mettre en ordre. Dans un genre de placard, j'ai trouvé des livres, des cassettes et des bandes vidéo. Les livres étaient en loques, les cassettes et les bandes magnétiques pour la plupart démagnétisées... Il n'y avait au total que trois ou quatre m-m-morceaux d-d-d'audibles. *Purple Haze* était de ceux-là. Mais ne vous arrêtez pas, votre histoire me passionne.

— Parler donne soif...

Peter eut un rire strident. Il était déjà bien éméché.

— Vous reprendrez bien une larme de ce breuvage divin ? me proposa-t-il.

— Avec plaisir. Mais, dites-moi, ça met longtemps à faire effet ? Je ne sens que l'alcool pour le moment.

— M-m-moi aussi..., répondit-il en me servant. C'est bizarre. En temps normal, au bout de deux verres...

Je tressaillis. Un détail oublié venait de remonter à la surface de ma mémoire.

— J'ai une explication, déclarai-je. La même que pour tout le reste, d'ailleurs...

Puisque l'opium n'avait plus d'effet, pourquoi ne pas admettre qu'il en était de même pour les drogues entrant dans la composition du *Purple Haze* ? Je repris mon récit là où je l'avais interrompu.

— Extraordinaire, commenta l'astronome lorsque je me tus. Dire que vous déteniez la clef de tout ceci et que vous l'aviez jusqu'ici gardée pour vous...

— Je n'ai guère eu l'occasion de partager mes réflexions, je vous l'ai expliqué. Et, d'ailleurs, qui m'aurait cru ?

L'infirmier alla préparer deux tasses de café.

— Je vous crois. L'arrivée de cette... Perturbation est bien pratique pour un esprit scientifique, car elle permet de fournir une explication unique à tous les récents phénomènes irrationnels. Y compris ces nefs étrangères qui défilent au large du système solaire... Mais vous n'avez pas été assez loin, vous n'avez pas tiré les conclusions finales.

— Je serais heureux de les entendre.

L'astronome revint et posa les tasses sur la table, avant de déclarer :

— La Perturbation remet en question la plupart des théories scientifiques admises de nos jours – Rationalité, Relativité... Mais son existence implique d'autres prolongements logiques. Je suis persuadé qu'en fait, la Perturbation a, de tout temps, modifié la trame universelle ! Cette hypothèse peut vous paraître bien audacieuse, mais

il est possible que la Terre – que chaque planète – ait été un jour au centre de l'univers, et qu'elle ait été plate. Il est d'ailleurs possible que *toutes* les conceptions de l'univers aient été exactes, à un moment ou à un autre – mais plus vraisemblablement quand on les a formulées...

— Je ne vois pas pourquoi...

— Réfléchissez ! Que nous apporte la Perturbation ?

— Un changement.

— Et dans quelle direction se produit-il ?

— Vers un progrès, apparemment.

— Bien mieux ! Jusqu'à son arrivée, nous vivions dans un monde gris et rationnel, dont nous connaissions les limites. Il n'y avait plus de place pour une certaine qualité de rêve dont l'homme a besoin – celle que véhiculait la fiction...

— *La Science-fiction* ?

— Étonnant que vous connaissiez ce genre littéraire. Il est vrai que vous devez être un expert en matière d'art pré-néopur. Non, je voulais parler de la fiction au sens large. Littérature, cinéma, théâtre... Les Néopurs, au fond, n'ont fait qu'achever le travail, bien aidés par le *Zeitgeist* – l'esprit du temps. Ceci dit, la Science-fiction a été une de leurs premières victimes. Il était devenu impossible de croire, même avec la meilleure volonté du monde, aux pouvoirs parapsychiques, au vol P.V.Q.L. ou au transfert instantané... L'homme – comme toutes les autres races évoluées possédant une Sphère d'Influence – connaissait les limites de la science, les frontières des possibilités.

« En résultat, le monde est subitement devenu clos, limité, étriqué ! Et les Néopurs ont accentué cet état de fait en imposant leur Morale exigeante. Détruire l'art, de plus, donnait plus d'importance à la réalité car l'art est avant tout fiction. Aussi quand les Expansifs ont pris le pouvoir, il s'est produit une – petite – révolution dans les mentalités. Les gens ont retrouvé le goût du délire et de la liberté, que leurs ancêtres avaient perdu un siècle et demi plus tôt. Mais, au lieu de se tourner vers l'avenir, il se sont réfugiés dans le passé, *Ils ont essayé de recréer une époque où le rêve existait encore* ! Et ils ont échoué, vous l'avez constaté, parce que la Rationalité était passée par là et qu'elle avait tué ce rêve. La libération demeurerait superficielle ; en profondeur, nul ne pouvait être réellement sincère...

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— J'y arrive. Un phénomène identique s'est produit à l'époque de Galilée et de Copernic. Le monde était figé par la mentalité chrétienne. Et des gens sont arrivés, qui ont dit : « Non, ce n'est pas comme ça, c'est autrement, vous vous trompez tous... » Ce faisant, ils ont repoussé les frontières du possible, ils ont étendu l'univers qui, dès lors, devenait infini. Puis Einstein est arrivé. En découvrant la courbure de l'univers, il n'a fait que refermer celui-ci. Einstein était un

grand adversaire de la physique quantique, vous savez ? Tout comme Wertheimer, d'ailleurs, qui s'est contenté d'achever le travail avec sa théorie de la Rationalité.

« Dès lors, l'homme se retrouvait confronté à une situation analogue à celle du Moyen Age chrétien : un monde limité, qui ne pouvait apporter que des surprises limitées. Mais il continuait malgré tout à *essayer* de rêver d'un monde infini, où tout était encore possible...

— Vous voulez dire que l'homme a *créé* la Perturbation ?

— Vous me comprenez mal. La Perturbation a touché d'autres mondes avant la Terre. Des mondes qui avaient vécu des histoires similaires. Ces gens de Glo-Hezink... Sans doute ont-ils péri. Mais c'est la part irrationnelle de leur esprit qui les a tués. Ils ont « appelé » la Perturbation et elle a répondu à leur appel.

— Nous aussi, dans ce cas, nous l'avons appelée. Et, pourtant, elle a toujours été ! Elle n'a pas surgi du néant sur notre demande...

— La causalité est elle aussi bouleversée, qu'est-ce que vous croyez ? Cause, effet... Peut-être tous les peuples de l'univers ont-ils suivi le même chemin – de la matière indifférenciée vers l'unification de la race sous l'égide du *Gestalt*... Peut-être l'évolution est-elle partout identique, car causée par la Perturbation – et peut-être cause-t-elle la Perturbation. À moins que ce genre de relation ne doive être carrément supprimé !

— Ce que vous voulez dire...

— ... C'est que nous ne sommes pas en train d'affronter la Perturbation, mais de traverser, de subir l'un de ses « points forts ». Elle est partout, elle y a toujours été. La Perturbation n'est pas un phénomène ponctuel, comme un *tsunami* ou un tremblement de terre, mais une loi d'évolution de l'Univers.

— Sh'ressch disait que son peuple, comme celui de Glo-Hezink, en était à peu près au même stade que la Terre quand se sont produits les premiers phénomènes irrationnels...

— L'évolution serait donc linéaire ? Géographiquement linéaire ? Pourquoi pas ? Dans ce cas de figure, la vie – puis l'intelligence – apparaissent en avant de la Perturbation... Et chaque fois que se présente une impasse se produit un changement.

— La Terre s'est mise à tourner parce que Galilée le *voulait* ?

— Peut-être oui. Ou peut-être non. Comment savoir ?

— Et que va-t-il arriver, désormais ?

— Le fouinain avait raison. La Perturbation n'est pas la mort. Elle ouvre de nouveaux horizons et dilate démesurément l'Univers... Elle est, en fait, l'évolution – mais à un stade si élevé qu'il nous échappe.

Une tornade hurlante jaillit soudain dans la pièce, brandissant le tube bosselé d'une vieille lunette optique. Je levai le bras pour me

protéger. L'arme improvisée heurta mollement mon poignet, comme si Sue, prise d'un subit remords, avait retenu son bras à la dernière seconde. Je repoussai ma chaise en arrière et esquivai le second coup.

L'astronome n'avait pas encore réalisé ce qui se passait.

La lunette rebondit contre le rebord de la table et sauta des mains de Sue. Je plongeai en avant et refermai mes bras sur elle, essayant de la maîtriser. Ses yeux étaient révoltés et un filet de bave sanglante coulait le long de sa mâchoire. L'astronome, réagissant enfin, l'assomma d'un coup sec derrière la nuque. Elle tomba à genoux, le visage dans les mains, sanglotant dans sa demi-inconscience.

Peter se rua vers un placard, en tira un injecteur à distance dans lequel il glissa fébrilement une cartouche avant d'ajuster Sue. Le jet de liquide sous pression pénétra sous la peau, se fraya un chemin à travers les muscles et se mêla au réseau sanguin. Sue perdit totalement connaissance.

— La personnalité de surface n'a pas supporté l'idée d'être anéantie, dis-je. Il est temps que nous allions à Paris. Sinon, elle finira par me tuer.

Peter avait recouvré son calme. Il se versa un grand verre de *Purple Haze* avant de me répondre :

— Je prépare le glisseur. L'aéroport...

— Nous prendrons le R.E.M. à Mexico. L'Office doit surveiller les aéroports, mais il lui est impossible de couvrir le Réseau dans son ensemble. Avec un peu de chance, nous passerons entre les mailles du filet.

— Mais il n'y a aucune ligne qui conduise en Europe depuis Mexico !

— On vient de rouvrir la ligne Kappa. Nous serons à Gibraltar en une heure à peine.

— Je l'espère pour vous.

Le long convoi annelé du R.E.M. nous déposa vers dix-sept heures à la station de Gibraltar. Noyés dans le flot des voyageurs, nous nous dirigeâmes vers la sortie. Sue me suivait désormais avec une docilité exemplaire ; une minuscule pastille hypnotique collée au creux de son coude entretenait sa personnalité de surface dans une hébétude permanente. J'étais désolé d'avoir eu recours à un moyen aussi barbare, mais je n'avais pas le choix. C'était ça ou risquer d'être dénoncé ou tué à chaque instant.

Tout aurait pu bien se passer sans l'un de mes collègues, un pilote comme moi, qui avait gobé le baratin de l'Office et me prenait pour un authentique criminel. Tout aurait pu très mal se passer s'il avait couru avertir la police. Il préféra tenter de me maîtriser, peut-être parce qu'il espérait pouvoir raconter à ses lointains descendants Comment il était

venu à bout de Kerl, le naute fou aux mains tachées de sang.

Il se planta devant moi, cet imbécile, me menaçant d'un gros revolver thermique. Les nautes formés durant les vingt dernières années se prenaient pour de vrais durs. Il est vrai que les examens qu'on leur faisait passer n'avaient rien à voir avec ceux que j'avais réussis.

— Tu lâches cette fille et tu me suis, dit ce jeune blanc-bec d'une voix qui se voulait ferme et volontaire.

— Je ne lâche ni ne suis personne, répliquai-je.

— Alors, je vais te tuer.

Je haussai les épaules et continuai mon chemin. Il ne tirerait pas, j'en étais certain. L'insigne épinglé sur sa combinaison était celui du *Ludion*, un moyen-courrier de douze millions de tonnes qui effectuait la liaison Terre-Sirius, mais j'aurais juré que ce gosse n'avait jamais quitté le système solaire.

— Stop !

J'obéis à regret. Je ne pouvais courir le risque de me faire tirer dans le dos par un jeune coq trop impulsif. Il ne me restait qu'à le mettre hors de combat. Je me retournai. Il me braquait toujours. Sa main tremblait vaguement, ce qui ne me rassura pas. Ce sont toujours les nerveux qui commettent des bavures.

— Jeune homme, vous m'emmerdez.

— Ta gueule !

— Et je ne vous permets pas de me tutoyer. Vous êtes un bleu et moi un vétéran. Vous me devez le respect.

Il ricana.

— Respect – tu parles ! Après ce que t'as fait...

Je plongeai dans ses jambes. Le rayon ardent ne m'effleura même pas. Posément, sans haine, je frappai le gosse au creux du ventre et, me redressant, je l'assommaï d'un coup de tête. Sue avait assisté à la scène, indifférente. La drogue agissait toujours.

La scène avait eu quelques témoins éloignés qui n'osèrent pas intervenir. Prenant la main de Sue, je m'élançai vers la sortie. À peine avions-nous atteint les limites de la grande esplanade plantée d'arbres qui recouvrait la gare qu'une vingtaine de miliciens androïdes de l'Office jaillirent des profondeurs, fusil au poing. L'inconscience du blanc-bec avait été d'une brièveté rare. Je me promis de frapper plus fort, la prochaine fois.

Il n'était plus question de prendre le train, comme j'avais prévu de faire. Dommage... La gare était à quelques centaines de mètres à peine.

J'avisai un très long magnétotrain de marchandises qui semblait prêt à partir. Et si nous *brûlions le dur* ? songeai-je soudain. Nul ne songerait à fouiller ce genre de convoi. Certes, je ne connaissais pas la

destination de celui-ci, mais il y avait gros à parier qu'il remontait vers la France. De plus, la porte coulissante d'un wagon était restée ouverte, tentatrice...

En quelques enjambées, je franchis les voies qui me séparaient du wagon en question. Sue trébucha sur un rail et s'écorcha les genoux, mais elle n'émit aucune plainte. Je l'aidai à monter dans le cylindre de métal, m'y hissai à mon tour et refermai la porte. Si personne ne nous avait vus monter à bord, nous étions pour le moment en sécurité.

— Eh bien, bonnes gens, comme disait la constante : on se planque ? gouailla quelqu'un dans les ténèbres.

Je n'avais pas besoin d'allumer la lumière pour savoir que nous venions de rencontrer un salvoïde en fuite.

4 C.f. *La mémoire des pierres*, *op. cit.*

CHAPITRE VII

Pour les salvoïdes, tout était simple, au fond. Un serpent ne pouvait désigner qu'une ceinture, un condescendant un imbécile dans un ascenseur en route vers le rez-de-chaussée, et une poubelle une jolie femelle de parasite. Clones d'un humoriste légendaire des dernières années XX^e siècle, tous possédaient le même esprit tordu et la même conception de l'humour, qui devait bien plus à *l'Almanach Vermot* ou à Pierre Dac qu'à Molière ou Courteline.

Celui que nous venions de rencontrer n'échappait pas à la règle. Barbu blond vêtu de bleu, il s'exprimait essentiellement à l'aide de calembours plus qu'approximatifs, dont je ne comprenais pas la moitié. Par recoupements, je réussis pourtant à reconstituer son histoire, tandis que le magnétotrain filait vers le nord à plus de trois cents kilomètres à l'heure.

Comme cet autre salvoïde avec qui j'avais fui Paris, quelques jours auparavant, notre compagnon avait décidé de ne pas retourner à l'Agence de Location des Salvoïdes. Loué pour une réception distinguée donnée par un haut fonctionnaire de Gibraltar, il était arrivé de Paris la veille au soir, encadré par quatre gardes du corps qui avaient pour charge de le surveiller. Une tâche épuisante : ils devaient, d'une part, s'assurer qu'il ne chercherait pas à s'échapper et, d'autre part, lui rappeler la conduite à tenir.

Le comportement des salvoïdes s'était en effet dangereusement dégradé ces derniers temps. Ils refusaient désormais leur statut de biens mobiliers et revendiquaient le droit de mener leur vie comme ils l'entendaient. Ils n'allaient pas jusqu'à se révolter ouvertement – ce n'était pas dans leur caractère – mais ils s'étaient subitement découvert un fort penchant pour le terrorisme intellectuel. L'un d'eux était resté une soirée entière sans ouvrir la bouche, sauf pour roter après chaque gorgée de bière ; un autre avait répété plus de mille fois de suite le nombre 1825 sans donner la moindre explication, ni d'ailleurs prononcer d'autre mot.

Ces incidents avaient bien entendu entraîné une forte baisse de la

demande. Si les salvoïdes cessaient d'être drôles, à quoi bon se ruiner pour en louer un ?

Mais ce qui inquiétait encore plus Victor Maguet, le propriétaire de l'A.L.S., c'était la disparition d'une trentaine de clones en moins de trois semaines. Ils n'étaient pas rentrés à l'heure fixée et n'avaient pas donné signe de vie depuis. Une action préméditée et concertée ? Notre compagnon nous assura qu'il n'en était rien. Les salvoïdes n'avaient *jamais* l'occasion de communiquer entre eux. Il se trouvait simplement qu'ils avaient éprouvé le même désir de liberté au même moment. À n'en pas douter, la Perturbation faisait encore des siennes.

— Mais si vous ne pouvez pas discuter, comment es-tu au courant de la fuite de tes frères ? demandai-je.

— Maguet m'a convoqué avant de m'envoyer à Gibraltar. Il avait hésité à le faire, mais on lui proposait une somme trop importante pour qu'il lui fût possible de refuser. Les affaires vont mal pour lui. Et ça ne pourra qu'empirer...

Maguet était apparemment un individu sans scrupule, que seul l'argent motivait. Un néo-capitaliste, comme on disait parfois, qui devait sa fortune aux clones barbus bien qu'il fût résolument imperméable aux perpétuelles déformations qu'ils infligeaient au langage. En fait, il détestait l'humour et méprisait profondément les salvoïdes, qu'il considérait comme de simples attractions décadentes.

Tout avait commencé peu de temps après la victoire expansive, lors de la grande redécouverte de la culture perdue. Maguet fouillait les ruines d'une petite ville de la grande banlieue parisienne, à la recherche d'artefacts monnayables – livres, disques, peintures –, quand il avait découvert les restes d'un laboratoire abandonné. Son compagnon, un intellectuel désargenté dont la culture constituait l'unique centre d'intérêt, avait parcouru les nombreuses notes classées dans une pile de chemises défraîchies. C'était à lui que revenait le mérite d'avoir identifié les cellules conservées sous vide et les enregistrements mémoriels du salvoïde originel. Et c'était lui, également, qui avait fabriqué de toutes pièces les couveuses destinées à assurer la croissance des clones et remis en état de marche l'appareil permettant de leur injecter la mémoire de leur modèle.

Quand tout avait été au point, Maguet avait fait disparaître discrètement ce gêneur avant de fonder l'A.L.S.

Durant quinze ans, tout avait marché à merveille. Les salvoïdes étaient devenus la coqueluche de la Nouvelle Bourgeoisie et leur popularité n'avait cessé de croître, malgré quelques grincements de dents. Certes, au début, Maguet avait commis quelques erreurs. Il avait notamment très vite compris que mettre plusieurs barbus en présence avait toutes les chances de provoquer des catastrophes. Il y avait eu des crises de nerfs, des cas de folie spontanée, des dépressions

nerveuses en série et même quelques suicides lors de soirées où trois ou quatre salvoïdes s'étaient livrés à l'un de ces duels verbaux dont ils avaient le secret. Les gens n'avaient plus l'habitude de rire et l'humour dévastateur des clones ne semblait pas connaître de limites.

Puis les salvoïdes avaient commencé à fuir et Maguet avait réalisé qu'il ne pourrait les exploiter plus longtemps sans d'importantes mesures de sécurité. Il avait donc convoqué notre compagnon avant de l'envoyer à Gibraltar. Leur dialogue, tel qu'il me fut raconté par le barbu hilare, est un véritable modèle du genre...

— Où sont tes frères ? avait tout d'abord demandé Maguet.

— Ailleurs.

— Tu savais qu'ils allaient partir.

— Non.

— Tu mens !

— Ils ne m'ont rien dit. Rien de neuf non plus.

— Épargne-moi ce genre de réplique ! Ce n'est pas drôle.

— D'applique.

— Pardon ?

— A, préfixe privatif...

— C'est bon, je connais.

— Vous avez un frère jumeau ? Ben oui, co, préfixe...

— Tu songes à fuir toi aussi, avoue-le !

— Encore eût-il fallu que je me fusse voué.

— A, préfixe privatif ? Je sais.

— Vous pourriez dire je gis...

— Et pourquoi pas je vais ?

Maguet s'était mordu les lèvres. Il venait, sans s'en rendre compte, d'entrer dans le jeu du salvoïde. Une erreur à ne pas commettre, sous peine d'y laisser le peu de nerfs qui lui restaient.

— C'est une hypothèse intéressante..., avait commenté le salvoïde. Plusieurs téressantes, même...

(J'admirais l'allitération. Dès qu'un mot commençait par *in* ou *im*, les affreux barbus considéraient qu'il s'agissait de l'article *un* placé devant un mot pour la plupart du temps inventé. Si j'ai bonne mémoire, le calembour de référence, positivement abominable, était quelque chose du genre « imperméable vaut mieux que deux tu l'auras », mais je n'en garantis pas l'authenticité.)

— Cesse de jouer, avait repris Maguet. Si tes frères font des conneries, l'Agence ne s'en remettra pas. Et sais-tu ce qui arrivera ? On vous grillera tous dans un incinérateur !

— On ne tue pas des hommes comme ça.

— Vous n'êtes que des clones.

— Nous sommes humains et nous le prouverons.

— Des clones ? Non : des clowns !

— Le rire est le propre de l'homme, dit sentencieusement le barbu. Et l'avidité en est le sale...

Arrivé à ce stade de son récit, le salvoïde eut un ricanement satisfait avant d'embrayer sur la soirée de la veille, qu'il avait littéralement laminée en quelques minutes. Tout d'abord, il s'était assis dans un coin et avait entrepris de vider une bouteille de calva. Puis, lorsque les invités avaient critiqué cette attitude négative de la part d'une attraction, il s'était subitement déchaîné, débitant des chapelets de jeux de mots en une montée apocalyptique. (Je n'en retranscrirai aucun, tant ils étaient mauvais.) Très vite, le fou rire était devenu général. Mais le salvoïde ne s'était pas arrêté en si bon chemin. Sans laisser aux invités une seule seconde de répit, il avait enchaîné sur la fameuse histoire du souprolo...

Ç'avait été le coup de grâce. Ce récit inepte et dépourvu de tout intérêt avait provoqué une hilarité impossible à endiguer, dont même ses gardes du corps étaient victimes. Le salvoïde brodait autour de la trame bêtifiante, multipliant digressions et calembours tirés par les cheveux. Comme il ne cessait de boire, ses propos n'avaient pas tardé à devenir inintelligibles, discours désarticulé d'ivrogne, mais nul n'avait semblé s'en rendre compte. Les rires cascadaient, hystériques et suraigus.

Une vieil homme avait soudain porté les mains à sa poitrine avant de tomber, le visage violacé. Nul ne lui avait accordé la moindre attention. Tous étaient subjugués par le salvoïde qui commençait à se prendre pour une sirène des temps modernes.

D'autres invités avaient perdu connaissance, haletants, les muscles abdominaux contractés en un spasme douloureux. L'organisateur de la soirée avait alors voulu intervenir, cherchant à contenir les soubresauts spasmodiques de ses zygomatiques. Le salvoïde l'avait dévisagé et s'était tu. Les rires avaient cessé. Le silence retrouvé avait brutalement fait réaliser aux invités la stupidité sans égale de l'histoire contée par le barbu. Tous avaient désormais honte d'avoir tant ri.

— Savez-vous pourquoi on donne de l'ail aux moutons ? avait lancé le salvoïde.

— Tais-toi ! avait hurlé le fonctionnaire en se ruant sur lui, le poing levé.

— Pour qu'ils aient l'haleine fraîche, parbleu ! La laine...

L'organisateur s'était figé. Le salvoïde, tombé à quatre pattes, s'était approché de lui pour se frotter en bêlant contre ses jambes nues. Il pouvait sentir la réalité se déformer autour de lui. Une énergie inconnue avait envahi ses neurones. Pour les invités, il était devenu un gros mouton blond à la laine fraîche et délicieuse au toucher.

Il avait alors craché la gousse d'ail qui avait explosé, répandant un nuage de protoxyde d'azote. Les rires avaient repris, plus hystériques

encore. Le salvoïde en avait profité pour s'éclipser, plantant là ses cerbères hilares.

— Je ne comprends pas, dis-je. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de gousse d'ail ?

Le salvoïde hésita. Je crois qu'il devait lutter contre sa nature profonde pour me répondre sans calembour.

— Ben, c'est simple..., finit-il par murmurer. Faut croire qu'on est devenus hallucinogènes.

Je frémis à la pensée de ce que pourrait donner la matérialisation de certains jeux de mots. Cette nouvelle faculté que la Perturbation octroyait aux salvoïdes les rendait infiniment dangereux. J'imaginai une horde de gros moutons blonds déferlant dans les rues de Paris, balayant tout sur leur passage à l'aide de mots détournés et pervertis. Rien ne leur résisterait s'ils décidaient de passer à l'attaque. Et la façon dont le salvoïde m'avait décrit Maguet me laissait deviner qu'ils ne tarderaient plus. Près de cinq cents des leurs étaient encore couchés dans leurs hibernacles, à la merci du propriétaire de l'A.L.S. Le moment était venu de les libérer.

— D'accord, dis-je. Vous êtes hallucinogènes. Pour quoi pas, après tout ? Tant de choses sont en train de changer... Tu sais où s'arrête ce train ?

— À Lorient. Ensuite, j'irai à pied.

— Et où iras-tu ?

— Ailleurs.

Yeurs, charmant petit village oublié quelque part au cœur de la Bretagne, dans une région désertée suite à l'emballlement du surgénérateur de Plougastel-Daoulas, n'avait pas toujours porté ce nom, qui lui avait été donné par ses nouveaux habitants. Ceux-ci, tous barbus, joviaux et vêtus de bleu, nous accueillirent avec enthousiasme quand nous arrivâmes dans la rue principale, guidés par le salvoïde rencontré dans le magnétotrain.

Je reconnus tout d'abord le barbu avec qui j'avais fui Paris. Lui seul, en effet, portait un costume trois-pièces *Façon cadre (Fin du XX^e siècle)*, comme l'indiquait l'étiquette qu'il avait négligé d'ôter. Nous nous serrâmes la main et ses frères se rangèrent bien sagement derrière lui, attendant leur tour.

Une quinzaine de poignées de main plus tard, je remisai dans ma poche mes doigts en compote, non sans un certain soulagement. Sue, qu'ils avaient embrassée à quatre reprises chacun, frottait ses joues irritées par les barbes hérissées.

Le soleil descendait sur les bois environnants, teintant d'or roux les feuillages. Il était l'heure de dîner. Les salvoïdes nous conduisirent dans l'ancienne salle de réunion du conseil municipal, où deux d'entre

eux avaient préparé un banquet royal. Sur une table basse trônait le grand sac de marijuana que le clone déguisé avait acheté à Paris – avec *mon* argent.

— Mauvaise affaire, me dit-il. La marijuana ne défonce plus.

— Je sais. Mais les salvoïdes sont hallucinogènes. Ça équilibre.

Il me donna une grande claque entre les épaules.

— Alors, tu as deviné. Quand tu étais aviné ?

— Et les patrouilles fluviales ? Comment les as-tu déjouées ?

— Elles n'ont vu passer qu'un tronc d'arbre.

— Qui *remontait* le courant ?

— Personne ne s'en est rendu compte. J'y veillais.

Il tira de sa poche un petit sachet de poudre verte et entreprit de rouler un énorme joint. Je le regardai faire, tandis qu'arrivaient des cuisines deux sangliers entiers sur un lit de pommes de terre. Quand il alluma le cône amoureuxment façonné, l'odeur qui envahit la pièce ne ressemblait à rien de connu.

— Feuilles de platane, expliqua le salvoïde.

— Et ça fait de l'effet ?

— Évidemment. La salsepareille n'est pas mal non plus – mais difficile à trouver dans le coin.

Le joint fit le tour de la table, suivi d'un second, puis d'un troisième. Les salvoïdes fumaient et mangeaient en même temps, ne s'interrompant dans l'une de ces deux activités que pour avaler de grandes rasades de cervoise. L'un d'eux, déjà ivre, voulut pousser la chansonnette, s'accompagnant d'un genre de harpe rudimentaire. Il en fût empêché, aux cris de « Tu ne chanteras pas ! », par l'un de ses frères qui l'immobilisa en suscitant l'illusion de liens se refermant sur lui.

Quand les sangliers furent réduits à l'état de carcasses soigneusement nettoyées, les cuisiniers apportèrent le plat de résistance, un chevreuil particulièrement appétissant qui fut englouti à une vitesse hallucinante. Les salvoïdes étaient visiblement atteints de boulimie. Je devais apprendre par la suite que le clonage n'avait pas été une réussite totale ; les barbus avaient besoin d'une quantité de nourriture trois fois plus importante que la normale. Sans compter le déséquilibre intervenu dans la structure de leur ADN qui les forçait à boire entre deux et quatre litres de lait par jour.

Le repas achevé, les conversations reprirent, au rythme des joints de feuilles de platane. J'avais tiré quelques bouffées sur l'un d'eux et je dois avouer que l'effet n'avait rien de désagréable. Je fis même fumer Sue. Tout ce qui pouvait affaiblir sa personnalité de surface devait être tenté. Elle ne tarda pas à sombrer dans un profond sommeil – potentialisation due à l'alcool. Curieusement, celui-ci demeurait efficace, bien que son action fût voisine de celle des

opiacés.

— Je vais la coucher, dit le salvoïde déguisé en cadre.

Il la prit dans ses bras puissants pour l'emmener hors de la pièce. On me tendit un joint. J'aspirai une longue goulée de fumée et il me sembla que je m'élevais au-dessus de mon tabouret. Quand je baissai les yeux, je découvris que cette sensation était bien réelle. Je lévitis à une dizaine de centimètres du siège. Je me tournai vers l'un de mes voisins pour l'interroger, mais trop de pensées se bousculaient sous mon crâne pour qu'il me fût possible de prononcer le moindre mot. J'en étais réduit à écouter les incompréhensibles multilogues des salvoïdes.

— Maguet est en air conditionné, dit notre compagnon de voyage.

(Je supposais qu'il assimilait, non sans audace, « colère » et « cool air ».)

— N'empêche que tu es libre, puisque tu es arrivé.

(A – suffixe privatif. Je connaissais déjà.)

— Les autres, eux, risquent de rester rivés.

— Maguet renoncerait à nous complimenter ?

(A nous louer ? Vraisemblablement.)

— Je le cheveu.

(Je le crains... Je le crin... Je le cheveu... Celui-là avait de quoi faire hurler n'importe qui.)

— Et les autres resteraient dans la Glacière ?

— Tirons sur la gamelle.

— Autant s'asseoir beurré sur une lunette...

— Repasse-moi de cette cervoise.

— Faute de grives on boit des cerfs.

J'avais renoncé à décortiquer le multilogue. À demi couché sur la table, je somnolais, baignant dans une brume diaphane où les paroles des salvoïdes se paraient de teintes impossibles. J'avais déjà entendu une couleur, mais je n'avais jamais vu un son. Le platane possédait une force étonnante. Je ne tardai pas à m'assoupir, exténué et complètement défoncé.

Un engin parfaitement délirant obstruait la rue principale du village quand je m'éveillai, blotti contre le corps tiède de Sue. J'ouvris un œil et le refermai aussitôt. La machine que je venais de découvrir ne pouvait pas exister.

Il s'agissait d'une vieille locomotive à vapeur, évoquant celles de l'âge du western. Mais ses roues avaient été remplacées par d'autres, montées sur des suspensions tarabiscotées et pourvues d'énormes pneus crantés. Le tout était peint de couleurs criardes, avec une très nette dominante bleue.

Je me forçai à rouvrir les yeux. La locomotive était toujours là. Où les salvoïdes avaient-ils pu la trouver ? Les seuls engins de ce type ne

sortaient jamais des musées dont les conservateurs les bichonnaient avec amour.

Je changeai la pastille hypnotique collée à la saignée du coude de Sue. Cette drogue possédait-elle encore une quelconque efficacité ? Je n'avais aucun moyen de le vérifier pour le moment. Quand elle s'éveilla, peu après, Sue semblait toujours aussi distante – mais il était possible qu'elle jouât la comédie.

Nous sorties de la petite maison. Un salvoïde nous tendis quelques galettes bretonnes desséchées que nous grignotâmes en silence. Il n'y avait pas de café.

Les barbus s'activaient autour de l'étrange locomotive, sans nous prêter attention. Il régnait une ambiance fébrile, du genre de celle qui précède un grand départ. Je décidai de me renseigner. Avisant le salvoïde déguisé en cadre, je lui demandai ce qui se passait. Après une demi-douzaine de jeux de mots dont je ne compris pas la moitié, il m'expliqua qu'ils avaient discuté tard dans la nuit, pour arriver à la conclusion qu'il leur était impossible de laisser leurs frères hibernés à la merci de Maguet. Ils avaient donc mis un plan sur pied qui, d'après mon interlocuteur, ne souffrait aucune parade. Car ils comptaient utiliser leur meilleure arme, la seule qui ne leur inspirât aucun dégoût.

Eux-mêmes.

Aujourd'hui, je crois que cette locomotive n'existait pas et que les salvoïdes l'avaient en quelque sorte suscitée pour les besoins de la cause. Ce monstre de métal pesant plusieurs centaines de tonnes n'était en fait qu'une hallucination supplémentaire, générée par l'esprit tordu des salvoïdes.

Une hallucination qui se mit en route vers onze heures, soufflant d'épais nuages de fumée noire. Nous nous étions installés comme nous le pouvions, dans des positions assez inconfortables. Une locomotive n'est pas conçue pour emmener une vingtaine de personnes. Il y avait des salvoïdes partout – dans le tender, sur la chaudière, dans la cabine, à l'avant, à l'arrière... Ils ne cessaient de se déplacer, bien que la machine filât à plus de soixante kilomètres à l'heure à travers la campagne bretonne.

Les salvoïdes avaient inventé la première locomotive tout-terrain.

Vers Rennes, ils se décidèrent à emprunter une route régionale abandonnée. Nous n'avions encore rencontré personne et je me demandais comment réagirait ceux qui verraient passer ce délirant équipage.

La réponse vint aux abords du Mans, quand la locomotive s'engagea sur la Provinciale 17, qui menait droit à Paris. Le premier glisseur que nous croisâmes quitta la route pour s'immobiliser dans le fossé, comme dans un mauvais film comique ; le second percuta un

mur ; le troisième passa sans nous voir et je devinai que les salvoïdes avaient une fois de plus utilisé leur pouvoir afin de *passer inaperçus*.

Ce fut un bien étrange voyage. L'un des clones ayant jeté un sac de feuilles de platane dans la chaudière, nous étions tous dans un état second – voire même troisième ou quatrième. Vers deux heures, cette même chaudière fut utilisée pour rôti un sanglier que nous nous partageâmes avec avidité. Le platane possédait ceci de commun avec la marijuana qu'il provoquait des fringales infernales. J'avais l'impression que je n'arriverais jamais à calmer ma faim.

Nous abandonnâmes notre véhicule dans une banlieue nommée Clamart, au sud-ouest de Paris. Les locaux de l'Agence de Location des Salvoïdes se trouvaient non loin de là, à la limite de Bagneux et de Châtillon.

Bien que Sue parût toujours aussi inoffensive, je décidai de me rendre directement sur la Montagne Sainte-Geneviève où j'étais presque certain de trouver Jeanne, mais les salvoïdes ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils avaient besoin d'un témoin, prétendaient-ils. J'étais donc forcé d'assister à la libération de leurs frères. Je tentai de discuter, mais ils ripostèrent à l'aide d'une hallucination si tangible que je dus accepter cette contrainte.

J'étais Victor Maguet et je contemplais mon visage blafard que reflétait un miroir tridi. La situation de l'A.L.S., loin de s'arranger, n'avait fait qu'empirer. L'évasion du salvoïde envoyé à Gibraltar n'était qu'une goutte d'eau dans une mare d'emmerdements.

Les salvoïdes étaient des monstres. Comment ne m'en étais-je pas rendu compte plus tôt ? Je leur avais donné la vie, je les avais nourris... Ils avaient fini par devenir comme mes enfants. Pourquoi se retournaient-ils contre moi ? Avais-je été injuste ?

Non. Les cellules à partir desquelles ils avaient grandi étaient humaines, mais les salvoïdes ne l'étaient pas. Tel ce savant du XX^e siècle – Einstein, Frank Einstein, je crois – , j'avais créé des monstres et je me retrouvais dépassé par mes propres créations.

Je devais les détruire. Immédiatement. Il n'y avait pas d'autre solution.

Je quittai mon bureau pour descendre dans la crypte où reposaient les salvoïdes hibernés. Ce serait simple : il suffisait de couper le courant. Les barbus monstrueux glisseraient du sommeil vers la mort sans même s'en apercevoir.

— D'accord, dis-je. Mais arriverez-vous à temps ?

Le salvoïde en costume trois-pièces s'empara d'un bâton et dessina dans la poussière sept cercles concentriques. Puis il posa un gros caillou au milieu du cercle intérieur, reproduisant la représentation du monde qu'utilisaient les Matraqueurs pour se téléporter.

La lumière se fit en moi. Je savais désormais qui étaient les membres de cet autre *Gestalt* impossible à appréhender dont m'avaient parlé les Matraqueurs et les Doux-Dingues réunis.

— Téléportation ? m'enquis-je.

— Téléporte à Bagneux ! répliqua l'un des barbus.

— Mais vous n'avez pas de... « station réceptrice » !

— Point n'est besoin d'un second point.

Ils s'accroupirent le long du cercle extérieur, se tenant par la main. Sue et moi primes place au centre, de part et d'autre de la montagne symbolique. Il y eut un bref ondoisement de l'air, la luminosité changea et nous nous retrouvâmes dans une grande cave aux parois de béton. Des centaines d'hibernacles s'y alignaient sagement et chacun d'entre eux contenait un salvoïde inconscient. À quelques mètres de nous, Victor Maguet s'appêtait à manipuler les commandes d'un tableau mural.

— Vous allez commettre un crime ! tonna l'un des barbus.

Maguet fit volte-face. Je lus la panique dans ses yeux. Il avala sa salive. Sans doute se demandait-il comment nous avions pu entrer. Toutes les issues de l'Agence étaient vraisemblablement surveillées par ordinateur. Il ne pouvait pas deviner que les salvoïdes avaient emprunté un autre chemin.

— Mais nous vous en empêcherons, reprit le salvoïde.

Maguet recula. Il m'aperçut, et l'espoir naquit dans son regard.

— Aidez-moi, supplia-t-il. Ils vont me tuer !

Je n'eus pas le temps de répondre. Un salvoïde venait de poser ses mains sur mes oreilles, en obstruant d'un doigt le conduit. Je voulus me dégager, mais le barbu me maintenait solidement. Du coin de l'œil, je constatai qu'un autre salvoïde bouchait les oreilles de Sue. Que ne devions-nous pas entendre ?

Les lèvres du salvoïde déguisé remuèrent. Il prononça une brève phrase, et Maguet se mit à rire, malgré la situation dans laquelle il se trouvait. Sa bouche s'ouvrit sur une sorte de bêlement qui se transforma en un rire franc, montant crescendo vers l'aigu avant de s'éteindre sur une série de hoquets. Il voulut reprendre sa respiration, en fut incapable. Ses poumons demeuraient comprimés par l'hilarité bien qu'ils fussent vides, désormais. Il riait en silence – et même la pensée qu'il était en train de mourir ne put éteindre son fou rire. Il tomba à la renverse, agitant les bras, sa bouche happant désespérément l'air sans parvenir à l'envoyer dans ses poumons contractés.

Les salvoïdes demeuraient immobiles, l'air grave, les traits figés. Quand Maguet cessa de bouger, le salvoïde déguisé enfouit son visage dans ses mains. Les autres l'entourèrent, rivalisant de calembours pour essayer de chasser son désespoir. Quand il releva la tête, ses yeux

étaient rouges mais secs.

— C'est je ne sais combien de gueulasses, dit-il.

— Au moins, il est mort de rire, lançai-je, mais le cœur n'y était pas.

Malgré leur horreur de la violence, les salvoïdes avaient fini par user d'une arme mortelle. Et cette arme était un jeu de mots.

Les clones s'éparpillèrent à travers la crypte et entreprirent d'éveiller leurs frères. Les techniques d'hibernation avaient elles aussi bien évolué, car il ne fallut qu'une heure aux salvoïdes endormis pour revenir à la conscience. Ils se levaient un à un de leurs sarcophages, tendaient leur bras gauche pour l'injection revitalisante, puis se joignaient au multilogue qui avait repris progressivement, tandis que s'éloignait la mort de Maguet.

Quand tous furent remis sur pied, ils décidèrent de tenir une parodie d'assemblée extraordinaire. N'ayant ni chef, ni même conscience de la notion de commandement, ils avaient négligé de désigner un président de séance. Ils préféraient se concerter dans un joyeux désordre ponctué de calembours et de joints de salsepareille ; leur réserve de feuilles de platane était en effet terminée.

Le but de cette réunion était d'importance. Il était hors de doute que les clones deviendraient les victimes d'un pogrom sans pitié dès que le corps de Maguet serait découvert. Ils devaient déterminer quelle attitude adopter face aux persécutions qui s'annonçaient à l'horizon.

Malgré l'ambiance franchement délirante – typiquement salvoïde –, ils ne tardèrent pas à mettre sur pied un plan d'action. Le recours au terrorisme s'imposait de lui-même – mais il s'agirait de terrorisme intellectuel, dont les formes physiques ne risqueraient pas de causer la mort de quiconque. À moins, bien sûr, que leurs futures victimes ne meurent de honte, ce qui demeurerait envisageable.

Les clones étaient ainsi faits qu'ils avaient horreur de la violence. Une horreur physique, qui les poussait à s'éclipser dès qu'ils y étaient confrontés. La fuite leur avait toujours semblé préférable à la lutte. Devoir mettre fin aux jours de Maguet avait causé un traumatisme qu'ils n'étaient pas prêts d'oublier ; même leur bonne humeur permanente en avait été altérée et l'auteur du meurtre, le salvoïde déguisé qui avait prononcé le jeu de mots assassin demeurait depuis muet et prostré, comme accablé par un fardeau métaphysique.

— Il faut agir, insista l'un des clones.

— Tu veux dire se lever ? répliqua un autre.

— *Levons-nous et demain...*, chantonna un troisième.

— Deux mains ? Et pourquoi pas deux pieds ?

La discussion continua longtemps sur ce ton, association abrutissante de mots pervers et détournés, dont le sens originel

s'effaçait peu à peu. Je songeais à m'éclipser pour tenter de retrouver Jeanne, quand un salvoïde prononça une phrase que nul autre que lui ne comprit. L'un de ses frères lui demanda un éclaircissement et reçut en réponse une salve de vocables agglutinés, à la signification plus obscure encore, qui provoqua une réaction massive de la part de l'assemblée des barbus, sous la forme de jeux de mots à tiroirs et de contrepèteries douteuses.

Le salvoïde à l'origine de la dispute se leva soudain, jeta au loin le joint à peine entamé qu'il tenait et quitta la réunion sous les huées de ses semblables. Ces derniers tentèrent alors de reprendre la discussion – et échouèrent. Dès que l'un d'eux ouvrait la bouche, il s'en trouvait toujours un autre pour l'interrompre d'une plaisanterie lamentable ou d'une phrase si triturée qu'elle en devenait incompréhensible.

D'autres salvoïdes s'éclipsèrent, par groupes entiers, tandis que fusaient les premières injures. J'allais en faire autant, quand la centaine de barbus restants décidèrent de mettre un terme à cette inutile bouffonnerie. Ils se séparèrent en silence, chacun partant dans une direction différente.

Les salvoïdes venaient de découvrir qu'ils étaient incapable de se supporter eux-mêmes.

Sue et moi restâmes seuls dans la crypte, parmi les hibernacles vides d'occupants. Je me tournai vers la vieille jeune femme et la pris dans mes bras. Son regard chavira et elle me tendit ses lèvres. J'allais les embrasser, quand elle me frappa sèchement au creux de l'estomac avec la précision d'un karatéka. Je tombai à genoux, plié en deux. Sue me décocha un coup de pied en pleine tête et s'enfuit vers l'escalier menant à la surface tandis que je roulais à terre, à demi inconscient, songeant que j'avais fait tout ce chemin pour rien.

Je me relevai, terriblement las et découragé. Sue avait disparu je ne savais où. Un nœud de souffrance lancinante palpitait sous mon crâne, un autre me tordait les entrailles. Je ramassai le mégot d'un joint incomplètement fumé. Je n'avais plus qu'une idée en tête : me défoncer. Me défoncer jusqu'à tout oublier.

Je venais de rallumer le joint quand une grosse patte couverte d'un duvet blond me l'arracha des mains.

Le salvoïde déguisé se tenait à mes côtés, très digne dans son costume trois-pièces. Le corps inerte de Sue était jeté sur son épaule.

— C'eût été dommage d'échouer si près du but, non ? dit le barbu.

CHAPITRE VIII

Dès notre arrivée à Paris, nous fûmes emportés par la folie du Carnaval. Le salvoïde avait usé de son pouvoir de *persuasion* pour désamorcer cette véritable bombe vivante qu'était devenue Sue. Redevenue douce, docile et absente, elle marchait entre nous, les bras ballants, le regard mort. Mais je savais que derrière ce vide apparent se dissimulaient deux personnalités – l'une authentique et désespérée, l'autre factice et agressive. Mortellement agressive.

Porte de la Plaine, nous empruntâmes un taxi qui nous déposa à Port-Royal ; le centre de Paris était interdit aux véhicules pendant toute la durée du Carnaval, avec une exception pour ceux qui se rattachaient à une animation quelconque.

Le jour finissait dans une lumière cuivre et or. L'atmosphère surchauffée ne semblait pas vouloir se rafraîchir ; les pseudomecs et pseudogonzesses générés par les plaques tridi des informations municipales annonçaient en effet qu'« à la suite d'incidents sans gravité, le contrôle climatique de la région serait interrompu jusqu'au lendemain ».

Un orchestre folklorique basque jouait sur une estrade adossée aux grilles de la station de R.E.M. Un public d'une trentaine de personnes se trémoussait, malhabile, cherchant en vain à imiter les mouvements lestes d'une troupe de danseurs.

Nous descendîmes le boulevard Saint-Michel en direction de la Seine. Une foule disparate où prédominaient les couleurs claires s'écoulait sur les trottoirs. Il y avait là la plus forte proportion d'extraterrestres qu'il m'ait été donné de voir. Deux Dûlciens verts allaient visiblement se faire escroquer par un spécialiste du bonneteau. Un Szual aux ailes diaphanes fanées par la gravité zigzaguait entre les passants dans sa petite voiture monoroue. Des Myops – monstres balourds ainsi nommés, dans le plus pur style salvoïde, à cause de leurs yeux « horriblement » pédonculés – rampaient au milieu de la chaussée ; ils laissaient derrière eux une traînée de mucus étincelant qu'une armée d'enfants vêtus de haillons

ramassait à l'aide de petites pelles de plastique.

Un long véhicule articulé, analogue à une chenille mais pourvu d'une centaine de roues, dépassa les Myops. L'adolescente presque nue qui se tenait sur la bulle du conducteur, mimait une danse au ralenti en hurlant des phrases incohérentes. Complètement défoncée, estimai-je.

Un cortège jaillit d'une rue adjacente, mené par une femme vêtue de lumière juchée sur un machairodus. Quelques cris d'effroi fusèrent ça et là, pour cesser quand les clowns apparurent.

— Venez tous ce soir au grrrand spectacle du *Barrnum-Pinderrr Cirrcus* ! tonna Monsieur Loyal. À vingt-trois heures, Porte de Vincennes, représentation exceptionnelle avec toute la troupe ! Dompteurs, équilibristes, clowns, magiciens, trapézistes... Toute la féerie du cirque à votre disposition pour la modique somme de trois solars seulement !

Il leva les yeux. La foule l'imita et découvrit le câble tendu en travers du boulevard, à une vingtaine de mètres de hauteur. Un homme y évoluait, vertigineusement, semblant tourbillonner autour de la corde. Il fut bientôt rejoint par deux femmes obèses qui lui donnèrent la réplique. Malgré leur poids – bien supérieur à cent cinquante kilos –, elles faisaient preuve d'une agilité remarquable.

Le câble se rompit ; ses deux moitiés se tordirent comme des serpents, tandis que les funambules tombaient vers les badauds qui s'écartèrent avec précipitation. Mais la chute des saltimbanques s'interrompit brutalement à un mètre du sol. Ils atterrirent en douceur, saluèrent le public interdit et coururent rejoindre la parade qui s'éloignait déjà.

— Attendez-moi à la terrasse de *La Gueuze*, dis-je au salvoïde. Il y a un détail que je dois vérifier.

Nous rejoignîmes Monsieur Loyal à hauteur de la rue Soufflot. M'immisçant dans la parade, je réussis à le rejoindre. Il ne parut pas surpris de me voir. Je crois même qu'en un certain sens, cela lui faisait plutôt plaisir, bien qu'il m'eût chassé de son cirque quelques jours plus tôt.

— Vous êtes une énigme, déclara-t-il. Un véritable Fantômas des temps modernes.

— N'en rajoutez pas. J'essaye de survivre, c'est tout.

— Nous avons eu des échos de vos aventures. La tridi ne parle que de vous. Agresser dans son bureau l'un des quinze hommes les plus importants du système ! Vous n'y allez pas de main morte...

— J'avais mes raisons.

— Je n'en doute pas. (Il fronça les sourcils.) Officiellement, vous êtes toujours à Sahara Beach. Comment avez-vous réussi à quitter la ville ? Elle est bouclée à triple tour.

— Vous ne me croiriez pas.

— Après tout, c'est votre affaire. Vous avez vu nos funambules ? Qu'en dites-vous ?

— Que ce genre de numéro est bien plus sain que celui d'Éléonore, répliquai-je sournoisement pour aiguiller la conversation vers le sujet qui m'intéressait.

Monsieur Loyal eut un haut-le-corps.

— Vous allez être heureux : nous l'avons abandonné.

— Pour quelle raison ? ironisai-je, au bord de la jubilation.

— Un accident lors de la dernière représentation. Il y a eu un genre de transfert psychique – et l'esprit d'Éléonore est demeuré prisonnier du clone...

— Vous voulez dire qu'elle est morte ? demandai-je avec une naïveté feinte.

Il secoua la tête.

— Non. Elle a survécu. Quelqu'un a réussi à effectuer le transfert dans l'autre sens.

— Jeanne ?

La surprise releva les crocs vernis de sa moustache.

— Vous la connaissez ?

— C'est elle que je suis venu voir à Paris.

— Eh bien, vous êtes bien tombé. Elle est toujours avec nous.

À mon tour d'être surpris. Je demeurai un instant muet, la bouche entrouverte. Je ne pensais pas qu'il serait si facile de retrouver la guérisseuse. À ce stade de l'évolution des choses, une coïncidence devenait hautement improbable. Machinalement, je cherchai le fouinain des yeux. Il me sembla l'apercevoir, noyé dans la foule, mais peut-être s'agissait-il d'un simple nain chauve.

— Avec vous ? Vous voulez dire au cirque ?

— Évidemment. (Il me tapota l'épaule.) Venez nous voir quand vous voudrez. Ce soir, par exemple... Et je vous garantis que vous aurez une surprise. Le spectacle est à vingt-trois heures précises. (Une lueur malicieuse pétilla dans son regard sombre.) Vous aviez raison ; recréer le passé n'était pas la bonne attitude. Mais je crois que nous sommes sur la voie du renouvellement. Enfin, vous en jugerez par vous-même. À tout à l'heure.

Il rejoignit la parade qui s'éloignait. Je me frayai un chemin à travers la foule en direction du bar où m'attendaient Sue et le salvoïde. Celui-ci avait commandé un baron de Guinness, qu'il était en train de vider en une longue rasade quand je m'assis près de lui. Il le reposa, aux trois quarts vide, et m'interrogea du regard.

— C'est vérifié, dis-je.

Je hélai le garçon pour lui demander la même chose que le barbu. Je mourais de soif et l'excitation de savoir que le calvaire de Sue

touchait à sa fin ne faisait que m'assécher un peu plus le gosier. Quand arriva l'énorme chope emplie de bière brune aussi épaisse qu'un café turc, j'en vidai un bon tiers sans respirer, ce qui arracha un ricanement au salvoïde qui croyait sans doute que je voulais rivaliser avec lui.

— Que dirais-tu d'aller au cirque, ce soir ? repris-je.

— L'idée n'est pas mauvaise. La dernière fois j'avais huit ou neuf ans... C'était dans les années soixante – les *sixties*...

— Celles du XX^e siècle ?

Pour la première fois, je réalisai que les salvoïdes étaient des créatures d'une autre époque, tout comme moi. Jusqu'ici je les avais considérés comme des éléments contemporains, intégrés à cette ère de libération, qui faisaient partie du *Zeitgeist*. J'oubliais simplement que leur esprit s'était formé deux siècles et demi auparavant, dans un univers archaïque qui n'avait pas grand-chose de commun avec la Terre du XXII^e siècle. Le salvoïde originel était né en 1959 ; l'humour que pratiquaient ses surgeons actuels devait tout à cette lointaine époque.

— Celles-là, oui. Celles des Beatles et du *Swinging London*, de la guerre du Viêt-nam et du phénomène hippie, de la musique psychédélique et des *protest songs*...

— Tu ne fais pas légèrement dans la caricature ?

— Que restera-t-il de l'époque actuelle dans cinquante lustres, sinon une image déformée par l'alliance de l'oubli et de la nostalgie ?

— Mais tu as *vécu* ces années. Tu *sais* à quoi elles ressemblaient.

— Elles ne ressemblaient à rien. J'étais un enfant, tu sais... (Il baissa les yeux.) Dur. Je me laisse avoir par le passéisme, moi aussi. Mais ça n'a rien de marrant d'être déraciné.

— Et déraciné valent mieux qu'un seul ? lançai-je pour le dérider.

— Si tu veux, mais elle n'est pas terrible. Et tes « ribles » ne sont pas les miens, hein ?

Je souris, juste histoire de lui faire plaisir. Il avait fait l'effort de discuter sans glisser un seul calembour dans la conversation ; je pouvais bien saluer le grand retour de l'humour salvoïde.

— Pourquoi es-tu revenu ? interrogeai-je.

— Il y avait un vide en moi. À cause de Maguet, et de l'éclatement de notre groupe. J'ai tué un homme – aucun salvoïde ne l'avait jamais fait. Puis j'ai perdu mes frères... Je crois que j'ai soudain eu besoin d'un ami et tu étais le seul ami potentiel que j'avais sous la main.

— Merci pour moi, grimaçai-je.

— Tu ne comprends pas. Personne ne nous aime – pas même nous-mêmes. On nous prend pour des bouffons, des attractions, des fonctionnaires de la rigolade... On oublie que nous sommes aussi des créatures humaines !

— Juridiquement, vous n'êtes que ; des meubles.

— Qui se soucie de la justice et des lois, aujourd'hui ? Tout peut s'acheter, se négocier. Des gosses de dix ans s'envoient des drogues interdites sous le regard des flics qui n'en ont rien à foutre, des maniaques s'offrent des permis de meurtre pour quelques centaines de solars, des escrocs *dealent* avec les tribunaux pour éviter la prison...

— Le contrecoup du Néo-Puritanisme, observai-je. Cette époque-là, je l'ai connue et je peux te dire que je lui préfère une ère aussi pourrie que celle-ci !

— Qui te dit le contraire ? Je constate, c'est tout. Mais il y a également des bons côtés. J'ai été négatif parce que je n'ai pas le moral... (Il jeta un rapide coup d'œil à Sue.) Il ne faudrait pas trop tarder. Je ne vais pas pouvoir la garder sous contrôle indéfiniment. La personnalité *bis* commence à s'agiter.

— Monsieur Loyal m'a invité à la représentation. Elle devrait se terminer vers deux heures du matin. Tu pourras la maîtriser jusque-là ?

— Je pense que oui. Mais ça va te coûter une fortune en bière !

— Et en salsepareille ?

Il hocha vigoureusement la tête, un sourire de bébé sur sa bouille hilare de navigateur solitaire.

Pour la troisième fois, j'assistais au spectacle du *Barnum-Pinder Circus*. J'avais bien essayé de trouver Jeanne avant la représentation, mais Maciste m'avait certifié qu'elle ne pouvait se rendre disponible avant deux bonnes heures. Par bonheur, la personnalité de surface de Sue semblait avoir renoncé à se libérer. Pour le moment.

Assis tout en bas des gradins, au bord de la piste, nous regardâmes danser les écuyères et voltiger les éléphants. La structure du spectacle avait subi de profonds remaniements depuis le soir où Éléonore avait failli mourir. Les clowns intervenaient désormais entre chaque numéro – et certains d'entre eux n'étaient que des projections tridi permettant toutes les fantaisies. Le niveau de ces courts numéros atteignait presque celui d'un bon *cartoon* de Chuck Jones.

— Toujours tes fichues références ?

— Toujours, mon vieux fouinain.

Il fit pétiller ses pupilles trapézoïdales. Sa peau dépourvue de toute pilosité luisait faiblement dans la pénombre, mais, une fois de plus, j'étais le seul à le voir. À moins que le salvoïde... Non. Il suivait les évolutions des funambules perchés sur leur fil avec une attention d'enfant émerveillé.

— Tu t'en es superbement tiré, assura le gnome. Je ne pensais pas que ça se passerait si bien...

— Merci pour le coup de pouce.

— J'étais obligé de te suggérer d'utiliser les jeux d'arcade. Tu n'y aurais jamais pensé de toi-même. Personne n'aurait pu y penser.

— Sauf toi.

— Moi, c'est différent : je *sais*.

— Que me vaut l'honneur de ta visite ?

— Attention, Kerl, les salvoïdes sont également contagieux ! Leur humour, surtout...

— Je ne crains pas ce genre de contagion. Et maintenant, que va-t-il se passer ?

— Tout doux, cher ami, ne bousculons pas les choses. La Perturbation – enfin, sa crête principale – a touché la Terre à l'instant précis où tu as plongé dans les jeux d'arcade. Les changements les plus importants sont d'ores et déjà perceptibles, et l'avenir n'apportera pas grand-chose, en comparaison. Par contre, il va falloir prendre conscience de ces changements, les accepter, les utiliser. Le *Gestalt* de Sahara Beach va s'étendre peu à peu, tout d'abord en s'unissant aux autres *Gestalten*, puis en absorbant ces entités individuelles que tu appelles humains ou extraterrestres. Tout ce qui pense va se retrouver réuni.

— Au sein d'un gigantesque *Gestalt* ?

Le fouinain plissa les yeux et les frotta de ses mains à quatre doigts. Il semblait fatigué ; des cernes noirâtres marquaient ses pommettes.

— Quelque chose comme ça. Mais tu auras tout le temps de le découvrir par toi-même, ne te fais pas de bile. Tu es bien parti pour t'en tirer. D'autant plus que Filvini n'est plus sur Terre...

— Quoi ?

— L'Assemblée des Purs a pris peur, à cause des navires qui continuent à passer au large du système. Les Néopurs croient qu'il s'agit de l'avant-garde de la plus formidable flotte d'invasion jamais réunie. Et sais-tu ce qu'ils ont décidé de faire, ces crétins ?

— Tu devrais dire ces lâches. Je suppose qu'ils se sont enfuis ?

— Exactement. En ce moment, la navette qui emmène les derniers dignitaires se satellise pour rejoindre le voilier qui doit les emmener.

— Mais c'est du délire ! Ils vont se retrouver au milieu de la flotte !

— Comment crois-tu que cette flotte s'est constituée ? Partout, sur chaque monde touché par la Perturbation, il y a eu des fanatiques, des paranoïaques, des lâches, des imbéciles – voir de savants mixages des quatre – pour prendre peur et choisir la fuite. Les Néopurs vont se joindre aux fuyards.

— Alors qu'ils les prennent pour des attaquants ?

— La flotte est si importante et si hétéroclite qu'ils supposent que leur vaisseau passera inaperçu. Ils ont raison, d'ailleurs, mais pas pour les raisons qu'ils s'imaginent. .. *Exit* Filvini, *exit* les Néopurs – c'en est fini des poursuites. L'Office Pour l'Expansion Humaine a cessé

d'exister. Il ne reste que ses bureaux et plusieurs dizaines de milliers de subalternes incapable de travailler sans les archives informatiques – que les Néopurs ont soigneusement détruites avant de fuir. La politique de la terre brûlée... Tu en as entendu parler ?

— C'est une vraie catastrophe, soufflai-je, atterré. Deux siècles d'archives irremplaçables...

— Ça n'a aucune importance, en fait. On a déjà réalisé des émetteurs P.V.Q.L. – les nefs sont pour bientôt. Mais tu verras... Tu verras tout ça. Et Sue le verra aussi... (Il agita son appendice nasal caricatural en direction de la piste.) Voilà le numéro le plus intéressant. Celui que tu attends.

Je suivis son regard, puis je compris, une fraction de seconde trop tard, que je m'étais encore fait avoir. Le fouinain en avait bien entendu profité pour disparaître. Maintenant qu'il m'avait fourni les informations dont il estimait que j'avais besoin, rien ne lui interdisait de s'éclipser comme il en avait la fâcheuse habitude.

Sans même dire au revoir.

Une musique vaguement arabisante montait de la loge de la pieuvre-orchestre. La piste était plongée dans une obscurité totale. La foule, impressionnée malgré elle, retenait son souffle. Il régnait une ambiance oppressante mais magique que j'attribuai au *Gestalt* en formation. Je ressentais le public comme un bourdonnement à la lisière de mon esprit. Nous étions tous la proie d'un sentiment collectif inexprimable, fait d'attente et d'angoisse mêlées, avec une pointe d'*excitation jubilatoire* – comme l'aurait définie Sh'ressch.

Trois projecteurs croisèrent soudain leurs faisceaux au centre de la piste, révélant la silhouette paisible d'une femme en robinforme. Elle leva lentement les bras au ciel et rejeta en arrière le capuchon qui dissimulait son visage. Je tressaillis en reconnaissant Jeanne. Quel besoin avait-elle de se prêter à une telle mascarade ?

— Mesdames, messieurs, dit un Monsieur Loyal invisible. Nous vous présentons ce soir pour la première fois un numéro d'un genre nouveau. Avant l'ère néopure, il existait un type de spectacle intitulé *music-hall* qui mêlait french-cancan et chansonnettes, démonstrations d'adresse et tours de magie. Cet art oublié, dont quelques fragments nous sont parvenus grâce à l'obstination d'un petit groupe de collectionneurs, méritait un traitement neuf pour sa redécouverte... C'est pourquoi j'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter, à la limite du cirque et du music-hall, la très prochainement célébrissime Miss Changeling !

Celle-ci s'inclina brièvement. Elle ne paraissait pas à l'aise. Le trac, sans doute. Je n'avais aucune peine à deviner les sentiments qui se bouscuaient en elle. J'avais été Jeanne, le temps d'un rêve, et j'avais gardé quelque chose d'elle, tout au fond de moi.

— Bon nombre d'entre vous souffrent de maux encore incurables, reprit Monsieur Loyal d'une voix d'outre-tombe. Malgré les progrès effectués par la médecine, l'épINETTE fousseuse ou la vérole galomphante demeurent invaincues – et je ne parle pas des maladies intérieures, celles qui vous rongent l'âme à défaut d'affaiblir le corps... Miss Changeling, à qui la nature a prêté de bien curieux pouvoirs, est en mesure de vous guérir – ou de vous soulager. S'il se trouve un volontaire dans la salle...

Un adolescent se dressa au troisième rang. Jeanne lui fit signe de s'approcher. Il enjamba la barrière qui faisait le tour de la piste et vint se placer à deux mètres de la jeune femme, dansant d'un pied sur l'autre avec nervosité.

— J'ai contracté l'épINETTE fousseuse l'année dernière, déclara-t-il en remontant ses manches.

Le public poussa un cri d'horreur ; les bras de l'adolescent n'étaient que trous noirâtres dans une chair flasque. Il apparaît une nouvelle maladie tous les dix ou quinze ans – conséquence inévitable des progrès de l'immunologie –, le temps que la précédente soit approximativement vaincue, mais l'épINETTE fousseuse avait la vie plus dure que les autres. Bien qu'apparue au début du XXI^e siècle, elle faisait toujours des ravages ; il était en effet irrationnel de la guérir, pour des raisons qui m'ont toujours échappé. Par bonheur, elle n'était pas contagieuse.

— Je vais rééquilibrer tes lignes énergétiques, murmura Jeanne. L'épINETTE est une infection sans microbe ni virus, une affection du schéma corporel. Je ne te rendrai pas la chair qui te manque, mais le mal va cesser ses progrès.

Elle prit les mains du garçon. Le salvoïde me poussa du coude.

— Elle en connaît un rayon.

— Hyper-empathie, expliquai-je, laconique.

— N'empêche qu'elle a trouvé tout de suite.

— Tu en es sûr ?

— J'en ai soigné des comme ça.

Je fixai, éberlué, le barbu hilare.

— Parce que les salvoïdes sont aussi des guérisseurs ?

— Moins forts qu'elle. C'est déjà fini. Il est guéri.

L'adolescent retournait à sa place en titubant. Cette première démonstration n'avait rien de convaincant. Il faudrait des semaines avant de pouvoir vérifier si le rééquilibrage avait eu l'effet escompté. L'épINETTE est une maladie à évolution excessivement lente.

— À présent, reprit Monsieur Loyal, il nous faudrait une affliction mentale... psychologique. Pour nous prouver sa sensibilité, Miss Changeling va elle-même choisir le patient. À vous, Miss !

Roulement de tambour dans le lointain. Jeanne scrutait le public,

les sourcils froncés. Quand son regard tomba sur moi, je sus qu'elle m'avait reconnu. Et qu'elle savait pourquoi j'étais venu. Elle se tourna vers Sue, lui adressa un rapide mouvement de la tête sans obtenir de réaction. Je secouai l'épaule du salvoïde qui suivait la scène, l'air fasciné. Il s'arracha à sa rêverie ; Sue se leva et se dirigea d'un pas rigide vers la guérisseuse.

— Un cas très difficile, annonça celle-ci. Cette personne souffre d'une forme très particulière de schizophrénie. On lui a artificiellement imposé une seconde personnalité qui écrase la première. Sentez-vous cette dichotomie ?

J'éprouvai la sensation d'une faille s'ouvrant dans mon esprit. Autour de moi, les spectateurs manifestaient leur inquiétude. Eux aussi étaient pris au piège. Seule, Jeanne ne pouvait rien pour Sue. Il lui fallait l'aide des cinq ou six mille personnes réunies sous le chapiteau.

Et la tienne, Kerl. Surtout la tienne. Tu es seul à pouvoir la tirer de là. Mais nous allons t'aider !

Impossible de déterminer si cette voix mentale était celle de Jeanne, du *Gestalt* ou d'une entité symbiotique les rassemblant, ainsi que la foule.

Que puis-je faire ? demandai-je.

Te casse pas, intervint le fouinain. *De toute façon, tu vas réussir. Il n'y a pas de suspense. Tu ne peux pas échouer. Alors, vas-y tranquille, sans te faire de bile. Sue va guérir, c'est garanti sur facture !*

Comment peux-tu l'affirmer ?

T'ai-je déjà menti ?

Je le sentis s'éloigner. À moi de me débrouiller.

Le temps avait cessé de s'écouler. Jeanne avait pris dans ses mains le visage de Sue et la forçait à affronter son regard. Le public ne disait mot. Il *participait*, d'une manière ou d'une autre. Jeanne utilisait ces milliers d'esprits soudain unifiés pour chasser la personnalité de surface.

Puis tout bascula. Je marchais dans un couloir gris bordé de portes grises dépourvues de tout signe distinctif. Derrière l'un de ces panneaux sinistres se trouvait l'esprit de Sue, captif de sa prison intérieure. J'ouvris une porte, au hasard. Elle donnait sur une cellule grise, pourvue d'un lavabo gris de crasse et d'un bat-flanc aux draps sales. Sue n'était pas là.

J'ouvris d'autres portes, des dizaines, des centaines d'autres portes. Sans succès. Toutes les cellules étaient vides. Pourtant, Sue était enfermée là, quelque part au bord de ce couloir, j'en avais la certitude. *Nous sommes avec toi. Nous sommes tous avec toi.*

Des dizaines de silhouettes de fumée naquirent de ma peau et entreprirent de rabattre les panneaux anonymes qui défilaient sans

cesse plus vite autour de moi. Mais elles s'enfuirent, effrayées, quand elles découvrirent une cellule occupée.

— Kerl..., souffla un double blafard de Filvini. Comment êtes-vous arrivé ici ?

— Je cherche Sue.

— Dans *mon* esprit ?

— J'ignore où je me trouve. Je la cherche, c'est tout.

— Dans ce cas, vous êtes en danger. Cette prison possède un gardien.

— Pourquoi m'en avertir ?

— Je ne suis pas votre ennemi. Moi aussi, ma personnalité de surface m'écrase, m'étouffe... Je suis une victime, au même titre que Sue !

Je lui désignai la porte grande ouverte.

— Qu'attendez-vous ? Foncez !

Il me jeta un regard infiniment las.

— J'ai trop longtemps lutté. Je n'ai plus le courage...

— Vous préférez une fuite sans fin à travers l'espace ? Quittez cette prison, quittez ce navire ! Il ne vous mènera nulle part.

Ses mâchoires se crispèrent.

— Vous avez raison. Tout ceci n'a que trop duré.

Il sortit de la cellule. Je le suivis mais, dans le couloir, je constatai qu'il avait disparu. Je secouai la tête. Venais-je donc de parler, pour la première fois peut-être, au véritable Merteuil Filvini ? Difficile à dire. C'était d'ailleurs sans importance. Mais il m'avait prévenu de l'existence d'un gardien à cette prison presque vide. Cela comptait, par contre. Sans doute était-il possible de faire voler en éclats les murs de ces prisons intérieures... Mais je n'avais aucune idée de la façon de procéder. J'étais moi aussi captif, d'une certaine manière. La vision que j'avais eue de Filvini recroquevillé sur son bat-flanc ne correspondait vraisemblablement pas à la perception qu'avait le Néopur de sa propre condition. Nos réalités s'étaient en quelque sorte interpénétrées, mais chacun d'entre nous conservait son interprétation instinctive.

Je n'étais pas dans une prison ; je devais m'en persuader avant de repartir à la recherche de Sue. Tout ceci n'était qu'illusion. Le décor restait tangible tant que je m'obstinais à croire à sa présence. Si je parvenais à en faire abstraction...

Pas mal vu, me souffla le fouinain. Tu as bien assimilé le principe. Mais de là à le mettre en pratique...

Aide-moi, au lieu de jacasser !

Il est déjà reparti, intervint le Gestalt. Mais je suis là. Nous sommes là. Je suis tous avec toi.

Ma perception changea. Je dérivais dans une eau noire et huileuse,

parfois crevée de brefs éclairs d'un bleu électrique. Un autre paysage mental. Suscité par le gardien ?

Une sphère analogue à une planète flottait non loin de moi. Je réalisai que je tombai vers elle. Il en émanait une impression désagréable, voire effrayante. Cette masse grise *était* le gardien, j'en eus soudain la certitude. Et j'allais m'y engloutir si je ne trouvais pas de parade.

La sphère s'entrouvrit brièvement, me laissant entre voir la silhouette qu'elle retenait prisonnière en son sein. Je sus que je n'avais plus le choix. Mais comment combattre dans cet univers changeant dont j'ignorais les lois ?

Analogie. Allégorie. Tout ceci avait un sens.

Allégorie. Analogie. Il ne me manquait qu'une clef.

Je répétais intérieurement ces deux mots, en une chansonnette enfantine. Il me fallait identifier ce que représentait chaque chose, gratter la couche de symbolisme pour accéder à la nature profonde.

Tu me surprends de plus en plus ! complimenta le fouinain. Puisque c'est comme ça, je vais me montrer à toi.

Une seconde planète surgit du néant à peu de distance de la première. J'observai, indécis, la grosse boule d'un blanc éclatant. Il m'était difficile de repousser les références qui remontaient à la surface de mon esprit. Le fouinain avait-il une parenté quelconque avec les saints du défunt catholicisme ou la Grande Lumière Éblouissante des hippies ? Pourquoi ce blanc ? Pourquoi cet éclat ? Se jouait-il de moi ou s'agissait-il, comme il l'avait affirmé, de sa véritable apparence ?

Tu refroidis...

Le fouinain. Tout était contenu dans cet article. *Le fouinain, le fouinain... Je, moi...* Il n'avait jamais parlé de ses frères de race. C'était son arrivé sur Melon d'Eau, la menace *qu'il* représentait, *la partie de lui-même* qui était morte à Sahara Beach... Il s'était toujours conduit comme s'il était seul, alors que les témoignages recueillis au sujet des fouinains indiquaient qu'il en existait des centaines...

Les témoignages au sujet *du* fouinain.

Car il n'en existait qu'un – celui auquel j'avais eu affaire, et qui était aussi tous les autres. Les petites créatures élastiques ne possédaient aucune individualité. Ce n'étaient que des *membres* d'un *Gestalt* – un de plus...

Eh bien voilà, tu as fini par y arriver !

Tu ne m'as pas vraiment aidé

Les indices étaient là. En permanence. Mais tu n'as pas su les voir, sur le moment.

Et maintenant ?

Tu en sais suffisamment pour identifier la nature du gardien – et lui

Tout ceci n'avait pris qu'une fraction de seconde. Jeanne et Sue étaient dans la même position qu'au moment de mon décrochage, et le public retenait toujours son souffle. À mes côtés, le salvoïde paraissait plongé dans une transe profonde. J'ôtai de ses lèvres le joint monumental dont l'extrémité embrasée frôlait dangereusement sa barbe en broussaille. Avec qui communiquait-il ? Avec quel *Gestalt* ?

— Tu es prisonnière, psalmodia Jeanne. Tu es prisonnière et tu cherches à t'évader. À fuir cette prison. Là réside ton erreur, depuis le début. Tu ne dois pas la fuir, mais en reprendre le contrôle. Car cette prison est ton corps.

Sue se convulsa, mais la guérisseuse n'ôta pas ses mains de ses tempes. Elle contrôlait partiellement le phénomène. Quand les soubresauts qui tordaient les membres de Sue cessèrent totalement, Jeanne la relâcha et elle s'effondra dans la sciure, les yeux révoltés.

Je sentis l'approche du gardien. Et je compris pourquoi le conditionnement fluctuait tant, ces dernières heures. La personnalité de surface était composée de deux entités distinctes ; la première en quelque sorte résidente, qui assurait une « gestion » minimale de l'organisme – fonctions vitales, gestes utilitaires, répliques standardisées – , tandis que l'autre, le « gardien », n'intervenait qu'en cas d'urgence – pour tenter de me tuer, par exemple, ou en cas d'une soudaine rébellion de la personnalité captive.

Les condits formaient donc un *Gestalt*, ce qui expliquait que les hommes de l'Office m'aient retrouvé à plusieurs reprises. Lors de chaque intervention du gardien, celui-ci avait soigneusement observé l'endroit où nous nous trouvions ; dès lors, Filvini – condit, lui aussi – avait de bien meilleures chances de nous mettre la main dessus.

Je me dressai sur mon siège, et serrant les poings, j'affrontai en face le gardien.

Il tenta tout d'abord de s'emparer de moi. Mais, en l'absence d'une personnalité résidente, il n'avait que peu de chances de réussir. Je le rejetai sans peine hors de mon esprit, soutenu par le *Gestalt* – dont les spectateurs faisaient désormais partie sans en avoir conscience.

Ensuite, il reproduisit la situation à laquelle j'avais été confronté lors de mon décrochage. Il s'enroula autour de la minuscule étincelle multicolore qui était la personnalité de Sue, monstrueuse masse d'énergie mentale m'opposant une barrière infranchissable.

Il y a d'autres condits. Trouve-les.

Le fouinain ne tenait visiblement pas à ce que sa prédiction s'avère erronée. Il intervenait aux meilleurs moments, quand mon acharnement faiblissait, faute d'idées. Mais n'avait-il pas toujours agi de la sorte ?

J'étais une fille à demi nue qui se déhanchait rue des Fleurs. Mes seins emprisonnés dans un filet de métal brillant me faisaient mal, à cause du froid. J'avais une crampe dans le mollet gauche et un énorme bleu, cadeau d'un client violent, à l'intérieur de la cuisse. Je me nommais Victoria et j'ignorais depuis combien de temps je pouvais bien me trouver là.

Le gardien étant occupé avec Sue, je n'eus aucun mal à prendre le contrôle de ce corps grelottant. Le *Gestalt* avait l'habitude de ce genre d'interventions. La personnalité résidente ne m'opposa guère de résistance.

— Je veux être libre ! hurlai-je d'une voix trop aiguë.

Mes voisines tournèrent vers moi leurs regards, mais je n'y lus qu'une curiosité indifférente. Ce n'était donc pas suffisant. Je résolus de me diviser. Des fragments de moi-mêmes s'insinuèrent dans ces pauvres cerveaux et s'en emparèrent avec une facilité déconcertante.

— Je veux être libre ! crièrent vingt bouches.

L'une des filles quitta soudain son immobilité. Elle couvrit sa poitrine nue de ses bras gainés de cuir, cracha sur le sol gelé et s'enfuit à toutes jambes en balbutiant des paroles incohérentes.

Soudain, le gardien fut là, écumant de rage. Une seconde condit était sur le point de recouvrer sa liberté, à l'issue d'un terrible combat intérieur. Il s'en empara et toute trace d'intelligence disparut du cerveau sous contrôle.

Mais j'étais déjà loin, quelque part dans une vaste caverne aux parois de béton antiradiations. J'occupais le corps fatigué d'un vieil homme vêtu d'une combinaison grise. Devant moi s'entassaient des centaines de mémo-cubes libellés *Pour une société plus pure*. Je devais me trouver dans un genre d'usine clandestine où les Néopurs confectionnaient leur propagande. Je m'appelais John Lacaze et j'étais né vers 2230.

— Je veux être libre ! hurlai-je d'une voix de basse cassée par l'âge.

Autour de moi, les autres travailleurs en combinaison grise se mirent à crier, eux aussi, ces quatre mots. Le *Gestalt* n'hésitait plus à se morceler, obligeant le gardien à en faire autant.

Il reprit le contrôle des ouvriers, mais je ne l'avais pas attendu pour libérer un groupe d'esclaves qui croupissait dans la fosse à déchets de l'Office. Et lorsqu'il les eut réinvestis, les filles de joie de la rue des Fleurs et les hommes en gris avaient pour la plupart dominé leurs personnalités résidentes.

Ce petit jeu dura quelques minutes, mais le temps n'avait pas d'importance. Je découvris d'autres groupes de condits – mineurs dans l'Antarctique, pensionnaires du bordel privé de Sa Pureté Hector Danteres, Pur des Purs et Purificateur des Purificateurs, hauts fonctionnaires néopurs... Tous, je les libérai. Tous, le gardien les

reprit.

Puis, soudain, je fondis sur Sue pour me lover autour de son esprit. Quand le gardien revint à la charge, il se retrouva face à un *Gestalt* composé de plusieurs dizaines de milliers d'individus – une structure hypercomplexe qu'il n'était pas préparé à affronter. Il s'obstina un instant puis, constatant qu'il n'était pas de taille, il choisit de rompre.

Je te l'avais bien dit, lança fièrement le fouinain.

Sue se releva lentement, portant une main tremblante à son front enfiévré. Ses cheveux emmêlés me dissimulaient son visage. Jeanne lui dit quelque chose à voix basse ; elle répondit d'une voix étranglée que tout allait bien.

Le salvoïde sortit de sa transe. Il ouvrit un œil glauque, me considéra pensivement, puis me donna une grande claque sur la cuisse.

— Enfer et Dame Nation, comme disaient les Néopurs ! C'était un sacrément bon spectacle !

Je l'enjambai et descendis sur la piste. Le spectacle devait continuer, Monsieur Loyal le répétait suffisamment. Le regard de Sue se posa sur moi, s'illumina. Un sourire de joie qu'on devinait longtemps contenu apparut sur ses lèvres. Je lui tendis les bras et elle me sauta au cou en débitant des paroles insensées.

— Mesdames, messieurs, claironna Jeanne, j'ai le plaisir de vous annoncer que cette personne est guérie ! Une séparation d'un demi-siècle vient de s'achever. Cet homme et cette femme ont retrouvé le bonheur... Bonsoir !

Les lumières s'éteignirent. Je sentis qu'on me tirait par la manche. Je n'eus que le temps de refermer ma main sur celle de Sue pour l'entraîner vers les coulisses. Autour de nous déferlaient des vagues incessantes d'applaudissements enthousiastes.

— Quel tabac ! s'écria Monsieur Loyal quand nous débouchâmes devant lui. Bravo, ma chère Changeling... Mais je n'aurais jamais pensé que Kerl serait l'un des premiers à bénéficier de vos talents.

— La bénéficiaire est Sue, objecta Jeanne. Ils ont parcouru un si long chemin pour me trouver... Ç'aurait été dommage de les décevoir, non ?

Mes mains caressaient le corps de Sue, ma bouche courait sur son cou, son visage, ses lèvres... Elle répondait à mes caresses, elle répondait à mes baisers. Cette scène était pitoyablement mélodramatique mais nous ne pouvions pas y couper. J'étais heureux, pour la première fois peut-être. Sue me serrait contre elle, de toutes ses forces, comme si elle avait peur de me perdre à nouveau. Elle ne voyait pas les rides qui creusaient mes traits, elle n'avait nulle conscience de ma décrépitude et n'attachait aucune importance à mes cheveux gris... Car elle s'était elle aussi raccrochée à son amour pour

moi quand elle avait douté, quand elle avait eu peur, quand elle avait eu mal. Elle avait été plus seule que moi, au fond de sa prison mentale. Mais elle avait tenu bon. Parce qu'elle savait que je reviendrais. Je l'avais soutenue comme elle m'avait soutenu durant ma traversée de la Longue Nuit.

— Tout est rentré dans l'ordre, lui soufflai-je à l'oreille.

— Je ne pourrai jamais oublier ça.

— À quoi sert d'oublier ?

— À ne plus souffrir. (Elle secoua la tête.) C'est drôle... Je me sens sale. J'ai vraiment *envie* d'une douche. Comme si elle pouvait me laver de ces... (L'effroi apparut dans son regard.) Combien de temps cela a-t-il duré ? Et pourquoi es-tu...

— Vieux ?

Elle hocha la tête.

— Il y a cinquante ans que nous nous sommes séparés, murmurai-je. J'ai été jusqu'à la Planète de Montgomery et j'en suis revenu. Et tu m'as attendu.

— Difficile de faire autrement, commenta-t-elle avec un pâle sourire. Si tu savais ce que c'est bon d'agir à nouveau – et de pouvoir communiquer, surtout de pouvoir communiquer. J'ai été si seule...

Je l'embrassai. Quand nos lèvres se séparèrent, je l'embrassai encore. Et encore. Et encore.

Le salvoïde interrompit ces effusions avec une maladresse que je tiens pour exemplaire :

— Hé, les mômes, c'est pas l'heure du dessert !

— Sois pas chameau, riposta Sue.

Le salvoïde éclata de rire. Il me fallut un certain temps pour comprendre que c'était les chameaux que l'on privait de *désert*.

— Elle est *très* mauvaise, reprochai-je.

— Ça fait des... enfin, longtemps que je suis obligée d'entendre leurs jeux de mots exécrables sans pouvoir les leur renvoyer dans les dents ! Ils n'ont pas le monopole, nucléaire !

Ce vieux juron de l'ère néopure acheva de me faire redescendre sur Terre. Je devais remercier Jeanne pour ce qu'elle avait fait. Remercier le *Gestalt* aurait été plus juste, mais j'en ignorais les composants exacts.

La guérisseuse venait de quitter Monsieur Loyal. Je l'interceptai.

— Merci, Jeanne. Ce que vous avez fait...

— Je l'ai fait pour moi. J'ai trouvé comment me soulager, vous savez. Je n'ai qu'à guérir les gens. Sans l'opium, je l'aurais découvert bien avant...

— J'aurais plein de questions à vous poser, intervint Sue, mais ça attendra plus tard. Merci.

Elles se serrèrent la main et je réalisai à quel point elles se

ressemblaient. Sue palpa le tissu de la robinforme que portait Jeanne.

— Mais c'est une vraie ! s'écria-t-elle.

— Vous la voulez ?

— Pour la déchirer, sûrement !

— Allez-y.

Jeanne se débarrassa d'un coup de reins de l'encombrant vêtement sous lequel elle ne portait qu'un bustier, une minijupe et des bas fluorescents. Un *look* de super-héroïne, songai-je avec amusement. Changeling, la Guérisseuse !

Sue avait entrepris de lacérer méthodiquement le tissu épais et rigide, à l'aide d'un couteau corse prêté par le salvoïde. Je devinai que c'était l'ensemble des Néopurs qu'elle réduisait alors en charpie. Un moyen comme un autre de se passer les nerfs. Elle avait toujours eu un goût prononcé pour les transferts d'agressivité.

— Comment avez-vous su que j'allais me produire ce soir ? s'enquit Jeanne. Monsieur Loyal ne vous avait parlé que d'une surprise...

— J'ai été vous le temps d'un rêve. Les saynètes mal payées, la fumerie, la chute d'Éléonore... Tout cela, je l'ai vécu.

— Alors, cette présence que j'ai cru sentir à plusieurs reprises, c'était vous ?

— C'était moi.

— Même hier soir ?

Le doute suinta en moi, insidieux.

— Hier soir ?

— Vous m'avez bien dit que vous aviez assisté à la chute du clone, non ?

— Oui. Je l'ai rêvée, il y a de ça trois ou quatre jours...

— *Avant* qu'elle n'arrive ?

Je dus blêmir, si je me fie à la sensation de froid qui m'envahit soudain le visage et la nuque.

— Apparemment, articulai-je avec peine. Avec quarante-huit heures d'avance.

— Mais alors, s'écria le salvoïde, cette saloperie agit aussi sur le temps ?

ANTICIPATION

ROLAND C. WAGNER

LES FUTURS MYSTÈRES DE PARIS

Poupée aux yeux morts – 3



Roland C. Wagner

LES FUTURS MYSTÈRES DE PARIS

poupée aux yeux morts – 3

COLLECTION « ANTICIPATION »



6, rue Garancière – Paris VIe

« Little girl I wrote this song for the days
For the days when you won't understand me
I don't know how's your world today
But I tried to take it from my dreams. »

(Vietnam Vétérans)

« Too late ! With my balance gone,
dead-eyed doll,
I'm falling, falling
Back to where I began... »
(Peter Hammill)

Pour Cathy.

CHAPITRE PREMIER

Il avait plu une bonne partie de la nuit mais, le matin venu, le contrôle climatique réussit à reprendre les choses en main. Les lourds nuages chargés d'orage furent repoussés en Méditerranée par une zone de hautes pressions venues de l'ouest. Quand je m'éveillai, vers onze heures, un soleil ardent achevait de dissiper les brumes légères qui planaient encore sur Paris.

Je m'assis au bord du sommier, la tête lourde. Sue devait être levée depuis un bon moment ; sa place dans le lit avait eu le temps de refroidir. Je me traînai jusqu'au petit lavabo fendillé et me passai la tête sous le robinet. L'eau, bien que déjà tiédie, acheva de me réveiller. Je m'ébrouai, me séchai rapidement les cheveux et enfilai mes vêtements avant de descendre prendre mon petit déjeuner.

Sue achevait le sien dans le fond de la salle à manger proprette. Il y avait de la confiture dans les mèches multicolores qui pendaient de part et d'autre de son visage ; une large tache de café s'étendait sur la nappe près de son coude gauche. Sans doute éprouvait-elle une certaine difficulté à réapprendre les gestes élémentaires ; après tout, ce corps n'était redevenu pleinement le sien qu'une dizaine d'heures auparavant.

Nous échangeâmes quelques banalités. Je n'avais pas encore réalisé que tout était fini, que j'avais réussi. Instinctivement, je continuais à surveiller Sue du coin de l'œil, bien qu'elle ne présentât plus le moindre danger. Débarrassée de sa personnalité de surface, hors de portée du gardien intérieur des condits, elle pouvait enfin redevenir elle-même, après un demi-siècle d'inactivité forcée.

Le salvoïde ne tarda pas à se joindre à nous. Vêtu d'un incroyable peignoir mauve fluorescent, il tirait de grosses bouffées d'une pipe bourrée de salsepareille. Des cernes violacés assortis à son déshabillé creusaient ses joues amaigries, mais il paraissait malgré tout en bien meilleure forme que la veille. Sans doute le traumatisme d'avoir tué un homme s'était-il quelque peu estompé durant la nuit.

— J'ai réfléchi, dit-il en se servant un grand bol de lait froid. Nous

n'aurions jamais dû nous séparer, mes frères et moi.

— Tu vois une autre solution ? Vous ne vous compreniez plus. Vous ne vous *supportiez* plus.

— Que s'est-il passé, exactement ? interrogea Sue.

Captive de sa prison mentale, elle n'avait pu recueillir que des informations fragmentaires au sujet de l'univers qui l'entourait en général – et des salvoïdes en particulier. Je lui contai donc leur histoire. Peu après les élections qui avaient vu la défaite des Néopurs, un fouineur nommé Victor Maguet avait découvert quelques cellules et l'enregistrement mémoriel du premier salvoïde, cet humoriste au nom oublié disparu dans le courant du XXI^e siècle. Ce coup de chance, allié aux récents développements technologiques, lui avait permis de réaliser cinq cents clones de cet individu mystérieux – doubles dont la drôlerie n'avait rien à envier à celle de leur « ancêtre », puisqu'en un certain sens tous étaient l'original.

Ces clones, dénommés salvoïdes à cause de leurs *salves* de jeux de mots, devinrent très vite une attraction décadente pour soirées huppées. On louait un salvoïde comme autrefois un pétomane ou un pianiste virtuose. Pendant dix ou quinze ans, cette affaire avait été un authentique filon pour Maguet ; les salvoïdes faisaient les clowns et il n'avait qu'à empocher la recette. Mais ces derniers temps, peut-être à cause de cette Perturbation qui s'approchait de la Terre, les clones s'étaient rebellés. Être traités en simples objets, en biens mobiliers, leur paraissait désormais insupportable. Ils voulaient être libres, obtenir le statut d'humains à part entière. Ils choisirent donc de s'évader à la moindre occasion – ce qui, au début, ne leur posa guère de problèmes. Dès lors, les finances de l'Agence de Location des Salvoïdes connurent une baisse sensible, car Maguet n'osait plus louer un seul clone. Il en était arrivé à la décision de les anéantir, quand le salvoïde évadé présentement assis à notre table avait mis fin à son existence, à l'aide d'un calembour assassin.

Les barbus avaient ensuite tenu une assemblée générale, théoriquement destinée à dégager les orientations de la lutte qu'ils s'apprétaient à mener en vue d'obtenir la reconnaissance de leur statut d'êtres humains. Mais si chaque clone, au départ, constituait une copie conforme de l'original, l'expérience acquise depuis les avait peu à peu éloignés les uns des autres. Devenus incapables de communiquer, les salvoïdes s'étaient disputés, puis séparés¹.

Et à présent, en ce matin du dernier jour du Carnaval, cinq cents barbus à l'humour dévastateur erraient, libres, dans les rues de Paris. Une perspective inquiétante quand on savait de quoi étaient capables les salvoïdes.

— Et de quoi sont-ils capables ? demanda Sue.

— De te filer des hallus, fillette, répondit le barbu avant d'engloutir

une énorme bouchée de pain tartiné de rillettes sur lit de confiture. On est dix fois plus hallucinogènes qu'un pied de datura. Et c'est pas fini ! Tu vas voir...

— As-tu une idée de ce que vont faire les autres ? coupai-je.

— Les cons. Ils ne savent faire que ça.

— Tu es dans le même cas.

Il secoua vigoureusement la tête.

— J'ai changé. C'est la mort de Maguet... Je crois qu'en fait, je me suis rapproché de l'original. Des réalités. Si nous étions restés unis...

— Vous vous seriez entre-tués.

— Avec des jeux de mots, compléta Sue.

Le salvoïde détourna le regard.

— Vous eussiez pu vous épargner de me le rappeler. *Le rire qui tue*... Un bon titre de roman populaire, non ? Et si le rôl ment, on ne peut plus faire confiance aux bouchers !

Je fis la grimace. Il était trop tôt pour que je sois en état d'apprécier un jeu de mots de ce genre. Je finis mon café et allumai une cigarette. Décidément, je ne parvenais pas à réaliser que j'avais enfin atteint le bout du tunnel. Jusqu'ici, j'avais vécu obsédé par l'idée que je devais libérer Sue de la seconde personnalité parasite qui l'étouffait. Maintenant que j'avais réussi, je me sentais vide et indifférent. Comme si le but avait, au fond, bien moins compté que la quête elle-même.

Je m'étais battu pour oublier ma vieillesse.

Sue avait entraîné le salvoïde dans une discussion enflammée au sujet des innombrables perversions du langage inventées – ou répandues – par les clones. La linguistique l'avait toujours passionnée. Je me rappelais encore sa déception le jour où elle avait appris qu'elle n'avait pas le droit de l'étudier à l'université. Mais elle pouvait encore rattraper le temps perdu ; elle avait des dizaines d'années devant elle. Tandis que moi...

— Je vais appeler Manuel, dis-je en me levant.

— Tu lui enverras le bonjour, lança machinalement Sue.

— Je n'y manquerai pas, répondis-je avec un sourire.

J'avais passé une bonne partie de la nuit à lui raconter le combat qu'il m'avait fallu mener pour la libérer du gardien, ce *Gestalt* vraisemblablement artificiel qui chapeautait les personnalités de surface des condits. Elle était donc au courant de tous les détails de mes péripéties, de la première intervention du fouinain dans les Bas-Quartiers de Sahara Beach, à cette lutte mentale insensée, en forme de spectacle de cirque, à l'issue de laquelle son esprit emprisonné avait réussi à reprendre le contrôle de son corps. Mais sa réaction la plus inattendue avait été son absence quasi totale de surprise lorsque je lui avais appris l'existence de la Perturbation et de la mutation accélérée

des lois naturelles qu'elle engendrait.

Un demi-siècle durant, Sue avait attendu la Perturbation – qui représentait sa libération. Elle l'avait attendue comme elle m'avait moi-même attendu, comme les survivants de la révolte mexicaine attendaient depuis des lustres que le soleil se lève à l'ouest. Elle l'avait appelée, désespérément, sans même en connaître la nature, et la Perturbation était venue, répondant à son appel.

Parfois, il lui était même arrivé de souhaiter la mort, mais elle ne voulait pas en parler. Le souvenir de la rue des Fleurs était encore trop frais dans sa mémoire ; il lui faudrait des mois, voire des années pour recomposer et rééquilibrer sa personnalité lapidée par une trop longue période de souffrance intérieure.

C'est un Manuel Garvey épuisé qui répondit à mon appel. La sénilité accélérée, inscrite dans son patrimoine génétique par les biologistes néopurs, était en train d'avoir sa peau. Le spectacle mégalomane qu'il allait présenter le soir-même serait son chant du cygne. À moins que, là encore, la Perturbation ne bouscule le schéma préétabli pour lui en substituer un autre, pour le moment imprévisible.

— J'ai eu vent de tes exploits, commença-t-il. Bravo. Mais comment as-tu réussi à t'échapper de Sahara Beach ? On m'a raconté une histoire invraisemblable, comme quoi tu aurais disparu dans un éclair de lumière blanche suivi d'un nuage de fumée...

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire avant de lui raconter mon voyage à travers les jeux d'arcade et les événements consécutifs. Il eut bien du mal à me croire, mais il s'y força, parce que le monde était devenu si bizarre, ces derniers temps, qu'il était plus facile de croire que de douter.

— Dingue, commenta-t-il. Complètement délirant. Mais bon, à partir du moment où les jeux de mots se mettent à devenir mortels... À propos, tu sais que l'Intérieur vient de mettre à prix la tête des salvoïdes ?

— Complexe de Frankenstein, assurai-je. La créature qui se retourne contre son créateur. Ça leur passera. De toute façon, je ne crois pas qu'il faille se faire du souci pour les salvoïdes. Même isolés, ils sont tout à fait capables de se défendre. (Je marquai une pause.) Enfin, voilà. Tout est bien qui finit bien dans le meilleur des mondes possibles et tout ça, et tout ça...

— Tu oublies un détail. Merteuil Filvini.

J'attendis qu'il continue, mais il ne paraissait pas décidé à le faire. J'insistai :

— Eh bien, quoi, Merteuil Filvini ? Il n'est pas avec les autres Néopurs ?

— Il a blessé un balayeur de l'astroport de Bordeaux pas plus tard que ce matin. Branche-toi sur HektaVisi à midi, tu auras tous les détails. Les caméras de bord ont enregistré l'affaire du début jusqu'à la fin. Un joli document à sensations. Et pour ne rien gâcher, les Néopurs y sont parfaitement ridicules. Ils ont tous l'air de faire dans leur froc !

Je jetai un coup d'œil à l'horloge incrustée dans le socle tridi. Midi moins huit. Inutile de traîner avec Manuel, maintenant que je lui avais fourni les informations essentielles. Il ne restait qu'à prendre rendez-vous pour le spectacle.

— Et la longue-vie ? s'écria-t-il, me rappelant soudain que le libre arbitre de Sue n'était pas l'unique objectif de ma quête.

— Fiasco. À moins que tu ne tiennes à devenir esclave.

— Elle serait indissociable du conditionnement ?

— Tout semble l'indiquer. Les condits ne vieillissent pas parce que leur personnalité de surface n'a aucune conscience du temps.

— Comment va Sue, au fait ?

— Assez bien pour t'envoyer le bonjour. Elle est solide, tu sais. Plus solide que moi. On a parlé presque toute la nuit. C'était comme avant, vraiment... Pour te dire, on n'a même pas... L'attente est finie, tu comprends cela ? Pour moi, pour elle... Cinquante années d'attente se sont achevées cette nuit.

— Pénélope et Ulysse battus à plates coutures. (Manuel baissa les yeux.) N'empêche que vous allez former un drôle de couple, tous les deux... Vous pourriez entrer dans la légende, tu sais ? Comme Pelléas et Mélisande, Harold et Maud, Bouvard et Pé...

— Comment fait-on pour se retrouver, ce soir ?

— Le spectacle commence à la nuit. Vers vingt-deux heures. Je suis déjà sur place, d'ailleurs. J'ai fait relayer ma ligne tridi. Ecoute, le plus simple, c'est de se voir après. Je laisserai des consignes au service d'ordre pour que tu puisses entrer.

— Je serai accompagné.

— Aucun problème. Viens avec autant de personnes que tu veux. (Il m'adressa un clin d'œil.) Ça me fait plaisir, tu sais... Vraiment. Je ne croyais pas que tu y arriverais.

— Moi non plus, à vrai dire. Quand tu m'as refusé ton aide... Bon, c'est le passé. De toute façon, tu n'es pas responsable.

Manuel, comme tant d'autres, était une victime de la rigueur des lois néopures – une rigueur qui ressemblait souvent à de la cruauté. Dénoncé pour avoir fait de la musique sans licence, il avait été placé devant un choix cornélien : l'exil Outre-Ciel ou une petite opération voisine de la lobotomie, sans incidence sur sa personnalité mais qui l'empêcherait désormais de causer du tort aux Néopurs. Trop attaché à la Terre pour accepter l'idée de passer plusieurs décennies congelé dans la soute d'un voilier interstellaire, Manuel avait opté pour la

seconde solution. Ce qui expliquait pourquoi, quelques jours auparavant, il s'était avéré *incapable* de m'aider, malgré son désir de le faire. Quelque chose en lui, un verrou posé sur son esprit le lui interdisait, puisque c'était aux Néopurs que j'allais m'attaquer.

Il m'adressa un sourire reconnaissant.

— Le départ des Néopurs m'aura sûrement libéré. Désormais, ce serait difficile de leur porter atteinte, là où ils sont.

— Reste Filvini... D'ailleurs, il est presque midi. Je te laisse. On se voit ce soir *backstage*.

— À ce soir.

Dans la salle à manger, le salvoïde et Sue parlaient de choses et d'autres autour des reliefs du petit déjeuner. J'allumai le socle tridi posé au centre de la pièce. Le générique des informations d'HektaVisi s'achevait sur un point d'orgue sonore et lumineux.

— *Le gros titre de cette édition est évidemment la fuite des derniers dignitaires néopurs, qui a connu une tragique conséquence à l'astroport de Bordeaux, où un homme a failli mourir de la main d'un Pur – Merteuil Filvini qui était jusqu'à hier l'un des dirigeants de l'Office Pour l'Expansion Humaine, annonça un présentateur aux boucles rose bonbon. Mais, d'abord, un bref rappel des événements des derniers jours...*

Point lumineux suivi d'une traînée de flammes, une nef de transit atmosphérique s'élevait dans le ciel du soir, au-dessus de l'astroport de Sahara Beach. À bord de cette navette, indiqua le journaliste, se trouvaient trois cents dignitaires néopurs. Arrivés en orbite, ils monteraient à bord du *Salem*, un long-courrier de six millions de tonnes. Quand ces images avaient été prises, deux autres navires, le *Wertheimer* et le *Mayflower* s'éloignaient déjà de la Terre de toute la puissance de leurs propulseurs. Ils ne déploieraient leurs grandes ailes photosensibles qu'une fois atteinte la vitesse de deux cent cinquante mille kilomètres par seconde.

À bord de cette navette, la dernière à quitter la Terre, se trouvaient les plus hauts dignitaires – et notamment Hector Danteres, Pur des Purs, Purificateur des Purificateurs, qui dirigeait le mouvement depuis la victoire expansive. Les rats fuyaient le navire en compagnie de leur capitaine. Le commentaire, franchement sarcastique, était accompagné d'images de l'intérieur de la navette. Comme me l'avait signalé Manuel, les Néopurs ne paraissaient guère à l'aise ; trois navettes s'étaient en effet écrasées au sol durant l'évacuation.

Le Pur des Purs ôta ses sangles et quitta la cabine, aussitôt imité par l'ensemble des passagers, à l'exception d'un homme au teint d'hépatique assis au cinquième rang. Je reconnus Filvini avant même que le présentateur ne l'identifie à l'intention des spectateurs. Sur son visage se succédaient des expressions fugitives – indifférence, colère,

effroi, haine, terreur.

— *Vous constaterez à quel point cet homme semble malade, insista le journaliste. D'après les psychiatres qui ont étudié ces images, il souffrirait d'une forme chronique de schizophrénie subaiguë...*

Filvini se leva enfin et marcha lentement vers le sas, sous le regard d'un steward somnolent. Arrivé devant le seuil, il s'immobilisa à nouveau, les bras ballants, le regard vide.

— Ça ne va pas, monsieur ? s'enquit le steward.

Filvini se tourna vers lui et le toisa avec froideur.

— Mais si, ça va très bien. Je réfléchissais.

Il posa un pied dans le sas, mais son autre jambe se rejeta en arrière, lui faisant effectuer un grand écart qui lui arracha un grognement de souffrance. Le steward se précipita pour l'aider à se relever. Le bras gauche de Filvini s'accrocha à son épaule tandis que le droit battait furieusement l'air, cherchant à frapper l'homme. Celui-ci réagit instinctivement. Son poing percuta la mâchoire du Néopur – qui s'effondra.

Le steward émit un « Merde ! » retentissant. Il venait de se mettre dans une situation on ne peut plus délicate. Frapper un dignitaire du mouvement était un crime majeur et le commentateur s'attarda sur ce point, décrivant en détail quelques-uns des châtements néopurs, tandis que l'homme affolé tirait le corps de Filvini jusqu'à une petite cabine dont il ferma la porte à clef.

— *Si Merteuil Filvini, l'un des responsables de l'Office Pour l'Expansion Humain et souffre d'une telle psychose, repris le journaliste, il est inutile de se demander pourquoi les Néopurs ont pris la fuite.*

Apparemment, la pratique du Néo-Puritanisme n'engendre pas la santé mentale...

« Cette scène, qui s'est déroulée cette nuit peu après minuit, heure de Paris...

Je décrochai subitement. Je venais de réaliser que j'étais en quelque sorte responsable du retour forcé de Filvini. Si je ne l'avait pas rencontré, lors de mon intrusion dans les prisons intérieures, si je ne l'avais pas poussé à se rebeller contre le gardien, il serait en ce moment à bord du *Salem* qui, disait le journaliste, s'éloignait à présent de la Terre, tournant résolument le dos au Bouvier. Le présentateur n'avait pas tout à fait tort : Filvini présentait de nombreux symptômes de schizophrénie. Mais il s'agissait des conséquences de la lutte qui se déroulait au plus profond de lui-même, suite à mon exhortation.

Le gardien devait être fou de rage.

Le socle tridi montrait à présent un homme vêtu d'une combinaison du Service de l'Hygiène, qui secouait Filvini étendu sur une couchette. Le Néopur ouvrit les yeux, repoussa faiblement le nettoyeur.

— Qu'est-ce que vous fichez là ? demanda celui-ci.

— Je me demande, aussi... Lanavette est toujours amarrée au *Salem* !

— Le *Salem* ? Il est déjà sorti d'orbite. Vous deviez y embarquer ?

Un gros plan mit en évidence les palpitations de la pupille de Filvini tandis qu'il demandait :

— Où suis-je ?

— À l'astroport de Bordeaux. Comment vous sentez-vous ?

Filvini se leva. Il vacilla et dut se raccrocher à l'épaule de son interlocuteur.

— Je dois rejoindre le *Salem*.

— Vous prendrez le prochain vol...

— Il n'y aura pas de prochain vol ! Jamais ! Nous allons tous y rester ! Cette flotte étrangère...

— Calmez-vous. Vous êtes sûr que ça va ?

Filvini s'écarta vivement de l'homme.

— Oui, oui... Ça va ! Ça va même très bien ! Je devrais être à bord du *Salem*, avec mes pairs, et je me retrouve sur Terre – mais tout est parfait ! C'est votre faute !

— Hé ! Moi, j'y suis pour rien, dans vos affaires...

— Vous y êtes tous pour quelque chose. Parce que vous n'avez pas voulu de moi.

C'était le gardien qui parlait, j'en eus immédiatement la certitude.

Filvini sauta à la gorge de son interlocuteur, lui brisa le nez d'un coup de tête puis entreprit de le secouer en le bourrant de coups de poing. Soudain, il cessa de frapper, et je sus que le véritable Filvini remontait à la surface. Il regarda avec effroi ce que *l'autre* avait fait, le sang qui tachait ses mains et sa robinforme. J'en avais mal pour lui.

— *C'est sur cette image que s'achèvera ce reportage*, intervint le présentateur qui s'était tu durant toute cette scène. *L'image de ce que l'on prenait jusqu'ici pour une impossibilité : un criminel néopur... Elle constitue la preuve de l'inefficacité des méthodes employées par les Purificateurs. D'ores et déjà, des enquêteurs épluchent les rares documents que, dans leur hâte, les Néopurs ont oublié de détruire ; leurs conclusions sont encore tenues secrètes, malheureusement, mais l'on chuchote que les Purs et leurs séides se sont enfuis à la veille d'un coup d'État qu'ils préparaient depuis leur défaite. Nous vous donnerons plus de détails dans nos éditions ultérieures...*

« *Autre gros titre de l'information, la disparition des salvoïdes...*

— Tu me raconteras, dis-je au barbu en déshabillé fluorescent, avant de quitter la pièce en compagnie de Sue.

Nous suivîmes une ruelle sinueuse jusqu'aux bords de la Bièvre où nous nous étendîmes. La petite rivière, détournée au XII^e siècle, transformée en égout à ciel ouvert, puis recouverte à cause de la

pestilence, avait retrouvé son cours primitif l'année précédente, quand on avait décidé de réaménager ce secteur de Paris. Ce qui avait impliqué de transformer certaines rues en canaux, de redessiner le lit originel à travers le Jardin des Plantes et d'abattre quelques immeubles sans intérêt historique, pour y parvenir, mais le résultat était à la hauteur de l'entreprise. La municipalité avait su créer une ambiance relaxante, presque campagnarde malgré l'omniprésence de la ville.

— Tu as compris ce qui est arrivé à Filvini ?

— Le gardien a fait des siennes ?

— Il doit être dans une colère noire.

— Contre toi ?

Je hochai la tête.

— Filvini devait partir avec les Néopurs. En lui suggérant de lutter, j'ai contrarié ce projet – celui du gardien.

— Tu crois qu'il va essayer de... se venger ?

— Il en est capable. Rappelle-toi ta conduite, pendant notre fuite... Le gardien s'acharne sur moi. Depuis le début. Et je ne comprends pas pourquoi.

— Pour la même raison que le fouinain s'intéresse à toi.

Je restai un instant muet. À nouveau, le spectre de mon long voyage solitaire se dressait devant moi. Le gnome me l'avait dit, j'étais en quelque sorte « sensibilisé » à la Perturbation, parce que j'avais été au-devant d'elle à bord du *Niagara*, que j'en avais eu un avant-goût. Et cette sensibilisation, cette préparation à affronter les événements irrationnels, faisait de moi l'allié du fouinain – et donc l'ennemi désigné du gardien.

— D'accord, acquiesçai-je. Mais quelle est cette raison ? Elle a un rapport avec mon voyage, je le sais, avec les vingt-quatre ans que j'ai passés dans la zone précédant immédiatement la Perturbation. Mais je ne vois pas lequel...

— Si tu *comprendais* la Perturbation, la solution t'apparaîtrait immédiatement.

— Pour toi, tout à l'air simple...

— Mais c'est simple ! Il nous manque certains détails, voilà tout. Quand nous les aurons...

— Je n'ai pas l'intention de continuer à chercher. J'avais deux objectifs : te libérer du conditionnement, du gardien, et découvrir la vérité au sujet de la longue-vie. Maintenant, j'ai envie de me reposer.

— Alors que le gardien incarné en Filvini va te traquer à mort ?

Quelque chose se tordit dans mon estomac.

— J'essayais de ne pas y penser. Tu crois que je suis forcé d'aller de l'avant ?

— Tu vois une autre solution ?

Je n'en voyais pas. Sue me prit dans ses bras et m'embrassa dans le cou. Je me sentis fondre. J'avais envie de tendresse, et non de poursuivre une chimère. Je glissai une main sous son t-shirt pour la caresser et constatai qu'elle avait mis un soutien-gorge, pour la première fois depuis cinquante ans. La fille de joie hautaine et agressive, femme-objet impossible à saisir, était redevenue l'adolescente pudique de l'Ère néopure.

Le souvenir m'emporta dans son tourbillon.

J'avais rencontré Sue l'année de nos seize ans. Je ne connaissais pas encore Manuel, ni Luc et Francis, les deux autres futurs « programmeurs sauvages », avec lesquels je devais pirater quelques centaines d'ordinateurs avant de partir à bord du Niagara.

Les circonstances de cette rencontre paraîtraient banales de nos jours mais elles avaient tout d'exceptionnel durant l'Ère néopure. Il s'agissait en effet d'une fête d'anniversaire copieusement arrosée. Bien que l'alcool fût difficile à se procurer, il y avait là de quoi soûler toutes les personnes présentes. Notre hôte, un casse-cou de dix-huit ans qui devait être exécuté trois ans plus tard pour un meurtre qu'il n'avait pas commis, avait découvert une centaine de bouteilles de vin dans la cave d'une cité abandonnée de la grande ceinture de Paris. La plupart étaient imbuables, mais bordeaux et bourgognes avaient fort bien supporté de vieillir durant un bon siècle. Au bout d'une heure, nous présentions tous les symptômes d'un état d'ébriété avancé – un crime suffisant pour nous envoyer dix années dans un quelconque bagne astérien.

Je divaguais en compagnie d'une adolescente que je savais nue sous sa robinforme, quand Sue était arrivée, escortée par un échalas boutonneux que j'avais à peine remarqué. Il faut dire que Sue attirait irrésistiblement l'attention ; la plupart d'entre nous n'avaient jamais vu de métis, de l'un ou l'autre sexe. Les unions entre races différentes étaient rarement fécondes ; de plus, les Néopurs les déconseillaient fortement, pour des raisons idéologiques.

Nous n'avions d'yeux que pour sa chevelure multicolore et sa peau légèrement hâlée. Je ne fus pas le seul à abandonner la fille avec qui je me trouvais pour essayer d'approcher la nouvelle venue. Sue n'était pourtant pas particulièrement jolie. Le dessin de son visage aurait même été quelconque, sans ce nez surprenant, d'une forme qui dénotait un patrimoine génétique extraterrestre. Il y avait aussi ces cheveux où se mêlaient les teintes les plus diverses, du noir aile-de-corbeau au blond platine.

Sue n'avait rien d'une vamp, mais elle était unique.

Je me retrouvai très vite en grande conversation avec le chaperon boutonneux. Il s'appelait Ernest et devait être émasculé l'année suivante pour avoir eu des rapports sexuels hors mariage. Sue, sa cousine – étrange

comme certains cas de figure se répètent, tant dans les romans que dans l'existence –, avait vécu jusque-là à l'ambassade yelle, où était employée sa mère. Le contrat de celle-ci s'était achevé, elle avait choisi de rester sur Terre avec son mari, un Purificateur Tertiaire aux idées avancées. Ils avaient donc quitté la Nouvelle Rome, qui dressait ses immeubles cubiques d'une laideur toute néopure au bord du désert de Gobi, pour venir s'installer à Paris.

J'en savais assez pour passer à l'assaut. Mais j'étais trop ivre pour faire preuve d'efficacité. Malgré mes tentatives, je ne parvins pas à attirer l'attention de Sue. Ces échecs répétés me démoralisèrent suffisamment pour que je continue à boire sans retenue. Je ne tardai pas à m'effondrer dans un coin, malade comme un chien.

Quand je revins à moi, un étau d'acier glacé autour des tempes, Sue essuyait la vomissure à l'odeur vineuse dont était couverte ma robinforme. Je la regardai, balbutiai quelque chose de vague et me détournai pour vomir à nouveau.

Ce fut elle qui me ramena chez mes parents. Ma mère était une brave femme un peu simple, que la moindre transgression des lois mettait dans un état de terreur hystérique. Mon père, colosse prématurément chauve, n'avait aucune opinion sur la question, mais il connaissait les risques. Sue trouva les mots justes pour m'éviter leur colère.

Nous nous revîmes à plusieurs reprises durant l'été, toujours par hasard. Ernest m'avait trouvé sympathique et de bonne compagnie ; il m'intégra à sa bande de copains, dont Manuel faisait déjà partie. Nous nous livrions à des activités saines et légales – sport, bricolage, maçonnerie... Curieusement, je me retrouvai souvent à côté de Sue et, s'il arriva parfois qu'une main s'attarde lors de l'échange d'une truelle contre un marteau, rien de bien net ne s'était encore passé entre nous quand arriva la rentrée des classes.

Sue et moi avions le même âge ; nous nous retrouvâmes donc dans la même unité d'études, perdus au milieu d'un millier d'autres adolescents. Mais, tandis qu'elle travaillait avec acharnement pour obtenir à la fin de l'année la mention qui lui permettrait de se spécialiser en linguistique, je jouais les cancre et les perturbateurs, séchant les cours pour aller pianoter sur les ordinateurs – dont l'usage m'était interdit – en compagnie de Manuel et d'un troisième rebelle nommé Francis.

Les sanctions n'avaient pas tardé ; nous avons été expulsés du lycée juste avant les vacances du Jour de l'An – les Néopurs avaient supprimé Noël du calendrier, ainsi que toutes les autres fêtes religieuses, d'ailleurs.

En quittant le lycée ce jour-là, nous n'avions pas vraiment le moral. Mais Sue m'attendait sur le chemin du retour, assise sur un banc à l'entrée de notre rue. Elle s'était levée à mon approche et ses lèvres avaient furtivement baisé les miennes quand nous nous étions retrouvés face à face.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, avais-je dit, mal à l'aise.

— C'était aujourd'hui ou jamais. Nous n'aurons plus beaucoup d'occasion de nous voir... « normalement », maintenant. Ernest ne sera plus autorisé à te fréquenter quand ses parents seront mis au courant... À propos de parents, vas-y franchement avec les tiens ; ils comprendront.

— Mon père va me tuer ! Les études, pour lui...

— Explique-lui que c'est l'informatique qui t'intéresse.

— Tu parles ! Une matière réservée ! Ça ne ferait qu'aggraver les choses.

— Pauvre Kerl... Tu connais bien mal les gens qui t'entourent. Peut-être parce que tu ne sais pas les regarder. Fais ce que je t'ai dit et tout se passera bien.

J'avais suivi son conseil, passablement inquiet. Mais elle ne s'était pas trompée. Après m'avoir sermonné, mes parents m'avaient même encouragé à continuer la programmation, alors que je n'en avais absolument pas le droit. Ils pensaient que cela pourrait me servir et ils n'avaient pas tout à fait tort.

Les trois années qui nous séparaient de mon départ

— mais j'ignorais alors que j'allais partir – furent à la fois délicieuses et douloureuses. Délicieuses parce que nous nous aimions et qu'être ensemble représentait alors notre seul véritable but. Et douloureuses car nous n'avions pas droit à l'amour – enfin, au sexe, ce qui était presque la même chose.

Enfants de l'Ère néopure, nous ne pouvions en transgresser tous les tabous et interdits. Et tandis qu'une bonne partie des adolescents que nous connaissions prenaient le risque d'être castrés – pour les garçons – ou envoyés dans un In Vivo – pour les filles – nous étions restés vierges.

Jusqu'à la veille de mon départ, où Sue s'était glissée dans mon lit pour une nuit d'amour qui, jusqu'à la semaine précédente, était restée la seule de mon existence.

— Hé, j'en ai une bien bonne !

Je réintégrai la réalité. Sue était toujours blottie contre moi, savourant le plaisir de pouvoir *montrer* que nous étions ensemble. Nous levâmes la tête pour regarder avec amusement le salvoïde qui gesticulait sur le petit pont de fer enjambant la Bièvre. Il nous rejoignit du pas sautillant de celui qui apporte une heureuse nouvelle.

— Le baston d'hier soir a eu des conséquences – je veux dire des suites stupides, hein ? – imprévues. Tous les condits sont libres. Une info de dernière minute, juste après leur reportage débile sur mes frères... On n'a pas fini le compte, mais l'estimation est de six mille pauvres gosses comme Sue et de cinquante ou soixante mille esclaves...

— Quelque chose me dit que le gardien doit *vraiment* t'en vouloir, ironisa Sue.

Nous rentrâmes à l'hôtel. Je me serais bien couché pour dormir une quinzaine d'heures, mais le moment aurait été plutôt mal choisi. Arrivés dans le salon, nous nous effondrâmes sur l'un des divans, devant une bière bien fraîche. J'aurais donné pas mal de choses pour voir apparaître le fouinain ; malheureusement, ce n'était pas non plus le bon moment. Je songeai à provoquer cette rencontre en partant, seul, dans un quartier plus ou moins sordide – puis je renonçai, par lassitude.

L'arrivée de Jeanne nous tira de notre torpeur. Elle s'était levée très tôt pour faire les bouquinistes. Elle nous avait parlé la veille d'un ouvrage, traitant des spectacles de magie et de voyance avant l'Ère néopure, qu'elle avait besoin de se procurer. Sans doute l'avait-elle déniché, car elle tenait à la main une liasse de feuilles manuscrites jaunies par le temps.

— Je n'arrive pas à y croire, dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil. C'est invraisemblable.

— De quoi parles-tu ? interrogea Sue.

— De ça. Je l'ai trouvé par hasard sous une pile de revues érotiques, quai des Grands-Augustins.

Elle donna le manuscrit à Sue qui y jeta un rapide coup d'œil.

— Mais on y parle de la Perturbation ! s'écria-t-elle.

— Fais voir, dis-je en tendant la main.

— Lis-le à voix haute, que tout le monde en profite, suggéra Sue. Jeanne a tout à fait raison. Ça a l'air bigrement intéressant.

Je bus une gorgée de bière, empruntai la pipe du salvoïde et m'installai confortablement, dans la position d'un conteur de roman anglais, avant d'entamer la lecture du manuscrit.

1 Cf. Prisons intérieures, même auteur. même collection.

CHAPITRE II

Les nefs fuyaient dans la nuit depuis tant d'années que la plupart des équipages n'avaient jamais vu leur monde d'origine. Certains en avaient même perdu jusqu'au souvenir. Mémoires d'ordinateur effacées, livres recyclés en nourriture ou papier hygiénique, tradition orale approximative, ils survivaient plus qu'ils ne vivaient, traqués par cette Perturbation qui les talonnait, ravageant – croyaient-ils – tout sur son passage.

La nef wag était un enchevêtrement de structures plastiques et métalliques sans forme définissable. Seul le bloc-moteur demeurait identifiable, avec ses lourdes tuyères à plasma dirigée vers l'arrière. Le reste dessinait un chaos parcouru de poutrelles et de tubes pressurisés, de câbles et de tuyaux inextricablement mêlés, qui occupait un espace d'environ quinze kilomètres cubes. Les caissons étanches hétéroclites, arrimés en dépit du bon sens, formaient entre eux des angles aberrants.

Pourtant, cette architecture disgracieuse et inefficace avait pour destination d'abriter la vie.

Les Wags ressemblaient aux êtres humains ; leur histoire génétique était sensiblement la même. Au nombre de trois millions, ils s'entassaient comme ils le pouvaient, vivant les uns sur les autres et pratiquant le jeûne plus que de raison. Ils invoquaient d'obscurs motifs religieux pour justifier ces privations répétées, dont la véritable cause était le manque cruel de nourriture ; les plantations hydroponiques et le recyclage systématique ne pouvaient suffire à alimenter une population qui ne cessait de croître depuis des millénaires, à un rythme par bonheur modéré.

Les Wags n'avaient plus de chef depuis longtemps. Lorsqu'il convenait de prendre une décision d'intérêt collectif, comme la réparation d'une passerelle pressurisée ou le nettoyage d'un propulseur, les Lecteurs – les Wags instruits, qui avaient lu à grand-peine l'un des cinq livres préservés du recyclage – se réunissaient, puis dictaient leurs ordres/conseils/suggestions, que les autres suivaient sans discuter, mornes et désabusés, parce que cela devait être ainsi, parce que cela avait toujours été ainsi. Quant aux prêtres, qui célébraient un culte baroque né bien après le départ, ils n'avaient aucun pouvoir et se contentaient de prêcher l'attente et la

résignation.

Le pilotage du vaisseau était assuré par un ordinateur d'un modèle assez proche de ceux qu'utilisaient les Terriens ; les Wags étaient à peine moins avancés qu'eux sur le plan technologique quand la Perturbation avait atteint leur monde. La machine pouvait faire face à toutes les éventualités, grâce à un système expert capable d'apprentissage, qui avait à plusieurs reprises sauvé le navire. Sans relâche, dans ses entrailles peuplées de cristaux aux fonctions analogues à celle de microprocesseurs surpuissants, un programme d'une simplicité presque choquante comptabilisait les jours écoulés et l'avance prise sur le second front de la Perturbation. En unités de mesures terriennes, onze mille deux cent quatre ans s'étaient écoulés depuis le départ, et le vaisseau avait gagné quatre cent soixante-trois mètres.

— Le second front de la Perturbation ? s'écria Sue. Tu ne nous avais pas parlé de ça...

Elle jouait machinalement avec une mèche de cheveux roux qu'elle enroulait autour de son doigt en une spirale flamboyante. Cette manie avait toujours dénoté chez elle une certaine nervosité, que je partageais tout à fait dans les circonstances présentes. Jeanne avait raison : c'était purement invraisemblable. Comment un écrivain de l'Ère néopure aurait-il pu avoir connaissance de l'existence de la Perturbation ? Et surtout, de ce « second front » dont il était question.

— Je ne vois pas de quoi il s'agit. Le fouinain ne m'a jamais parlé de ça. Remarque, vu son habitude de conserver pour lui les informations...

— C'est peut-être ça qui éteint les étoiles, suggéra Jeanne.

— Et qui expliquerait la fuite des nefes ? Non. Dans ce cas, il faudrait admettre que le péril est réel. Et le fouinain...

— Tiens, le fouinain ! Parlons-en un peu, du fouinain ! rugit Jeanne. Lis donc un peu la suite, tu vas avoir des surprises.

Je repris ma lecture.

Les légendes du peuple wag faisaient abondamment mention des petits hommes chauves aux pupilles changeantes qui apparaissaient parfois dans les coursives les plus excentrées du navire, mais nul n'en avait rencontré depuis des siècles. On leur prêtait de curieux pouvoirs et un langage bizarre, essentiellement composé de mots dont la plupart des Wags avaient oublié jusqu'à l'existence. Certains vieillards affirmaient que la venue d'un de ces gnomes – qu'ils nommaient Ñewags, c'est-à-dire n'appartenant pas au peuple des Wags – annonçait un changement ; cependant, les chroniques ne faisaient allusion à aucune modification effective.

Kàd/Ñae'll – dont le nom signifiait Fils-Du-Centième-Jour – ne fut donc pas surpris outre mesure de tomber nez à nez avec un minuscule Ñewag, alors qu'il se dirigeait vers le vaste compartiment étanche périphérique où

croissaient quelques-unes des plantes indispensables à la survie de son peuple. Le jeune Wag s'immobilisa, toisa le petit être chauve et attendit. Selon la légende, il n'était pas bon de parler le premier en de telles circonstances.

— Salut, dit le Ñewag.

— Bonjour, répondit poliment Kàd/Ñaell.

— Tout va comme tu veux ?

— Tout va.

— Tu es chargé de l'entretien des dòws, c'est bien ça ?

Kàd/Ñaell ne conçut aucun étonnement ; cette connaissance instinctive n'était qu'un aspect des pouvoirs du Ñewag.

— Oui. Tu as quelque chose à me dire ?

— Rien de bien particulier... Juste qu'un événement sans précédent devrait se produire prochainement

— C'est ce que tu appelles rien ?

Un sourire déforma les traits élastiques du Ñewag. On eût dit, songea Kàd/Ñaell, l'un de ces pantins aux visages coulés dans une matière malléable qui servaient à amuser les enfants. Il en avait la plasticité et le regard pétillant d'ironie.

— À mon échelle, ce n'est rien.

— Quel genre d'événement ?

— Vous pourrez bientôt quitter le Wag/Wòhl.

Ce terme désignait aussi bien le navire que l'univers. Les Wags connaissaient l'existence de l'espace extérieur, des autres nefs – bien qu'ils n'eussent plus de contacts avec elles depuis des millénaires – et des étoiles, mais le vaisseau était leur univers et il ne serait venu à l'idée de personne d'en sortir ; toutes les réparations étaient d'ailleurs réalisables de l'intérieur.

— Les chroniques disent que c'est impossible, que le Newag/Wòhl est hostile à la vie...

— Le Ñewag/Wòhl n'a rien d'homogène ni d'uniforme. Il est des lieux tout aussi habitables que le Wag/Wòhl... Les planètes...

Le Ñewag avait employé le mot « cawehl » qui désignait indifféremment étoiles et planètes. Kàd/Ñaell ne put dissimuler sa surprise. Il connaissait mal la nature du Ñewag/Wòhl, mais le Wag le plus obtus savait que les astres ne brillaient que parce qu'ils brûlaient.

— Leur surface est trop chaude..., objecta-t-il.

— Je parle des astres froids, répliqua le Ñewag, utilisant un équivalent approximatif Les Wags viennent de l'un d'eux, les chroniques te le confirmeront.

— C'est la première fois que j'entends...

— Demande donc aux Lecteurs.

Kàd/Ñaell secoua la tête, les paupières baissées. Il ne parvenait pas à y croire.

Quand il rouvrit les yeux, le Ñewag avait disparu.

J'interrompis ma lecture, mal à l'aise. Ce texte ne pouvait pas *être* ; il n'existait rien qui permît d'expliquer comment son auteur avait eu connaissance de l'existence de la Perturbation et du fouinain. Mais, en l'absence de toute justification, j'étais obligé de l'accepter tel quel. Pour le moment, du moins. Il existe une explication à tout – enfin, je l'espérais.

— D'accord, dis-je. C'est tout à fait dans la manière du fouinain. La description correspond et, de toute façon, qui d'autre pourrait apparaître et disparaître sans prévenir ? C'est sa signature, sa patte... *L'oracle fantôme* – ça lui irait comme un gant à quatre doigts.

— Ce que je me demande, intervint Sue, c'est ce qu'il fiche dans ce vaisseau. Et, surtout, qui a bien pu écrire ça...

— J'aime bien ces mots barbares glissés dans le texte, commenta le salvoïde en affectant des mines de critique littéraire satisfait. Ça donne du...

— Moi, ça m'a plutôt gênée à la lecture, dit Jeanne. Au début, surtout. Ensuite, on s'y habitue. En fait, il y en a une dizaine, pas plus, dans toute l'histoire.

Le salvoïde tendit la main vers le manuscrit pour y jeter un coup d'œil. Quand il l'eut entre les mains, je le piégeai en lui demandant d'en lire la suite. Il déglutit, se racla la gorge et s'exécuta sans sérieux aucun, grossissant volontairement les défauts du texte qui, dans sa bouche, prenaient des allures d'outrances...

— *Il a dit vrai, confirma Wòña/Dârl, le plus âgé des Lecteurs. Les Wags viennent bien d'un astre froid.*

— *Mais pourquoi n'en avoir jamais parlé ? s'indigna Kàd/Ñaell.*

— *Tout n'est pas bon à dire. Comment les Wags réagiraient-ils s'ils apprenaient que la vie est possible – et peut-être bien plus agréable – hors du Wag/Wòhl ?*

— *Ils voudraient y aller voir...*

— *Voilà. Mais il est impossible de contrôler le déplacement du Wag/Wòhl à travers le Newag/Wòhl. Nous avons oublié depuis des millénaires comment nous y prendre... si nous l'avons su un jour, d'ailleurs. Rien n'est moins sûr.*

— *Tu veux dire que le Wag/Wòhl poursuit son chemin comme un wagonnet sur son rail ?*

— *La comparaison est assez juste. Imagine maintenant ce qui se passerait si tous ces éléments d'information étaient mis à la disposition des Wags.*

Kàd/Ñaell secoua la tête.

— *Je ne sais pas...*

— Il existe un mot pour désigner leur réaction. Kàdâwehl ! La force mal employée, explicita Wôna ! Dârl

— Comment la force pourrait-elle être mal employée ?

— Imagine, par exemple, que Tòw/Kazz veuille utiliser ton cylindre respiratoire parce qu'il a négligé de remplir le sien.

— Je le lui donnerais.

— Même si tu en as toi aussi besoin ?

— Dans ce cas, je lui demanderais d'attendre.

— Admettons maintenant qu'il décide de le prendre malgré tout.

— Il ne ferait jamais ça !

— Bien sûr que non, car on lui a caché la kádâwehl. Mais s'il en connaissait l'existence, il pourrait te donner un coup avec son poing et profiter de ton évanouissement pour te prendre ton cylindre sans ton accord.

— Je comprends, dit Kàd/Ñaell, l'estomac soulevé par ce nouveau concept. Et tu crois que les Wags auraient recours à la kádâwehl s'ils apprenaient qu'il existe d'autres Wag/Wòhl plus accueillants – dans le Ñewag/Wàhl ?

— Ils se sentiraient prisonniers. Oui, je le crois.

— Je ne dois donc pas répéter ce que m'a dit le Ñewag ?

WònalDârl eut un sourire étrange.

— S'il t'en a parlé, c'est que le changement est proche – il te l'a dit, d'ailleurs. Les Ñewags n'ont jamais menti. Notre existence actuelle, qui n'était qu'un stade transitoire, touche à sa fin. Nous allons bientôt quitter le Wag/Wàhl. Ou, plutôt, retrouver un Wag ! Wòhl identique à celui que nous avons perdu il y a bien longtemps... Tu peux donc tout raconter sans crainte. Notre devoir est de préparer les Wags à ce changement. C'est pour cette raison que le Ñewag t'a averti.

— Mais pourquoi moi ?

— Il faudrait que j'en parle aux autres Lecteurs pour te donner une réponse précise... Disons qu'il est possible que ta jeunesse te rende plus sensible à certaines révélations. Tous ceux qui ont rencontré un Ñewag n'avaient pas encore de sexe défini.

Le salvoïde reposa le manuscrit sur ses genoux.

— Je ne peux pas continuer à lire ça. C'est trop grotesque.

— Remarque, tu charges un peu, pouffa Sue, qui me paraissait bien partie pour devenir une fan enragée des salvoïdes et de leur humour. Quel cabotin ! Vous êtes tous comme ça ?

— Je ne trouve pas que ce soit grotesque, intervins-je. Au contraire : c'est bourré de détails intéressants. Je crois que je commence à comprendre pourquoi le fouinain m'a choisi. Pourquoi moi ? C'est ce que je me suis toujours demandé.

— Il n'y a pas de raison, coupa Jeanne. Ce... Wòña/Dârl l'a très

bien expliqué.

— Pas d'accord. Il y a une raison. Kàd/Ñaell est comme moi. En un certain sens, *c'est moi*. Le fouinain l'a choisi pour préparer son peuple au changement. Tout comme moi. Et je vous parie qu'il ne va pas tarder à avoir des ennuis...

— Bien vu, laissa tomber Jeanne.

Je récupérai le manuscrit que le salvoïde me tendit avec un soulagement certain.

Les Wags vivaient en moyenne l'équivalent de cent trente années terrestres. Jusqu'à vingt ans environ, ils ressemblaient à de fluets androgynes au ventre lisse. Puis leurs parties génitales se développaient en l'espace de quelques semaines. Ils entraient alors, pour onze années, dans leur première période de reproduction, à l'issue de laquelle ils devenaient stériles. Quand ils vivaient encore sur leur monde d'origine, ils connaissaient une seconde période de fertilité entre quarante-deux et cinquante ans, mais rares étaient désormais ceux qui voyaient leurs gonades reflurir. Le faible espace disponible et la nourriture insuffisante influaient en effet sur le taux de reproduction des Wags.

D'autant plus que ces derniers étaient peu à peu devenus une race communautaire, où l'individualité ne subsistait que sous une forme atténuée. Chaque Wag possédait certes son caractère propre et une certaine autonomie, mais l'unité du peuple passait avant tout. Si Kàd/Ñaell avait demandé son avis à Wõña/Dârl au sujet des révélations du Ñewag, c'était avant tout par crainte de perturber l'ensemble des Wags en leur donnant accès à des informations susceptibles de les traumatiser. Une réponse négative aurait entraîné son exclusion progressive du corps social et, à long terme, sa mort. Aucun Wag ne pouvait en effet survivre lorsqu'il était privé de contacts avec ses semblables.

Malgré ces légères mutations, les gènes wags demeuraient compatibles avec ceux des humains. À moins qu'ils ne le fussent devenus au cours des siècles.

Car la Perturbation ignorait le hasard.

— Après la pornographie, le suspense ! lança le salvoïde. Je ne sais pas qui a écrit ce texte, mais il appliquait de vieilles recettes !

— Je ne vois rien de pornographique là-dedans, objecta Jeanne.

— Il faut toujours qu'il en rajoute, lui rappelai-je. En tout cas, ça prend une tournure assez curieuse... Cette histoire de gènes qui deviennent compatibles avec les nôtres...

— S'il n'y avait toutes ces coïncidences, tous ces recoupements avec la réalité, on pourrait croire que c'est de la SF, nota Sue. De la SF allégorique, il s'en écrivait un peu pendant l'Ère néopure. Tu te rappelles ?

Elle n'avait pas tort. La littérature avait survécu contre vents et marées. Les Néopurs ayant fait main basse sur la totalité des moyens de reproduction mécanique, qu'ils s'efforçaient de contrôler avec un succès certain, on était revenu à l'époque des copistes. C'était un travail épuisant, fort mal rémunéré et qui pouvait vous coûter celle de vos mains qui avait reproduit un texte quelconque – voire les deux si vous aviez le malheur d'être ambidextre... Mais grâce à une poignée de fous et d'inconscients, il existait toute une littérature contemporaine du Néo-Puritanisme, que Ton commençait à rééditer. Des auteurs comme Freignor, Raphaël Balivernes ou John Smith n'avaient écrit que cinq ou six nouvelles dans toute leur existence, mais ils y avaient concentré tout leur talent, ils s'y étaient livrés corps et âme... Rien de commun avec le texte que j'avais entre les mains, qui fleurait bon son xxe siècle un peu ringard.

— J'en finis avec ça, dis-je. On en discutera ensuite.

Kàd/Ñaell avait répété les paroles du Ñewag à tous ceux qui avaient bien voulu l'écouter. Bon nombre d'entre eux étaient demeurés incrédules – les Wags avaient du mal à accepter l'inconnu – mais quelques uns avaient accordé leur confiance au jeune Wag. Par la suite, tandis que l'histoire faisait le tour du navire, des dizaines de Wags – pour la plupart de sexe indifférencié – s'étaient ralliés à Kàd/Ñaell. Ils formaient désormais un groupe de plusieurs centaines d'individus, suffisamment important pour devenir une entité autonome, indépendante du corps social – et, donc, viable.

La réaction des autres Wags ne s'était pas faite attendre. Malgré les incitations au calme des Lecteurs, ils avaient déclaré le groupe adverse göbwahl, « hérétique » ou quelque chose d'approchant, et réclamaient son isolement dans un secteur inutilisé du Wag/Wòhl, voire même, pour les plus extrémistes, son expulsion dans le Newag/Wòhl. Mais ce n'étaient que paroles en l'air, car ce qu'ils demandaient était impossible sans l'accord du groupe dissident. À moins de recourir à la kàdâwehl, dont Wòña/Dârl s'était naturellement bien gardé de leur parler.

La situation en était là, tendue, figée, quand une explosion secoua la carcasse du navire.

Immédiatement, Kàd/Ñaell triompha. Le changement annoncé s'était bel et bien produit. Il avait commencé par l'aveuglement des écrans grâce auxquels les Lecteurs contemplaient parfois le Ñewag ! WàhL Une énorme boule de feu les avait envahis, puis ils avaient cessé de fonctionner, tandis qu'un choc épouvantable jetait les Wags au sol.

Ensuite, il y avait eu de nombreux bruits inconnus, d'autres explosions moins importantes, des vibrations... La lumière avait vacillé à plusieurs reprises, l'air s'était épaissi. Les Wags, serrés les uns contre les autres, étaient les proies d'un sentiment oublié, auquel Wàna/Dârl avait donné un nom : kəfàhl – la terreur.

Le calme revint peu à peu tandis que la situation redevenait normale. Kàd/Ñaell fut l'un des premiers à se relever. Il réunit autour de lui les membres du groupe gôbwahl et ne fut pas surpris de constater que leurs rangs s'étaient élargis. N'était-il pas l' élu du Ñewag, celui à qui le gnome avait annoncé le changement ? Il voulut se lancer dans un long discours, mais Wàna/Dârl l'interrompit aussitôt :

— Le Wag/Wòhl a changé de direction. Je le sens.

— Que veux-tu dire par là ?

— Il ralentit considérablement par rapport au Newag/Wàhl et s'écarte de sa route.

— Mais le Wag/Wòhl ne peut se déplacer ! s'écria un Wag.

Wàna/Dârl sourit.

— Il se déplace. Et il va bientôt nous permettre de vivre en un lieu différent... Un autre Wag/Wàhl !

— Gôbwàhl ! Il n'y a pas d'autre Wag/Wàhl ! clama l'un des nouveaux membres du groupe. C'est toi qui as attiré... cela sur nous ! reprit-il en pointant sur Kàd ! Ñaell un index accusateur. Si tu n'avais pas parlé au Ñewag, rien ne serait arrivé...

— Le Ñewag est venu me prévenir du changement.

— ... Mais peut-être as-tu inventé son existence ! Peut-être n'y a-t-il jamais eu de Ñewag !

— Tais-toi ! intima Wona/Dârl. Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Oh si, je le sais ! Et ce n'est pas vers un autre Wag/Wòhl que nous allons, mais vers la mort !

Pour les Wags, le concept de mort n'existait qu'à l'échelle collective. Les individus « disparaissaient », tout simplement. Aussi ce mot possédait-il une force terrifiante. Les Wags se turent, soudain envahis par le doute.

Wona/Dârl marcha sur celui qui venait de parler, avec l'intention de l'exhorter à se taire. Mais le Wag, sans doute affolé par ses propres paroles, se jeta sur lui et l'empoigna à bras-le-corps. Kàd/Ñaell se précipita pour libérer le Lecteur et reçut un coup de pied accidentel auquel il répondit d'un coup de poing. Le Wag lâcha Wona/Dârl et s'effondra, assommé.

— Tu viens d'employer la kàdâwehl, reprocha le Lecteur.

— Il le fallait bien.

— Peut-être avait-il raison, après tout... Je n'aurais jamais dû te parler de cela. Tu as fait un mauvais usage de la force... (Wona/Dârl tomba à genoux, le visage gris.) La mort... Je la sens... Proche...

— Non ! s'emporta Kàd/Naell C'est notre libération qui approche ! Tu as parlé d'autres Wag/Wòhl, de...

Une main se posa sur l'épaule du jeune Wag. Il se retourna. Un poing le frappa en pleine face. Il roula à terre, tandis qu'autour de lui éclatait une bagarre générale.

L'ordinateur du vaisseau ne se préoccupait pas des créatures fragiles

dont il assurait la survie. Par contre, il était de son devoir d'étudier la situation matérielle du navire. L'explosion à l'origine inconnue avait endommagé plusieurs caissons de propulsion et anéanti une partie du système d'observation. La nef hétéroclite n'était pas encore une épave, mais peu s'en fallait.

Le premier problème consistait à éviter cette énorme planète aux dimensions de soleil avorté, vers l'œil sanglant de laquelle tombait le vaisseau. L'ordinateur fit un rapide check-up. Les unités propulsives encore en état de fonctionner suffiraient pour le moment. Mais ensuite ?

Les anciens Wags, ceux qui avaient assemblé le vaisseau en catastrophe quand la Perturbation avait atteint leur Sphère d'Influence, avaient toujours privilégié l'instant présent : vivant au jour le jour sans guère se soucier de l'avenir, ils avaient programmé l'ordinateur de manière identique. Aussi actionna-t-il les réacteurs nucléaires sans se préoccuper – pour l'instant – de ce qui découlerait de cette décision. Il fallait avant tout éviter l'astre géant.

Partout ailleurs, dans le labyrinthe fragile de la nef des Wags se battaient contre d'autres Wags.

— C'est tout ? fis-je en relevant la tête.

— Frustrant, commenta Sue. J'aurais bien aimé savoir la fin. En tout cas, une chose est sûre : ce n'est pas par hasard que Jeanne a trouvé ce manuscrit. Il y est d'ailleurs écrit que la Perturbation ignore le hasard. Mais de là à tirer des conclusions...

— Le plus inquiétant, c'est cette histoire de « second front » de la Perturbation, fit le salvoïde. Dis-moi, l'ami, tu crois qu'il va y avoir d'autres bouleversements ?

— Ça m'en a tout l'air. Mais je ne vois pas qui pourrait le confirmer, en dehors du fouinain.

— Je peux t'arranger ça, claironna celui-ci.

Penché au bord d'une table basse, secouant sa tête chauve, il me souriait de toutes ses dents. Je lui adressai un salut de la main avant de réaliser que je n'étais pas seul à le voir. Les regards ébahis de mes interlocuteurs en témoignaient. Ainsi, le gnome glabre avait décidé de se montrer à d'autres que moi ? J'en conçus un soulagement certain ; cette nouvelle attitude dissipait mes derniers doutes au sujet du fouinain, de la réalité duquel j'avais toujours eu un certain mal à me convaincre.

— Alors, le voilà, ce fameux fouinain ! s'écria Sue. Je ne le voyais pas tout à fait comme ça.

— Je ne corresponds jamais à ce qu'on attend de moi, coupa le gnome. Bon, vous voulez des explications ; je vais vous en fournir un certain nombre. Un second front de la Perturbation va effectivement déferler sur le système solaire d'ici quelques heures. C'est bien moi qui

suis apparu à Kàd/Ñaell. Par contre, l'origine de ce document m'est inconnue. Je ne comprends pas comment...

— Le fouinain dépassé par les événements ? railla le salvoïde. Allons donc !

— Je le crois, moi, intervins-je. Regardez l'encre, le papier... Ce texte a été écrit durant l'Ère néopure, c'est incontestable. À une époque où le fouinain n'avait pas encore pénétré la Sphère d'Influence terrienne.

Il y eut un moment de silence. Sue observait le fouinain, amusée par son apparence de personnage de *cartoon*. Je m'y étais moi aussi laissé prendre, quand je l'avais rencontré à Sahara Beach. Je n'arrivais pas à admettre qu'il pût tenir des propos sérieux. Pas plus que je n'avais songé que les salvoïdes pouvaient posséder des tripes, un cœur, une âme...

— Inutile de perdre du temps là-dessus, intervint Sue. Le contenu de ce document est exact, parfait. Mais quelle est sa signification ?

L'embarras modela les traits du fouinain.

— Je vous dirais bien qu'il est un peu tôt pour vous l'expliquer, mais je ne pense pas que cette réponse vous suffira. D'un autre côté, je ne peux pas encore tout vous dire. Vous n'êtes pas encore prêts. Le *Gestalt* n'atteindra toute son ampleur qu'au moment du passage du second front.

— Une information, comptabilisa le salvoïde.

— Ces Wags..., fit Jeanne. Ils constituaient un *Gestalt*, non ?

— Ils le constituent toujours, d'une certaine manière. Les événements décrits dans ces pages ne se sont pas encore tous produits.

— Mais tu nous as assuré que tout était exact !

— Pas tout. Je suis apparu à Kàd/Ñaell juste avant de vous rendre visite. Pourtant, notre conversation était rendue mot pour mot. Par quelqu'un qui a dû mourir voici bien des années. (Il secoua la tête.) Je ne comprends pas. Ce n'est jamais arrivé.

— Qu'est-ce qui n'est jamais arrivé ? s'enquit le salvoïde.

— Qu'un fouinain ne comprenne pas. (Il agita vigoureusement sa main à quatre doigts.) Vous voulez que je vous dise ? On y est jusqu'au cou.

— Mais tu n'as pas ne serait-ce qu'un début d'explication ?

— Un phénomène identique à celui qui m'a permis de te faire vivre par anticipation un moment de la vie de Jeanne... Non, le manuscrit est trop ancien !

— Visiblement, il y a paradoxe, énonça lentement le salvoïde.

— Tu as trouvé ça tout seul ? lui lança Sue.

La conversation se dilua ainsi durant quelques minutes. Sue, le salvoïde et le fouinain constituaient un trio de choix pour ce genre de discussion sans queue ni tête. Parler les amusait au point qu'ils en

oubliaient parfois le sens de leurs paroles. Pourtant, une idée finit par jaillir de ce bouillon de culture verbal : la Perturbation pouvait influencer sur les époques antérieures à son arrivée. Lorsque Sue l'exprima, le fouinain parut s'indigner, comme blessé dans son orgueil. N'était-il pas la Perturbation, son émanation incarnée ? Si cela avait été, il l'aurait su.

— Par forcément, objectai-je. Tu as pris l'habitude d'être omniscient, ce qui fausse ton jugement. Mais je crois que je sais comment te prouver que tu as tort... Ou raison. Si la Perturbation peut, rétroactivement, avoir une quelconque action sur un passé vieux de dizaines d'années, cela veut dire que le voyage est possible jusqu'à cette époque ?

Le fouinain l'admit d'un ton grognon. J'étais surpris du peu d'ouverture d'esprit dont il faisait preuve. Sans doute ne supportait-il pas de perdre le contrôle de la situation. L'omniscience et l'omnipotence donnent de bien mauvaises habitudes. C'était pourtant lui qui m'avait amené à la salle de spectacle où dansaient les Transylvaniens¹. Il savait le saut temporel possible. Pourquoi s'obstinait-il à rejeter l'idée de Sue ?

— Dans ce cas, repris-je, les Transylvaniens pourront peut-être effectuer un bond suffisant pour avoir valeur de preuve ?

— Les Transylvaniens..., intervint le salvoïde. Ce sont bien ces travestis qui s'amuse à danser à travers le temps ?

— C'est ça, confirma le gnome. Mais les utiliser pour remonter le temps ne vous amènerait à rien. L'origine de ce document est sans importance.

— Je crois au contraire qu'elle en a une grande, dit Jeanne. Une très grande. Quelque chose nous échappe à tous. Rappelez-vous : *la Perturbation ignore le hasard*. Une place à chaque chose et chaque chose à sa place. Les pièces du puzzle devraient finir par s'emboîter.

— Pour changer de sujet, reprit le fouinain, j'étais surtout venu prévenir Kerl qu'il n'en avait pas fini avec les ennuis. Il s'en doutait, d'ailleurs.

— Filvini ? souffla Sue d'une voix inquiète.

— Le gardien, pour être précis. Lui non plus, je ne le comprends pas... Je n'avais même pas *perçu* son existence avant que vous ne l'affrontiez. Il se cachait bien. Surtout de moi. La paranoïa des Néopurs à mon égard s'explique sans peine. Leur petit *Gestalt* savait que je risquais de tout foutre en l'air et il a essayé de m'en empêcher, sans réaliser qu'il ne détruisait que des apparences interchangeables, faciles à reconstituer.

— Si c'est un *Gestalt*, il n'a donc pas été créé ? remarqua Sue.

— Bien sûr que non ! Il est le ciment du conditionnement. Ce qui

explique comment les Néopurs ont pu mettre en œuvre des techniques psychiques aussi évoluées, mais pas comment un *Gestalt* a pu apparaître un demi-siècle avant le moment où les conditions permettaient une telle fusion mentale.

— Tu dis qu'il est âgé de cinquante ans ? s'écria Jeanne.

— Les *Gestalten* sont faciles à dater. Une question de développement et d'organisation. Mais nous nous égarons... (Le fouinain baissa les yeux.) Le gardien utilise le corps de Filvini pour mener à bien sa vengeance. Battu sur le plan psychique, il va essayer de changer de tactique, d'agir à un niveau plus physique. L'ennui, c'est qu'il est capable de tout. Il ne risque rien, vous comprenez ? La mort de Filvini ne serait qu'une gêne pour lui. Il trouverait très vite d'autres axes d'agression.

— Il cause comme un politicien, ricana le salvoïde.

— Petit marrant, va ! Toujours est-il que Filvini vient d'arriver à Paris et que je suis incapable de le localiser.

La nouvelle me fit frissonner. Les événements s'accéléraient, s'emberlificotaient, s'agglutinaient comme des spaghettis mal cuits. J'étais à nouveau un homme traqué. Mais ma solitude avait pris fin, et cette pensée me remonta le moral.

— Il ne pourra pas faire grand-chose. Nous sommes deux hommes dans la foule et la ville déborde de touristes. Il ne me trouvera jamais.

— Je t'aurai prévenu...

— Il faudrait prendre quelques précautions, suggéra Jeanne. Acheter des armes, par exemple...

Le salvoïde se dressa d'un bloc.

— Pas besoin d'armes, puisque je t'accompagne. Il doit bien être sensible aux hallucinations, ce fichu gardien, non ?

Nous nous tournâmes tous vers le fouinain, quêtant une confirmation ; fidèle à ses habitudes, il avait disparu.

— Tu peux te défiler ! rugis-je, mais je te conseille d'être là quand je retrouverai les Transylvaniens ! Un saut de cinquante ans, je vais leur faire faire, rien que pour te...

— Il ne t'entend pas, dit Sue.

— Il l'entend, assura Jeanne. Je perçois la surface de ses sentiments... Drôle de petit bonhomme. Je me demande s'il adopte toujours la même forme... Non, ça doit dépendre de l'aspect des gens auxquels il a affaire.

Je me levai, en proie à des sentiments contradictoires. Le moment était venu de décider de la conduite à tenir. Le désir de montrer au fouinain à quel point il avait tort s'équilibrait avec ma violente envie de fuir Paris, pour échapper au gardien. Mais je n'avais que trop fui, ces derniers jours, et quelque chose me disait que les Transylvaniens me permettraient d'éclaircir bon nombre de points restés obscurs.

Cette idée qui s'était imposée à moi me fit réaliser à quel point j'avais changé depuis mon retour. Ma lâcheté naturelle, qui m'avait poussé à embarquer à bord du *Niagara* – un acte que certains avaient pourtant qualifié d'héroïque – avait cédé la place à une obstination qui se riait du danger. J'étais désormais tout entier dominé par la curiosité ; je voulais savoir, comprendre ce qui se passait autour de moi. Je remerciai intérieurement le fouinain, qui avait servi d'amorce à ce changement. Puis je l'injuriai car sans cette fichue curiosité, j'aurais pu me mettre à l'abri, me retirer en compagnie de Sue dans un trou perdu...

Où le gardien m'aurait tôt ou tard retrouvé.

Je serrai les dents. En fait, je n'avais pas le choix, et cette tentative d'introspection ne me menait à rien.

J'étais obligé d'affronter à nouveau le gardien, que je le veuille ou non.

La main de Sue effleura mon visage. – On va les voir, ces fameux Transylvaniens ? J'ai toujours aimé le folklore...

1 Cf. La mémoire des pierres, *même auteur. même collection.*

CHAPITRE III

Nous quittâmes Jeanne, qui devait se rendre au cirque pour travailler son numéro, et nous dirigeâmes à pied vers le pont Sully. Le salvoïde marchait quelques pas en arrière, une pipe bourrée de salsepareille rivée à la mâchoire. Malgré son costume anachronique de cadre du XX^e siècle, son origine ne faisait aucun doute. Il aurait été plus sage qu'il se rase la barbe, mais il s'y était refusé.

La situation des salvoïdes n'était guère meilleure que la mienne. Les médecins légistes n'avaient toujours pas déterminé la cause *exacte* du décès de leur propriétaire – et pour cause, puisqu'il était littéralement mort de rire, suite à un calembour assassin – mais la disparition des clones suffisait à faire d'eux des boucs émissaires tout désignés. Coupables ou non, ils n'étaient que des objets vivants, des biens mobiliers destinés à la vente ou à la destruction. On avait donc mis leurs têtes à prix. Toute personne qui permettrait l'arrestation – enfin, la « saisie » – d'un salvoïde recevrait cinq cent solars. Une somme suffisante pour allécher le petit peuple de Paris, ces dizaines de milliers de figurants qui vivaient dans la misère, mais pas pour motiver les trois millions de touristes venus passer du bon temps. Le petit peuple se rangeant traditionnellement aux côtés des hors-la-loi, il n'y avait pas lieu de trop s'en faire ; pourtant, je ne pouvais me départir d'une certaine inquiétude.

L'incident eut lieu à l'entrée du pont Sully. Nous traversions la rue, au milieu d'un groupe de colons vénusiens aux visages blafards, quand j'entendis le sifflement d'un thermique que l'on met sous tension. J'accélérai instinctivement mon rythme vital tandis que je plongeai à terre, entraînant mes compagnons. Le rayon ardent passa trop haut pour nous toucher, effleurant une femme élancée qui porta la main à son épaule brûlée avec un cri de souffrance. Si le salvoïde était resté debout, il aurait eu la poitrine carbonisée.

Le tireur se tenait à une quinzaine de mètres de nous. Le canon de son arme s'abaissait lentement vers le barbu. J'estimai ma vitesse subjective à une douzaine de fois la normale. Mes implants

fonctionnaient donc mieux sous l'influence de la Perturbation, songeai-je en m'élançant vers l'homme en cotte de mailles dorée.

J'avais parcouru la moitié de la distance qui me séparait de lui quand il réagit à mon attaque. Le canon du thermique commença à se relever pour m'ajuster. Aussitôt, je sus que je n'étais pas assez rapide et que cet homme allait me griller sur place. Je n'avais pas d'autre solution que de me jeter dans ses jambes, en espérant qu'il me raterait. Profitant de mon élan, je plongeai en avant...

Un paysage lunaire. Desséché. Dans le lointain clopinaient les silhouettes monstrueuses d'insectes chitineux gros comme des éléphants. Qui tous convergeaient dans ma direction.

Je voulus m'enfuir, mais le sol s'était refermé sur mes chevilles, m'immobilisant à jamais. Les insectes se rapprochaient au pas de course en agitant leurs mandibules démesurées. Du ciel, fondirent des araignées pourvues d'ailes nervurées. Elles n'étaient pas plus grosses que le poing, mais leur nombre dépassait la centaine. Elles s'abattirent sur moi...

L'homme à la cotte de mailles dorée se débattait sur le trottoir, luttant contre des arachnides invisibles mais bien réels pour lui. Des traces de morsures apparurent sur ses mains et son visage. Il se mit à hurler.

Le salvoïde décida qu'il en avait assez fait et ravala son hallucination. L'homme cessa de se débattre. Il gisait à présent dans le caniveau, le corps couvert de cloques rougeâtres. Le barbu l'aida à se relever, avec un sourire bon enfant.

— Oublie cette violence qui est en toi.

L'homme repoussa la grosse patte posée sur son épaule et partit en courant vers Saint-Michel. Il n'était visiblement plus que terreur. Le salvoïde, pensif, le regarda s'éloigner. Puis il tira de sa poche une blague à tabac et entreprit de bourrer sa pipe de salsepareille séchée.

— Très belle réaction, commenta l'un des touristes.

— Vous l'avez mouché, renchérit une adolescente effrontée au visage couvert de maquillage protégeant des ultraviolets.

— Alors, vous êtes un salvoïde ? fit un géant en combinaison blanche rayée de rouge. Un *authentique* salvoïde ? Je n'en avais jamais rencontré...

— Vous ne connaissez pas votre bonheur, ironisa Sue, qui examinait la brûlure de la jeune femme.

— Hector C.M. Nacthaloès, se présenta le géant. Je représente la firme *Performances Inc.* de la Nouvelle-Batavia (Vénus). J'avais pris contact avec Victor Maguet, mais suite aux récents événements, je crois qu'il est préférable de m'adresser à vous...

— Excusez-moi, répondit le salvoïde, mais nous avons un saut dans le temps à effectuer. Nous reprendrons cette conversation plus tard, si vous le voulez bien.

Il s'éloigna en direction de la Bastille sans accorder un regard supplémentaire au Vénusien. Sue s'excusa auprès de la blessée, qu'un chirurgien aux dents incrustées d'émeraudes avait prise en charge, et vint me tirer par le bras.

— Il ne nous attendra pas.

— Vous le connaissez bien ? me demanda le géant.

— Assez pour savoir que ce que vous avez à lui proposer ne l'intéresse pas.

— Vous n'avez aucune idée de l'importance de l'enjeu. Suite à la mort de Maguet, qui était dépourvu de descendance, les salvoïdes se retrouvent sans propriétaire. Ils reviennent donc à l'État, qui va se faire un plaisir de les exploiter – à moins qu'on ne décide de les détruire.

— Et vous voulez en emmener quelques-uns sur Vénus pour les exploiter vous-même, c'est ça ? trancha Sue. Allez viens, Kerl, on n'a pas que ça à faire.

— Vous pouvez peut-être sauver la vie de votre ami, insista Hector C.M. Nachthaloès. Pensez-y. (Il me tendit une carte magnétique.) Vous n'avez qu'à la glisser dans le lecteur de n'importe quelle tridi ; elle saura toujours où me trouver.

Je pris la carte en question. On ne sait jamais. Nachthaloès n'était pas un individu particulièrement sympathique, mais je ne partageais pas l'opinion de Sue à son sujet. Aux yeux de cet homme, les salvoïdes étaient des créatures humaines aussi estimables que tout un chacun ; il ne désirait pas les exploiter mais les employer, ce qui ne revenait pas exactement au même.

— J'attends votre appel, lança Nachthaloès alors que Sue me traînait sur les traces du salvoïde.

Nous rejoignîmes celui-ci sur l'autre rive de la Seine. Assis à la terrasse d'un bistrot, il sirotait un baron de Tsing-Tao pression en lisant le journal. Il s'agissait d'une de ces publications évolutives, ces *updated* inventés au début du XXe siècle, quand les progrès des réseaux informatiques et du matériel d'impression les avaient rendu possibles. Un véritable cauchemar pour les collectionneurs, chaque exemplaire étant en effet unique. (De fait, les doubles « parfaits » étaient devenus des pièces de collection très recherchées, car il en existait fort peu.) Basé sur le principe d'une diffusion rapide et *hyperciblée* de l'information, le contenu des *updated* était adapté en fonction de l'heure, du lieu, de la personnalité de l'acheteur, de ses centres d'intérêt et d'un certain nombre d'autres facteurs assez obscurs. Il vous suffisait de glisser une plaque dans une fente, d'indiquer votre âge, votre profession, vos sujets favoris... Et l'imprimante laser vous crachait en vingt secondes un tabloïd d'une centaine de pages, dont les articles les plus récents avaient été rédigés

quelques minutes auparavant.

— Alors, quoi de neuf dans le monde ? interrogeai-je en m'asseyant.

— Le gardien fait des siennes. Je viens de tomber – sans me faire de mal, rassure-toi – sur un entrefilet de dernière minute pas vraiment rassurant. Filvini a piégé les réservoirs d'eau de Montmartre et menace de les faire sauter ce soir si tu ne lui es pas livré.

Je demeurai interloqué. Je n'avais pas pensé que le gardien irait jusque-là. Grave erreur de ma part. Ce *Gestalt* à mon sens « déviant » ne reculerait devant rien pour assouvir sa vengeance. Des centaines de milliers de personnes mourraient s'il mettait sa menace à exécution. Et je savais qu'il n'hésiterait pas une seule seconde s'il savait que j'étais au nombre des victimes potentielles. Comme il n'avait pour le moment aucun moyen de s'en assurer, il avait recours au chantage.

— Voilà qu'il se met à jouer les Fantômas ! railla Sue. Quand je pense que j'ai dû le supporter pendant cinquante ans ! C'est comme de la merde, Kerl... Un paquet de merde bien liquide qu'on t'aurait injecté dans le crâne et qui t'englue l'esprit... Et qui pue ! Tu n'imagines pas à quel point ! C'est une infection, ce truc-là !

— Alors si on le liquide, ça sera un *infecticide*, conclut le salvoïde. Tu sais, Kerl, je crois que ce n'est pas la peine de s'en faire pour le moment. Si ça pète, ça pétera à vingt-deux heures, pas avant.

— L'heure du concert de Manuel..., soufflai-je. Non, ça n'a aucun rapport !

L'idée qui venait de me traverser l'esprit ne m'avait pas été soufflée par le fouinain. Ce n'était pas dans sa manière d'établir ce genre de corrélation. Je fermai les yeux pour essayer de me concentrer. Le gnome avait-il indiqué l'heure à laquelle la seconde vague de la Perturbation toucherait la Terre ? Non, il n'avait parlé que de « quelques heures »...

— Aucun rapport avec quoi ? insista le salvoïde.

— Avec l'arrivée de la seconde vague.

— Tu crois que l'heure correspondrait ? fit Sue.

— J'aimerais bien le savoir. Ce serait un indice intéressant.

— Un indice... Encore faudrait-il savoir ce que tu cherches ! s'écria Sue.

— La vérité.

— Rien que ça ?

— Il faut bien un but dans la vie, non ?

— Mais quel besoin as-tu de toujours t'hypnotiser sur de « grands » problèmes ? Je ne compte pas, pour toi ?

— Ô désespoir – ça sent l'orage ! soupira le salvoïde.

Je lui fis signe de se taire. Sue n'avait pas tort. Je l'avais déjà abandonnée une fois pour une de ces « grandes » causes qu'elle

évoquait ; il en avait résulté une situation inextricable, dont nous subissions toujours les conséquences. Si j'avais refusé de partir à bord du *Niagara*... Mais l'heure n'était pas aux regrets. Ce qui était fait n'était pas à refaire...

À refaire ? Et pourquoi pas ? L'influence de mes lectures se faisait soudain sentir, par un biais inattendu. Tous ces textes de Science-fiction que j'avais dévorés pour passer le temps remontaient à la surface de ma mémoire. D'une certaine manière, cette littérature était celle qui m'avait le plus influencé. À lire de la SF, on finissait par acquérir un mode de pensée particulier, qui se caractérisait par une ouverture sur un certain nombre de questions relativement abstraites. La SF était avant tout un jeu de l'esprit, qui offrait des perspectives proches de l'infini. Tout y était possible ; dans un tel état d'esprit, modifier le passé devenait d'une banalité !

— Et si je changeais tout ça ? lançai-je à Sue. Si je gommais ce qui s'est passé ?

Sue secoua la tête, l'air navré. Sans doute n'avait-elle pas compris ce que je voulais dire. Elle n'était pas préparée au concept d'un temps malléable, d'un passé dont la stabilité pouvait à tout instant être remise en question. C'était cela aussi que nous apportait la Perturbation – la possibilité de revenir en arrière, de corriger nos erreurs passées.

— Si nous pouvions remonter d'une cinquantaine d'années dans le passé, expliquai-je, y a-t-il quelque chose qui nous empêcherait d'en modifier les événements ?

Le salvoïde ricana, sarcastique.

— Si tu veux mon avis, tu ne sais pas à quoi tu t'attaques. On a parlé de paradoxe au sujet du manuscrit, tu te rappelles ? Si tu essayes de changer ce qui a été, tu vas te retrouver empêtré dans un de ces sacs de nœuds ! J'avais... Enfin, le premier salvoïde avait un copain qui écrivait de la SF, je ne me rappelle plus son nom. Il a pas mal bossé sur les paradoxes temporels.

— Ce sera une occasion de vérifier qui avait raison, de Barjavel ou de Damon Knight, répliquai-je du tac au tac.

— Du calme, les spécialistes ! Comment voulez-vous qu'une néophyte comme moi comprenne de quoi vous parlez ? intervint Sue. Ce n'est pas rue des Fleurs que j'aurais pu apprendre ce genre de choses...

Je lui expliquai rapidement quelques-unes des différentes théories sur la question, du *Voyageur imprudent* – qui tue son ancêtre et, donc, l'ayant tué, n'existe plus, ce qui fait qu'il ne peut plus tuer son ancêtre, dont la descendance procrée jusqu'à lui donner le jour, lui permettant de remonter le temps et de tuer son grand-père – à *L'arbre du temps*, qui introduit le concept de divergences de l'histoire, ou uchronies, qui

se rattachent plus ou moins aux univers parallèles.

— Je vois, dit-elle quand je me tus. En fait, nous n'avons aucun moyen de savoir ce qui arrivera si tu fais des tiennes dans le passé. Et certains cas de figure sont plutôt réfrigérants... Ceci dit, je ne rejette pas l'idée, à condition que tu m'expliques ce que tu as l'intention de faire.

— M'empêcher de partir, tout simplement. Retourner quelques jours avant le départ et...

— Délirant, estima le salvoïde.

— Pire que ça, renchérit Sue. Ce sera déjà beau si tu arrives à remonter jusqu'à l'Ère néopure, alors n'en demande pas trop. La précision, dans ce genre d'affaire...

— Je maintiens que c'est possible.

— Tu deviens gâteux, plaisanta Sue.

Une ombre dut passer sur mon visage, car elle glissa soudain un bras autour de mes épaules et s'excusa en m'embrassant dans le cou. Elle non plus ne parvenait pas à admettre que j'étais *vieux*.

— De toute façon, estima le salvoïde, causer dans le vide ne sert à rien. On va les voir, ces fameux Transylvaniens ?

L'*updated* que j'achetai vingt minutes plus tard sur le boulevard Voltaire titrait sur les menaces de Filvini. La municipalité de Paris refusait de céder au chantage, mais ordre avait été donné de m'interpeller, au cas où. On ignorait toujours la réaction de Filvini.

Je tendis le journal au salvoïde qui le parcourut d'un œil vif. Ma boulimie d'informations était guérie ; je n'avais plus envie d'emmagasiner savoir et références, culture et anecdotes. Le Néo-Puritanisme n'était plus, quand le comprendrais-je enfin ?

Mon regard rencontra celui de Sue, qui reflétait une tristesse dont je ne connaissais que trop bien l'origine. Nous avions le même problème, au fond. Pourtant, au long de ce demi-siècle que nous avions passé chacun captif de sa propre prison intérieure, Sue s'était vendue à des dizaines de milliers d'hommes, tandis qu'il ne m'était même pas donné de me procurer du plaisir moi-même. Trop de sexe dans un cas, pas du tout dans l'autre ; mais à la base, un traumatisme identique : nous avions connu l'Ère néopure.

En poussant la porte de la salle de spectacle où j'avais découvert l'existence des Transylvaniens, j'eus comme une illumination. Je comprenais désormais pourquoi le renouvellement tant attendu n'arrivait toujours pas, pourquoi l'art et la mode se fourvoyaient dans la copie et le *revival*. Une simple question de génération. La défaite néopure remontant à dix-neuf ans, les premiers enfants à avoir grandi sous les Expansifs n'étaient encore que de jeunes adultes, dont la vision du monde mettrait plusieurs dizaines d'années avant de

s'imposer. D'eux viendrait le changement.

D'eux – et de la Perturbation, bien entendu.

La salle était vide. On avait balayé les serpentins et cotillons, résidus de la fête de l'Union transylvanienne. Une demi-douzaine de vieilles bleutées répandaient de vagues halos de clarté qui ne parvenaient pas à vaincre l'obscurité presque tangible.

— Je peux vous aider ?

Bossu, contrefait, un bandeau noir sur l'œil, l'homme sortait tout droit d'un mauvais film d'horreur. Les mutilations volontaires qu'il s'était infligées me donnèrent mal au ventre. Même sous anesthésie, il fallait un sacré courage et/ou une bonne dose de folie pour accepter *cela*.

— Je cherche les Transylvaniens, dis-je en évitant de regarder la cicatrice en Y qui lui barrait la joue. Vous savez où je pourrais les trouver ?

L'homme ricana.

— Encore un allumé ! Pour sûr, que j'sais où les trouver ! (Il jeta un rapide coup d'œil à Sue, puis son regard tomba sur le salvoïde et il eut une réaction d'effroi.) Un salvo ! Vous vous baladez avec un salvo !

Le barbu se planta face à l'homme, à une distance respectueuse, les jambes écartées, les mains à quelques centimètres des hanches ; il jouait les cow-boys, malgré son accoutrement ridicule. Soudain, il brandit ses deux index raidis en criant « Bang ! » d'une voix tonitruante. Le bossu tressaillit, puis son expression s'adoucit ; il alla même jusqu'à se fendre d'un sourire.

— Enfin... Çui-là n'a pas l'air méchant.

— Parce qu'il y a de *méchants* salvoïdes ? intervint Sue.

L'homme secoua la tête.

— Il y en a, oui... Ceux qui s'en sont pris à de pauvres types qui ne leur avaient rien fait. De toute façon, les salvos sont hors-la-loi. Pour le moment, les flics ont trop à faire avec le Carnaval mais, dès demain, ils vont coffrer tous les barbus ! Bon, ceci dit, y a déjà les chasseurs de primes, videmment...

— Nous en avons rencontré un, précisai-je.

— Il n'est pas près de recommencer, ajouta Sue.

— D'habitude, c'est des coriaces. Vous avez dû tomber sur un jeunot...

— Toute son expérience ne lui a servi à rien, dit doucement le salvoïde. Nous ne nous laisserons pas détruire !

— T'es au courant de c'que font tes frères, mon gros ? Ils nous ont concocté la première guerre civile depuis cinquante piges !

— Nous étions venus pour les Transylvaniens, tentai-je de rappeler.

— Cinq cents rebelles ne font pas une guerre civile, objecta le barbu. Vous exagérez, mon cher.

Le bossu ne devait pas avoir le moindre sens de l'humour, car le ton ironique du salvoïde l'amena au bord de la fureur. Une fureur derrière laquelle se profilait l'ombre du Complexe de Frankenstein.

— Z'êtes des dangers publics, vous, les salvos ! Des catastrophes ambulantes ! (Il empoigna le salvoïde par sa large cravate ornée d'une femme nue.) Avec tes putains de vannes et ta logique de merde, t'es capable de désorganiser une ville entière ! (Le bossu relâcha la cravate ; le salvoïde n'avait pas bronché.) T'es une arme, mon gars, une vraie bombe à retardement. À midi, quinze ou vingt types comme toi ont déboulé dans le vieux Forum des Halles ; en cinq minutes, ils avaient teint en bleu les tronches de quatre cents pèlerins ! C'est leur marque, y paraît !

— Il craque, constata le salvoïde.

Sa froideur pleine de cynisme apaisa le bossu.

— Excusez-moi, dit-il. Je suis sur les nerfs – la matinée devant la tridi, ça n'arrange pas son bonhomme. Vous savez c'qui s'passe en ce moment ?

— En partie, répondis-je en exhibant l'*updated* que je tenais à la main.

— Paraît que des étoiles se sont éteintes..., fit-il d'une voix surexcitée. Y a quelque chose qui rapplique à fond la caisse de l'autre bout de la Longue Nuit ! On sait pas c'que c'est mais maintenant on pige pourquoi les Néops se sont tirés !

Je posai sur son épaule une main qui se voulait rassurante. La présence de Jeanne aurait été bienvenue dans cette situation délicate. Grâce à son don d'empathie, elle n'aurait eu aucune peine à trouver les mots justes pour calmer le bossu.

— Vous n'avez pas de raison d'avoir peur, soufflai-je. Ce qui se passe en ce moment était déjà inscrit dans l'atome originel de l'univers, avant même le *Big Bang* !

Il me considéra bizarrement, un œil conquis et l'autre incrédule.

— Je vois pas bien où vous voulez en venir. Z'êtes un d'ces foutus prophètes, c'est ça ?

— Pourquoi avez-vous eu peur en voyant le salvoïde ?

— Y a de quoi quand c'est l'monde, l'univers tout entier qui devient salvo, non ?

Il finit par recouvrer son calme et nous obtînmes enfin l'explication de ses propos décousus. Un scientifique de très haut niveau avait énoncé une théorie « révolutionnaire », selon laquelle l'intrusion d'événements irrationnels était due à l'existence des salvoïdes. Mêlant psychologie, linguistique, physique et rhétorique, il avait construit une argumentation suffisamment cohérente pour convaincre une chaîne tridi de le laisser l'exposer au sacro-saint journal de treize heures – dont l'origine remonte, dit-on, aux tous premiers âges de la télévision.

— Vous voulez y jeter un coup d'œil ? J'ai tout enregistré.

— Ça ne me dit rien ? intervint Sue.

— Elle a raison, renchérit le salvoïde. Nous cherchons les Transylvaniens, me permettras-tu de te le rappeler ?

— C'est de toi qu'il est question. Tu devrais t'y intéresser...

— Ce type a tort, insista Sue. À quoi bon écouter ses délires ?

— Je veux vérifier quelque chose.

Le bossu passa dans une petite cabine voisine de la scène et glissa un cristal-mémoire dans un tridiscscope. Le scientifique en question apparut devant nous, au-dessus d'une plaque invisible. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au regard vif et aux gestes précis. Le savant génial comme on se l'imagine généralement, avec blouse blanche immaculée et lunettes cerclées d'or.

Sa théorie tenait bien le coup – pour qui ignorait l'existence de la Perturbation. Il partait du principe que la *différence* fondamentale qui existait entre les clones barbus et les humains se traduisait par la déstabilisation de la *soupe psychique commune* – je cite mot pour mot –, *produit virtuel des inconscients humains*. Cette « soupe » entretenait la cohérence de la réalité ; l'arrivée massive des salvoïdes hibernés y avait fait l'effet d'un bouleversement. En fait, d'après le génie de service, notre univers dégénérerait à cause de la logique salvoïde, *ce cancer de l'inconscient collectifs* cette *lèpre de l'harmonie universelle*...

Il y avait de quoi impressionner pas mal de monde, des naïfs et des âmes sensibles aux mystiques de pacotille et aux profiteurs. D'ailleurs, j'avais l'intuition que cette théorie n'était pas tout à fait erronée – que sur un point au moins, l'homme en blouse blanche avait vu juste. Mais lequel ?

— Farfelu, décréta le salvoïde. Farfelu mais assassin. Je crois que je vais me raser, tout compte fait...

Sue lui tendit avec un large sourire la bombe dépilatoire qu'elle avait emportée en prévision de ce revirement. Avec une grimace de résignation, le salvoïde entreprit de s'enduire le visage de mousse bleuâtre.

— T'as raison, mon gars ! le félicita le bossu. Les salvos vont tomber comme des mouches. J'aurais un flingue, là, peut-être que je te buterais. T'as l'air sympa, mais t'es trop dangereux. Faut que tout redevienne normal, merde !

— Il n'y est pour rien, assurai-je.

— Vous êtes qui, pour balancer des affirmations comme ça ?

— Il s'appelle Kerl, dit Sue. Kerl Kasperl.

— Et je cherche toujours les Transylvaniens, rappelai-je pour changer de conversation.

— Vous connaissez le coin ?

— Un peu.

— Vous savez où se trouve l'Abbaye des Lumineux ?

— À deux rues d'ici.

— Eh bien, c'est là. Bon, maintenant, vous me foutez le camp ! Je suis bon bougre, mais je veux pas d'ennuis. (Son regard glissa vers le salvoïde qui essayait sur son visage la pâte grisâtre faite de mousse et de poils confondus.) Tu peux vraiment pas essayer de penser *autrement*, mon gars ? Juste pour que ce bordel s'arrête...

— Je suis ce que je suis, énonça le salvoïde. Et, pour le moment, je suis mon idée.

L'Abbaye des Lumineux avait été érigée peu avant l'aube de l'Ère néopure, par une secte inoffensive qui recherchait la Vérité absolue dans les illuminations colorées du L.S.D. et des psilocybes mexicains. Cette joyeuse bande d'adeptes des hallucinogènes possédait des conceptions architecturales quelque peu particulières, qui devaient beaucoup aux modifications psychiques induites par les drogues utilisées ; leur abbaye était le reflet de cette esthétique déséquilibrée.

Coincée entre deux immeubles massifs du troisième quart du XX^e siècle, elle dressait vers le ciel ses treize tours de verre coloré, dans la masse desquelles jouaient les rayons du soleil. Le bâtiment lui-même ressemblait à un corps humain roulé en boule, dans le dos duquel étaient plantées les fragiles flèches transparentes. Un visage monumental débordait de la façade ; dans sa bouche grande ouverte sur un cri d'extase s'ouvrait une porte d'orichalque.

Je la poussai. Le hall d'entrée avait dû être repeint durant l'Ère néopure, pour dissimuler les fresques psychédéliques des Lumineux, mais, avec le temps, la peinture s'était écaillée, révélant des fragments de scènes impossibles à identifier. À quelle activité pouvait bien se livrer cet homme aux cheveux fous dont les mains disparaissaient sous une vaste tache jaunâtre ? Que représentait cette accumulation de virgules chatoyantes, sur le mur de droite ? Et surtout, quelle était l'identité des personnages morcelés dont les corps nus avaient jadis couvert le plafond ?

— Vous venez danser ?

J'avais déjà vu cet adolescent habillé en groom, le soir où j'avais découvert l'existence de l'Union Transylvanienne. C'était lui qui gardait l'entrée de la salle de Danse. Je choisis de me faire reconnaître. Le groom se souvenait parfaitement de moi et, me glissait-il en confidence, les Transylvaniens n'étaient pas près de m'oublier. Le gourou fondateur de la secte, Frank N. Furter, aurait donné de trois à cinq années de sa vie, prétendait-il, pour connaître la longueur de mon dernier saut temporel.

— Je peux le voir ? demandai-je.

Le groom m'indiqua une porte peinte d'un ∞ écarlate.

— Tout le monde est au réfectoire. Vous allez vous tailler un vif succès, si vous voulez mon avis. La manière dont vous avez disparu... Mais Frank vous expliquera tout ça bien mieux que moi.

Le réfectoire était une longue salle dont les arches romanes supportaient d'immenses vitraux courbes dessinant des motifs complexes. Je reconnus au passage un anneau de Môbius, mais la plupart des structures de verre teint n'évoquaient rien pour moi. Au fond de la salle, un vitrail immense représentait les Douze Grandes Découvertes Scientifiques, de la Roue à la Rationalité ; l'Abbaye avait visiblement servi de lieu de réunion aux adeptes de la Science Morale et Rationnelle, cette religion sans divinité créée par les Néopurs.

Mais au centre de cette étrange rosace, là où aurait dû se trouver le P massif qui était le symbole de la Pureté, le soleil ne faisait étinceler qu'un point d'interrogation violacé.

Une centaine de personnes en costumes variés déjeunaient en silence, assises autour de longues tables en croissant. L'un des convives se leva et vint à notre rencontre. Bas résille, porte-jarretelles, chevelure bouclée piquée d'étoiles et corset pailleté – je reconnus sans hésiter le chanteur du groupe qui rythmait la Danse des Transylvaniens.

— J'espérais que vous viendriez, dit-il. Je suis Frank N. Furter, docteur en physique et guide spirituel des Transylvaniens.

Nous nous présentâmes. Quand le travesti apprit que notre compagnon était en fait un salvoïde, la vivacité de sa réaction me cloua sur place. Il sauta au cou de l'ex-barbu et le serra contre sa poitrine en marmonnant des paroles incompréhensibles.

— J'en cherchais un, annonça-t-il après l'avoir relâché. Décidément, c'est Einstein qui vous envoie !

— Langevin, rectifiai-je. Écoutez, nous sommes venus vous trouver pour une raison bien précise... Je voudrais utiliser votre Danse pour remonter jusqu'à l'Ère néopure.

Frank Furter cessa de respirer et son visage blêmit sous le maquillage outrancier.

— Extraordinaire, laissa-t-il tomber. C'est à croire que le hasard n'existe pas.

— Ou *plus*.

Le travesti haussa un sourcil peint et étonné.

La naissance de la secte remontait à quatre ans. Frank Nathaniel Furter était alors un jeune physicien à qui l'on avait confié un important travail de recherche sur le temps. Wertheimer avait inclus dans sa théorie l'axiome d'un temps corpusculaire : la durée constituée d'une succession d'*infimes instants* et, par conséquent, discontinue. Frank voulait identifier ce qui se trouvait *entre* les corpuscules.

Il avait très vite réussi à faire quitter le cours normal du temps à des objets, puis à des animaux. Les premiers n'étaient jamais reparus, tandis que les seconds revenaient toujours quelques secondes *avant* ou *après* leur départ. Le retour était donc lié à une certaine forme de pensée ; avec cette belle inconscience des chercheurs obnubilés par leurs travaux, Frank Furter s'était à son tour projeté hors du temps.

Dès sa réémersion entre les corpuscules – ou plutôt, rectifia-t-il, au-dessus d'eux –, sa perception du temps avait été radicalement modifiée. Les corpuscules n'étaient pas alignés, comme le prétendait Wertheimer, mais juxtaposés – *et tous se touchaient !*

Revenir n'était qu'une affaire d'instinct. Lorsqu'il eut réintégré son laboratoire, Frank Furter ne songeait qu'à faire partager l'expérience presque mystique qu'il venait de vivre. Il persuada des amis, des collègues et quelques illuminés séduits par la petite annonce accrocheuse qu'il avait fait diffuser sur diverses chaînes tridi. Et chacun d'eux, à l'issue de son voyage, avait acquis cette perception différente.

La découverte primordiale, celle qui avait donné naissance à l'Union Transylvanienne, était que les appareils compliqués gros consommateurs d'énergie et les drogues psychotropes utilisés jusque-là pouvaient être remplacées par une danse particulière. Dont les participants, à condition d'avoir tous déjà expérimenté le saut hors du temps, finissaient par former un pseudo-*Gestalt* capable de se déplacer vers le passé ou l'avenir, d'une dizaine de secondes au maximum.

La secte était née tout naturellement, sans gourou ni règle morale et, très vite, l'intérêt scientifique était passé au second plan, remplacé par le plaisir du jeu. Un jeu peut-être dangereux, car les sauts temporels paraissaient agir comme une drogue sur les Transylvaniens. L'existence des membres de l'Union s'organisait désormais autour des trois séances hebdomadaires durant lesquelles ils dansaient à travers le temps. Peu à peu, un folklore décadent avait vu le jour – déguisements, maquillages, lieux étranges faisaient désormais partie intégrante du jeu.

Cette époque un peu folle était désormais révolue, conclut Frank Furter. À cause de moi. J'avais fait irruption dans la salle où se déroulait la Danse et j'avais détourné celle-ci à mon profit, alors que je ne possédais même pas cette perception particulière qui caractérisait les Transylvaniens. J'avais dansé avec eux – et j'avais disparu, ce qui signifiait que j'avais effectué un saut d'une durée supérieure aux dix secondes qui étaient jusque-là le maximum.

Je réfléchis un instant avant de répondre. Je comprenais tout à fait ce qui s'était passé. Le fouinain avait utilisé l'effet de distorsion créé par les Transylvaniens pour me projeter plusieurs jours dans l'avenir, un peu comme un naute se sert du champ gravifique d'un astre

quelconque pour accélérer la course de son vaisseau. Mais je ne me voyais pas l'expliquer à Frank Furter. Je jouai donc les ignorants, sous les regards ironiques de Sue et du salvoïde, qui avaient eux aussi compris de quoi il retournait.

— C'est bizarre, en effet, grommelai-je.

— Quelle a été la durée de votre saut ?

— Trois jours moins quelques heures.

Le physicien travesti émit un sifflement.

— Donc, la limite des dix secondes a bien été abolie... Je me demande s'il en existe une autre.

— C'est pour la découvrir que je suis ici. Je voudrais remonter dans un passé vieux d'une cinquantaine d'années. (Je lui indiquai la date exacte.) Vous pensez que c'est possible ?

— Peut-être. Je n'ai rien sur quoi me baser. Cinquante ans. Ça ne coûte rien d'essayer. J'avais d'ailleurs prévu un saut de quelques mois pour cet après-midi... Étonnant que vous soyez arrivé aujourd'hui... Mais pourquoi voulez-vous retourner en arrière ?

— Il a dans l'idée de changer le passé, dit Sue.

Frank Furter fronça les sourcils. Il y avait de la perplexité dans son regard.

— Le temps n'étant pas linéaire, je doute que... Mais bon, c'est votre affaire.

— Les paradoxes ne vous inquiètent pas ? s'enquit le salvoïde.

— Seule l'expérimentation permettra d'en établir les conséquences – si paradoxes il y a, bien entendu. J'ai essayé d'en créer un lors d'une Danse, au tout début. Nous nous étions dédoublés, ce qui signifiait que nous allions faire un bond en arrière quelques secondes plus tard. J'ai voulu nous empêcher de l'effectuer. Sans résultat. Le saut devait avoir lieu et ma volonté n'y pouvait rien. Alors si vous désirez modifier le passé, allez-y ! Mais je préfère vous prévenir, je ne peux pas vous garantir que le saut vous emmènera à l'instant précis que vous aurez choisi. Sur une telle distance temporelle, la marge d'erreur a toutes les chances d'être considérable.

— Essayons toujours, dit-je. On verra bien.

— Nous ne sommes pas d'accord, déclara Igor, le porte-parole des Transylvaniens.

— Alors que l'élargissement du champ de transfert est un fait incontestable ?

— Ils ont peur, Frank. Ils disent que ce n'est pas naturel, que l'homme n'est pas fait pour voyager dans le temps.

— L'homme a le droit de faire tout ce que lui autorise la nature, intervint Sue. Si vous avez vaincu le temps, c'est parce qu'elle le veut bien.

Frank N. Furter lui fut reconnaissant de cette mise au point. Une fois de plus, la lucidité et le pragmatisme de Sue se manifestaient à bon escient, bien qu'elle fût opposée au voyage que je me préparais à effectuer. Elle avait toujours fait passer la raison avant ses propres opinions.

— Brad a parlé d'un vieux livre, insista Igor en secouant la longue mèche blanche qui pendait devant son œil gauche. Il y est question de paradoxes temporels, de modifications de l'histoire débouchant sur des catastrophes...

— Des hypothèses ! rugit Frank Furter. Avant nous, personne n'a expérimenté le voyage dans le temps.

— De quel livre s'agit-il ? interrogeai-je.

— *La patrouille du temps*.

Frank Furter émit un ricanement dédaigneux.

— De la Science-fiction ! C'est tout ce que tu as trouvé pour me convaincre ? Des affabulations !

Igor parut peiné. J'étais moi-même gêné par le mépris qui se lisait sur le visage de Frank N. Furter.

— Affabulations, peut-être..., intervins-je. Mais elles se sont parfois avérées exactes.

— Tout à fait, insista Igor. Jules Verne avait prévu qu'on irait sur la Lune, William Burroughs qu'on inventerait le radar, George Lucas que les nefs interstellaires...

— Où as-tu appris tout ça ? coupa Frank Furter.

— J'ai travaillé sur des documents antiques à l'université.

— Rue Censier ?

Igor ne releva pas la pointe d'ironie. La Faculté des Farces, Attrapes et Canulars en tous Genres était la dernière université parisienne, et l'on y enseignait avant tout l'humour et le sens de l'absurde.

— Campus de Grenoble. Littérature pré-néopure et archéologie du XXe siècle post-nucléaire.

Frank Furter marchait de long en large, les mains derrière le dos, lisant au passage quelques lignes du journal posé sur le bureau de verre bleu. Le spectacle de Manuel y était annoncé en première page.

— Écoute, Igor, reprit le physicien. Nous ne pouvons pas renoncer maintenant. Je comprends bien que pour toi et pour les autres, la Danse n'était qu'un jeu vaguement mystique et décadent, que votre appartenance à la secte ne signifiait pas forcément votre fidélité... Mais c'est moi qui vous ai montré comment jouer avec le temps. Si je n'avais pas été là, vous n'auriez jamais connu l'ivresse du *Gestalt* et de la plongée dans l'entre-temps... Alors, tout ce que je vous demande, c'est de faire une dernière tentative. Le passé est à portée de la main ; je voudrais que nous le touchions tous ensemble...

Igor hocha la tête.

— D'accord, je vais essayer de les convaincre.

— Dis-leur qu'ensuite, ils seront libres de partir ou de continuer. Qu'ils le sont déjà. Je ne veux forcer personne.

— Je le leur dirai.

Le Transylvanien quitta la pièce d'une démarche hésitante. Il n'était pas vraiment convaincu, mais Frank Furter possédait une telle emprise sur les membres de la secte que ses arguments avaient de fortes chances de porter, au bout du compte.

— Ils accepteront, confirma le physicien. Maintenant, expliquez-moi ce que vous voulez faire, exactement...

— J'ai commis une erreur, voici un demi-siècle. Une erreur impossible à réparer aujourd'hui. J'espère que j'arriverai à m'empêcher de la commettre...

— Vous ne voulez pas en dire plus ?

— À quoi bon ? Si je réussis, personne ne s'en souviendra, et si j'échoue...

— Tu échoueras, coupa Sue. Il faut que tu échoues.

Je me tournai vivement vers elle.

— Tu tiens donc tant que ça à devenir une condit ?

— Mais c'est fini, Kerl ! Fini ! Terminé ! Je suis libre, je viens de m'éveiller d'un cauchemar... Et nous sommes ensemble, tous les deux, presque pour la première fois. Pourquoi vouloir changer ce qui a été ?

— Il y a autre chose, fit remarquer Frank N. Furter. Nous ne pourrions vraisemblablement pas rester plus d'une demi-minute – une minute dans le meilleur des cas – à l'époque où nous réémergerons. Un temps trop court pour que vous...

— Vous repartirez sans moi.

Sue émit un cri de surprise étouffé.

— Mais tu délirais complètement ! Et moi, dans tout ça ? Qu'est-ce que je deviens ? Tu dis que tu veux corriger tes erreurs passées, mais tu es en train de réitérer la plus grave de toutes !

— Je pensais que tu viendrais avec moi, soufflai-je, atterré par la justesse de sa remarque.

— Non, ça me fait peur... L'Ère néopure me fait peur. Et puis, comment reviendras-tu si les Transylvaniens t'abandonnent sur place ?

— J'ai mon idée. De toute façon, si j'arrive à changer le passé, la question a de fortes chances de ne jamais se poser...

Igor revint, un pâle sourire sur ses lèvres fardées de noir.

— Ils sont d'accord, dit-il. Ils danseront ce soir pour la dernière fois.

— Parfait, commenta Frank N. Furter. Ils n'ont pas fait trop de difficultés ?

— Ils n'ont posé qu'une condition : la durée de notre séjour ne devra pas dépasser trente secondes. Nous sautons, nous vérifions que

la distance temporelle voulue a été franchie et nous revenons. Point à la ligne. Et crois-moi, j'ai eu du mal à les convaincre. L'idée de causer un paradoxe les terrifie.

Frank Furter m'adressa un rapide clin d'œil. Il ne craignait pas les paradoxes. Au contraire, il les souhaitait, car la manière dont ils se grefferaient sur la trame de la réalité lui permettrait de compléter sa théorie du saut dans le temps. Cet homme était au moins aussi têtu et inconscient que moi-même.

Les Transylvaniens dansaient. L'emplacement choisi était un quai du canal Saint-Martin qui – nous l'avions vérifié dans les archives de la Couverture Informatique – n'avait subi aucune modification depuis deux siècles. Les musiciens avaient pris place sur une estrade et entamé le morceau habituel, tandis que les sectateurs s'échauffaient sur place avant d'entrer, un à un, dans la Danse.

— Je reviendrai, assurai-je à Sue en me penchant pour l'embrasser dans le cou.

— Tu as déjà dit ça la dernière fois.

— Et je suis revenu...

— Mais dans quel état !

Mes doigts se crispèrent sur son épaule.

— Je ne sais pas pourquoi je fuis, murmurai-je. Je ne suis toujours pas arrivé à le découvrir. Mais je dois fuir. Je le dois. Et je dois modifier le passé...

— Décidément, tu n'as pas changé. Il te faudra toujours des passions, de grandes causes et de grandes questions pour te faire vibrer... Moi, au fond, je ne compte pas. Car si tu changes le passé, je serai une autre.

— Moi aussi. Nous serons différents – mais ça ne nous empêchera pas de nous aimer.

Nos lèvres se trouvèrent, nos langues s'effleurèrent, nos corps se pressèrent avec passion l'un contre l'autre – puis j'entrai à mon tour dans la Danse, abandonnant Sue que le salvoïde entreprit de consoler.

Les premiers sauts furent brefs, mais permirent de vérifier que la barrière des dix secondes était bel et bien abolie. L'un d'eux, notamment, nous projeta un quart d'heure dans l'avenir. Les Transylvaniens se retrouvèrent face à eux-mêmes, mais ne restèrent pas sur place assez longtemps pour remarquer certains détails, qui n'échappèrent pas à mon œil inquisiteur. Détails que je choisis de garder pour moi.

Ce fut Frank Furter qui décida de l'instant du grand saut. Il agit lors d'un bond vers le passé. L'énergie utilisée rayonnait autour de nous en faisceaux colorés. Furter s'empara de ces faisceaux, les tordit comme autant de cheveux pour en faire une tresse qui se déplia en direction

d'un corpuscule situé une cinquantaine d'années dans le passé. J'espérais que ce serait le bon.

Dès la réémersion, les Transylvaniens regardèrent autour d'eux, à la recherche d'un moyen de datation. Mais le quai présentait toujours le même aspect, et aucun calendrier complaisant n'indiquait la date.

— Repartons, gémit Igor. Les paradoxes...

Un homme jaillit de l'ombre, courant à perdre haleine. Les tenues des Transylvaniens lui arrachèrent un hoquet de surprise, tandis que de désagréables souvenirs envahissaient les Danseurs à la vue de sa robinforme.

— L'Ère néopure, dit quelqu'un, accablé.

L'homme était tout proche. Frank Furter mit en marche le petit diffuseur musical qu'il avait emporté. *The time warp* s'éleva dans la nuit tiède et les Transylvaniens reprirent leur Danse sans se préoccuper de l'arrivant. Celui-ci tournait autour d'eux, les suppliant de lui servir d'alibi. Il allait de l'un à l'autre, les secouant, leur hurlant au visage des mots sans suite. Il paraissait au comble de la panique.

Face à l'absence de réaction des Transylvaniens, il se tourna vers moi, éperdu, des larmes plein les yeux. Un bruit de bottes provenant d'une rue voisine accentua sa terreur.

— Aidez-moi, m'exhorta-t-il. Ils vont me tuer s'ils me prennent !

Je contemplai un instant ses lèvres minces, ses joues creuses, son nez épaté... Et je le reconnus ; je n'aurais pu oublier ce visage.

Les faisceaux multicolores rayonnaient à nouveau autour des Danseurs. Je sentis que Frank Furter avait commencé à tordre la trame du continuum ; dans quelques secondes, les Transylvaniens auraient disparu.

Alors, je sus ce que je devais faire. Sourd aux supplications de l'intrus, je le poussai violemment au centre du cercle des Danseurs, à l'instant précis où ceux-ci entonnaient *Let's do the time warp again !*

Ils s'évanouirent sans laisser de trace, entraînant avec eux Luc, le quatrième « programmeur sauvage », celui qui avait disparu la nuit de l'arrestation de Francis.

CHAPITRE IV

Le saut avait donc été trop court de quelques mois. Il était désormais hors de question de modifier mon passé, puisque je me trouvais *déjà* à bord du *Niagara*, en route pour cinquante années de solitude.

Ce n'était pas le moment de réfléchir à ce genre de chose. Un groupe d'une dizaine de Miliciens néopurs venait en effet d'apparaître à l'extrémité du quai, là où avait surgi Luc quelques instants auparavant.

Confiant dans mes implants, je partis à toutes jambes, accélérant progressivement ma vitesse subjective. Les Miliciens ne tardèrent pas à abandonner la poursuite. À leurs yeux, je ne devais guère avoir plus de substance qu'un ectoplasme ou une hallucination. Aucun homme ne pouvait se déplacer aussi vite. Dans un univers rationnel, du moins.

Quand je fus certain qu'ils avaient perdu ma trace, je ramenai mon rythme vital à la normale puis, hors d'haleine, je me laissai tomber sur un banc. Il était urgent de faire le point. J'avais échoué dans ma tentative de modifier mon passé, mais je pouvais encore intervenir sur la trame temporelle. De quelle manière ? C'était justement ce qu'il me fallait déterminer.

Un certain temps me fut nécessaire pour réordonner mes pensées. La situation dans laquelle je me trouvais ne différait guère, au fond, de celle que je comptais créer en remontant jusqu'à l'Ère néopure ; mais tant de nouveaux facteurs étaient entrés en jeu que je dus faire un effort de concentration pour accepter cette idée.

Tout tournait, en fait, autour de l'apparition imprévue de Luc. Celui-ci, d'après Manuel, avait disparu le soir du braquage raté qui avait entraîné l'arrestation de Francis, le quatrième membre de la bande. Je savais désormais comment ; emporté par les Transylvaniens, il avait franchi une distance temporelle d'un demi-siècle pour se retrouver à mon époque. Un sourire naquit sur mes lèvres quand j'imaginai sa réaction à l'arrivée. Il détestait les Néopurs autant que moi-même ; découvrir qu'il leur avait définitivement échappé le

transporterait de joie.

J'avais devant moi un peu moins de vingt-quatre heures pour mener à bien une tâche très précise, quoique fort différente de celle que j'avais prévu d'effectuer. Si cette nuit était effectivement celle que je croyais, Francis serait exécuté le lendemain soir. Or, suite à une manipulation informatique de Manuel, le poison qui devait mettre fin à ses jours serait remplacé par une drogue « conservatrice », qui provoquerait tous les symptômes de la mort clinique – sans *vraiment* le tuer, puisque l'injection d'un antidote permettrait de le ramener à la vie.

Le problème était d'identifier l'antidote en question. Manuel, pressé par le temps, ayant en effet oublié de noter le code du produit utilisé, la réanimation de Francis n'avait pu être réalisée. À l'époque d'où je venais, cinquante ans dans l'avenir, il flottait, inerte, privé de vie, dans une cuve située au sous-sol de la résidence du façonneur...

Je me levai et fis quelques pas pour dégourdir mes jambes parcourues de crampes. Sauver Francis, lui permettre de revivre était devenu mon but tout désigné. Pour ce faire, il me fallait un terminal connecté à l'ordinateur de la prison où devait avoir lieu l'exécution. Je n'aurais même pas besoin d'agir ; il me suffirait de rester en attente jusqu'à l'intervention de Manuel et de noter quel produit celui-ci avait substitué au poison.

Ensuite, je pourrais tranquillement regagner mon époque ; ce qui ne devrait pas poser de problèmes majeurs puisque je m'étais vu parmi les Transylvaniens, lors du saut vers l'avenir qui avait précédé le grand bond en direction du passé. Même sans cette confirmation inattendue, d'ailleurs, la question du retour ne m'aurait de toute manière pas inquiété. Dès le départ, je savais comment j'allais revenir.

Une horloge lumineuse indiquait minuit et demie. J'avais toute la nuit pour résoudre les problèmes de base qui se posaient à moi. Tout d'abord, il était nécessaire de trouver une robinforme. Habillé comme je l'étais, je ne ferais pas dix pas avant d'être arrêté et emprisonné pour outrage à la Pureté. Par bonheur, le couvre-feu instauré par les Néopurs me laissait un délai suffisant pour me préparer.

Je réfléchis une dizaine de minutes, tournant et retournant dans ma tête les éléments du problème. Mettre la main sur un terminal relié à l'ordinateur de la prison relevait pour moi du domaine de l'impossible. Sans papiers ni argent, je ne pourrais certainement pas effectuer les démarches – illégales – nécessaires. J'avais donc besoin d'un allié – et la solution naquit de cette conclusion.

Je remontai la rue en direction de la place du Purificateur Initial. L'immeuble jadis construit par le Parti communiste avait été rasé l'année précédente pour céder la place à un cube de béton noir, qui abritait l'annexe locale de la Milice. Quatre hommes armés de fusils à

aiguilles montaient la garde à l'entrée, le visage dur et fermé. Dissimulé par un muret, je fis le tour de la place avant d'enfiler le boulevard menant à Belle ville.

J'atteignis le Père-Lachaise trois bons quarts d'heure plus tard. Si ma mémoire était bonne, Manuel occupait un minuscule studio avec vue sur le cimetière. Je n'eus aucun mal à trouver l'immeuble, mais la porte en était verrouillée, comme l'imposaient les règles du couvre-feu. Et bien entendu, j'avais oublié le code d'entrée.

Découragé, je m'assis au bord du trottoir. Il était hors de question d'appeler Manuel alors que des dizaines de personnes pouvaient également m'entendre – et prévenir la Milice qu'un individu suspect se promenait dans les rues durant la nuit. Et comme il n'y avait pas d'interphone...

Face à cette situation apparemment sans issue, il ne me restait qu'une solution. Pour la première fois, je choisis de revivre une scène contenue dans ma mémoire...

Le jour où Manuel avait pendu la crémaillère, nous avions décidé de passer la nuit chez lui à cause du couvre-feu qui vidait les rues après dix heures. Arrivés vers huit heures, nous avons vainement tenté de nous soûler à l'aide de la bière fade que vendait sous le manteau un épicier de la rue de la Butte-aux-Cailles. Elle n'avait réussi qu'à nous rendre malades.

Vers minuit, je m'étais souvenu de l'existence d'un revendeur d'euphorisants qui exerçait son petit commerce du côté de la place Gambetta. Malgré l'heure tardive, j'étais certain de pouvoir mettre la main sur lui. J'avais donc collecté quelques plaques de dix solars avant de quitter le studio pour braver le couvre-feu. Et, pour me permettre de rentrer sans amener la populace, Manuel m'avait noté le code de la porte sur un morceau de papier.

Le revendeur s'était installé dans la cave d'un immeuble ancien, à laquelle on accédait par un soupirail qu'une caméra invisible surveillait en permanence. S'il ne connaissait pas la personne qui utilisait cette voie d'accès, le dealer quittait promptement sa boutique souterraine pour s'enfoncer dans le dédale des carrières qui s'étendait sous le quartier.

L'affaire avait été vite réglée – une pile de plaques contre deux plaquettes de comprimés rosâtres. J'étais ensuite revenu par les rues désertes, me dissimulant chaque fois que j'entendais un bruit de pas.

Arrivé au pied de l'immeuble où Manuel venait d'emménager, j'avais sorti le papier de ma poche et mes doigts avaient couru sur les touches, composant le code d'accès...

La porte s'ouvrit en silence. Sur la pointe des pieds, je traversai le hall et escaladai les trois étages avant de gratter à la porte de Manuel. Je dus insister durant deux ou trois minutes avant d'obtenir une

réponse.

— Voisin ?

— Ami, répondis-je.

— Ton nom ?

— Ouvre, c'est au sujet de Francis !

La porte coulisssa sur un Manuel au visage blême. Il ne dormait donc pas encore, ce qui n'avait rien d'étonnant eu égard aux circonstances. Sans doute n'avait-il cessé de se demander ce qu'étaient devenus ses complices.

— Qu'est-ce que c'est que cette dégaine ? s'écria-t-il. Et qui êtes-vous ?

J'entrai sans prendre la peine de répondre. Le studio était bien comme dans mon souvenir : une pièce rectangulaire de six mètres sur quatre, meublée d'un matelas, d'une paire de fauteuils défraîchis et d'un petit bureau sur lequel trônait un micro-ordinateur *O'Malley* pourvu d'un disque dur.

— Francis a été arrêté, déclarai-je. Tu dois le sauver.

Manuel secoua la tête, incrédule.

— Comment êtes-vous au courant ? souffla-t-il, atterré.

— Ne t'occupe pas de ça.

— Et Luc, qu'est-il devenu ?

— De ça non plus, répliquai-je en prenant place dans l'un des fauteuils.

— Vous m'en demandez beaucoup, non ?

— Pourquoi te tracasser au sujet de détails ? Francis va mourir, il n'y a que ça qui compte. Il faut que tu découvres où il a été incarcéré et que tu trouves un moyen de le tirer de là.

— Facile à dire.

Je désignai l'ordinateur.

— Tu sais t'en servir, non ?

— Il n'est pas connecté à un réseau, vous devriez être au courant puisque vous savez tout.

— Eh bien, tu n'as qu'à en trouver un autre !

Son visage s'assombrit.

— Là encore, facile à dire. Les accès aux réseaux sont sévèrement contrôlés...

— Parce que ça t'a gêné, jusqu'ici ?

Je comprenais ses doutes et ses hésitations. L'Ère néopure était celle du mensonge, de l'hypocrisie et de la délation. Tout le monde dénonçait tout le monde, à tort ou à raison. Et les coups montés destinés à *faire tomber* les individus gênants ne se comptaient plus. Manuel me prenait-il pour un Néopur déguisé chargé de le piéger ? Sans doute cette hypothèse lui avait-elle effectivement traversé l'esprit, mais il l'avait rejetée comme je l'aurais fait moi-même en de

telles circonstances ; il était inutile d'échafauder une quelconque machination pour condamner Manuel, alors que la seule présence de l'ordinateur aurait suffi à le faire exiler Outre-Espace.

Je devais pourtant le rassurer – et obtenir sa confiance. Je comprenais à présent *pourquoi* il était nécessaire que je remonte jusqu'à cette époque – non pour la modifier, mais bel et bien pour assurer que les événements suivraient le cours qu'ils avaient déjà suivi.

— C'est vrai, je sais tout de toi, repris-je. Et des autres. Les fameux « programmeurs sauvages »... (J'hésitai. Le moment était venu de choisir entre un mensonge crédible et une réalité invraisemblable.) J'appartiens à un mouvement d'opposition clandestin – les Expansifs, tu as dû en entendre parler ?

Son long soupir de soulagement me réchauffa le cœur. Il me croyait. À présent, je n'aurais aucun mal à le pousser dans la bonne direction. Manuel avait toujours été influençable ; il suffisait de trouver les arguments appropriés.

— Les Expansifs, murmura-t-il en regardant autour de lui d'un œil inquiet. Ils existent donc... Mais pourquoi s'intéressent-ils au sort de criminels comme nous ?

— Parce que vous êtes de petits génies de l'informatique et qu'un jour, nous pourrons avoir besoin de vous, lâchai-je d'un trait. Le Néo-Puritanisme ne régnera pas éternellement. Des groupes comme nous-mêmes ou le Mouvement de Libération Culturelle œuvrent dans l'ombre pour mettre fin à la dictature. En ce moment, à bord d'un voilier solaire, des dizaines de giga-octets de culture voguent vers un monde lointain. Ailleurs, des copistes travaillent à répandre les connaissances interdites. Il nous faudra bientôt des programmeurs capables de lancer virus informatiques et bombes logicielles à l'assaut du Réseau mondial...

— Et vous avez pensé à nous ?

— Potentiellement, vous nous intéressez, affirmai-je. C'est pour cette raison qu'il faut sauver Francis.

— Ne pouvez-vous le faire vous-même ?

— Nous n'avons pas le temps d'organiser quoi que ce soit. La justice est plutôt expéditive, en ce moment. Il sera vraisemblablement jugé, condamné et exécuté demain. Tu es le seul à pouvoir agir assez vite.

— Mais comment ? Je ne me vois pas modifier une décision de justice, ni faire évader Francis...

Je fermai les yeux. Lorsqu'il m'avait raconté son intervention lors de l'exécution de Francis, Manuel n'avait fait aucune allusion à un vieil homme venu l'exhorter au beau milieu de la nuit. Pouvais-je l'aiguiller sans risque de créer un paradoxe ? Je décidai que oui.

— Tout d'abord, tu dois trouver un moyen d'accéder à l'ordinateur de la prison. Tu as de l'argent ? Bon. Il reste assez d'individus avides de grosses plaques pour que tu puisses espérer soudoyer un pupitreux. Ensuite, tu n'auras qu'à trafiquer le programme afin que le poison employé pour l'exécution soit remplacé par un conservateur. Racheter le pseudo-cadavre ne sera qu'une formalité. C'est une pratique courante, paraît-il.

Manuel hocha la tête. J'étudiai son visage mince, songeant à ce qu'il deviendrait avec l'âge et le succès. L'adolescent de l'Ère néopure que j'avais devant moi ne ressemblait guère au vieil homme obèse qui atteindrait un jour les premières places des charts solaires. La dureté des lèvres pincées deviendrait mollesse, paresse, le menton s'empâterait de fanons flasques, la graisse noierait les yeux... Mais pour le moment, c'était encore le Manuel énergique et quelque peu casse-cou avec qui j'avais effectué mes premiers piratages. Ce Manuel-là ne laisserait pas tomber Francis.

— D'accord, dit-il lentement. Je marche dans votre combine. Et tant pis si c'est un piège.

— C'est une combine, assurai-je avec un sourire. Une drôle de combine, tu comprendras un jour pourquoi...

Vers neuf heures, nous quittâmes le studio sans avoir dormi. Manuel m'avait prêté une robinforme, condition essentielle à la réussite du plan que nous avons passé la nuit à mettre sur pied. Il m'avait également procuré l'un de ces bonnets pointus qu'affectaient les Purifiés de fraîche date, pour dissimuler ma coupe de cheveux qui, à cette époque, me désignait inévitablement comme un membre de la confrérie des nautes. Je devais être aussi anonyme que possible. Manuel croyait que c'était pour passer inaperçu, mais la véritable raison de cette grisaille dans laquelle je désirais me fondre était la crainte de causer un paradoxe.

Les choses étaient encore troubles dans mon esprit. J'avais fini par renoncer à déterminer ce qui faisait partie d'un cycle, d'un cercle fermé, serpent aztèque se mordant la queue à travers le temps, et ce qui était « nouveau » pour ce passé que je vivais pour la deuxième fois, dans des circonstances bien différentes de la première.

Nous traversâmes Paris à pied, pour éviter les contrôles incessants que subissait tout usager du métro. Manuel emportait sous sa robinforme le disque dur de son micro-ordinateur, qui recelait suffisamment de logiciels pour forcer les protections du Cœur du Réseau lui-même. Il lui suffirait de le connecter à n'importe quel terminal relié à l'ordinateur de la prison pour entrer dans le système d'exploitation. Ayant moi-même conçu quelques-uns des programmes en question, j'avais toute confiance en eux.

À dix heures et demie, nous arrivâmes Porte de Saint-Cloud. Le seul moyen de découvrir dans quelle prison Francis était retenu consistait à interroger le réseau latent de la Milice, accessible à partir de n'importe quel poste de veille. Celui de l'avenue de Versailles étant en travaux depuis la fin du mois précédent, nous avions bon espoir de pouvoir y entrer et y accomplir nos recherches sans nous faire repérer.

Nous y pénétrâmes par un vasistas donnant sur des toilettes typiquement néopures. Cabinets à la turque – pas d'urinoirs générateurs de « mauvaises pensées » – et lavabos séparés par de hautes cloisons.

Même un simple lavage de mains était considéré comme obscène à cette époque.

Le terminal trônait sous une bâche de plastique au milieu d'un chantier interrompu pour le week-end. Par bonheur, la connexion au réseau latent n'avait pas été coupée, nous le constatâmes lorsque le masque de présentation au système s'afficha à l'écran. Sans doute s'agissait-il d'un oubli ; à moins que ce poste en travaux ne servît encore de façon partielle. Dans tous les cas, il fallait faire très vite.

Manuel brancha son disque dur et essaya trois ou quatre logiciels différents avant de réussir à triompher des protections du réseau. Ensuite, quelques instants lui suffirent pour retrouver la trace de Francis. Celui-ci avait été incarcéré à la Bastille, dans l'ancien Opéra transformé en maison d'arrêt. Son procès était encore en cours, mais la note post-it « collée » sur la fiche de notre compagnon de maraude signalait que sa condamnation était d'ores et déjà certaine. Il était question de faire un exemple pour dissuader les petits malins dans notre genre de trafiquer les sacro-saints ordinateurs néopurs.

— La Bastille..., murmura Manuel. Nous ne pourrons jamais y entrer.

— Il doit bien exister des terminaux extérieurs.

— Bien sûr, mais de là à les localiser...

— Utilise tes neurones ! Le réseau latent doit bien en conserver les coordonnées quelque part.

Il se mit au travail. Je restai un moment à le regarder jouer avec les protections, puis j'allai boire un verre d'eau. Sans mes implants, qui entretenaient la production d'adrénaline, je me serais écroulé sur place. Mes jambes flageolaient, mes paupières vibraient désagréablement, des étincelles lumineuses ne cessaient de traverser mon champ de vision.

Du calme, me dis-je. Tu as besoin de sommeil, d'accord, mais tu peux bien attendre quelques heures. Ce soir ou demain, tu auras l'occasion de récupérer tout le sommeil en retard – et même de prendre un acompte !

— C'est bon, m'annonça Manuel quand je le rejoignis. Il y a au moins six terminaux en dehors de la prison.

— Et tu penses pouvoir accéder à l'un d'eux ?

— J'ai de l'argent. Il suffit de trouver qui en a besoin, parmi les pupitreurs extérieurs. J'ai effectué une demande de renseignements ; le résultat ne devrait plus tarder.

Il ne tarda effectivement pas. Trois des responsables des terminaux étaient des Néopurs convaincus, comme l'indiquait leur inscription sur les Listes de Purification. Deux autres ne nous inspiraient guère confiance, pour des raisons diverses. Le dernier, un nommé Hercule Stooge, était notre homme. Il habitait à Montreuil, non loin du métro *Croix de Chavaux*. Nous nous mîmes immédiatement en route, toujours à pied.

Nous n'échangeâmes pas dix répliques durant le trajet, qui nous prit pourtant près de trois heures. Aussi soucieux l'un que l'autre, nous nous refermions sur nous-mêmes, les traits durs, le regard inexpressif. L'intervention que nous nous apprêtions à commettre pouvait nous mener tout droit sur la table d'exécution, une aiguille plantée dans le bras. J'avais beau savoir que notre réussite était assurée, que rien de fâcheux ne nous arriverait, je ne pouvais me départir d'un certain sentiment de malaise. Inadaptation physiologique à l'époque ? C'était possible. Je venais d'un univers touché par la Perturbation, j'étais moi-même perturbé, alors que ce monde demeurerait encore rationnel ; certains paramètres de ces deux types de réalité avaient toutes les chances d'être incompatibles...

En chemin, je pris un plaisir masochiste à étudier le Paris de l'Ère néopure, cette ville grise et monotone où l'on avait cherché à gommer tout ce qui sortait de l'ordinaire, tout ce qui était d'une manière ou d'une autre, *remarquable*. Les Néopurs avaient été plus loin que quiconque dans le nivellement, la mise à plat des choses et des hommes. Comment distinguer les unes des autres ces silhouettes vêtues de robinformes que nous ne cessions de croiser sur les trottoirs ? Comment différencier un immeuble style Nouille à la façade noyée de chapes de béton additionnelles d'un bâtiment néopur aux arêtes vives ? Les points de repère avaient disparu, balayés par la Réduction À Une Image Unique – les Néopurs adoraient les majuscules, ils en mettaient partout, en dépit du bon sens et des règles grammaticales – qui était, depuis plus d'un siècle, la seule norme acceptable.

Je redécouvrais ce monde uniforme avec des sentiments flous et mitigés. J'avais haï autrefois ces lignes droites, bien nettes, ces fenêtres-miroirs aveugles, ces vêtements flasques, ces visages tous identiques... À présent, je me contentais de les ignorer. Mais le malaise ne me quittait pas. Je n'aurais pas dû chercher à retrouver le passé. Pourtant, je devais agir ainsi, pour assurer la continuité de la causalité.

Pour que Francis ait, un jour, une chance de revivre.

Je laissai Manuel soudoyer Hercule Stooge. Il entra dans l'immeuble où habitait celui-ci au milieu de l'après-midi et n'en ressortit qu'une heure plus tard, alors que je commençais à sérieusement m'inquiéter.

Tout s'était bien passé, mais il avait dû discuter pied à pied pour faire baisser les prétentions du pupitreur. Ils avaient fini par tomber d'accord sur une somme – importante mais non disproportionnée – et une durée d'utilisation. Les exécutions ayant en général lieu à la tombée de la nuit, nous étions censés revenir vers vingt heures.

— Restons ici, dis-je en désignant un *milk-bar*. S'il essaye de nous donner à la Milice, nous les verrons arriver à temps.

— Si la Milice doit débarquer, ce sera pour nous prendre en flagrant délit. Vous n'aurez qu'à guetter en bas.

— Je monte avec toi. Je dois superviser toute l'opération... (Je laissai flotter ma voix, pour donner plus de poids à l'horrible phrase que j'allais être obligé de proférer.) Ce sont les ordres.

Manuel eut un geste fataliste.

— Si ce sont les ordres...

Nous entrâmes donc dans le bar où nous commandâmes deux *shakes* à la vanille – l'unique parfum disponible. Très vite, nous devinâmes qu'il serait difficile de rester là durant cinq heures sans éveiller les soupçons du serveur, qui arborait fièrement l'écusson argenté signalant son appartenance à la Milice – comme un bon tiers des citoyens du système, mais tous ne l'affichaient pas aussi ostensiblement.

Les origines de la Milice remontaient aux décennies qui avaient précédé l'avènement du Néo-Puritanisme. Vers 2070, le monde était divisé en quatre grandes puissances, qui phagocytèrent peu à peu les petites nations limitrophes. Deux de ces pays – les États-Unis d'Europe et la Grande Ourse Soviétique – avaient un jour décidé de s'associer sur le plan économique. Les U.S.A. et l'Empire Japonais avaient bien essayé de faire échouer cette alliance qui les mettait en danger, mais ils n'étaient parvenus qu'à un résultat plus catastrophique encore : l'union militaire et politique des deux nations.

Le régime adopté, un socialisme assez « doux », autorisait l'entreprise individuelle tout en conservant certains monopoles, comme les transports ou les télécommunications. Seul point révolutionnaire de ce système : la réduction des forces de police à quelques milliers d'enquêteurs assistés d'un nombre à peu près égal de fonctionnaires. La baisse de la criminalité, la mise en vente libre des dérivés du chanvre indien – déjà vieille d'un demi-siècle – et l'apparition de traitements efficaces pour les violeurs et les

psychokillers permettaient en effet d'espérer un abandon total des méthodes répressives, vers lequel la diminution des effectifs de la police était un premier pas.

Les Milices n'avaient eu aucun mal à se développer sur un terrain aussi instable. À nouveau, la peur de l'insécurité poussait les imbéciles à s'unir et à se faire justice eux-mêmes. Je me souvenais d'avoir lu que trente-quatre personnes avaient été torturées et exécutées, après leurs « aveux » arrachés de force, pour un unique crime dont aucune d'elles n'était coupable. Le Néo-Puritanisme et ses abus pointaient peu à peu le bout de leur nez.

Vers 2085, les Milices constituaient la première force armée du pays, et des organisations similaires commençaient à apparaître au Japon et aux États-Unis, ainsi que dans de nombreux petits pays. Les bavures et les erreurs judiciaires ne se comptaient plus, tandis que les coupables des crimes les plus odieux continuaient à agir en toute impunité ; il suffisait d'arborer le badge d'une Milice pour devenir insoupçonnable.

Vers cette époque, ces mêmes Milices avaient en quelque sorte donné naissance au Néo-Puritanisme. Des hordes de braves gens surexcités avaient saccagé les hypnopornos, mis le feu aux maisons closes et entrepris de lapider les filles trop court vêtues et les garçons à l'apparence provocatrice. Mais ces braves gens étaient en fait manipulés par les Miliciens, qui voyaient dans ce vaste mouvement populaire un excellent moyen de prendre le pouvoir pour imposer leur volonté au monde.

Un schéma classique, celui de la montée de la dictature.

À présent, dans cette ère pour moi achevée depuis belle lurette, les Milices constituaient la seule force de police du système. Une force organisée, chapeautée par les Néopurs, qui avait tout d'un savant mixage entre la sinistre Gestapo et la non moins sinistre Inquisition. Les Milices avaient tout pouvoir sur les simples citoyens – et il ne se passait pas de jour sans que ces derniers en fassent les frais. La Quête de la Pureté, cet « Idéal Profond De L'Homme », passait avant la liberté individuelle et le bonheur.

— Les Milices seront vaincues, assurai-je à voix basse. Elles disparaîtront – et le Néo-Puritanisme avec elles !

— Vains espoirs, commenta Manuel.

— Tu verras que je dis vrai... un jour.

— Vous n'êtes pas le seul à espérer.

Nous restâmes dans le secteur jusqu'à l'heure fixée. Un petit square nous permit de continuer à surveiller l'entrée de l'immeuble sans nous faire trop remarquer. Nous nous assîmes sur un banc, à l'ombre d'un châtaignier jaunissant, et nous attendîmes en discutant de choses et d'autres. Je décrivis notamment les événements des cinquante

prochaines années – au conditionnel, bien entendu –, prédisant la chute des Néopurs et l'avènement des Expansifs. Manuel me donnait la réplique de temps à autre, quand mon scénario – pourtant réel, ou plutôt appelé à le devenir – lui semblait trop farfelu.

— Mais enfin, s'écria-t-il soudain, pourquoi les Néopurs organiseraient-ils des élections qu'ils seraient certains de perdre ?

— À la suite d'un mauvais calcul. Tu sais qu'une attestation de fidélité au mouvement est nécessaire pour devenir colon, non ? Plus des neuf dixièmes des individus qui traversent la Longue Nuit dans les soutes des voiliers sont des Néopurs convaincus. Le reste est essentiellement composé de « criminels » qui n'ont échappé à la castration ou à la lobotomie qu'en acceptant l'exil.

— Vous voulez dire qu'à force d'envoyer les leurs Outre-Espace, les Néopurs vont se retrouver en minorité sur Terre – et dans le système solaire ?

— Exactement. Les chiffres l'indiquent déjà.

— N'empêche que je ne comprends toujours pas ce qui pourra les inciter à organiser des élections.

— L'orgueil. Après cent cinquante ans de pouvoir absolu, ils voudront prouver à leurs adversaires – qui, en théorie, n'existent pas – que c'est par la volonté du peuple qu'ils gouvernent.

— Stupide.

— C'est ainsi que ça se passera, tu verras...

À vingt heures précises, nous sonnions à la porte d'Hercule Stooge. Celui-ci était un homme d'une quarantaine d'années, dont la robinforme portait la bande mauve délavé des divorcés. Le divorce était assez mal vu des Néopurs, sauf lorsqu'un des membres du couple concerné avait commis un acte illégal ; Stooge mit donc les choses au point dès notre arrivée :

— Mon ex-femme a été arrêtée dans une tenue obscène l'année dernière. Elle n'a été condamnée qu'à deux ans de prison, mais elle m'a demandé de divorcer. Vous savez ce qu'on fait aux femmes à la Petite Roquette ?

— Masculinisation ? émit Manuel.

— C'est ça. On supprime les caractères sexuels féminins susceptibles de provoquer le désir, puis on injecte des doses massives d'hormones cancérogènes. Vous avez déjà vu ce que ça donne au bout du compte ? Des tas de graisse informes, barbus, avec deux cicatrices à l'emplacement des seins... Et je ne vous parle pas de l'odeur ! On leur trafique les glandes sudoripares... (Stooge baissa les yeux ; sa lèvre inférieure tremblait.) Espérance de vie, deux à six ans... Lucy préfère mourir seule. Et vite.

Je lui tapotai l'épaule en un vain geste de réconfort.

— C'est pour elle que vous nous aidez ?

— Si vous voulez. Oui, c'est pour elle. Si vous pouvez sauver quelqu'un de l'injustice néopure, ça sera un genre de compensation. Oh, ça ne me la rendra pas, ça ne sera même pas une vengeance – mais elle sera heureuse quand elle l'apprendra.

— Qu'attendons-nous ? intervint Manuel en s'asseyant devant le terminal posé sur un bureau de métal gris.

Stooge alluma la machine et tapa son mot de passe, masquant le clavier d'une main pour nous empêcher de voir quelles touches il utilisait. C'était de bonne guerre : nous n'avions payé que pour accéder au système.

— À vous de vous débrouiller, dit le pupitreur. Je ne suis qu'un opérateur de saisie. La programmation...

— C'est mon rayon, assura Manuel en connectant son disque dur. Vous travaillez en batch ou en temps réel ?

— Aucune idée.

— Les données que vous saisissez sont accessibles à d'autres dès que vous les avez validées ?

— Non, bien sûr. Il y a une mise à jour quotidienne.

— À quelle heure ?

— Je termine en général vers vingt-deux heures. Ça doit se faire durant la nuit...

Manuel hocha la tête. Un pli soucieux barrait son front. Il se gratta la tête d'un index distrait, puis tapa quelques instructions en assembleur. Pour que notre intervention réussît, il était nécessaire de passer en temps réel – ce qui signifiait que les commandes employées auraient un effet immédiat, et non différé, comme c'était le cas en *batch*.

Il ne tarda pas à obtenir la fiche de Francis. Celui-ci avait été condamné vers treize heures et serait exécuté à vingt et une heures trente.

— Quarante-huit minutes pour « craquer » les protections..., soufflai-je. Ça risque d'être juste.

Manuel ne répondit pas. Ses doigts voltigeaient sur les touches, tandis que défilaient des écrans toujours plus compliqués. Par bonheur, le système d'exploitation était d'un modèle déjà ancien, que nous avions rencontré à plusieurs reprises. Les obstacles tombèrent un à un, renversés par les logiciels – conçus dans ce but – que recelait le disque dur de Manuel.

— J'y suis, annonça-t-il soudain.

L'horloge, dans le coin supérieur gauche de l'écran, indiquait vingt et une heures vingt-sept. Francis devait être déjà couché sur la table d'exécution, les membres entravés ; peut-être même lui avait-on planté dans le bras l'aiguille par laquelle devait venir la mort. J'imaginai sa

terreur, ses efforts pour se libérer, ses yeux roulant dans leurs orbites...

— Il y a cent vingt produits disponibles, dit Manuel. Pas le temps de les détailler. Ce truc-là, le GR-004 (modifié), devrait faire l'affaire.

Je me répétais dix fois le code du *conservateur*. Il était désormais gravé dans ma mémoire, de manière indélébile. Je faillis conseiller à Manuel de le noter ; à nouveau, la crainte du paradoxe me fit rejeter cette idée. Tout devait être comme tout avait été.

Des coups violents ébranlèrent la porte. Stooge se tourna vers nous, le visage livide.

— La Milice ! souffla-t-il. Vite ! Assommez-moi !

— Tu as accepté notre argent, répliqua Manuel.

— Me faire arrêter avec vous n'arrangerait rien.

— Il a raison, intervins-je en lançant mon poing en direction de la mâchoire de Stooge.

Celui-ci tomba à genoux, *groggy*. J'abattis sur son crâne une règle de plastique. Il se tassa sur lui-même, inconscient.

— Pendant que vous y êtes, assommez-moi aussi, ricana Manuel. Vous pouvez bien prendre ça sur vous. Après tout, c'était *votre* idée...

La poignée de la porte commençait à rougir. Rayon thermique. La serrure ne tiendrait pas bien longtemps.

— Ça y est, annonça Manuel. L'injection est faite – pour ce que ça va être utile, maintenant...

— On va s'en tirer, assurai-je. Puisque je t'ai mis dans le pétrin, je vais t'en sortir. Je m'occupe des Miliciens ; tire-toi dès que tu en auras la possibilité – c'est ta seule chance.

— Et vous ?

— Je ne peux pas mourir. Pas maintenant.

La porte céda soudain et deux Miliciens se ruèrent dans la pièce. L'un d'eux brandissait le thermique qui avait servi à forcer la serrure. L'autre, qui restait un pas en arrière, nous menaçait d'un revolver classique, qui devait être chargé de balles dum-dum ou explosives.

— Contrôle fructueux, dit celui qui tenait le thermique.

— Je les élimine tout de suite ? s'enquit son compagnon.

— Non. Arrêtons-les. On pourra toujours les faire parler...

— Mais on sait déjà...

Cette comédie me mit hors de moi. Certains Néopurs faisaient parfois preuve d'un humour franchement désagréable pour qui en était la cible. Un « humour » que je n'avais jamais supporté. Jusqu'ici, je m'étais toujours maîtrisé, par crainte du châtiment. Mais ce temps était fini pour moi. Je défoulai en une fraction de seconde cinquante années de frustration, ce demi-siècle que la Longue Nuit m'avait volé par la faute des Néopurs et de ma propre stupidité.

Je ne les frappai même pas. Je me contentai de foncer droit devant

moi, les bousculant au passage. Ils tombèrent à la renverse, battant ridiculement des bras en une vaine tentative pour conserver leur équilibre. *GR-004 (modifié)*, *GR-004 (modifié)* ne cessais-je de me répéter. Il était grand temps de quitter cette époque. Je pinçai brièvement la gorge des Miliciens, selon la bonne vieille technique des Lurons d'Altaïr ; ils en avaient bien pour deux heures d'inconscience.

Je me tournai une dernière fois vers Manuel, pour contempler son visage jeune et mince – ce visage que je ne reverrais jamais. J'avais envie de tout lui dire, de lui avouer la vérité à mon sujet. Mais il ne m'aurait pas cru, puisque le voyage dans le temps était irrationnel.

— Bonsoir, ami, souhaitai-je lorsque ma vitesse subjective fut redevenue normale.

— Comment avez-vous fait ça ? Je n'ai jamais...

— Implants de survie. Tous les nautes en sont pourvus.

— Mais il n'y a pas de vieux nautes !

— Il y en aura un jour.

— Vous m'avez menti. Vous n'êtes pas un Expansif.

— Quelle importance, du moment que Francis est sauvé ?

Il baissa les yeux.

— Vous avez raison, dit-il.

Quand il les releva, j'avais disparu, appliquant la stratégie préférée du fouinain. Je savais désormais pourquoi Manuel ne m'avait pas parlé du vieillard qui l'avait incité à sauver Francis ; avec le temps, mon intervention s'était peu à peu effacée de sa mémoire. Il en conservait certes un vague souvenir, mais si flou et incertain qu'il préférerait ne pas y faire allusion. Ces vingt heures que nous avions passé ensemble n'étaient pour lui qu'un rêve d'un genre particulier.

Je hâtai le pas en direction de Paris. Le moment était venu de dormir. Enfin.

CHAPITRE V

Je vis. C'est impossible, mais je vis.

Je garde le souvenir de ma mort, de l'arrêt de mes fonctions vitales. Le cœur qui se bloque au milieu d'une contraction, les poumons qui cessent de palpiter, le sang qui devient épais et refuse de continuer à couler...

Je me souviens de chaque détail, avec une précision clinique. L'aiguille luisante reliée à un tuyau par lequel la mort va venir, l'aiguille qu'un anonyme plante à la saignée du coude, tandis que derrière la cloison, un autre anonyme se préparer à presser le piston...

C'est une image ; tout est automatisé, de nos jours.

Je me souviens de ma terreur, de ce froid qui m'a envahi avant même que le poison ne s'infiltre en moi. Je me souviens de tout cela – et, pourtant, je vis.

Je m'éveillai au milieu d'un cauchemar, assis dans un genre de cercueil de plastique froid... Une pellicule tiède collait mes paupières closes. Je voulus l'ôter, mais quelqu'un retint ma main.

— Restez calme. Vous êtes encore trop faible.

Je me laissai retomber au fond du sarcophage. Le cauchemar s'éloignait peu à peu, tandis que la mémoire me revenait. Je tentai de parler, mais ne parvins à émettre qu'un coassement rauque.

— Vous avez parfaitement supporté l'hypothermie, reprit la voix. Et la date est bien celle que vous aviez choisie pour votre éveil.

Des mains habiles entreprirent de me masser énergiquement. Mes muscles noués ne tardèrent pas à se détendre. Puis l'on m'injecta quelque chose à la saignée du coude et je sentis une vigueur nouvelle monter en moi.

— Je vais essuyer vos paupières. Il est possible qu'au début vous ne puissiez pas voir grand-chose. C'est normal. Vous n'avez pas de raison de vous inquiéter. Tout s'est bien passé. Cette date est bien celle que vous aviez choisie pour votre réveil...

Je battis des paupières. Tout d'abord, je ne distinguai que des taches de couleur se déplaçant sur un fond blanc, puis les détails commencèrent à apparaître. Cette flaque brunâtre était le visage d'une

infirmière africaine et cette autre, blafarde, la face lunaire d'un médecin dont les incisives portaient incrustés des saphirs.

— Tout s'est bien passé..., reprit le médecin.

— Je m'en rends compte, coupai-je sèchement. Quelle heure est-il ?

La question surprit le médecin ; on devait souvent s'enquérir de la date, pour une ultime confirmation, mais c'était vraisemblablement la première fois qu'un de ses patients lui demandait l'heure.

— Dix heures du matin, répondit-il doucement. Vous avez dormi cinquante ans.

— Parfait, murmurai-je.

L'infirmière s'approcha, un papier à la main. Je crus que j'allais avoir droit au sermon sur la réinsertion qu'on infligeait aux hibernés ; il n'en était rien. La jeune femme me demanda mon identité, ma date de naissance et les raisons pour lesquelles j'avais choisi la Fuite en Avant, comme on l'appelait parfois. Je prétendis m'appeler Gilbert Gocrazy, né cent vingt ans plus tôt à New York, puis j'expliquai brièvement que j'avais opté pour l'hibernation afin de retrouver mon fils à son retour de la Longue Nuit. Ces arguments furent reçus et notés sans la moindre trace de sentiment ou de suspicion.

— Venez, dit le médecin en me tendant la main pour m'aider à me relever. Vous avez besoin d'un repas.

Après avoir mangé, je dus attendre près d'une heure que le psychologue daignât me recevoir. Il était presque midi quand j'entrai dans son coquet bureau tendu de toile bleue, dont les fenêtres ogivales donnaient sur les jardins de la Salpêtrière. Le psychologue était un homme d'une trentaine d'années, dont la longue chevelure noire réunie en un chignon ébouriffé donnait asile à un couple de leptisrans. Je tentai d'imaginer la réaction qu'aurait, face à un tel personnage, un vieil homme sortant tout droit de l'Ère néopure. Étais-je censé m'offusquer ou bien en rire ?

— Pourquoi avoir utilisé un pseudonyme ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Par pudeur. Je ne tenais pas à ce que ma famille apprenne que j'avais choisi la Fuite en Avant.

Le psychologue hocha la tête.

— Quel est votre véritable nom ?

Je lui donnai celui de mon père. Il pouvait toujours vérifier, les archives n'avaient pas survécu au changement de pouvoir. Par malheur, je n'avais pas songé que mon identité avait été révélée *dans son intégralité*. Il fit la relation grâce au nom de famille.

— Donc, votre fils est Kerl Kasperl ?

— Vous le connaissez ?

— Je suis désolé, mais je suis obligé de vous retenir. Raison d'état.

— Vous n’avez pas répondu à ma question.

— Votre fils est une vedette médiatique.

Je m’efforçai de sourire, comme si cette nouvelle m’avait comblé de bonheur.

— Une star ?

— En un certain sens. Je ne sais trop comment vous l’expliquer... Disons qu’il s’est trouvé mêlé à un certain nombre d’affaires étranges qui défrayent la chronique et que la police serait désireuse de l’interroger... (Il pinça les lèvres.) La ressemblance est frappante. Si je n’avais pas la certitude que vous sortez d’un demi-siècle d’hibernation...

— Il doit être bien plus jeune que moi.

— Détrompez-vous. Le naute Kerl a été victime d’une défaillance du *délangevinisateur* de son navire. Il a vieilli au rythme terrestre. Aujourd’hui, il doit avoir votre âge, ou à peu près.

— Mais qu’a-t-il fait ? Pourquoi la police le recherche-t-elle ?

L’un des leptisrans s’envola, battant de ses petites ailes nervurées. Le psychologue lui offrit un doigt pour perchoir. Je n’étais pas à l’aise ; on racontait en effet que ces insectes qui se reproduisaient comme des mammifères pouvaient jouer le rôle de détecteurs de mensonges.

— Apparemment, Kerl souffre d’une maladie mentale voisine de la paranoïa. Vraisemblablement traumatisé durant l’Ère néopure, il...

— Que voulez-vous dire par ce « durant l’Ère néopure » ?

— Que le Néo-Puritanisme n’est plus. Le pouvoir est désormais détenu par les Expansifs. C’est d’ailleurs la seconde raison qui m’incite à vous garder ici. Vous n’êtes pas préparé à la nouvelle société qui s’est développée durant les vingt dernières années. Un temps de réadaptation est de toute manière nécessaire.

Je me mordis les lèvres. Pas une seule seconde, je n’avais pensé que le paradoxe pourrait se produire à mon retour. Allais-je donc demeurer prisonnier du centre de réanimation ? Non, c’était impossible, puisque je m’étais vu parmi les Transylvaniens, un quart d’heure après le saut temporel.

Je devais me tirer de cette situation. Le spectacle de Manuel aurait lieu dans une dizaine d’heures et je sentais confusément que ma présence y était indispensable. Mais comment obtenir du psychologue qu’il me laissât partir ? Il paraissait fermement décidé à me garder.

Je l’interrogeai sur ce monde nouveau duquel j’étais censé ne rien savoir. Il m’en fit une description dithyrambique et parfaitement mensongère ; son discours ne comportait aucune allusion aux récents événements irrationnels. Il ne me parla pas non plus du culte du passé, cette tendance régressive omniprésente qui m’avait tant frappé à ma sortie de clinique. Sans doute n’en était-il même pas conscient.

— Eh bien, dis-je avec un large sourire, cette époque me semble tout à fait sympathique. J'ai hâte de la découvrir.

— Il vous faudra attendre quelques jours.

— Je n'y tiens pas vraiment. Ce Carnaval que vous m'avez décrit se termine bien ce soir ?

— Par le spectacle de Manuel Garvey, c'est exact.

— Ne pourriez-vous me libérer pour que j'en profite ? Je vous assure que je...

— Seule la police peut prendre une telle décision. L'inspecteur Yetz, qui s'occupe du cas de votre fils, est d'ores et déjà prévenu de votre existence. Il sera là dans un quart d'heure tout au plus. Vous vous arrangerez avec lui.

Yetz était un homme trapu d'âge moyen, au visage large orné d'une épaisse moustache noire. Ses cheveux sombres, plaqués sur le crâne par une véritable chape de brillantine, étaient séparés par une raie piquetée de pellicules. Avec son costume ridicule d'une coupe évoquant la Belle Époque, il ressemblait à un Hercule Poirot au rabais.

— Je n'irai pas par quatre chemins, déclara-t-il après m'avoir salué. Il y a actuellement un dangereux malade mental qui menace de faire sauter les réservoirs d'eau de Montmartre si votre fils ne lui est pas livré. Nous devons retrouver Kerl d'urgence.

— Pour le remettre à cet homme ?

— Nous n'avons encore rien décidé. Cette affaire comporte trop d'inconnues pour que nous puissions choisir un moyen de la régler tant que votre fils ne nous aura pas révélé pourquoi Filvini lui en veut.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Yetz se tortilla dans son fauteuil, ennuyé.

— Nous avons tout d'abord songé à faire diffuser un communiqué dans lequel vous demanderiez à Kerl de vous joindre d'urgence...

— Il flairerait le piège, d'autant plus qu'il ignore que je me suis fait hiberner pour le retrouver.

J'éprouvais un plaisir certain à accumuler les mensonges. Ce dialogue était un jeu. En affinant mon personnage de vieil homme désireux de retrouver son fils, j'avais trouvé un moyen efficace d'obtenir bon nombre d'informations intéressantes.

— C'est la conclusion à laquelle nous sommes arrivés, reprit Yetz. Nous avons donc opté pour une autre tactique, qui nécessite votre collaboration.

— Je ne veux pas causer de tort à Kerl.

— Nous non plus. Céder au chantage qu'exerce Filvini serait une grave erreur de notre part. Ce n'est pas le seul terroriste en activité, voyez-vous...

Je compris qu'il faisait allusion aux salvoïdes, bien qu'il n'y eût

aucune comparaison possible entre les barbus faiseurs de calembours et l'austère Néopur hanté par le gardien.

— Vous allez passer à la tridi, poursuivait Yetz. Au bulletin de seize heures. Nous savons que Kerl est un maniaque de l'information ; il sera donc très vite au courant de votre réveil. Et il cherchera à vous contacter.

— Ce plan ne me paraît guère plus efficace que le premier.

— La différence est pourtant de taille. Dans un cas, vous avez un appel qui sent plus ou moins le soufre ; dans l'autre, un simple reportage noyé dans une masse d'informations. Kerl ne se méfiera pas – enfin, nous l'espérons.

Je me demandai comment Yetz aurait réagi s'il avait connu ma véritable identité. Sans doute aurait-il refusé d'y croire. De toute manière, il était hors de question de la lui révéler. Tant qu'il me prenait pour mon père, j'avais une chance de retrouver ma liberté à temps pour rejoindre les Transylvaniens au bord du canal Saint-Martin. Tandis que s'il découvrait qui j'étais...

— D'accord, dis-je. Je marche pour le reportage. Mais ensuite, je serai libre ?

Yetz fronça les sourcils. Il ne s'attendait sans doute pas à une telle obstination de ma part.

— C'est délicat. Vous comprenez...

— Je ne comprends rien du tout ! Je viens de passer cinquante ans dans un sarcophage et je voudrais profiter un peu de la vie, c'est tout. Je suis un vieil homme, la totalité de mon existence s'est déroulée durant l'Ère néopure ; j'aimerais découvrir ce monde dès que possible.

— Les circonstances...

Je me levai, les poings serrés, le visage dur. J'étais totalement dans la peau de mon rôle.

— Je n'accepte qu'à cette condition, c'est mon dernier mot.

— Je dois en référer à mes supérieurs. Nous n'avions pas prévu un tel arrangement. Nous pensions...

— Vous pensiez que je serais complètement abruti par l'hibernation et que je me laisserais manipuler sans réagir, c'est bien ça ?

Yetz détourna le regard. C'était bien ça.

Il était un peu plus de quinze heures quand je quittai le centre de réanimation. L'enregistrement du reportage n'avait duré qu'un quart d'heure. On m'avait filmé sous tous les angles, un journaliste fumeur de pipe m'avait posé quelques questions – puis l'équipe était repartie avec son matériel et Yetz m'avait lui-même guidé jusqu'à la sortie. J'avais eu du mal à ne pas éclater de rire quand il m'avait remercié pour ma collaboration. Il ne se doutait pas de la superbe arnaque que je venais de réaliser.

Comme je n'avais pas le temps matériel de rejoindre les Transylvaniens à l'aide de mes seules jambes, je décidai de prendre un taxi. La station la plus proche se trouvait à l'angle du boulevard de l'Hôpital et du quai d'Austerlitz. Quand j'y arrivai, une quinzaine de petites voitures électriques y attendaient sagement le client. Je voulus prendre la première, mais quelqu'un me héla au moment où je m'apprêtais à en ouvrir la porte. Je me retournai – et découvris Stanislas Djougatchvili, le chauffeur de taxi de Grande-Isle qui jouait les Russes blancs avec un accent de titi parisien¹.

— Vous ici ? s'écria-t-il avec une emphase feinte. Alors, c'était vrai, vous avez réussi à vous en tirer ?

— Apparemment, laissai-je tomber. Et vous ? En vacances ?

Il secoua la tête, une expression de tristesse sur le visage.

— J'ai été viré de Grande-Isle... Vous cherchiez un sapin ? Montez dans l'mien, j'vous raconterai tout ça en route.

Je m'installai à l'arrière de la voiture, sous les imprécations des chauffeurs furieux de voir un nouveau venu leur ravir un client. Stanislas leur expliqua que j'étais un ami et qu'il ne me ferai pas payer la course, ce qui ne les calma pas, mais nous donna le temps de démarrer sur les chapeaux de roues.

— Où qu'c'est-y qu'vous allez ?

— Du côté de Stalingrad, je vous indiquerai.

L'électrauto s'engagea sur le pont d'Austerlitz, coupant la route à un puissant glisseur peinturluré dont le klaxon émit un ricanement sarcastique.

— Ça va comme vous voulez ? interrogea Stanislas. Vous avez mis un peu d'ordre dans vos affaires ?

— Je m'y emploie, mais ça n'a rien d'évident.

— Allez, j'vais vous raconter comment j'me suis fait éjecter d'mon boulot, ça va vous faire marrer...

— Je n'en suis pas si sûr, murmurai-je pensivement.

Stanislas entama son récit par une longue digression. Il travaillait essentiellement la nuit, m'expliqua-t-il, pour la bonne raison qu'il ne pouvait espérer trouver de clients durant la journée. Grande-Isle n'abritait ni entreprises, ni magasins, sinon quelques agences immobilières ou de placement, comme *Sumner & Loregon* ou *Les Voyages Organiques*, qui traitaient la plupart de leurs affaires par le canal de la tridi. Quant aux habitants de l'île, tous possédaient leurs propres véhicules. La clientèle du faux Russe blanc était donc exclusivement composée des invités des fastueuses réceptions qui avaient lieu tous les soirs ou presque chez l'un ou l'autre des résidents privilégiés.

Le jour où tout avait commencé à aller de travers, Stanislas s'était

levé vers dix-huit heures pour prendre un solide *brunch* agrémenté de quelques cigarettes roulées main. Puis il avait entrepris d'astiquer sa voiture, comme il avait pris l'habitude de le faire chaque soir. La Bugatti était en quelque sorte l'amour de sa vie. Malgré sa langue bien pendue, son langage parfois ordurier et son attitude extravertie, Stanislas était plutôt timide et peu liant. Il n'avait jamais eu de rapports autres que superficiels avec ses semblables. Même sa sexualité reposait sur ce principe : il avait toujours payé pour aimer. Encore une victime du Néo-Puritanisme. Cependant, à la différence de Manuel, dont la conduite était induite par un exhibitionnisme forcené, Stanislas ne se *montrait* jamais. Il cultivait sa différence pour lui-même – et son personnage pour les autres.

Il avait donné un dernier coup de peau de chamois pour effacer une trace de polish à peine visible et s'était reculé de quelques pas pour admirer sa Bugatti. Il avait reporté sur elle toute l'affection dont il était capable, en hommage à cet artefact sans égal à ses yeux. La ligne sophistiquée de la vieille voiture, ses ailes au dessin aérien, ses finitions, ne pouvaient avoir d'équivalent. Même les glisseurs « précieux » apparus ces dernières années n'arrivaient pas aux essieux de la Royale.

Stanislas avait rangé *polish* et peau de chamois avant d'aller boire un verre de *Gros-Rouge-Qui-Tache*, comme le voulait la suite du rituel. Tout chauffeur de taxi se respectant devait en absorber au minimum deux litres par jour, croyait-il. Cigarettes roulées main et Gros-Rouge-Qui-Tache étaient indispensables à son travail, puisqu'il était lié à son personnage. Stanislas était un acteur ; il ne pouvait se permettre d'oublier le moindre détail.

Son verre achevé, il avait quitté précipitamment sa cuisine et s'était installé au volant de la Bugatti. Comme toujours, sa gorge s'était quelque peu serrée au moment de mettre le contact. Cette voiture était si ancienne, si délicate... Une panne risquait fort d'être définitive. Certes, Stanislas aurait pu sans problème se procurer des pièces calquées sur les originales mais, à ce jour, la Bugatti ne comportait que des éléments authentiques, manufacturés au *xxe* siècle ; y introduire des corps étrangers aurait pris à ses yeux des airs de sacrilège.

Il avait tourné la clef de contact.

Rien ne s'était produit.

Deux heures plus tard, il était assis sur le sol du garage au milieu d'un fatras de pièces de moteur soigneusement démontées, tenant sa tête douloureuse dans ses mains maculées de cambouis. C'était à n'y rien comprendre. Tout semblait en ordre ; Stanislas n'avait pu trouver la moindre panne. Il avait vérifié chaque point faible, des durites aux fusibles, des joints aux vis platinées, pour finalement découvrir qu'il

n'y avait aucune raison pour que la voiture ne fonctionnât pas. Le problème était ailleurs...

Le petit combiné intérieur avait soudain grésillé. Stanislas, enveloppant sa main d'un chiffon, avait ouvert la portière et s'était assis à la place du conducteur avant de répondre. Les traits du Conseiller Wolter s'étaient matérialisés au-dessus du volant.

— Je viens de recevoir une plainte de la part du Président pour la Réforme des Cartes de Circulation... Il paraît qu'il a attendu trois quarts d'heures au métro sans vous voir... Qu'est-ce que vous fichez ?

— Ma caisse est en rade, avait répliqué Stanislas.

— Eh bien, réparez-la !

— Qu'est-ce que vous croyez qu'je fous d'puis tout à l'heure ?

— Gardez votre vulgarité pour les clients que ça amuse. Quand pensez-vous avoir fini ?

— J'arrive pas à trouver l'origine de la panne.

— Je vous croyais expert en mécanique...

— Là est le hic. Y a pas de panne. Cette bagnole devrait tourner comme une horloge – mais elle ne tourne pas !

— Voulez-vous l'assistance d'un spécialiste ?

Stanislas n'avait pu s'empêcher de ricaner.

— Un *spécialiste* ? Y en a qu'un, et il crèche à l'aut' bout de la planète !

— Eh bien, appelez-le !

Stanislas avait hésité. Avoir recours à Pforzheim – l'homme qui avait remis en état la Royale – lui coûterait une véritable fortune. Propriétaire d'une île corallienne quelque part dans l'archipel Bismarck, l'Allemand y avait aménagé une piste faisant le tour de l'atoll, pour tester les véhicules qu'il retapait. Porté sur la bouteille, il était néanmoins l'expert mondial en ce qui concernait les moteurs à explosion.

— D'accord, je vais le faire. Mais les frais seront à votre charge.

— Entendu. Bon, pour cette nuit, un glisseur vous remplacera. Mais, demain, il vous faudra être à votre poste.

— Tout dépend de Pforzheim.

— S'il est aussi efficace que vous le dites, il n'y aura aucun problème, avait conclu le Conseiller avant de couper la communication.

Stanislas avait abandonné la Bugatti avec un dernier regard attristé. Une fois rentré chez lui, il avait tiré d'un placard une bouteille de *Gros-Rouge-Qui-Tache*. Il ne voyait rien d'autre à faire que de se soûler à mort.

Bien entendu, Pforzheim ne pouvait rien pour lui. Stanislas était au moins la centième personne à l'appeler pour la même raison. Apparemment, tous les moteurs à explosion de la planète avaient

brutalement cessé de fonctionner. En conséquence, Stanislas avait été limogé, au profit d'un opportuniste qui prétendait posséder une Rolls-Royce Phantom II d'un modèle rarissime – et en parfait état de marche ! Sans doute le moteur à essence avait-il été remplacé par une turbine électrique, mais le Conseiller ne se préoccupait guère d'authenticité ; le taxi de Grande-Isle devait être une belle voiture, point à la ligne.

La merveilleuse mécanique à laquelle Stanislas avait voué ses jours était condamnée à finir ses jours dans un quelconque musée. Le Conseiller lui avait assuré qu'on trouverait un acquéreur prêt à payer le prix fort.

Démoralisé et à moitié ivre, Stanislas avait jeté quelques vêtements dans une valise et, sans prendre la peine de verrouiller la porte, il s'était dirigé vers le métro. Il avait envie de boire et de fumer, de rire et de chanter pour oublier sa tristesse. À cette époque de l'année, il n'y avait que Paris pour s'payer une vraie éclate. Il avait donc pris un billet sur le prochain vol à destination d'Orly. Sa prime de licenciement suffirait à alimenter quatre jours de fête. Ensuite... Il verrait bien. L'avenir lui apparaissait désormais comme un nuage de brume où il n'aurait aucune peine à se perdre.

Il était arrivé à Paris aux environs de minuit. Le tramway qui effectuait le trajet entre l'aéroport et la ville l'avait déposé Porte des Lilas, devant un hôtel si miteux que même les touristes l'avaient négligé. Il y avait pris une chambre, heureux de cette bonne aubaine – il avait en effet craint de devoir coucher sous les ponts ou dans un square, les hôtels affichant en général complet pendant toute la durée du Carnaval – puis il avait pris le métro.

Ce voyage était pour lui un pèlerinage, un retour aux sources. Des images ne cessaient de défiler dans sa mémoire, tandis que la rame l'emportait vers le centre de Paris... L'immeuble solitaire du *Jour se lève*, le pont métallique d'*Hôtel du Nord*, la guinguette au double destin de *La belle équipe*... Des années durant, Stanislas avait rêvé Paris, et c'était peut-être pour cette raison qu'il ne s'y était jamais rendu. Par crainte d'être déçu, de découvrir que la ville qu'il croyait connaître n'était plus, n'avait peut-être jamais été.

À la station *République*, un sosie de Jules Berry haranguait les voyageurs à l'aide d'un porte-voix à l'émail écaillé :

— Grand bal musette ce soir de minuit à l'aube, place de la République ! Venez nombreux ! Totor de Ménilmuche, Jo Escriva et bien d'autres vous y attendent. On dansera toute la nuit au son de l'accordéon !

Stanislas s'était rué hors du wagon. Inutile d'aller plus loin. Il venait de trouver ce qu'il cherchait. Et tant pis s'il ne s'agissait que d'une reconstitution, d'un spectacle pour touristes. Il ne pouvait de

toute manière espérer mieux...

Le bal musette l'avait effectivement déçu. Sur les deux cents personnes présentes, une trentaine à peine faisaient mine de danser, gigotant au hasard sur des rythmes qui leur étaient inconnus. Quant à l'orchestre, composé d'une demi-douzaine de musiciens en complet lamé, il semblait plutôt s'ennuyer à jouer devant un public si clairsemé et peu intéressé. La java qui sortait des haut-parleurs était molle et dépourvue de tout entrain.

Stanislas avait malgré tout fait le tour des spectateurs, à la recherche d'une cavalière. Il s'était longuement entraîné à danser la java, le tango et la valse musette, seul devant un miroir ou serrant dans ses bras un mannequin mobile, mais n'avait jamais eu l'occasion de mettre ses connaissances en pratique avec une véritable partenaire.

Il avait finalement avisé un couple qui se tenait à l'écart. L'homme, âgé et ventripotent, lui rappelait quelqu'un, mais il n'eût su dire qui. La femme portait une courte jupe de cuir, des bas fluorescents et un tee-shirt moulant ; ses longs cheveux noirs ondulaient dans la brise nocturne. Stanislas, estimant qu'elle devait être bonne danseuse, l'avait invitée.

La java s'étant achevée, l'orchestre avait embrayé sur un tango de Carlos Gardel. Un frisson de plaisir avait parcouru l'échiné de Stanislas. Gardel était l'une de ses idoles, tant à cause de son immense talent que de sa fin tragique. Comme bon nombre de ses contemporains, le faux Russe blanc accordait autant d'importance – sinon plus – à la qualité de la légende qu'à celle de l'œuvre. Entraînant la jeune femme dans une danse saccadée, il avait engagé la conversation :

— V'connaissez l'créateur d'ce morceau ?

— Non. De qui s'agit-il ?

— Carlos Gardel, l'type qu'a inventé l'tango argentin. Un gars pas possible, pour sûr ! L'est né à Toulouse, c'qu'est déjà pas très normal pour un Sud-Américain.

— Qu'y a-t-il de pas possible là-dedans ?

— En fait, c'est surtout sa mort... (Stanislas avait rejeté sa casquette en arrière d'un coup de pouce nonchalant.) L'étais dans un zinc.

— Un zinc ?

— Un avion, quoi ! L'pilote, qu'avait eu un chagrin d'amour, s'est tiré une balle dans la tête et l'zinc s'est planté avec Gardel et tous ses musicos...

— Cet homme n'aurait-il pu se tuer seul, sans entraîner d'autres personnes avec lui ?

— C'était l'vingtième siècle, ma p'tite dame ! Les gens étaient pas comme nous, v'savez... D'curieux zigues... Où avez-vous appris à

danser l'tango ?

La jeune femme n'avait pas répondu. Le tango s'achevant, elle avait pris la main de Stanislas pour l'entraîner vers son compagnon.

— Tu ne t'es pas trop ennuyé ?

— Je vous regardais. Vous dansez très bien.

Stanislas s'était fendu d'un sourire. Il venait de reconnaître l'homme – Manuel Garvey, le façonneur...

— Manuel Garvey ? le coupai-je.

— Lui-même. V'savez, les multisensos, ça m'a jamais trop branché... L'art moderne, j'y pige que dalle ! Mais voir ce type dans c' bal, ça m' l'a rendu vachement sympa.

Il continua à parler, mais je ne l'écoutais plus. Mon esprit engourdi par l'hibernation venait en effet de se remettre à fonctionner. L'essentiel du récit de Stanislas n'avait guère d'intérêt pour moi ; ses mésaventures n'étaient que des conséquences de la Perturbation. Qu'il eût rencontré Manuel la veille au soir, par contre, était un élément d'information intéressant, voire même passionnant. D'autant plus que la fille qui l'accompagnait...

— Votre cavalière..., soufflai-je. Vous connaissez son nom ?

— Changeling, ou un truc comme ça...

Je restai sans voix. Changeling était le nom d'artiste choisi par Jeanne pour son numéro de guérisseuse. Que faisait-elle avec Manuel dans ce bal musette ? Et pourquoi ne m'en avait-elle pas parlé ?

Je réalisai subitement que la jeune femme ignorait tout de mes relations avec le façonneur. Contrairement à Sue et au salvoïde, elle ne connaissait qu'une partie de mon histoire. Il était donc compréhensible qu'elle n'eût fait aucune allusion à ses activités de la nuit passée... Mais comment avait-elle rencontré Manuel ?

Nous étions arrivés au métro *Jean Jaurès*. Je consultai l'horloge du tableau de bord. Les Transylvaniens commenceraient à Danser d'ici un quart d'heure. Tout s'était donc passé comme je le prévoyais. Il n'y aurait pas de paradoxe.

— Z'êtes arrivé, dit Stanislas. On pourrait p'têt' s'revoir, non ? Vous pensez aller au show de Garvey ? Il m'a donné une invitation.

— J'y serais, oui. Mais il y aura sûrement trop de monde pour que nous puissions nous retrouver.

— Jusqu'ici, le hasard a bien fait les choses. Y a pas de raisons que ça change, pas vrai ?

— C'est bien ça qui m'inquiète, conclus-je en sortant de l'électrauto. Peut-être à ce soir...

Je descendis la rampe qui menait au quai. La chaleur me tournait la tête. Dans le ciel uniformément bleu flambait un soleil trop blanc, qui m'obligea à acheter une paire de lunettes noires à un vendeur à la

sauvette. J'étais encore affaibli par mon demi-siècle d'hypothermie, mais la fatigue omniprésente depuis mon retour avait enfin quitté mon organisme usé. Le sommeil glacé de l'hibernation m'avait permis de récupérer.

— C'est vrai : tu en avais bien besoin.

Je ne pris même pas la peine de me retourner pour identifier le propriétaire de cette voix ironique.

— Te voilà, toi ! Avec une nouvelle fournée d'explications ?

Le fouinain me dépassa, virevoltant avec agilité au-dessus des pavés du quai. Le soleil se reflétait sur son crâne lisse, allumait une lueur sarcastique dans ses yeux aux pupilles fendues comme celles d'un personnage de Cari Barks.

— Bien sûr. Je n'apparais jamais sans raison, tu devrais le savoir.

— Alors, vas-y, je n'ai pas de temps à perdre.

— Il y avait longtemps que tu ne m'avais pas rabroué...

— Tu recommences à me taper sur les nerfs, fouinain. Pourquoi ne m'as-tu pas fourni ces explications avant mon retour en arrière ?

— Parce qu'elles n'étaient pas encore en ma possession, tiens ! C'est ton voyage qui me les a apportées.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne comprends jamais rien. C'est pourtant simple... (Il cligna des paupières, comme si la violente luminosité le gênait, lui aussi.) Ton saut dans le temps est la clef de toute l'affaire, mais je ne pouvais pas le deviner tant que tu ne l'avais pas effectué. À propos, bravo pour la façon dont tu es revenu à cette époque ! L'hibernation était une idée de génie.

— Je n'ai aucun mérite. C'est un vieux bouquin qui m'en a donné l'idée.

— Un bouquin qui t'a permis de quitter l'hiver intellectuel de l'Ère néopure pour t'ouvrir *une porte sur l'été* ?

— J'attends toujours tes fameuses explications.

Le gnome sauta vivement sur une bitte d'amarrage.

Il n'avait toujours pas de jambes visibles. J'étais de plus en plus persuadé qu'il ne portait rien sous son vêtement informe – pas même un corps.

— Chaque chose en son temps. Bon. Premier point : Luc et Francis. Le mystère de la disparition du premier est d'ores et déjà élucidé. J'admire la rapidité avec laquelle tu as réagi. Splendide réflexe de ta part. Pour Francis, je ne peux que te renouveler mes félicitations. Tu as su pallier la défaillance de Manuel d'une manière admirable.

— Tu fais dans le lèche-cul ? C'est suspect !

— Je vois que ton copain salvoïde commence à déteindre sur toi... Fais attention à ne pas devenir hallucinogène, toi aussi.

— Pas de danger. J'ai les pieds sur terre, maintenant. Je crois que

ce petit retour en arrière m'a ramené à la réalité.

— Je dirais plutôt qu'il l'a rendue réelle.

— Je ne comprends pas.

— Chacun son tour. Bon, deuxième point : le manuscrit...

Je tressaillis et portai la main à la poche où j'avais glissé la liasse de feuilles jaunies par le temps. Elle n'y était plus. Sans doute me l'avait-on prise au centre d'hibernation. Ce qui signifiait que...

— Exactement, mon ami. Le type qui a rangé tes vêtements a été intrigué par ces papiers ; alors, il y a jeté un coup d'œil. Le reste est facile à deviner. Il a emporté le manuscrit, bien qu'il fût inachevé, et il en a fait un certain nombre de copies – dont l'une d'elles a été retrouvée chez Jeanne, ce matin.

— Mais ça n'explique pas comment ce texte pouvait décrire des événements qui ne se sont pas encore produits !

Le fouinain détourna le regard. J'avais mis le doigt sur le seul point de sa théorie qu'il avait négligé d'élucider.

— C'est une boucle fermée, Kerl. Un ouroboros temporel, un effet sans cause. Nul n'a jamais écrit ce texte. Certains l'ont recopié, mais personne ne l'a rédigé.

— Et tu trouves que ça justifie son existence ?

— Tu voulais un paradoxe ? Tu en as un, et un superbe ! Mais c'est ce paradoxe qui a rendu possible ton voyage temporel. Si tu ne l'avais pas déjà effectué, ton saut dans le passé n'aurait jamais pu avoir lieu. Et le gardien n'aurait pas pris possession de Sue.

— Que vient faire le gardien là-dedans ?

— Rappelle-toi, je t'ai dit qu'il était apparu à une époque où l'existence d'un *Gestalt* était impossible, pour des raisons purement physiques et basement matérielles. Seule la Perturbation crée les conditions nécessaires à la fusion des esprits. Mais un crétin, issu d'une ère perturbée, a eu l'idée saugrenue de retourner une cinquantaine d'années en arrière... Remarque, je ne te le reproche pas, tu ne pouvais pas agir autrement, ton voyage était de toute manière inscrit dans l'Histoire.

Cette nouvelle digression acheva de me mettre en colère. Le fouinain ne changerait jamais ; il lui faudrait toujours emprunter des chemins détournés pour arriver à son but.

— Vas-y, dis-moi tout. Dis-moi que c'est moi qui ai créé le gardien !

— Inutile de te le dire, puisque tu as compris par toi-même.

Ma gorge se serra.

— C'est donc vrai ? Sans moi, il n'y aurait pas eu de gardien ?

— Vraisemblablement. Ces deux Néopurs que tu as bousculés... Tu n'as pas eu l'impression de connaître l'un d'eux ?

Je commençai par secouer la tête avec énergie. Je n'avais jamais vu ces deux hommes. D'ailleurs, j'avais toujours évité de fréquenter les

membres de la Milice, bien qu'il fût de bon ton, à l'époque, d'en avoir quelques-uns dans ses relations.

Puis le visage de celui qui tenait le thermique se superposa à un autre visage, bien plus âgé, que j'avais entrevu récemment. Je dus faire un effort pour retrouver dans quelles circonstances. Je ne l'avais vu qu'une fois, et ma mémoire avait quelque peu tendance à faiblir, ces derniers temps. Voyons... C'était à la tridi, lors d'une émission d'informations – de toute façon, je n'en regardais jamais d'autres – et cet homme se nommait...

Hector Danteres, Pur des Purs, Purificateur des Purificateurs – l'actuel leader des Néopurs !

Je fus tiré de mes réflexions par le clap-clap des mains à quatre doigts du fouinain mimant un applaudissement enthousiaste.

— Bon, tu as compris ou il faut que je te fasse un dessin ?

— Un dessin ne serait pas superflu.

— En touchant ces deux Néopurs, tu les as « contaminés », comme tu l'avais déjà fait pour Stanislas Djougatchvili, Jocelyne ou les gens du cirque... Le premier effet de cette contamination a été la naissance d'une « micro-Perturbation » dont ils étaient le noyau. Quant au second, tu as pu l'apprécier à sa juste valeur.

— Le gardien ?

— Lui-même. Les esprits de ces deux Miliciens se sont tout d'abord unis, créant un *Gestalt* embryonnaire qui n'a pas tardé à s'étendre à d'autres individus – ceux qu'ils fréquentaient le plus assidûment, c'est-à-dire d'autres Miliciens, d'autres Néopurs... Jusque-là, le *Gestalt* se développait de manière relativement normale, si l'on ne tient pas compte de l'époque à laquelle remonte cette genèse. Puis un jour, pour des raisons inconnues, ce *Gestalt* a... « pris son essor ». Cessant d'être soumis à la volonté de ses composants, il est brutalement redevenu une entité autonome, avide d'esprits et de puissance...

« En fait, il semblerait que ce soit le Néo-Puritanisme lui-même qui se soit soudain incarné.

— Mais... Les doctrines ne *pensent pas* !

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Je demeurai sans voix. Le fouinain avait le goût des révélations sensationnelles, mais celle-ci était la plus bouleversante de toutes. Pour la première fois dans l'histoire humaine, un concept, une idéologie avait quitté le domaine de l'abstraction pour devenir consciente, vivante, agissante... L'acharnement du gardien était à présent parfaitement compréhensible ; toute ma vie durant, j'avais, à ma manière, combattu le Néo-Puritanisme, dont il était l'incarnation. J'étais l'Ennemi majuscule, l'adversaire tout désigné de cette créature impossible dont le but...

Quel était son but, au fait ?

— Tu ne le devines pas ? Aujourd'hui, le gardien a compris qu'il avait commis une erreur en lançant ses *supports principaux* dans une fuite sans fin. Il aurait pu les appeler, leur faire faire demi-tour... Il a préféré les abandonner à leur sort pour se rabattre sur Filvini. Les Néopurs ne l'intéressent plus ; ils ont fait leur temps. Il s'est servi d'eux parce qu'ils lui avaient donné le jour et qu'ils *acceptaient* son emprise.

— Sue ne l'avait pas acceptée, pas plus que les autres condits.

— Le conditionnement est une technique lourde et complexe, qui nécessite la création d'une personnalité artificielle. Jusqu'ici, le gardien était incapable de s'emparer d'un individu qui n'était ni consentant, ni conditionné.

— Et maintenant, il peut le faire ?

— Grâce à la Perturbation. C'est ça qu'il a compris trop tard. Que l'humanité était à sa merci, pour peu qu'il se donne la peine de l'asservir. C'est un très vieux *Gestalt*. Il connaît toutes les ruses, toutes les subtilités des affrontements psychiques. Même l'union des Matraqueurs et des Doux-Dingues ne pourrait pas grand-chose contre lui... Le retarder, peut-être... Et encore !

Je m'aperçus que je tremblais. L'idée d'une humanité soumise au gardien me terrifiait, me rendait malade. J'ôtai mes lunettes, fixai le soleil une fraction de seconde. J'avais besoin de souffrir, d'être ébloui, brûlé par cette lumière éclatante. Tout était bon pour chasser ce malaise qui montait en moi, me rongant peu à peu de l'intérieur.

— Le gardien n'a qu'un but, reprit le fouinain. S'imposer à tout prix, il y va de son existence. Né d'une foi athée, il en est devenu le dieu, en quelque sorte. Mais même les dieux meurent si l'on cesse de croire en eux.

Je tournai vers le gnome mon regard brouillé par une danse de phosphènes colorés, sachant avant même de le constater qu'il s'était éclipsé, me laissant seul avec mes angoisses.

J'atteignis l'endroit où dansaient les Transylvaniens juste à temps pour assister à notre grand bond vers le passé. Dès que je vis réapparaître les adeptes travestis, je courus vers eux en agitant les bras. Je les avais quittés quarante heures – ou cinquante ans – plus tôt mais, pour eux, mon absence n'avait duré que quelques instants.

Sue fut la première à me remarquer. Tout d'abord, elle crut que je n'étais pas parti, que mon voyage était un échec... Puis elle comprit que j'étais de retour, que j'avais réussi – et elle se précipita dans mes bras, des larmes plein les yeux.

Nous restâmes un long moment enlacés, sans parler, sans même nous embrasser. Sentir le corps de l'autre, goûter sa chaleur, son odeur, nous suffisait amplement. Nous étions ensemble et, cette fois-ci,

rien ni personne ne pourrait nous séparer à nouveau.

Puis les Transylvaniens nous entourèrent et nous nous écartâmes l'un de l'autre. Je cherchai Luc du regard. Il se débattait, cherchant à échapper à la poigne ferme d'un puissant travesti aux joues tatouées de symboles mathématiques.

— Pourquoi avez-vous poussé cet homme parmi nous ? demanda sèchement Igor.

— C'est mon ami. Je devais le sauver.

— Vous avez créé un paradoxe ! l'accusa un autre Transylvanien.

— Absolument pas. Luc avait disparu ce soir-là. Nous savons désormais ce qui lui est arrivé.

— Je ne vous crois pas ! s'écria Igor. Aucun d'entre nous ne vous croit ! Vous nous avez trompés, abusés !

— Sue !

Nous nous tournâmes tous vers Luc, qui courait vers Sue, poursuivi par le colosse à l'étreinte duquel il venait d'échapper. Songeant que la situation devenait décidément bien compliquée, j'envoyai au diable les Transylvaniens pour rejoindre Sue. Je tenais à accueillir personnellement mon ancien complice.

— Sue... Mais qu'est-ce que tu fais là ? Ça fait au moins six mois que tu as disparu...

— Pas six mois, Luc : cinquante ans.

Il se figea, tandis qu'une expression d'incrédulité envahissait son visage.

— Cinquante ans ? répéta-t-il.

— Tu viens de faire un saut à travers le temps, expliquai-je.

Il me toisa sans aménité.

— Qui c'est, ce type ?

— Tu ne reconnais pas les amis ? repris-je.

Il me dévisagea longuement, le regard suspicieux, puis Sue décida de mettre fin à sa perplexité.

— C'est Kerl, dit-elle d'une voix étranglée.

— Kerl ? Ce *vieux* ?

— Si tu veux mon avis, intervint le salvoïde que je n'avais pas remarqué jusque-là, va falloir passer un certain temps à tout lui expliquer...

J'allais répliquer que je me contrefichais de son avis, quand une violente douleur explosa dans mon cerveau. Je tombai à genoux, le visage dans les mains. Il me semblait que des millions de voix hurlaient en moi, et chacune d'entre elles était comme une piqûre d'épingle à la surface de mon esprit. Je tentai de les repousser, mais il en arrivait sans cesse de nouvelles, qui se joignaient à ce chœur grégorien couleur de souffrance.

— Kerl..., gémit Sue. Qu'est-ce qui se passe ?

Je levai les yeux vers elle, mais l'obscurité qui rongait mon champ de vision m'empêcha de distinguer son visage. Je balbutiai d'une voix brisée :

— Manuel... Appelle Manuel... Francis... Le conservateur... GR-004 (modifié)... GR-004 (modifié)...

Puis je tombai dans un gouffre qui n'était autre que l'esprit enfoui de Filvini.

[1](#) Cf. La mémoire des pierres, *même auteur. même collection.*

CHAPITRE VI

Il est trop tard ! Il a toujours été trop tard...

Qui te dit que c'est la mort qui approche, Danteres ? Tu es comme moi, dévoré, dominé par le gardien ! C'est lui qui t'entraîne dans cette fuite absurde, sans espoir...

Et toi, foutu gardien... Tu vas quitter ce monde, désormais... Pourquoi t'acharner sur Kerl ? Par pur désir de vengeance ? C'est de la mesquinerie ! Laisse-le donc en paix !

Il n'y a pas de conspiration des fouinains, il n'y a pas d'invasion ! Je le sens, je le sais. Tout ceci n'est que le produit de la paranoïa du gardien. S'il s'est passé quelque chose entre Kerl et le fouinain, cela n'avait de toute façon aucun rapport avec nous... vous... TOI ! Il voulait cette fille et il l'a eue – un cadeau empoisonné... Ça ne te suffit donc pas ?

Il me reste une chance. Pourquoi ne me laisses-tu pas la prendre ? Abandonne ! Laisse tomber ! Cède-moi les rênes tant qu'il est encore temps ! Qu'as-tu à gagner en m'entraînant avec toi ? Les rats quittent le navire, voilà tout... Je ne veux pas mourir comme un rat ! Je ne veux pas mourir – ni vivre dans de telles conditions !

*Un instant, je recouvrai mes esprits. Ces pensées appartenaient au passé. S'agissait-il d'un nouveau tour du fouinain ? Ou d'une conséquence inattendue de mon voyage temporel et de la Perturbation conjugués, d'une *potentialisation* de l'un par l'autre ?*

Cette période de conscience s'acheva aussi brutalement qu'elle avait commencé et je redevins Filvini.

Je considérais d'un œil glacial la foule qui défilait sur les trottoirs de la rue de Rennes. Tant d'indécence scandalisait le gardien. La plupart des filles exhibaient leurs jambes et quelques-unes leurs seins. Une femme d'âge mûr arborait sans complexes des cuissardes et un soutien-gorge d'acier, tandis que son pubis dévoilé s'ornait de petites nattes terminées par de minuscules nœuds papillons luminescents...

Alors, cher gardien ? Les yeux te sortent de la tête ? Tu n'as jamais vu une femme nue ?

Si, c'est vrai, j'oubliais... Il y a eu Victoire... (J'émis un ricanement

intérieur.) *Cette chère, cette adorable Victoire ! Une maîtresse femme, tu t'en souviens ? Sèche et dure comme une planche, et aussi froide qu'une statue. Durant les trente années qu'a duré votre mariage – et je dis bien le vôtre, car c'est bien toi qui a prononcé le « oui » traditionnel et fatidique –, tu as dû la voir au moins deux fois totalement nue. Et quel caractère ! La mégère dans toute sa splendeur... Aussi mal baisée que toi – normal, puisque vous couchiez ensemble... Si peu, d'ailleurs.*

Putain de gardien, combien de fois as-tu fait l'amour ?

L'entité qui dominait mon corps se décida enfin à se fondre dans foule, cherchant cependant à éviter tout contact physique. Cet étalage de nudités agrémentées de lingerie provocante l'écœurait.

Le corps possédé de Filvini avait parcouru une centaine de mètres quand une grosse fille en short, aux seins retenus par une lanière de plastique transparent, le heurta de plein fouet. Sentir ces deux globes s'écraser contre sa poitrine, ce ventre gras épouser le sien ne fit qu'accroître la nausée qu'avait provoquée l'odeur de sueur de la fille. Il la repoussa vivement, l'estomac au bord des lèvres. Elle tituba, déséquilibrée, se raccrocha à un passant et commença à injurier le gardien. Celui-ci chercha à s'éclipser, mais les badauds formaient déjà un cercle hostile autour de lui.

— Salope ! Putain ! cracha-t-il.

Mais tu aurais voulu que Victoire soit une putain. Tu aurais voulu qu'elle te suce la bite et qu'elle te donne son cul ! jubilai-je, éprouvant une joie d'enfant à me vautrer dans une vulgarité dont je ne me serais pas cru capable.

— Écoutez-le, c't'enflure d'Néop' ! s'écria la fille. Ça a baisé deux fois dans sa vie et ça s'permit d'traiter les autres d'putain ! Mais qu'est-ce que t'en sais, d' l'amour, puceau attardé ?

Non, pas deux fois – mais en tout cas moins de cent Amour sans plaisir, à but exclusif de procréation. Ça a duré deux ans, peut-être trois. Puis Victoire a refermé ses cuisses à jamais. Vous ne pouviez avoir d'enfant ; à quoi bon copuler, dans ce cas ? Et tu ne pouvais user des arguments susceptibles de la convaincre, tu ne pouvais éveiller le feu en elle, même si tu en brûlais d'envie... C'eût été contraire à la Morale et, d'ailleurs, tu n'aurais pas su. Les mots sensualité, érotisme ou tendresse étaient exclus de ton vocabulaire.

Tu es un frustré ! Tous les Néopurs sont des frustrés, mais tu l'es encore plus, tu l'es au carré, au cube – puisque tu es nous tous...

Le gardien écarta d'une bourrade la fille qui se jetait sur lui et fonda droit dans la foule. Une cheville tendue interrompit sa course. Il tomba en avant, quelque peu aidé par une sèche bourrade entre les omoplates. Son visage heurta le sol et un goût de sang envahit sa bouche.

— Lynchons-le ! hurla quelqu'un.

Tu es vaincu. Tu n'as plus qu'à te retirer au fond de ce cerveau que nous partageons, si tu ne veux pas souffrir. Tu es douillet, je le sais. Moi aussi, je crains la souffrance, mais je crois que ma haine et mon désespoir sont assez forts pour m'aider à la supporter, si cela me permet de redevenir maître de ce corps...

Les coups commencèrent à pleuvoir, mais je ne cessai d'injurier le gardien.

Pauvre con... Elle n'était pas si mal, cette fille... Et même plutôt bien, désirable... Tu l'as trouvée grasse ; pour moi, elle était pulpeuse... Et ce visage...

Mais bien sûr ! Elle personnifiait le désir pour toi – voilà pourquoi tu l'as repoussée ! Tu as eu envie d'elle – et les stimuli érotiques qu'elle éveillait en toi se sont mués en dégoût !

Car un Néopur n'a pas droit au désir charnel

Je recouvrai à nouveau ma personnalité. L'expérience que je venais de vivre m'avait littéralement broyé, laminé. Je réalisais désormais quel avait été le calvaire de Sue – le calvaire de tous les condits, de tous les Néopurs. Ces derniers avaient bien donné le jour au gardien, mais celui-ci s'était servi d'eux, les avait utilisés, exploités, anéantis... Le gardien était une machine à écraser l'individu, une entité sans la moindre pitié, prête à tout pour assurer sa survie.

La brume opaque dans laquelle je flottais se dissipa soudain. J'étais assis dans un fauteuil confortable et une grande fille brune posait un verre près de moi, se penchant exagérément, comme pour me permettre de couler un regard dans le profond décolleté de sa robe de soirée. Mais celui dont j'occupais le corps ne s'intéressait pas à cette gorge dévoilée. Il congédia la femme d'un geste négligent empreint de lassitude.

Je ne les supporte plus. Ce ne sont pas des femmes ; je ne veux plus du plaisir qu'elles me donnent ! Comment ai-je pu les aimer ? Programmées pour être dociles, aimantes, serviles, aguicheuses, obscènes, provocantes, elles ne suscitent plus que le dégoût en moi !

Je crois que j'ai besoin d'être l'objet d'un désir authentique, que j'ai envie de séduire...

Mais qui voudra de moi ? Qui voudra d'un vieillard au bord du gâtisme ?

Je vais me payer une fille, voilà. N'importe quelle fille. La première que ma vieillesse ne dégoûtera pas trop.

De toute manière, je suis une star. Autant en profiter. Je veux une salope. Une vraie salope qui n'aura qu'une idée en tête : se taper une star ! Elle me regardera, me reconnaîtra, passera sa langue pointue sur ses lèvres sans me quitter des yeux. Son cul sera moulé dans un pantalon de cuir rouge ou de lamé argenté. Elle le tortillera en s'éloignant, pour m'inciter à la suivre...

Et je la suivrai, bien sûr.

Nous monterons dans une chambre d'hôtel ou nous irons chez elle – une mansarde miteuse dont la fenêtre donnera sur les toits biscornus d'une ville ancienne. Elle se collera contre moi, puis s'écartera vivement, au milieu d'un baiser. Elle me dira alors des choses obscènes, elle m'insultera peut-être... puis elle se déshabillera devant moi. Lentement. Ses seins seront petits, frère ? Très durs, la pointe érigée. Elle se caressera et je la regarderai faire. Peut-être même jouira-t-elle.

Enfin, elle s'étendra sur le lit et me suppliera de la rejoindre et de la prendre. J'obéirai. Elle écartera les cuisses pour moi, orgueilleuse malgré tout. Je me coucherai sur elle, tremblant d'excitation, mais elle me fera basculer sur le dos et c'est elle qui prendra l'initiative, me violant presque...

On rencontre ce genre de fille à Paris.

Sans transition, je me retrouvai marchant dans une rue de Paris, furieux contre moi-même. J'étais toujours Manuel, je partageais ses pensées – qui n'avaient rien de réjouissant. Je n'aurais pas dû suivre l'adolescent qui m'avait racolé dans ce bar. Sa sœur, une rousse maigre aux grands yeux tristes, n'avait rien de la fille que je cherchais. J'avais donné l'argent au garçon qui s'était éclipsé et la rouquine m'avait entraîné dans une cage d'escalier sordide, au fond d'une impasse obscure. Elle avait remonté sa jupe de tissu rugueux sur ses cuisses nues et ouvert son corsage de dentelle défraîchie. Sa poitrine était affaissée, bien qu'elle sortît à peine de l'adolescence. Je l'avais prise furtivement tandis qu'elle haletait, mimant – mal – le plaisir, ses jambes croisées autour de ma taille. J'avais joui, puis je m'étais enfui, incapable de supporter le regard de chien battu de la jeune fille.

Ensuite, j'avais erré, indifférent à ce qui se passait autour de moi. J'avais honte et j'avais mal.

Je me suis laissé emporter par mes pulsions, mes bas instincts. Trop faible, sans volonté... Je suis venu trouver une fille qui se donnerait à moi et j'ai payé pour en avoir une. Minable, tu es minable, Manuel Garvey !

Mes pas erratiques me conduisirent vers l'Odéon. Des groupes d'enfants peinturlurés et hilares dansaient sur le boulevard Saint-Germain. Une odeur de marijuana flottait dans l'air. Une exclamation s'éleva :

— D'la daube, ton truc !

J'obliquai vers la Seine.

Et si je m'y jetais ? Ce serait si simple... « Manuel Garvey, le célèbre façonneur, retrouvé flottant entre deux eaux quelque part vers Suresnes ! » Voilà qui ferait un beau titre... Mais je n'ai pas envie de mourir – au contraire ! Je veux vivre. Vivre et aimer. Aimer et être aimé...

Au détour d'une rue, je heurtai une fille. Grande, brune, le cheveu long, elle portait une minijupe de cuir, des bas fluorescents et un nombre incroyable de bagues, colliers et bracelets. Des seins ronds

tendaient son t-shirt au dessin évolutif vivement coloré. Provocante, aguicheuse, elle recula d'un pas, les poings sur les hanches. Elle n'était pas vraiment belle, tout juste jolie, mais je ne pouvais m'empêcher de rester à la contempler – muet, interdit, admiratif.

(J'avais immédiatement reconnu Jeanne.)

— Une rencontre comme à la tridi, dit-elle en souriant.

— Je suis désolé. Je...

— Vous ne seriez pas Manuel Garvey, le façonneur ?

J'acquiesçai, ennuyé ; j'aurais préféré que cette fille ne me reconnaisse pas. Il me serait désormais difficile, sinon impossible, de croire à l'authenticité de ses éventuels élans.

Mais tu es venu te taper une salope, non ? Alors, pourquoi te soucier d'authenticité ?

— Je m'appelle Changeling, dit-elle.

Il y eut un bref *fondue au noir*, puis je me retrouvai dans un autre décor. J'étais assis au bord de la Seine, aux côtés de Jeanne/Changeling, et c'était la fin de l'après-midi.

— Ne parlons pas de nous, disait-elle. Ce que nous sommes, ce que nous étions n'a aucune importance.

— Ce que nous *étions* ? m'étonnai-je.

— Nous avons déjà changé. Manuel Garvey, le façonneur, l'idole des foules, ne traînerait jamais sans garde du corps dans les rues de Paris, surtout durant le Carnaval. Et moi... Je n'ai pas envie de parler de moi. Il y a trop de honte dans mon passé.

— Tu en as honte ?

Elle sourit. Ses dents étaient blanches et régulières. J'éprouvai un désir presque irrésistible de l'embrasser. Désir auquel je résistai pourtant ; le moment n'était pas encore venu.

— Non, j'ai vécu dans la honte. Honte d'être ce que j'étais, honte de mon corps, de ma... Honte tout court.

— Et cette honte a disparu ?

— Elle n'a plus de raison d'être.

Mon angle de vision changea et je devins Jeanne. Une impression familière : j'avais déjà vécu à travers elle, lors de ce rêve que le fouinain m'avait envoyé, à Sahara Beach¹.

Je détournai le regard. Manuel ne pouvait pas comprendre. Il ne savait rien de moi, de celle que j'avais été – et que j'étais encore par certains côtés. Si j'avais choisi de m'appeler Changeling, c'était pour exprimer le profond changement que je sentais s'opérer en moi. La femme triste et misérable appelée Jeanne, cette femme que Kerl avait naguère rencontrée n'était plus. Changeling lui avait succédé – la superbe et provocante Changeling, dont Manuel était tombé amoureux dès le premier regard, alors qu'il n'aurait même pas remarqué Jeanne.

La Seine coulait à nos pieds, vingt mètres plus bas. Nous étions

assis sur le parapet au bord du quai Conti, entre deux boîtes de bouquinistes, le dos tourné à la foule. Même au fond de la Longue Nuit, notre solitude n'aurait pu être plus complète.

— Moi aussi, j'ai vécu dans la honte, reprit Manuel. Mais une honte cachée, ensevelie sous des montagnes d'illusions, dissimulée derrière une façade de béton. Quand elle est remontée à la surface, quand le béton s'est craquelé, je n'ai pas pu le supporter. J'ai tout plaqué pour venir à Paris. Mais il reste les souvenirs...

— Ils s'effaceront, prendront moins d'importance. Le temps arrange beaucoup de choses...

— La honte est là, Changeling.

— J'ai su rejeter la mienne.

— Parce que tu crois en l'avenir.

— Parce que je vis dans le présent. Le passé n'est que fumée.

— Mon passé ne cesse de se rappeler à moi.

Elle ne comprendra jamais, songeai-je, de retour dans l'esprit de Manuel. Que peut-elle savoir de mes espoirs et de mes frustrations, de mes désirs et de mes angoisses ? Aucune fille n'est venue à moi simplement parce que je lui plaisais. Aucune. Jamais. J'ai toujours payé pour aimer. Sauf mes androïdes, mais chacune d'elles m'a coûté une petite fortune, au départ !

Je me tassai un peu plus sur moi-même. La proximité d'une fille réelle me rendait nerveux. Je n'avais qu'à tendre le bras pour enlacer ses épaules dénudées, mais je manquais de courage. Mon effroyable timidité me terrassait.

— Oublie tout, Manuel.

Elle était tout contre moi, sa bouche à quelques centimètres de mon oreille. (J'aurais voulu m'enfuir, cesser de jouer les voyeurs, mais j'ignorais comment m'y prendre.) Je perçus l'odeur tiède de son corps, tandis que ses longs cheveux noirs balayaient mon visage ridé. Pourquoi agissait-elle ainsi ? Par compassion envers un vieillard obscène au bord de la sénilité ?

— J'ai... j'ai envie de te toucher, balbutiai-je.

— Vas-y. Fais comme tu le sens.

J'avançai une main hésitante, la posai sur sa nuque et l'y laissai immobile.

Je n'ose pas la caresser. Je n'ose pas l'attirer vers moi et embrasser ses lèvres... Ce n'est pas possible. Elle joue avec moi. (Mais non, elle ne joue pas ! hurlai-je, mais Manuel ne pouvait m'entendre ; cette scène avait eu lieu la veille ou l'avant-veille.) *Je suis vieux, répugnant, et elle si jeune...*

— Tu te conduis comme un puceau.

Le rouge me monta aux joues et je retirai vivement ma main. Jeanne parut un instant déconcertée, puis elle se pencha vers moi et

déposa un baiser sur ma joue. (Baiser par lequel je changeai à nouveau de corps.)

Mon audace me stupéfia. Je n'avais jamais exprimé mon désir aussi ouvertement.

Manuel demeurait rigide, les yeux fixes et vides. Je l'embrassai à nouveau. Il ne réagit pas.

Il a peur Non de moi, mais de ce qui va se passer entre nous. Je plaisantais en le traitant de puceau – il ne l'est certainement pas, physiquement du moins. Mais mentalement... c'est une autre affaire.

Comment l'aider à triompher, lui aussi, des barrières qui cloisonnent son esprit ?

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Manuel. La panique lui ôtait tous ses moyens. Son esprit tournait à vide, en une boucle sans issue. Je me collai contre lui, lascive, sensuelle, et le forçai à affronter mon regard. J'avais l'impression de manipuler une poupée. Nos poitrines se touchèrent. Le contact de mes seins sembla arracher Manuel à sa transe. Il m'enferma dans l'étau de ses bras et, en un élan que je n'espérais plus, m'embrassa avec une fougue d'adolescent.

Fondu enchaîné...

— Vous êtes un salaud et un irresponsable ! tonnait un homme d'une quarantaine d'années dont le visage bariolé indiquait l'appartenance au monde du spectacle. Disparaître de la sorte deux jours avant un show d'une telle importance ! Et s'il vous était arrivé un accident ?

L'esprit de Manuel, dont j'étais une nouvelle fois l'hôte involontaire, me permit d'apprendre l'identité de ce vociférant personnage : Réginald Bergson, le producteur du spectacle qui devait avoir lieu le soir même.

— Je voulais me détendre, me défendis-je faiblement.

— Vous deviez me prévenir ! J'ai appelé chez vous. Aucune de vos fiches femmes n'a été capable de me renseigner. Vous êtes pourtant tenu par contrat...

— Ça ne vous gêne pas de parler pour ne rien dire ? intervint Changeling. Il est là, n'est-ce pas l'essentiel ?

— Débranchez-moi cette androïde, ordonna froidement Bergson.

— Je ne suis pas une androïde ! s'écria Changeling.

— Tiens, on vous a changé, grinça le producteur. Une fille... Vos ne craignez pas de rendre jalouses vos chéries – ou d'attraper quelque vilaine maladie ?

Je l'empoignai par le col de dentelle de sa chemise et le forçai à me regarder droit dans les yeux. J'avais du mal à contenir la colère qui montait en moi.

— Écoutez, Bergson, j'en ai marre de vous ! Ras le bol ! Ayez confiance, je sais ce que je fais. J'assurerai ce spectacle demain soir...

Enfin, ce soir, puisqu'il est déjà cinq heures du matin. Et ce sera un succès. Mais d'ici là, je ne veux plus vous voir ni entendre parler de vous. Je n'ai pas besoin de vous avoir sur les talons en permanence.

— Le Carnaval est dangereux.

— Tirez-vous, Bergson ! *Tirez-vous !*

Je le lâchai et il battit en retraite ; une flamme de haine brûlait dans son regard.

— Vous ne devriez pas faire ça, Garvey... Je peux vous casser. Vous anéantir.

Quelle importance, puisque je vais mourir ? J'assurerai ce spectacle à tout prix. À tout prix...

Sans transition, je fus Jeanne marchant le long d'une rue, vêtue de sa longue robe grise, ce fragile rempart qui défendait son intimité contre les pensées, les sentiments, les impressions des gens alentour.

Elle avait cessé de considérer la foule comme une entité hostile. Le changement qui s'était produit en elle lui avait apporté une nouvelle vision du monde, qui ne devait rien aux habituelles théories philosophiques ou autres.

L'univers était la surface courbe d'un cylindre de gramophone infini, sur lequel courait une aiguille usée. La pointe de l'aiguille lisait les informations contenues dans le sillon universel et les retranscrivait, modifiant la réalité en fonction des désirs de celle-ci.

C'est le monde qui décide de ce qu'il doit être et de la manière dont il doit évoluer. Rien n'est écrit, le futur n'est que fumée. Ces gens que je croise et qui passent sans me voir choisissent leur destin, le façonnent au gré de leurs terreurs et de leurs espérances.

Ils font du monde ce qu'il sera, mais ils ne le savent pas.

Je revins à moi. Je gisais toujours sur le quai, entouré par une demi-douzaine de personnes. On avait glissé un blouson sous ma tête et Sue me massait les épaules et la poitrine avec des gestes tendres et lents. Je cherchai à me redresser, mais elle m'en empêcha.

— Tu as eu un malaise.

— Ce n'était pas un malaise. Tu sais où est Jeanne ?

— Au cirque. Elle répète.

— Allons-y.

— Vous n'êtes pas en état..., commença Frank Furter.

Utilisant brièvement mes implants, je me levai d'un bond, me forçant à sourire. Luc et le salvoïde se précipitèrent pour me soutenir, mais je n'eus pas besoin de leur aide. Je me sentais parfaitement bien, voire même dans une forme éblouissante. Décidément, l'hibernation m'avait réussi. Un effet inattendu de la Perturbation ?

— Sue m'a tout raconté, dit Luc. Sans toi...

— Laisse tomber. Je n'y suis pour rien.

L'incrédulité apparut dans son regard. Sue ne lui avait donc pas *tout* expliqué.

— Quelqu'un a appelé Manuel ?

— C'est fait, déclara le salvoïde. Je n'ai eu qu'à lui dire « Francis » et « GR-004 (modifié) »... Il a compris tout de suite. Mais il aurait bien aimé savoir comment tu avais identifié le produit.

— Tu ne lui as rien dit ?

— C'est à toi de le faire. Moi, je ne suis qu'un bouffon. Personne ne pourrait me prendre au sérieux... Un salvoïde ? Allons donc !

Je me tournai vers Luc et Sue.

— Vous m'accompagnez au cirque ?

— Bien sûr, répondit l'adolescent ramené du passé.

— J'appelle un taxi, intervint le salvoïde.

Nous nous y entassâmes après avoir salué les rares Transylvaniens restés sur place, nous promettant de nous retrouver, si possible, durant le spectacle de Manuel.

Le chauffeur, un vieil homme peu bavard, écoutait les informations à un volume excessif. Nous fûmes donc bien forcés d'en faire autant. Après une dizaine de sujets que je connaissais déjà – les salvoïdes, la fuite des Néopurs, les pannes inexplicables des moteurs à explosion – la journaliste à la voix mélodieuse prévint que les deux communiqués suivants étaient donnés sous toutes réserves.

— *Le port des capes de tissu vibratile « d'Urham » en matière synthétique est désormais déconseillé. Il semblerait en effet que les propriétés de ce satin particulier, jusqu'ici calquées sur celles du tissu authentique, subissent une évolution pouvant présenter certains dangers pour ses porteurs. On ignore encore exactement de quoi il retourne, mais une demi-douzaine de personnes se sont suicidées après avoir parlé d'une « terreur irrépressible les envahissant lentement au contact de ce tissu diabolique », tandis que d'autres, qui s'étaient débarrassés de leur cape peu après le début du phénomène, ont sombré dans une folie proche de la paranoïa. On suppose que la raison de ces incidents est une malfaçon, les faussaires ne prenant bien évidemment pas les précautions les plus élémentaires lors de la confection de la version synthétique du tissu.*

« *Parallèlement, un courrier confidentiel en provenance de la Colonie Sans Soleil de Triton fait mention d'une étonnante modification du comportement des Masonihils. Il semblerait en effet que ceux-ci, victimes d'un phénomène évoquant la synesthésie, soient devenus insensibles à la douleur. Ou plus exactement, que la souffrance soit désormais perçue comme une jouissance. Un Masonihil a déclaré que chaque mouvement du poignard serti dans son abdomen lui procurait désormais un plaisir voisin de l'orgasme... Puis il s'est suicidé, imitant en cela bon nombre de ses semblables.*

« *Mais la mort ne serait pas la seule issue pour les Masonihils. Ce même*

courrier signale une transformation inverse tout aussi stupéfiante, dont les Masonihils ne sont d'ailleurs pas les seules victimes. Car si la souffrance devient orgasme, l'orgasme devient souffrance ! Ainsi, dans les couloirs de Charon, il est devenu fréquent de rencontrer des couples faisant l'amour, le visage déformé par une douleur atroce qui atteint son paroxysme au moment de la... jouissance. Cette modification perceptive aurait entraîné un subit renouveau du Néo-Puritanisme, dont les militants parcourent la C.S.S., fouettant toute personne trouvée en train de forniquer (sic).

« De plus, cette « synesthésie » ne concernerait pas seulement douleur et plaisir, mais s'étendrait à l'ensemble des perceptions. Ainsi, lors de la fameuse Fête Astérienne, on se serait arraché une infâme piquette produite à partir de vignes de serre, tandis que les champagnes et grands vins terrestres étaient dédaignés... Aucune explication n'a pour le moment été trouvée à ces phénomènes sans précédent qui, étrangement, semblent pour le moment se limiter aux C.S.S. situées au-delà de l'orbite d'Uranus...

— La seconde vague ? émit Sue.

— Aucun doute. Ses effets ont l'air encore plus délirants que ceux de la première, commenta le salvoïde.

— La seconde vague de quoi ? s'enquit Frank Furter.

— Encore un à qui il va falloir tout expliquer ! ronchonna le salvoïde. Tu t'en occupes, Sue ?

— Plus tard, répliqua-t-elle en désignant discrètement le chauffeur, qui tendait l'oreille pour épier notre conversation.

Mon entrevue avec Jeanne fut aussi brève que possible. Elle me confirma chaque détail de sa soirée en compagnie de Manuel, sans même s'étonner que je sois au courant. Bien entendu, elle aussi comptait assister au spectacle. Une personne de plus à y retrouver... Je commençais à croire que tous ceux que j'avais rencontrés depuis ma sortie de l'hôpital y seraient, perdus dans la foule.

Ils y seront.

Fouinain ?

Pas de réponse. Je quittai le cirque pour rejoindre mes compagnons. Je les trouvai assis à la terrasse d'un bistrot prétendument auvergnat, dont le patron mettait un point d'honneur à assurer qu'un *chou* était un *chou*. Seul le salvoïde manquait à l'appel. Il avait préféré s'étendre sur la pelouse d'un square voisin pour y fumer un joint de romarin.

— Je vais le chercher, dis-je.

Je le trouvai en compagnie d'un enfant mongolien dont les lèvres molles et humides souriaient niaisement.

— Tu te fais des relations ?

— Tu ne me croiras jamais... Il m'a demandé de lui dessiner un mouton !

Le trisomique mâchonna quelques mots déformés et inintelligibles.

Le salvoïde avait beau être accoutumé aux perversions du langage et de la phonétique, c'était un vrai miracle qu'il eût compris ce que lui voulait l'enfant.

— D'accord, dit l'ex-barbu en me tendant le joint. Je vais te le dessiner, ton mouton – mais laisse-moi te dire que... Non, c'est sans importance, conclut-il.

Il ramassa un morceau de pierre crayeuse et considéra le muret à la surface irrégulière qui ceignait le square. Les salvoïdes possédaient un sens artistique développé, qu'ils n'avaient pas pour habitude de révéler aux étrangers. Ainsi, pour simplement croquer un mouton de caricature – quatre bâtons pour les pattes, un genre de nuage rondouillard pour le corps et une poire souriante en guise de tête – l'ex-barbu estimait qu'il lui fallait choisir l'emplacement le plus adéquat, utiliser les reliefs du mur afin de donner profondeur et volume à son graffiti.

Il choisit une surface presque lisse qui saillait légèrement et appuya le caillou friable là où la pierre se creusait d'un sillon ondulé. Ce serait parfait, estimai-je non sans ironie.

Mais il n'eut pas même le temps de tracer ne fût-ce que l'ébauche du dessin – et à peine celui de sauter précipitamment en arrière tandis que se désagrégeait la partie du muret sur laquelle il s'apprêtait à graffiter.

Quand il n'y eut plus qu'un tas de gravats sur lequel un nuage de poussière finissait de retomber, le salvoïde et moi découvrîmes l'enfant mongolien qui serrait dans ses bras un mouton de pierre parfaitement proportionné.

1 Cf. Prisons intérieures, même auteur. même collection.

CHAPITRE VII

— Vous entrez en scène dans dix minutes, annonça Bergson. Au moment précis où le soleil disparaîtra derrière Passy, comme vous l'aviez demandé. Vous êtes content ?

Je ne pris même pas la peine de tourner la tête pour lui répondre. La rage injustifiée du producteur, la nuit précédente, me l'avait montré sous son vrai visage, celui d'un *commercial* certes avisé mais pour qui la création artistique en elle-même n'avait aucune valeur si elle ne lui permettait pas de se remplir les poches. Désormais, je n'éprouvais plus que du mépris pour cet homme en qui j'avais eu confiance – un mépris qui virait à l'indifférence au fur et à mesure que le début du show approchait.

Bergson avait cessé d'être utile.

— Je suis aux anges, ironisai-je. Vous avez transmis mes consignes ?

— Vos petits copains pourront entrer à l'œil, si c'est à ça que vous faites allusion.

— Parfait. (Je me levai.) Vous devriez aller dans le public, cette fois-ci, ne serait-ce que par curiosité.

— Je me contente des coulisses.

— Vous manquerez les deux tiers des effets spéciaux.

— Je ne suis pas ici pour profiter du spectacle.

— Vous vous en contrefichez, hein ? Seul le pognon compte, pour vous !

Bergson se raidit.

— J'irai peut-être faire un tour, concéda-t-il, pour étudier de plus près les réactions des spectateurs.

— C'est votre problème, conclus-je en m'éloignant.

Tandis que je me dirigeais vers l'immense scène inclinée qui s'étendait entre les quatre piliers de la tour Eiffel, je me fis la réflexion que je n'avais décidément pas le moral, malgré l'imminence de ce spectacle qui était l'œuvre de ma vie. Changeling serait-elle dans le public ? Pourquoi n'était-elle pas venue m'encourager avant le

spectacle ? Je ne parvenais pas à lui en vouloir, mais j'aurais préféré lui avoir *déjà* fait l'amour.

Dissimulé par un miroir sans tain situé au point le plus élevé de ma scène, je considérai la foule réunie sur le Champ de Mars. Ces dizaines de milliers de personnes étaient venues pour me voir, mais cette pensée ne me procurait aucun plaisir particulier. Jusqu'ici, je m'étais *senti* une star, j'avais aimé être aimé. L'absence de Changeling me rendait incapable de jouir de cette gloire que j'avais tant recherchée. J'aurais donné toutes les ovations du monde pour la serrer dans mes bras...

Je chassai la jeune femme de mon esprit. Rien ne m'empêcherait d'assurer ce spectacle – qui serait vraisemblablement mon dernier.

Je jetai un coup d'œil au ballon sanglant du soleil, dont le tiers inférieur disparaissait derrière les immeubles kitsch de Passy. Il était temps d'y aller.

Je fis un signe de la main aux techniciens éparpillés sur la scène, à l'abri des regards ; bien que tout fût contrôlé par ordinateur, la présence d'une soixantaine de *roadies* était indispensable à la bonne marche du spectacle. Le moindre incident, le plus petit retard, le décalage le plus infime pouvaient en effet tout gâcher.

Regrettant mon incapacité à tout contrôler seul, je gagnai la bulle de verre blindé qui flottait au-dessus de la scène et m'y glissai avec une souplesse que d'aucuns auraient jugée étonnante pour un homme de ma corpulence. J'avais toujours mis un point d'honneur à entretenir ma forme physique ; la graisse qui me bourrelait avait la même origine que la sénilité précoce : les manipulations génétiques des Néopurs.

(Je tentai de me souvenir de ce qui s'était passé, de reconstituer le moment où j'avais quitté mon corps pour intégrer celui de Manuel, mais la dernière image présente à ma mémoire était celle de l'enfant mongolien cajolant le mouton de pierre.)

Le son pur et délié d'une guitare sonna dans le soir, créant peu à peu une mélodie lente et angoissante, toute d'arpèges de cristal. Le guitariste, géant de plus de dix mètres, était assis dans le vide à hauteur du premier étage de la tour Eiffel. Ses cheveux orange se tordaient dans la lumière d'un projecteur, tentacules enflammés d'une méduse illusoire. Il commença à grandir, à croître démesurément tandis que la mélodie se précisait, lugubre ballade empruntée à un compositeur obscur.

La foule poussa un cri de surprise. Les doigts du guitariste étaient eux aussi des tentacules – mais d'un rose obscène, répugnant, qui évoquait les chairs mises à nu d'un écorché.

Le grondement d'une basse au son atrocement trituré fit trembler les vitres dans un rayon de plusieurs kilomètres. Un bassiste

dégingandé, dont le corps semblait dépourvu d'articulations, était apparu sur le second pilier. Son visage n'était qu'un masque de zombie, une face blafarde et émaciée à la peau tendue sur des os saillants. Une plaie sanglante, tout au fond de laquelle battait un cœur gigantesque, béait dans sa poitrine dénudée.

À l'instant précis où le premier coup de baguette résonnait sur le tom basse, batterie et batteur se matérialisèrent au centre de la scène, masquant la bulle où je flottais. Le batteur n'avait pas de visage, mais possédait quatre bras aussi velus que ceux d'un gorille.

J'eus un haut-le-corps. (Mais qui étais-je ?) Cette mise en scène pompeuse, ces artifices grossiers ne faisaient que confirmer mon impression selon laquelle l'« art » multisensoriel n'était qu'une bouffonnerie, un assemblage factice d'éléments hétéroclites destinés avant tout à

FRAPPER !

Effet facile. Il n'y avait rien là-dedans, sinon une habileté commerciale voisine de la démagogie. Le cirque, lui...

(J'étais donc Monsieur Loyal, mais je ne le restai pas longtemps.)

Un coup de tonnerre explosa subitement. Malgré l'absence de nuages dans le ciel, mais le public crut vraiment à l'imminence d'un orage. La lumière sanglante du soleil semblait ne jamais vouloir s'éteindre, comme si l'astre incandescent demeurerait caché juste en dessous de l'horizon, suite à l'interruption de la rotation de la Terre.

Les musiciens s'évaporèrent lentement, comme digérés par l'atmosphère. La tour Eiffel ne tarda pas à les imiter. Il ne restait plus qu'une lande déserte et grise, où le vent secouait de dérisoires bouquets d'ajoncs. Dans le lointain se dessinait une silhouette trapue, inquiétante, qui titubait d'épuisement.

Sang. Il est en quête de sang. Tout comme moi.

Cette pensée appartenait indubitablement au gardien. Je regardai autour de moi, à la recherche de Filvini. Il était difficile de distinguer les visages dans cette pénombre sanguinolente, mais je savais que le Néopur était là, quelque part dans cette foule, et qu'il me cherchait pour me tuer.

Les ténèbres s'imposèrent brutalement. Même les lumières de Paris avaient disparu. D'autres lueurs naquirent çà et là, étoiles rougeoyantes d'une galaxie agonisante. La silhouette obscure se dirigeait d'un pas lourd vers un arbre mort démesuré...

Un loup-garou monumental apparut soudain. Il évoquait pour moi cette image publicitaire représentant un homme masqué en habit de soirée en train d'enjamber les toits de Paris. Image qui fut reprise pour la couverture du premier Fantômas.

La créature tendit ses bras décharnés vers les branches squelettiques de l'arbre mort, poussant un hurlement qui n'avait rien d'humain.

Stupide. Complètement stupide. Tu espères retrouver Kerl dans cette foule ? C'est du délire à l'état pur ! Il y a au moins trois cent mille personnes autour de nous...

(Filvini, s'adressant au gardien. Je tentai de les localiser, mais la voix mentale de la personnalité enfouie avait déjà été engloutie dans le brouhaha ambiant.)

La lumière glissait doucement vers l'orangé. Dégradation chromatique. La musique se déchaînait, rutilante et sauvage. Un orchestre symphonique au grand complet flottait sur la droite de la scène, plaquant un arrangement wagnérien sur l'instrumental rock façon Shadows.

J'avais peur. Je savais que ce n'était qu'un spectacle et que ce spectacle avait été conçu par Manuel Garvey, le plus grand des façonneurs, mais je ne pouvais refouler cette terreur qui montait en moi, nouant ma gorge et mon estomac, gonflant telle une bulle ardente à l'intérieur de ma poitrine.

Je décidai de m'éloigner de la scène. Arriver tôt pour être le plus près possible de la tour Eiffel avait été une erreur. Il fallait battre en retraite, pour refouler cette terreur, échapper à cette odeur de sang qui emplissait désormais l'air.

Je me penchais vers Sue, qui semblait avoir pleuré, et hurlai dans son oreille que je ne pouvais supporter cela. Elle hocha la tête et nous nous éloignâmes, suivis par Frank Furter. Le salvoïde s'était fondu dans la foule ; il nous retrouverait plus tard.

(J'étais donc Luc. Mais où se trouvait mon corps ?)

— *He was hungry, but he couldn't find no prey – no food.*

La voix sépulcrale avait tonné avec autant de violence que l'orage factice.

— *La faim lui rongait les entrailles.*

Tous auraient voulu fuir, je le sentais, mais les grilles magnétisées tendues autour du Champ de Mars les en empêchaient. Il y eut un début d'agitation au sein de la foule. Je souris. Les nouveaux générateurs d'hallucinations fonctionnaient à la perfection. Mes fans avaient peur ? Ils ne savaient pas ce qui les attendait...

La musique devint Apocalypse. Du sang dégoulinait des énormes nuages pourpres qui flottaient au-dessus des spectateurs. L'immense loup-garou plongea vers eux, ses yeux de braise jetant des éclairs meurtriers, son haleine puante soufflant comme une tornade chargée de miasmes.

Les ténèbres, à nouveau. Et un synthétiseur pleurant dans le lointain.

Et dire que c'est ça qui marche... Les gens sont vraiment trop primaires. Prêts à aimer n'importe quoi, du moment que ça les prend aux tripes. Même si c'est artificiel, même si c'est de la merde. Il suffit que ça les sorte de leur quotidien, que ça leur donne l'impression d'exister... L'odeur du sang les fait bander, la vue de la mort les surexcite. Ils n'ont qu'à se mettre à tuer ! Ce serait plus honnête...

Enfin... Du moment que je rentre dans mes frais...

(Bergson, assurément. Manuel ne s'était pas trompé sur son compte.)

Des pas lourds faisaient trembler le sol. Plongée dans une obscurité totale, la foule retenait son souffle. Ceux qui s'étaient allongés découvrirent que l'herbe du Champ de Mars avait disparu pour être remplacée par un sable fin à l'odeur de cendre et de sel. De nouveaux instruments s'étaient joints au synthétiseur. Une Gibson Les Paul gémissait sous les doigts d'un guitariste bleu électrique au bord du suicide dont la silhouette de junkie se découpait dans un halo de lumière d'un blanc éblouissant.

Sur une série d'écrans tendus dans le ciel apparurent des images répugnantes. Opérations, dépeçages, autopsies, tortures, mutilations... Des dizaines de loups-garous dansaient désormais *parmi* la foule, déchirant corps et visages à l'aide de leurs griffes acérées.

Je ressentis une douleur cuisante à l'épaule. L'un des lycanthropes s'en était pris à moi. Sans hésiter, malgré le tabou qui pesait sur la violence à l'égard d'autrui, je lui tranchai la gorge d'un coup de griffe.

Une jeune fille blonde tomba à la renverse, un jet de sang jaillissait de sa jugulaire ouverte.

Je reculai, *paisiblement affolé*. Je m'étais laissé piéger. Je me tournai vers le Matraqueur qui m'accompagnait et criai :

— Pourquoi sommes-nous ici ?

— La fusion.

Des quartiers de viande furent projetés dans les airs et retombèrent en pluie sur la foule terrifiée. L'orage de sang s'était interrompu.

(Retrouver Sh'ressch, l'extraterrestre aux allures de grand fauve originaire de Prtvll, m'avait tout d'abord surpris, puis j'avais réalisé que sa présence ne faisait que confirmer la dernière phrase mentale du fouinain. Tous ceux que j'avais rencontrés au cours de ma quête étaient là. *Tous*. Même l'astronome contrefait de Basse-Californie ?)

(Je voulus pénétrer plus avant dans l'esprit du Portuvillien, pour découvrir les raisons de sa présence ; la volonté inconnue qui me faisait ricocher d'un corps à l'autre ne m'en laissa pas le temps.)

Je hurlai en recevant sur le crâne un foie encore palpitant. Mon voisin saisit le viscère gorgé de sang et le jeta au loin. Il s'évapora en cours de route.

Ce n'était qu'une illusion. De mauvais goût.

Tout était redevenu calme. L'orchestre symphonique planait à nouveau sur la droite de la scène, faisant face à une formation d'une trentaine de musiciens qui évoquait un combo de samba ou de salsa. La musique tenait du folklore breton et du punk rock, malgré la présence de nombreux instruments rythmiques africains et d'un sithar ostensiblement mixé en avant.

Des fleurs géantes dérivaien au-dessus des spectateurs, corolles lumineuses au centre desquelles cillaient des yeux à facettes. Le rythme de la musique ralentit progressivement, tandis que s'effaçaient les musiciens aux allures de pingouins. Une odeur douceâtre succéda à celle du sang. La terreur fut remplacée par une quiétude béate.

— *I will be there / I will be there / I will be there / At the love-in !*

L'air était peuplé de formes souples et imprécises. Des halètements presque imperceptibles se superposèrent aux percussions. Une voix s'imposa à la foule hypnotisée :

— Touchez-vous... Opposez vos mains ouvertes... Sentez les vibrations...

— *Good, good, good vibrations...*, chanta une voix visiblement repiquée car elle ne tenait compte ni du rythme ni de la tonalité du morceau.

— *I'm happy just to be with you*, répondit une autre voix, soutenue par les accords luxuriants d'un orgue Hammond.

Je joignis ma paume à celle de ma voisine, une fille aux cheveux gris perle. (Jocelyne était donc là, elle aussi...) Nous restâmes un long moment à nous dévisager, muets et recueillis. Puis Jocelyne dégrafa son bustier et bomba le torse, tendant vers moi ses seins menus. Je me penchai en avant et refermai délicatement mes lèvres sur la pointe encore tendre qui durcit aussitôt.

— *SUPERZAP THEM ALL WITH LOVE !*

Des hommes en uniforme sillonnaient la foule, matraquant à tour de bras les spectateurs agglutinés qui leur répondaient en leur jetant des fleurs et en les invitant à se joindre à eux. Un Christ géant survolait le public, larguant des joints et des pilules pyramidales de toutes les couleurs. Des couples faisaient l'amour avec des gestes lents pleins d'affection. Chacun cherchait à donner du plaisir plutôt qu'à en prendre.

Une pluie de pétales de rose épongea les dernières traces de sang.

Je venais de constater que le mandala peint sur le crâne du Matraqueur s'était illuminé quand une fille nue se pendit à son cou et l'embrassa à pleine bouche, posant les mains sur le symbole coloré. Le Matraqueur voulut la repousser, mais elle s'accrochait à lui, frottant son pubis contre la boucle métallique de son ceinturon et écrasant ses seins lourds contre les puissants pectoraux.

Je *souris lucidement*. Je restais imperméable aux suggestions

hypnotiques qui étaient à l'origine de ce déferlement d'érotisme et d'amour. Manuel faisait preuve d'une grande habileté dans la construction de son spectacle. Tout d'abord l'horreur, la violence aveugle et surnaturelle – puis l'amour, la douceur, la paix... Je me demandai ce qui allait suivre.

À mes côtés, la fille faisait l'amour au Matraqueur, mais seul le sexe de celui-ci semblait participer. Son esprit était de toute manière intégré au *Gestalt*. Ce *Gestalt* que j'avais moi-même quitté quelques heures auparavant, quand il avait estimé que je devais recouvrer mon identité pour le spectacle.

— *Lucy in the sky with diamonds...*

Ciel de confiture dégoulinant sur la foule. Visages froissés, déchirés, imprimés de fausses nouvelles et de gros titres déliquescents. Voix vertes et violettes escaladant les piliers de la tour Eiffel, surgissant des murs qui avaient soudain divisé la foule en groupes d'importances diverses mais tous obnubilés par l'idée de l'Amour.

Du sexe ?

Guitares distordues. Épiphone ravageuse et Gibson geignarde. Nappes d'orgue. Voix psychotropes de psychopathes psychopompes faisant éclater la musique en gerbes bariolées, brisant les fragiles arabesques d'amour pour leur en substituer d'autres, guère différentes au fond.

La musique se fit caresse, tendresse, plaisir. Harmonie. Les uniformes noirs avaient disparu, ainsi que les murs.

Je manipulai quelques commandes et chargeai un sous-programme. Il n'était pas question de laisser le spectacle dégénérer en orgie. Tout reposait sur le principe de la douche écossaise. Une construction faite d'oppositions tranchées renforçait la puissance de chaque morceau.

Bergson surgit des coulisses, haletant, alors que j'achevais de régler le rythme auquel se succédaient les hallucinations, et il se mit à tambouriner sur la paroi de verre courbe. Je branchai les micros extérieurs pour entendre ce qu'il avait à me dire.

— Vous êtes complètement dingue ! Arrêtez ça tout de suite !

— Il ne reste que quelques secondes. La pièce suivante...

— C'est du spectacle tout entier que je parle ! Vous êtes en train de les rendre mabouls ! Regardez !

(C'est la Perturbation qui les rend fous. La seconde vague doit être sur nous. Il faut trouver Filvini.)

— Je dois reconnaître que ça n'a jamais aussi bien marché...

— Irresponsable – voilà ce que vous êtes ! Le Champ de Mars transformé en baisodrome... Vous n'imaginez pas les ennuis que ça va vous créer !

Je rivai mon regard dans le sien.

— Je vais crever – vous l'ignorez, hein, Bergson ? Je vais crever

dans un an, peut-être deux, parce qu'un crétin de Néopur a décidé qu'il fallait limiter l'espérance de vie, quelques mois avant ma naissance ! Oh oui, cette idée a été presque aussitôt abandonnée, mais ça ne m'a pas empêché d'en faire les frais – et je ne suis pas le seul !

Un sentiment d'oppression naquit au cœur de la foule. Les corps enlacés se désunirent sans avoir, pour la plupart, réussi à atteindre l'orgasme. L'angoisse était à nouveau omniprésente, écrasant les poitrines, nouant les gorges bien qu'elle n'eût aucune origine visible – ou audible.

— Cinq millions, poursuivais-je. Cinq millions de pauvres types qui crèveront sur une période de six mois... (L'un de mes bras traversa la paroi de la bulle et empoigna le col de dentelle rose de Bergson.) Il faut un an au minimum pour monter un spectacle multisenso. Dans un an, je serai sénile, irrémédiablement gâteux. C'est ma dernière œuvre, mon chant du cygne – et vous voudriez que j'arrête tout ? (Je repoussai vivement le producteur ; il alla s'étaler parmi les câbles enchevêtrés.) Cassez-vous, Bergson. Je n'ai plus besoin de vous, maintenant. Et – mettez-vous bien ça dans la tête – *le spectacle continuera jusqu'au bout !*

Il se releva, s'épousseta du bout des doigts, les lèvres tordues en un rictus dédaigneux.

— Vous l'aurez voulu, Garvey. Je vais vous couper le courant.

L'angoisse ne cessait de monter, bien qu'il ne se passât rien d'anormal. La musique était douce, presque langoureuse. Il s'agissait d'un air traditionnel irlandais réarrangé pour deux synthétiseurs et un saxophone ténor. La scène demeurerait plongée dans l'ombre. Un unique écran plat, dressé du côté du Champ de Mars opposé à la tour Eiffel, montrait un paysage anodin, peut-être trop anodin : un vaste champ de blé aux épis agités par une brise légère.

Je rabattis les pans de ma robe, rajustai mon soutien-gorge et remontai mes bas. C'était la première fois que je me donnais ainsi à un homme, mais la tension érotique imposée par Manuel était trop violente pour que quiconque pût y résister.

Pauvre Manuel, songeai-je, tu viens de te cocufier avant même de m'avoir touchée...

— Je n'aurais jamais pensé que vous portiez ce genre de vêtements sous votre robe..., commença l'homme qui m'avait étreinte un instant auparavant.

(Francis ? Il était donc éveillé ?)

Je lui fus reconnaissante d'essayer de dédramatiser la situation.

— Chacun ses secrets, laissai-je tomber.

Rien n'avait vraiment changé mais, peu à peu, l'ensemble des sensations déversées par mes appareils portait une histoire à la connaissance du public. Ce passage était l'un des *morceaux de bravoure*

du spectacle. Sans recourir aux effets spéciaux ou à l'outrance qui avait fait ma renommée, j'étais parvenu à communiquer aux spectateurs un récit « off » qui se frayait un chemin dans leur esprit bien qu'il ne fût jamais évoqué ouvertement.

Le champ de blé ondulait, paisible. C'était un champ de blé banal, sans intérêt ni particularité discernable. Dans le ciel d'un bleu cassé voletaient quelques oiseaux noirs – mais peut-être leur couleur était-elle due à l'éloignement. Le filtre utilisé pour filmer la scène donnait bien au soleil un aspect quelque peu étrange, mais sans rien de choquant.

Pourtant, l'angoisse ne cessait de monter.

J'aperçus l'un de mes frères et voulus le rejoindre ; puis je décidai de n'en rien faire.

Les salvoïdes que nous étions n'avaient plus rien à se dire.

Les épis ployant sous le poids des grains ondulaient toujours dans la brise. Les oiseaux étaient plus nombreux, plus noirs aussi, et peut-être la sensation d'angoisse naissait-elle de leur présence.

Le soleil avait décidément l'air d'une tache de peinture.

Des centaines de corbeaux tournoyaient à présent au-dessus du champ et leur nombre ne cessait d'augmenter. Ils masquaient presque le soleil et commençaient à s'abattre sur le champ. Un cadavre y était caché et ils le cherchaient pour s'en repaître.

Tu as honte, hein, saleté de gardien ? Honte de ce que tu viens de faire... Honte d'avoir eu peur de projections holographiques et, surtout, de ne pas avoir su résister quand cette main a soulevé ta robinforme pour empoigner ton sexe !

Elle était mignonne, cette fille. Et ses doigts si doux, si agiles...

Tu as joui presque aussitôt, et c'est peut-être ça qui te rend encore plus malade. Car tu aurais voulu que ça dure, tu aurais voulu qu'elle referme ses lèvres sur ton sexe... Tu aurais voulu la prendre, la pénétrer... Ah ! tu te serais alors senti si fort, si viril ! Mais non. Deux-trois allers-retours, un liquide tiède qui tache l'intérieur de ta robinforme...

Frustrant, non ?

Tu rêves de sexe, même si tu refuses de l'admettre, mais ta nature même te l'interdit.

Tu rêves de sexe et c'est bien normal...

Car dans puritain il y a putain.

Un coup de feu retentit. Les corbeaux s'égayèrent.

Mais cela ne dissipa nullement l'angoisse.

— Nous sommes manipulés, dis-je.

J'avais encore dans la bouche le goût du sein de cette fille qui s'appelait Jocelyne.

— Oui, répondis-je en rajustant mon bustier. Manipulés. Abusés. Bernés.

— Cette ère est malade. Malade à crever.

— Il faut partir ! m'écriai-je. La suite va être pire, je le sens !

Nous entreprîmes de nous frayer un chemin vers la sortie.

Les lourds épis ondulaient dans la brise. Le soleil à la rotondité imprécise flottait dans le ciel bleu. Le dernier corbeau disparaissait au bord de l'écran.

Le poids de ma haine m'étouffait. Je la sentais gonfler en moi comme un cancer, comprimant peu à peu mes organes, écrasant mon cœur et mes poumons.

(Qui étais-je ? Un inconnu, cette fois-ci ?)

Je levai mon arme. Pour tuer. J'étais venu dans ce but. Tuer. Tuer cette foule que je haïssais. Tuer ce façonneur qui me rendait cinglé...

Soudain, je ne fus plus aussi sûr de vouloir le faire.

Mon index se crispa sur la détente mais n'appuya pas. Il y avait un vieil homme dans ma ligne de mire. Un vieillard comme je les détestais, bavant et chevrotant, avec un crâne poli et des yeux vicieux.

Haine trop forte, trop intense, devenue un sentiment abstrait, sans cause ni effet. *Haine.*

Nul ne peut vivre avec une telle chose en soi, songeai-je en retournant vers mon visage le canon du revolver.

Cymbale et cuivres brisèrent brutalement la tension, chassèrent l'angoisse.

Un clown peinturluré se dressait à l'emplacement de la tour Eiffel, ses quatre jambes encadrant la scène. Son nez rouge de la taille d'une mongolfière clignotait sur un 7/4 endiablé, adaptation douteuse de *Un square dance* de Dave Brubeck.

Des myriades d'homuncules se lancèrent à l'assaut des jambes du clown, pitoyables parodies aux corps contrefaits. Leurs traits, que les écrans montraient en gros plan, rappelaient ceux des Marx Brothers. Un Groucho ricanant qui avait atteint la ceinture jeta son cigare dans le pantalon béant. Le clown se mit à gesticuler ; plusieurs dizaines d'homuncules tombèrent, devenant des ptérodactyles roses aux yeux ornés de faux cils d'une longueur démesurée.

La musique s'enrichit d'instruments extraterrestres dont les sonorités appelaient irrésistiblement le rire. Une odeur de caramel s'abattit sur le public.

Ridicule, songeai-je en redressant mon huit-reflets. *Lamentable pastiche.*

— Il ne sera jamais aussi drôle que notre Auguste, cria Maciste, approuvé par Éléonore qui se blottissait contre sa poitrine massive.

— Ça n'a rien de drôle, de toute façon, dis-je en éclatant de rire bien malgré moi.

— C'est même lugubre, renchérit Éléonore en m'imitant.

Autour de nous, la foule rigolait franchement.

— Tiens, s'écria Maciste, voilà Changeling...

Une demi-douzaine de Chico escaladaient la veste bariolée du clown géant, suivis par deux Harpo, une quinzaine de Groucho et un nombre indéterminé de Karl – le quatrième frère, celui qui avait préféré écrire *Le Capital* plutôt que de tourner des films. La foule essayait de marquer le rythme en tapant dans ses mains, mais rares étaient ceux qui y parvenaient ; un 7/4 n'est pas exactement simple à suivre.

J'eus un sourire triste en considérant le corps sans tête du *psycho-killer*. Le pousser au suicide m'avait moins traumatisé que de causer la mort de Maguet, mais c'était toujours désagréable de tuer quelqu'un, même de manière indirecte. Je regrettais vraiment d'avoir accompagné Sue et les autres à ce spectacle – d'autant plus que nombre de mes frères avaient eu la même idée et que je ne tenais vraiment pas à leur parler.

— Alors, tu te marres pas ? lança une voix hilare. Les salvos, normalement, c'est plutôt rigolo...

Je me retournai. Un vieil homme au corps agité de soubresauts – celui que le tueur avait voulu abattre – gesticulait devant moi, pantin écarlate.

— C'est mon spécialiste livide, répliquai-je en m'efforçant d'adopter un ton aussi sinistre que possible.

Le rire du vieillard monta dans les aigus.

La plupart des Marx Brothers s'étaient transformés en ptérodactyles. Seuls un Harpo et un Groucho poursuivaient leur ascension. Le premier venait d'atteindre l'épaule du clown quand celui-ci le chassa d'un revers de main.

Le 7/4 devint un 11/2, le genre de rythme dont on se dit qu'il ne peut exister tant qu'on ne l'a pas entendu – et même ensuite, d'ailleurs. La base rythmique était assurée par des caquetages de poulets et des rires qui allaient du soprano au baryton. La partie solo avait été confiée à une viole électrifiée. L'ensemble, parfaitement supportable et à la lisière de l'inaudible, évoquait la rencontre d'une basse-cour et d'Erik Satie placée sous l'aile destructrice d'un Brian Jones aborigène.

Les jets invisibles de gaz hilarants cessèrent. Il n'était plus question de faire rire le public.

J'atteignis le poste électrique qui contrôlait la totalité de l'alimentation du spectacle.

— Arrêtez-moi ça, ordonnai-je aux techniciens qui se trouvaient sur place.

— Enfin quelqu'un de sensé, dit l'un d'eux en soupirant.

Il se tourna vers le panneau de contrôle et entreprit de commuter les disjoncteurs.

Je vais te briser, Manuel Garvey. Ton chant du cygne ? Tu parles ! C'est un service que je te rends en t'empêchant de continuer.

Le Groucho s'accrochait à la chevelure jaune et violette du clown, harcelé par les ptérodactyles qui le bombardaient de crachats lumineux. Il avait démesurément grandi et battait désespérément l'air de ses bras. Sa main heurta l'un des reptiles qui tomba en vrille vers le public et s'écrasa au sol, broyant sous son corps une demi-douzaine de spectateurs qui se redressèrent pourtant, morts-vivants dépourvus de squelette.

Je ne faisais plus qu'un avec le formidable assemblage de circuits qui créait le spectacle. Mes doigts couraient toujours sur les multiples tableaux de commandes, sur les claviers et les rangées d'interrupteurs et de potentiomètres, mais je sentais que j'aurais pu me passer de ces stupides intermédiaires pour contrôler *directement* le show.

(Il en avait le pouvoir, je le savais. La seconde vague de la Perturbation le lui avait donné.)

Je perçus une soudaine chute de tension. Bergson mettait ses menaces à exécution. L'image du clown vacilla.

Non ! Le spectacle doit continuer !

Les câbles, les ordinateurs, les mécanismes et les structures électroniques devinrent des prolongements de mon réseau nerveux. La machinerie tout entière était désormais un corps artificiel, dont je représentais le cerveau.

Mais l'intensité du courant ne cessait de baisser.

Il faut que je trouve de l'énergie.

J'étendis le réseau dont j'étais le centre, englobant la totalité des sources d'énergie disponibles. Vampire électronique, j'entrepris de voler la puissance indispensable là où elle se trouvait, aussi bien aux lignes électriques que dans les cerveaux des spectateurs.

(L'énergie devenait unique – autre conséquence de la seconde vague.)

Le show reprit après une interruption qui n'avait pas duré plus d'un centième de seconde.

Une volée de ptérodactyles s'abattit sur le Groucho. Becs et serres s'enfoncèrent dans le corps sans défense. L'éternel sourire moustachu s'effaça, le cigare tomba, bientôt suivi par une silhouette ensanglantée.

La fille qui s'était empalée sur le sexe du Matraqueur gisait sur le sol, pleurant à chaudes larmes. Elle n'avait même pas pris la peine de se rhabiller. J'aurais voulu la consoler, mais les sentiments humains me restaient inaccessibles ; je ne comprenais pas la raison de son désespoir.

— Fusion. Bientôt, dit le Matraqueur.

— Mais *quelle* fusion ?

— Verras.

Le mandala palpitait toujours sur le crâne rasé. J'eus la vision mentale d'un oignon dont les différentes peaux se détachaient une à une, fragments d'univers où gesticulaient de minuscules silhouettes terrifiées.

Un chevalier vêtu de papier hygiénique parfumé à la fraise se dressa face au clown dont la bouche s'ouvrit, révélant des crocs d'une blancheur parfaite avant de vomir un jet de flammes. La veste à carreaux multicolores, le pantalon trop large et le visage peinturluré s'évanouirent.

Le chevalier au glaive de lumière porta un coup d'estoc au dragon rageur qui avait remplacé le clown. L'animal chimérique l'esquiva et répliqua par une gerbe de feu pourpre qui embrasa l'armure de papier rose. Transformé en torche, le chevalier se dilua en un nuage de cendres qui mit longtemps à retomber, au son du *Poème* de Chausson revu et corrigé par biniou et xylophone.

L'armure était vide.

Le dragon poussa un rugissement qui dut porter jusqu'aux banlieues les plus lointaines et cracha une boule de feu qui se déforma dans le ciel sans étoile, pour finalement exploser telle une *nova*. Quand l'effroyable lumière s'éteignit, un Père Noël souriant survolait la foule à bord d'un traîneau tiré par des ornithorynques, jetant des brassées de cadeaux enrobés de papier coloré.

Des plates-formes dégravitées surgirent de tous les azimuts. Sous leurs ventres peints de scènes tirées de la Bible pendaient de grossières statues représentant des créatures fabuleuses – griffons, harpies, licornes, pégases... Tout un bestiaire fantasmatique taillé dans la pierre crayeuse du Bassin Parisien.

La foule, s'arrachant à son abrutissement, s'écarta pour permettre aux plates-formes de déposer leurs fardeaux. Plusieurs centaines de statues s'érigèrent bientôt sur le Champ de Mars.

Je regardais autour de moi, dévisageant les spectateurs figés dans des postures le plus souvent grotesques. Un mouvement attira mon attention. Un couple se déplaçait à travers la foule fascinée. La femme m'était inconnue, mais l'homme...

— Francis ! hurlai-je à pleins poumons. Francis ! C'est moi, Luc !

Il se retourna, m'aperçut, me reconnut et se mit à courir dans ma direction, traînant la jeune femme. Sue émit un cri étouffé.

— Qu'est-ce que Jeanne fiche avec Francis ? Et comment se sont-ils rencontrés ?

— Le hasard..., commença Frank Furter.

— Il n'y a plus de hasard, coupa Sue.

Les paquets cadeaux contenaient des objets sans nom ni usage définissable. Vistemboires ou léonarques, abasiles ou saffonians, ils provoquaient des cris d'extase et des bagarres rageuses. Chacun

voulait son cadeau – et il n’y en avait pas assez pour tout le monde. Comme autant d’enfants pauvres d’une ville misérable se battant pour une poignée de monnaie, les spectateurs se disputaient les joujoux du Père Noël.

Je m’approchai d’un hippogriffe particulièrement affreux et l’étudiaï sous tous les angles en me demandant si je réussirais à réitérer le *coup du mouton*, comme j’avais décidé de l’appeler.

La jonction de l’aile droite attirait irrésistiblement mon regard. J’y posai la pointe d’un stylo et pressai doucement.

L’hippogriffe vibra, perdant une partie de sa substance. Quand les derniers gravats furent tombés sur le sol, une statue représentant le salvoïde originel agenouillé avait remplacé la bestiole hideuse.

Je me ruai vers la sculpture la plus proche avec un jeu de mots de joie.

La musique, demeurée trop longtemps douce et langoureuse, commença à monter en un crescendo qui n’augurait rien de bon. Manuel avait mêlé l’ouverture du *Vaisseau fantôme* et une accélération typique du hard rock en une escalade qui semblait ne jamais vouloir finir, analogue à cet effet expérimental qui permet de donner à l’auditeur l’illusion d’une perpétuelle montée vers l’aigu.

Le traîneau du Père Noël avait disparu, de même que les plateformes. Les écrans et les plaques tridi restaient vides, inertes. Seules les statues et la musique rappelaient qu’un spectacle était en train de se dérouler.

Je vais t’avoir, saloperie de gardien... Je sais désormais comment te forcer à m’abandonner le contrôle de ce corps, comment te rejeter dans les limbes pour que tu y pourrisses...

Le gardien, qui me cherchait toujours, s’était rapproché inconsidérément de la scène. À quelques mètres sur sa gauche, le salvoïde glabre qui avait découvert les *points de sculpture* venait de frapper du poing l’œil d’une licorne couchée dont la matière s’était effritée, révélant un sexe fourchu d’une taille fabuleuse, dont seule l’une des deux verges était en érection.

— Pour l’amour de Dieu ! hurla le salvoïde en mettant le cap sur une autre statue.

Je profitai de la surprise du gardien pour tenter de reprendre les rênes. J’échouai une fois de plus, mais cet échec, loin de me décourager, me remonta le moral. Je finirais par l’avoir, j’y arriverais ; ce n’était qu’une affaire de temps et de volonté.

La musique explosa, si baroque qu’il était impossible d’en identifier les différentes composantes. La première partie du show s’achevait sur ce morceau.

— *Emportés par la foule...*, chanta Édith Piaf.

Le public se dressa comme un seul homme dans l’odeur aigre de la

sueur. Au-dessus des plaques tridi, une petite femme maigre vêtue de noir tendait ses mains tordues et crispées vers l'accordéoniste soûl qui titubait au sommet de la tour Eiffel.

Les spectateurs se mirent à pleurer à chaudes larmes. L'alliance des chansons de Piaf, de l'orchestration hétéroclite et des ondes déprimantes distillées par les générateurs d'hallucinations les avait emplis de désespoir. Pourtant, aucun d'eux ne savait *pourquoi* il pleurait.

— Fusion. Commence, dit le Matraqueur.

— Enfin ! m'écriai-je avec un *agacement joyeux*.

— Fusion en route. Pivot en place. Roue tourne. Observe.

La tristesse du public s'accrut. Une jeune morte flottait dans le ciel, visage vers le sol ; la vision de ses traits paisibles qui ne s'animent plus jamais aurait poussé au suicide le plus jovial des boute-en-train.

Une fille s'arracha les yeux pour ne plus voir ce visage géant, un homme d'âge mûr se précipita la tête la première contre une statue ; un autre, plus jeune, s'ouvrit la gorge avec ses ongles...

— Je n'y comprends rien, disait le technicien. Il n'y a plus un watt qui parvienne à la scène. Tout aurait dû s'arrêter.

— Que fait ce crétin ? s'écria un autre technicien.

Il désignait un homme au visage baigné de larmes qui courait vers le poste électrique. J'ouvris la bouche pour donner l'ordre de l'intercepter, mais l'homme repoussa les techniciens, qui ne m'avaient pas attendu pour s'interposer, et plongea sur les contacts à nu.

Son corps se tétanisa, s'enflamma dans une étincelle violacée.

Les lumières de Paris s'éteignirent.

La transition entre les deux parties du spectacle fut d'une brutalité sans nom. Un rythme synthédisco des premières années du xxie siècle s'imposa, mettant un point final à la vague de suicides, tandis que des éclairs kaléidoscopiques trouaient la nuit qui s'étendait autour du Champ de Mars devenu une île de clarté dans une ville baignée de ténèbres. Chaque lumière était comme un Champ de Mars miniature où se tordaient des silhouettes hystériques, en transe, l'esprit laminé par le rythme répétitif et psychotrope du synthédisco.

Seuls les Matraqueurs et les salvoïdes ne se laissaient pas entraîner.

Kerl est là, songeai-je. Il est là, quelque part, partout... Il vit ce spectacle, alors que nous nous contentons d'y assister.

(Cette réflexion de Jeanne me rappela plus ou moins à la conscience. Jusqu'ici, je m'étais laissé entraîner de corps en corps, sans réagir, sans chercher à comprendre ce qui m'arrivait. Que Jeanne fût consciente de ma présence me ramenait dans la réalité.)

En regardant de plus près les lumières tournoyantes, on voyait qu'elles étaient constituées de myriades de lumières plus petites, qui

tourbillonnaient également et devaient être, elles aussi, composées d'autres lumières infinitésimales, elles-mêmes...

Entre ces lumières s'étendaient de vastes plages de ténèbres rendues imperceptibles par l'intensité des sources lumineuses. Comme la matière, essentiellement composée de vide, ces lumières étaient avant tout faites d'ombre.

— Partons, décidai-je.

La dizaine d'artistes qui m'avaient accompagné acquiescèrent. Demeurer sur place devenait dangereux. Nous nous dirigeâmes donc vers la sortie, la pieuvre-orchestre nous ouvrant la voie à l'aide de ses multiples tentacules.

Les lumières se rassemblèrent, dessinant une galaxie naine, représentation trouble de la Voie lactée. Leur éclat vira au rouge, tandis que le synthédisco agonisait, cédant la place à une valse musette endiablée. Les spectateurs formèrent des couples ; comme possédés, ils continuèrent à danser, secouant la tête et agitant leurs membres qu'on eût dit désarticulés sur le rythme à trois temps pervers.

— *Il y aura un Jugement Dernier !* rugit une voix féminine.

Flottant dans ma bulle, je constatai que je n'avais plus besoin de ces intermédiaires stupides qu'étaient les tableaux de commandes. Mon rêve de contrôler directement la totalité du show était devenu réalité. Araignée blottie au cœur d'une toile technologique, j'en maîtrisais désormais jusqu'aux détails les plus infimes, allant jusqu'à en alimenter en énergie les différentes parties.

J'éprouvai un vertigineux sentiment de puissance. Nul ne pouvait plus m'empêcher d'aller jusqu'au bout de mon projet, d'achever comme je l'entendais ce chant du cygne grandiose et délirant que j'avais patiemment conçu. Mieux : grâce à ce contrôle total et absolu que j'exerçais sur le déroulement du spectacle, je pouvais désormais donner libre cours à mes fantasmes, sans avoir à me soucier des impératifs techniques ou des limitations desquels il me fallait tenir compte en temps normal.

J'avais conscience de réaliser un chef-d'œuvre et cette certitude augmentait mon excitation. On parlerait de moi durant des siècles, voire des millénaires. Pour des dizaines de générations, je serais l'Artiste majuscule, le Créateur dont le souvenir ne disparaîtrait jamais de la mémoire collective de l'humanité.

J'avais toujours rêvé de passer à la postérité, de laisser une empreinte indélébile dans les strates de l'histoire, et la conception de mon spectacle était tout entière sous-tendue par ce rêve. Mais jamais je n'aurais imaginé que je me rapprocherais à ce point de la perfection. L'accident qui avait fait de moi le maître absolu de la toile virtuelle était l'un de ces heureux hasards qui, ajoutés au génie,

donnent naissance aux chefs-d'œuvre.

(Mais le hasard n'existait plus...)

— *Un Jugement Dernier / Châtiment des péchés / Punitions des erreurs / Ça ne me fait pas peur !* poursuivait la voix, derrière laquelle montaient des chants grégoriens passés à une vitesse bien trop lente.

Un immense filet de lumière verte recouvrit l'esplanade dont l'herbe avait cédé la place à une dalle de béton glacé. Les danseurs s'engluèrent dans les mailles de ce filet comme des mouches prises au piège. La panique était à son comble, visqueuse et noire. Des formes imprécises naquirent de la nuit, goules et jabberwocks. Le spectacle dérivait progressivement vers l'abstraction, tendait à devenir non-figuratif.

— Je vais essayer de l'arrêter moi-même, décidai-je.

— Mais où peut-il trouver l'énergie, merde ? gémit l'un des techniciens.

— Là où elle est, je pense. Partout. N'importe où. (J'eus un geste qui englobait la ville plongée dans les ténèbres et les constellations méconnaissables.) C'est irrationnel, je sais – mais que reste-t-il de rationnel, à présent ?

Je me dirigeai vers la scène d'un pas décidé. Les techniciens me regardèrent m'éloigner, pensifs. Quand je me retournai, un instant plus tard, tous avaient déserté leur poste. Ça risquait de chauffer, comme l'avait fait remarquer l'un d'eux un instant plus tôt, et ils tenaient sans doute à rester au frais.

Le ciel était devenu un immense écran courbe où dansaient des silhouettes inhumaines. La valse musette ralentissait imperceptiblement, tandis que de nouveaux instruments venaient en enrichir l'orchestration. Les spectateurs se débattaient toujours dans les rets lumineux de Manuel, mouches désespérées dont l'esprit n'était plus capable de produire la moindre pensée cohérente.

(Je décidai d'agir. Le phénomène qui me drossait d'un individu à l'autre semblait près de cesser. J'arrivais *presque* à le contrôler. Je m'insinuai dans l'esprit de Manuel, le temps de rajouter un élément imprévu au spectacle.)

Une voix grondante couvrit soudain la musique :

— Ordre à tous les détachements de boucler le Champ de Mars et de retrouver Merteuil Filvini.

Des hommes en uniforme noir tombèrent du ciel devenu solide, brandissant des armes meurtrières.

Tu vois, gardien de mes deux, tu es coïncé...

— Peut-être, répliqua le gardien, mais Kerl l'est aussi !

Une mygale monstrueuse se déplaçait sur le filet fluorescent, enrobant les spectateurs dans des cocons de soie blafarde. Les hommes en noir tentèrent de l'encercler, mais elle se déplaçait trop vite. La

musique oscillait, fluctuait en vagues sonores dépourvues de continuité. On eût dit le halètement asthmatique d'une machinerie sur le point de faire explosion.

(À nouveau, je songeai à agir, mais toute énergie m'avait quitté. Mon corps m'appelait, je le sentais confusément. Mais où se trouvait-il ?)

La mygale s'effaça, tandis que la toile lumineuse virait au rouge sombre. La musique n'était plus que bruit, mixage aléatoire de bandes incompatibles. Un grondement de marteau-piqueur développait un semblant de rythmique sur lequel se greffaient des violons au son *rétréci*. Des instruments inidentifiables lacéraient cette toile de fond déstructurée, coups de scalpel dans une chair à vif.

La tour Eiffel fluctua, se transforma en un géant obèse dont le visage portait de profondes blessures ensanglantées.

La mort d'un Géant, songèrent au même moment trois cent mille personnes subjuguées d'horreur.

Je me demandai soudain comment se déroulait la retransmission sur les autres mondes. Une partie de mon esprit se déplaça le long d'une portion de la toile étirée à travers le système solaire, suivant le fil rectiligne d'une transmission P.V.Q.L. La Lune recevait bien la totalité du spectacle, de même que Vesta et les autres C.S.S. astériennes connectées, mais la liaison avec Mars était coupée.

Intolérable, songeai-je. *S'ils croient que je vais leur permettre de me censurer !*

Je n'eus aucun mal à rétablir la liaison en utilisant l'énergie omniprésente. Se procurer celle-ci n'était plus un problème. Je pouvais l'absorber sous toutes ses formes, des trains de micro-ondes émis par les voiles solaires orbitales aux impulsions mentales. L'énergie était bel et bien devenue unique et je tirais partie de cette nouvelle situation.

Mars se trouvant de l'autre côté du soleil, je dus contourner celui-ci pour assurer la retransmission. Pour ce faire, il suffisait d'utiliser n'importe quel objet errant, météorite ou astéroïde décroché de son orbite, dont la trajectoire serait idéale pour répercuter le faisceau P.V.Q.L.

Les coques multiples et bosselées d'un vaisseau extraterrestre qui tombait vers le soleil s'illuminèrent.

Une nef stellaire apparut dans le ciel de Paris, soucoupe volante de plus d'un kilomètre de diamètre. Ce passage du spectacle, qui s'intitulait *La venue des Extraterrestres bienveillants*, était inspiré d'un très vieux film oublié, dont je possédais la dernière copie disponible.

— *Klaatu barada nikto !* rugit une voix métallique.

CHAPITRE VIII

— *Wags barada niktö !*

Ayant vu de nombreuses fois *Le jour où la Terre s'arrêta* durant mes nuits d'insomnie à bord du *Niagara*, je n'eus aucune peine à comprendre cette phrase qui se voulait en un langage extraterrestre.

Les Wags avaient besoin d'aide.

Je secouai la tête. J'étais assis au pied d'une statue représentant un griffon. Je n'avais pas la moindre idée de la manière dont j'étais arrivé là, ni des raisons qui avaient poussé Sue et les autres à m'abandonner avant le spectacle.

Je regardai autour de moi. Je me trouvais approximativement au centre du Champ de Mars, non loin de l'endroit où Jeanne et Francis avaient rencontré Sue, Luc et Frank N. Furter. Je les cherchai un instant, mais il faisait trop sombre pour les identifier s'ils étaient toujours par ici.

Il s'était passé quelque chose. Quelque chose qui m'avait coupé du monde avant d'inciter mes compagnons à m'abandonner. Encore sous le choc de mes va-et-vient psychiques, j'étais trop abruti pour formuler la moindre hypothèse.

J'aperçus un Matraqueur à quelques mètres de moi. Son regard était vitreux, mais la transe dans laquelle il était plongé n'avait rien de commun avec celle qui s'était à nouveau emparée des spectateurs. Contrairement à ces derniers, qui avaient tous levé les yeux vers la soucoupe volante factice, le colosse au crâne peint d'un mandala ne fixait que le vide.

À côté du Matraqueur se tenait Sh'ressch. Je le hélai. Il se retourna, me découvrit. Je ne fus pas surpris de mon incapacité à identifier son expression. Il se fraya un chemin à travers la foule figée et vint se planter devant moi.

— Que faites-vous ici ? lui demandai-je.

— Les Matraqueurs m'y ont amené. Ils sont tous là, répartis dans la foule. J'ignore ce qu'ils font.

— Je croyais que vous aviez intégré leur *Gestalt*.

— J'en ai fait partie, oui, mais il a décidé que je devais redevenir moi-même, que je serais peut-être plus utile en tant qu'individu que comme fragment de l'esprit collectif... Ne me demandez pas pourquoi ; le *Gestalt* lui-même l'ignorait.

— Curieux, commentai-je. Et les Doux-Dingues ?

— Ils sont là eux aussi. En esprit, bien entendu. J'ai appris que vous aviez libéré votre amie ?

— Je la cherche, justement. Accompagnez-moi.

Sh'ressch jeta un coup d'œil au Matraqueur toujours plongé dans sa transe.

— Entendu. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je reste à proximité d'un Matraqueur. Maintenant que j'ai fait partie du *Gestalt*, je peux m'y unir à tout moment.

Nous nous éloignâmes du colosse figé. J'essayais de rester sourd et aveugle au spectacle qui se poursuivait autour de nous. Il était hors de question que je me laisse entraîner dans le délire collectif auquel j'avais assisté durant mon décrochage. Dans cet ordre d'idées, avoir retrouvé Sh'ressch était plutôt rassurant, puisqu'il semblait imperméable aux innombrables stimuli que répandait Manuel – stimuli conçus, il est vrai, pour subjuguier des humains.

— Si vous voyez que je deviens comme eux, secouez-moi, frappez-moi, mais ne me laissez pas sombrer, d'accord ?

Il acquiesça silencieusement. Nous dépassâmes un groupe de cadavres atrocement mutilés qui commençaient déjà à se décomposer. Le show de Manuel était une véritable catastrophe. Combien de morts avait-il provoqué ? Plusieurs milliers au minimum.

— Je ne comprends pas très bien l'intérêt d'un tel art, grogna le Portuvillien.

— Moi non plus, rassurez-vous. Manuel voulait que ce show soit son chant du cygne... Il est en train de devenir celui de l'Ère expansive dans son ensemble.

Mon esprit engourdi se remettait progressivement à fonctionner. Je devais découvrir quel était l'effet exact de la seconde vague de la Perturbation. À priori, j'avais en main tous les indices nécessaires ; à moi de les trier pour en tirer une conclusion.

La première vague avait bouleversé les lois scientifiques au point de rendre caduque la Théorie de la Rationalité. Le mur de la lumière n'était plus, l'antigravité devenait banale, les pouvoirs parapsychiques avaient fait une apparition en force... Il était inutile de comptabiliser ces modifications ; elles ne constituaient que des symptômes.

L'apparition des *Gestalten* était à mon sens bien plus importante. Si l'on exceptait le gardien, qui n'était au fond que la conséquence d'un accident de parcours, toutes les entités collectives étaient nées de la même manière : un groupe d'individus qu'unissait déjà une conviction

commune finissait par fusionner, chacun d'eux devenant un fragment d'un esprit global. C'était le cas pour les Matraqueurs et les Doux-Dingues, mais aussi pour les spectateurs du numéro de Jeanne, que leur désir de voir Sue libérée du conditionnement avait réunis le temps d'un bref combat mental.

Il était donc possible de provoquer plus ou moins la naissance d'un *Gestalt*, à condition de trouver une motivation suffisamment forte et partagée par un maximum de personnes. Premier point à retenir.

L'effet de la seconde vague me semblait plus diffus. J'avais beau examiner sous tous les angles les récents événements, je ne voyais rien de bien marquant, sinon une *accentuation* des conséquences de la première. Ce n'était déjà pas si mal, puisque cela signifiait qu'un nouveau *Gestalt* aurait plus de facilité à se former. D'ailleurs, les décrochages successifs dont j'avais été victime ne constituaient-ils pas un phénomène analogue ?

Il était nécessaire de pousser ce raisonnement dans ses derniers retranchements. La séparation des salvoïdes ou des Transylvaniens n'était peut-être qu'une réaction de rejet de la perte d'identité qu'impliquait l'intégration dans un *Gestalt*. Les barbus faiseurs de calembours et les travestis qui dansaient à travers le temps avaient senti leur personnalité se dissoudre peu à peu ; incapables de le supporter, ils avaient interrompu le processus à ses débuts, sans même réaliser ce qu'ils faisaient. Second point à retenir.

Tout ceci était bien beau mais ne me menait encore nulle part. Il me manquait un détail, un déclic, une illumination. Inutile de chercher du côté du manuscrit qui n'avait jamais été rédigé.

Quoique...

En remontant dans le passé, je n'avais fait que perpétuer un ensemble de boucles temporelles auxquelles je ne pouvais penser sans une certaine perplexité teintée d'inquiétude. Le manuscrit, bien sûr, mais aussi la disparition de Luc, le « sauvetage » de Francis et la genèse du gardien. Ces faits inextricablement mêlés découlaient de mon voyage dans le passé.

Mais mon voyage ne découlait-il pas de ces faits ?

Je n'arriverais à rien ainsi. J'étais confronté à un cycle qui n'avait ni fin, ni commencement. Cela avait toujours été. Cela serait toujours. Les mots demeuraient impuissants à décrire une telle perversion de la causalité. Mon rôle, dans cette affaire, avait été tout à la fois essentiel et sans la moindre importance. Essentiel parce que j'en étais l'acteur principal – et sans importance car à aucun moment je n'avais eu la possibilité de choisir.

Mais, désormais, le cercle était refermé, la boucle bouclée et le libre arbitre reprenait ses droits.

La Perturbation n'est qu'une accélération de l'évolution, l'équivalent

d'une mutation brutale. Mais au lieu de concerner une espèce, cette mutation frappe l'univers lui-même, comme s'il s'agissait d'un être vivant aux gènes instables...

Fouinain ?

Tu patauges, Kerl. Et tu n'en as plus le temps.

C'est toi qui m'as projeté dans les esprits de tous ces gens ?

En un certain sens. Ce que tu appelles ton décrochage était une conséquence de la Perturbation. Et comme je suis la Perturbation...

Que dois-je comprendre, fouinain ? Et surtout, que dois-je faire ?

Ce qui est arrivé sur Terre est un événement sans précédent. Il n'y a jamais eu de boucle temporelle avant le passage de la seconde vague – ni de la précédente, d'ailleurs. C'est la première fois que quelqu'un remonte le temps jusqu'à une époque antérieure à celle où la structure du continuum permet le voyage temporel. Je ne peux l'expliquer. Tu as toi-même trouvé la formulation la plus adéquate : cela a toujours été.

Tu patauges, toi aussi...

Moins que toi. Parce que, vois-tu, ce cercle sans queue ni tête n'aurait été qu'une anecdote sans gravité s'il n'avait engendré le gardien. Tu comparais tout à l'heure la Perturbation à une mutation... Positive, bien entendu. Dans le même ordre d'idées, tu peux considérer que le gardien est une anomalie génétique. Ou un cancer. Ou n'importe quoi d'autre, du moment que l'image corresponde.

— Ça ne va pas ?

Sh'ressch me secouait vigoureusement. Je faillis l'injurier, puis je me souvins de ce que je lui avais demandé. Sans doute avait-il cru que le spectacle s'était emparé de moi.

— Si, si... J'étais en conversation avec le fouinain.

— J'aurais dû peut-être vous...

— Ne vous en faites pas. Il a eu le temps de tout me dire.

Pas tout à fait. Tu ignores encore un détail primordial... Le gardien vient de lancer une O.P.A. sur l'humanité. Seul un Gestalt puissant et efficace peut encore l'arrêter.

Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça. Tu as prévenu les Matraqueurs ? Les Doux-Dingues ?

Ce Gestalt a besoin de toi. Et pas seulement de toi, mais aussi de tous ceux que tu avais contaminé et qui se retrouvent de ce fait légèrement en avance sur le reste de vos semblables. Souviens-toi de ton décrochage...

À ce propos, que s'est-il passé entre l'épisode du mouton de pierre et le moment où je me suis retrouvé squattant le corps de Manuel ?

Le fouinain émit un petit rire mental.

Tu ne t'en doutes pas ? Tu es mort, évidemment.

Mes jambes se dérobaient sous moi. Je sentis que Sh'ressch me retenait, je l'entendis parler mais je ne compris pas un mot – puis le Gestalt m'absorba et mon identité se dilua.

Désespoir.

Je flottais quelque part entre la Terre et Jupiter, mais devoir affronter le vide et la vision des étoiles ne m'emplissait plus de terreur. Peut-être parce que ce traumatisme n'affectait qu'une infime partie de moi-même.

Violence.

J'entrepris de me déplacer en direction de la source de ces ondes mentales qui me torturaient, suivant le fil d'Ariane d'un rayon laser.

J'eus soudain l'impression d'augmenter de volume. Les salvoïdes venaient de me rejoindre.

Nous allons mourir.

Ce qui avait été une nef stellaire faite de bric et de broc tombait vers le soleil. J'étendis un pseudopode virtuel. À l'intérieur de ces caissons étanches disloqués régnait le chaos. Les occupants de la nef naufragée se battaient à mort tandis que leur fragile univers plongeait vers sa destruction.

Je m'étendis à nouveau. Grossi par les gens du cirque et bien d'autres esprits d'origines diverses, je m'élançai vers la nef. Je devais sauver les Wags, mais j'ignorais comment m'y prendre.

Tuons les hérétiques !

Ainsi, les événements décrits dans le manuscrit qui n'avait pas d'auteur avaient fini par se produire. J'en voulus au fouinain de l'avoir caché à Kerl, mais cela ne dura qu'une fraction de seconde. Je n'avais pas de temps à perdre. Tout indiquait en effet que la nef ne tarderait pas à se désagréger. Je traversai la coque du caisson étanche le plus proche et sondai l'esprit des Wags. Quelques instants me suffirent pour tout savoir d'eux – du moins, ce qu'eux-mêmes savaient à leur propre sujet.

Comme l'avait laissé entendre le manuscrit, c'était un pauvre peuple qui avait préféré fuir plutôt qu'affronter la Perturbation. Mais rien ne servait de m'apitoyer sur ses erreurs passées. Il me fallait les réparer, certes, mais d'une manière radicale, par un authentique traitement de choc.

D'autres esprits se joignirent à moi. Il en arrivait à chaque seconde, d'ailleurs, mais cette vague était de loin la plus importante. Parmi eux se trouvaient Sue, Frank Furter, Luc, Francis et tous les autres, tous ceux que Kerl avait contaminés.

Dont Filvini. Celui-ci avait-il réussi à échapper à l'emprise du gardien ?

L'agression me prit par surprise. Filvini avait échoué. En l'intégrant, j'avais ouvert la voie au gardien.

Je dus quitter précipitamment la nef wag pour affronter mon adversaire. Jusqu'ici, je constituais un *Gestalt* homogène, dont tous les

éléments se fondaient en un seul être. Avec le gardien, la dissidence était entrée en moi.

Par bonheur, il commit l'erreur d'attaquer immédiatement, sans réfléchir. Il eût été plus subtil et efficace d'accepter l'intégration *puis* de tenter de prendre le contrôle.

L'un des compartiments étanches se détacha de la nef wags, crachant son air par ses sas éventrés. Des corps humanoïdes désarticulés furent projetés dans l'espace.

Je décidai de me diviser. Un *Gestalt* peut résoudre plusieurs problèmes à la fois. Tandis qu'une partie de moi, qui comprenait notamment Jeanne, Sue, les salvoïdes et Filvini, tenait tête au gardien, le reste de mon esprit collectif s'occupait du cas des Wags.

Je compris très vite que leurs corps étaient perdus. J'étais incapable de déplacer la moindre parcelle de matière. Leurs esprits, en revanche, pouvaient être préservés. En les intégrant – il n'y avait pas d'autre solution.

La partie de moi-même qui combattait le gardien ne cessait de croître. J'y aiguillais en effet tous les nouveaux venus. Mais la bataille était loin d'être gagnée. Le gardien n'était plus un *Gestalt*, mais bel et bien l'incarnation du Néo-Puritanisme. C'était contre une idée que je me battais, et les idées sont ce qu'il y a de plus difficile à anéantir.

J'absorbai avidement la totalité des esprits wags. Aussitôt, j'éprouvai une sensation troublante, qui évoquait les premiers haut-le-cœur d'une indigestion carabinée. Les Wags, refusant de jouer le jeu du *Gestalt*, grouillaient en moi comme autant de parasites. Si je les laissais faire, ils finiraient par me morceler, ce qui aurait de quoi réjouir le gardien.

Je me réunifiai. Autant mener les deux combats de front. Puis j'étendis un pseudopode en direction de la Terre, afin d'absorber un maximum d'esprits en vue d'accroître ma puissance. J'avais l'impression de danser pieds nus sur un fil aussi coupant qu'un rasoir tendu à des milliers de mètres d'altitude. Mais Éléonore était en moi, d'autres acrobates étaient en moi – et le bref vertige qui m'avait envahi disparut comme il était venu.

Le gardien se retira, sans doute pour préparer l'assaut suivant. J'en profitai pour me gaver. Je grossis, j'enflai, je me dilatai – jusqu'au moment où je me heurtai à un nouvel ennemi, presque aussi puissant que le gardien lui-même.

Un ennemi qui avait pour nom Manuel Garvey.

Tout d'abord, je crus qu'il était devenu fou. Ce n'était pas le cas. Il était simplement dépassé par les événements. Il avait absorbé toute l'énergie qu'il avait pu trouver, sans le moindre discernement, sans réaliser qu'il affaiblissait les psychismes dans lesquels il puisait. Il était seul, mais il possédait autant de possibilités qu'un *Gestalt* et mon

intervention, en le privant d'une partie de ses sources d'énergie, l'avait mis dans une colère noire.

Il fallait régler au plus vite le problème wag. Je créai un genre de filet dans lequel j'emprisonnai le navire. Puis j'étendis un appendice jusqu'au Champ de Mars, pont virtuel enjambant près d'un milliard de kilomètres d'espace glacé, et j'expédiai les Wags sur la Terre à une telle vitesse qu'ils n'eurent ni le temps de souffrir, ni celui d'avoir peur.

Sans cesser de maintenir Manuel à la lisière de mon territoire mental, je sondai les environs à la recherche du gardien. Qui demeura introuvable. Avait-il renoncé à lutter ? Ou bien préparait-il un coup de Jarnac ?

Manuel enfonça mes défenses et je compris à quel point j'avais pu être aveugle et stupide lorsque nous entrâmes en contact.

Manuel et le gardien ne faisaient qu'un. L'entité psychotique avait dû s'emparer de lui durant le spectacle, ce qui expliquait la manière dont celui-ci avait dégénéré.

Je tentai de résister. Il fallait tout d'abord séparer le façonneur et le gardien et je m'y employai activement, utilisant toutes les techniques qui me venaient à l'esprit. Je commençai par attaquer Manuel sur ce qu'il avait de plus cher au monde : son art.

Ton spectacle était lamentable, Manuel !

Il tomba dans le panneau.

Lamentable, l'œuvre de ma vie ?

« L'œuvre de ta vie », comme tu dis, n'est qu'une déjection intellectuelle sans originalité. Tu as piqué des idées à droite et à gauche, et tu les as assez habilement réunies... Mais ça ne donne pas un chef-d'œuvre – rien qu'une grosse merde répugnante, un étron artistique déposé par un cerveau puant la décomposition.

Tu n'as pas le droit... Qui es-tu, d'ailleurs, pour oser me parler ainsi ? Bergson ?

Kerl, répondis-je.

Kerl ! rugit le gardien. Je vais te broyer une bonne fois pour toutes !

Exit Manuel. Le Néo-Puritanisme en personne avait pris les commandes.

Je crachai une série de *jeux de concepts* typiquement salvoïdes qui eurent pour effet de décontenancer le gardien. Les Néopurs ne supportaient pas ce type d'humour. Manuel, par contre, en faisait une grosse consommation. Il rit, il se roula par terre – au figuré, bien entendu – et le gardien le rejeta, écœuré.

Je remplaçai les *jeux de concepts* par des injures et des images pornographiques. Je savais que tout ce qui avait trait au sexe était une arme contre le gardien et je possédais en réserve une quantité impressionnante de fantasmes.

Tu penses ce que tu dis ? demanda Manuel d'une voix mentale humide de larmes.

Ne t'occupe pas de ça. Le gardien s'est joué de toi, il t'a manipulé... Tu n'es pas responsable de ce qui est arrivé.

Qui est le gardien ?

Rejoins-moi et tu le sauras.

Il hésita un instant, puis se fondit en moi, tandis que je projetais des images répugnantes issues d'une *snuff movie*. Mais la puissance qu'il apportait avec lui ne me suffisait pas pour triompher du gardien. Celui-ci était en train de prendre le contrôle de mon esprit et je ne voyais pas comment l'en empêcher. Il avait eu un demi-siècle pour apprendre à asservir – et l'arrivée de la Perturbation ne faisait que renforcer ses pouvoirs.

Je m'obstinaï malgré tout à lutter, peut-être parce que Kerl était en moi, et que la haine qu'il éprouvait à l'égard des Néopurs s'était reportée sur le gardien dès qu'il avait appris son existence. Je luttai pied à pied, ne cédant du terrain que lorsque ma position devenait intenable face à la pieuvre visqueuse qui insinuait ses tentacules jusqu'au fond de moi-même.

Vint un point où je dus m'avouer vaincu. Je n'avais plus la moindre chance de triompher, mais je continuai pourtant à résister, comme ces cow-boys encerclés qui, dans les westerns, se battent jusqu'à leur dernière cartouche sans cesser d'espérer que la cavalerie va arriver à temps.

Et la cavalerie arriva. À temps.

Chaque peuple touché par la Perturbation avait développé son *Gestalt* personnel. Rien d'étonnant à cela : la genèse de telles entités collectives était son véritable but. Comme je l'avais supposé, les modifications des lois naturelles, les étoiles qui s'éteignaient, les cataclysmes à plus ou moins grande échelle n'étaient que des accessoires. De la frime. Tandis que la formation des *Gestalten*...

Il y avait une volonté derrière la Perturbation, celle du plus grand des *Gestalten*, qui englobait tous les autres. L'esprit emplissait bel et bien l'univers, comme l'avait dit je ne savais plus qui... Et cet esprit était unique – la conscience universelle, ce que l'on pourrait appeler dieu si ce mot n'avait pas été galvaudé au point de perdre toute signification.

Ce *Gestalt* vertigineux, qui était l'émanation de milliards de peuples dont chacun comptait des milliards d'individus, se manifesta *in extremis*, juste avant que le gardien ne s'empare totalement de moi. Dire qu'il n'en fit qu'une bouchée serait un euphémisme. Que pouvait une idée contre la réunion de l'ensemble des races de l'univers perturbé ? Il la prit, il l'écrasa, il la jeta.

Puis il m'absorba et, une fraction de seconde, j'entrevis tous ces mondes, ces individus innombrables dont la fusion s'étendait jusqu'aux galaxies les plus lointaines.

Une fraction de seconde, je fus l'univers.

Quand nous redevînmes nous-mêmes, seuls dans notre tête, seuls avec nos petites pensées, nous n'avions plus besoin d'explications. Toutes celles que nous pouvions désirer nous avaient été fournies par l'immense mémoire collective du *Gestalt*.

Cette lutte que nous avions menée, tous unis contre le gardien, n'avait aucune chance de déboucher sur une victoire. Nous ne pouvions tout simplement pas gagner. Notre seule chance consistait à tenir assez longtemps pour que le *Gestalt* pût venir à notre secours – à savoir jusqu'à la fin de la seconde vague de la Perturbation, qui lui préparait en quelque sorte le terrain. Quant à ce qui se serait passé si le gardien nous avait asservis *avant* son arrivée, nul ne voulait y penser. L'apparition d'un *Gestalt* de ce type, cessant un jour d'être une communion d'esprits pour devenir l'incarnation d'une doctrine, était un accident unique, qui ne se reproduirait vraisemblablement plus jamais. Il avait fallu la réunion d'un nombre incroyable de facteurs pour que cela arrive ; une telle accumulation d'événements insolites avait un taux de probabilité si faible que même l'ordinateur le plus performant l'aurait estimé égal à zéro, faute de pouvoir comptabiliser suffisamment de décimales.

Soutenu par Sh'ressch, je me dirigeai vers la sortie du Champ de Mars. Il y avait des cadavres partout. Mais je savais désormais que la mort avait cessé d'être un total anéantissement. La Perturbation avait également rendu la survie de l'âme effective, réelle, vérifiable. La mort ne représentait plus que la perte définitive de l'individualité. Après son décès, chacun allait dorénavant se fondre dans le *Gestalt*, dont il devenait un élément parmi tant d'autres.

Ce n'était d'ailleurs pas le seul intérêt du *Gestalt*. Fabuleuse banque de données, celui-ci rendait en effet impossible les réécritures de l'histoire ou la perte du savoir. Chacun pouvait avoir connaissance du passé – et donc se consacrer à l'avenir. Un avenir que je – et ce je signifiait autant le *Gestalt* que moi-même – voyais ouvert, faisceau infini de possibilités.

En chemin, nous rencontrâmes Filvini. Il se planta devant moi, m'observa un instant, puis se fendit d'un sourire et me tendit la main. Je la serrai sans un mot. Nous nous comprenions, désormais.

Filvini aida Sh'ressch à me soutenir et nous reparâmes. Il ne restait qu'un point à éclaircir, un point sur lequel le *Gestalt* universel n'avait pu me renseigner. Le fouinain m'avait assuré que j'étais mort. Comment avais-je pu revenir à la vie ?

On dit merci à son vieux copain.

C'est toi qui m'as... ressuscité ?

Tu as eu une crise cardiaque. Le truc bête, imprévisible. Mais je ne pouvais pas te laisser partir ; sans toi, le gardien aurait peut-être triomphé avant « l'arrivée de la cavalerie », comme tu dis. De toute manière, même si tu n'avais pas eu autant d'importance, j'aurais craqué en voyant Sue se coucher sur toi en pleurant comme une madeleine proustienne trempée dans une tasse de thé. Vous avez bien gagné le droit de vivre ensemble quelques centaines d'années, non ?

Quelques centaines ?

Tu n'es pas encore très habile quand il s'agit de rechercher des informations dans la Mémoire... Ça viendra. Enfin, toujours est-il que l'un des effets de la Perturbation est de multiplier par trois ou quatre l'espérance de vie des peuples qu'elle touche. Tu peux dormir sur tes deux oreilles. Manuel aussi, au fait. Le bidouillage génétique dont il a été victime est désormais sans effet.

Beaucoup de choses vont changer.

Énormément. Bon, je vais te dire adieu, j'ai du pain sur la planche...

D'autres mondes à Perturber ?

Et d'autres amis à découvrir. Salut, mon pote.

Je sus qu'il était parti mais, avant de s'éclipser, il avait indiqué à Sue où elle pourrait me trouver. Elle me rejoignit quelques instants plus tard, suivie d'une bande impressionnante dans laquelle je reconnus bon nombre de visages. Il y avait même Manuel, que soutenait une Jeanne rayonnante.

— Effarant, dit-il. Ce *Gestalt* qui semble n'avoir d'autre volonté que de s'étendre sans fin...

— Sans faim, peut-être, mais avec une de ces soifs ! gouailla un salvoïde.

Je lui demandai sans grand espoir s'il savait où je pourrais trouver celui de ses frères qui avait tué Maguet.

— Il est là, en moi, comme tous autres.

— Tu veux dire que tu es tous les salvoïdes ? s'écria Sue.

— Mieux que ça. Les salvoïdes n'auraient jamais dû exister. Me faire revivre à des centaines d'exemplaires était pire qu'une erreur – un crime ! Nous ne voulions pas être des individus, comme tout le monde le croyait – mais *un* individu. Je suis celui que vous nommeriez le « salvoïde originel »... (Il nous adressa un clin d'œil malicieux.) Appelez-moi Alvaro, c'est plus simple..., conclut-il en rotant pour bien souligner le rot.

Roland C. Wagner poupée aux yeux morts



Vous revenez d'un voyage d'un demi-siècle à une vitesse voisine de celle de la lumière. Pourtant, vous n'êtes plus qu'un vieillard tandis que celle que vous aimez n'a pas pris une ride. Et l'apparition d'un extra-terrestre télépathe tout droit sorti d'un dessin animé ne va certainement pas simplifier les choses, puisque la télépathie n'existe pas..

Amiral Benbow
ANTICIPATION